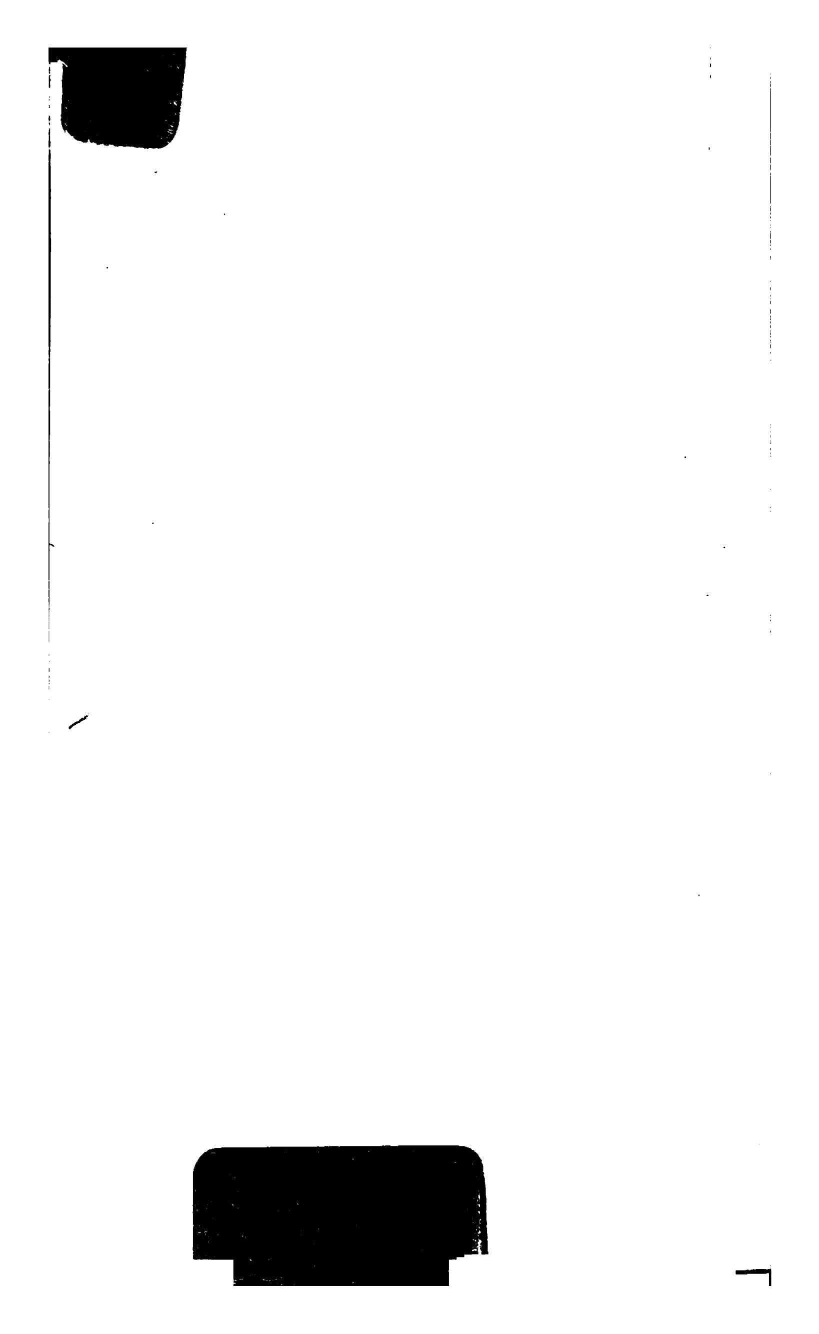




NTFL
(Banier)
Ovi(

LES
METAMORPHOSES
D'OVIDE.

TOME TROISIÉME.

METAMORPHOSES D'OVIDE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC DES REMARQUES ET DES EXPLICATIONS HISTORIQUES.

Par M. l'Abbé BANIER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de la Vie d'Ovide, & enrichie de Figures en taille-douce.

TOME TROISIEME.



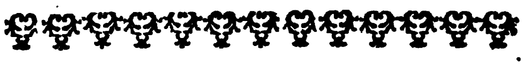
A PARIS,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



MIDAS puni par APOLLON.



LES

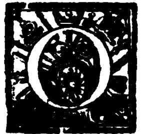
METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE ONZIÉME.

FABLES I. & II.

ARGUMENT.

Tandis qu'Orphée chantoit ainsi sur le Mont Rhodope, les Dames de Thrace dont il méprisoit les tendres empressemens profitérent de la fureur que leur inspiroient les Orgies qu'elles célébroient, & le mirent en piéces; un Serpent qui voulut mordre sa tête que l'Hebre avoit portée dans l'Isle de Lesbos, fut changé en pierre, & les Bacchantes qui l'avoient déchiré, en arbres de différentes espéces.



RPHÉE attiroit ainsi par la douceur de son chant, les animaux, les arbres, & les rochers, lorsque les femmes de Thrace couvertes de peaux de bêtes féroces, l'apperçurent sur le mont Rhodope; qui accordoit sa Lyre au son de sa voix.

» Le voilà, dit une de ces Bacchantes en » branlant la tête, le voilà cet homme qui » n'a pour nous que du mépris. « En parlant ainsi, elle lui porte contre le visage un coup de son Thyrse, qui se trouvant environné de feuilles, ne lui fit qu'une légére contusion : une autre lui jetta une pierre, qui devenue sensible au son de sa Lyre, vint tomber à ses pieds, comme si elle eût voulu lui faire réparation de l'emportement de ces femmes insensées, qui dans ce moment ne mirent plus de bornes à leur fureur. Le tumulte augmente, & on voit régner de tous côtés l'horreur & la confusion. Cependant les armes dont elles se servoient, seroient devenues inutiles, & la Lyre d'Orphée les auroit enchantées, si les hurlemens & le bruit des Tambours & des Flûtes, n'avoient empêché de l'entendre. Au milieu de ce tumulte, l'infortuné Orphée fut blessé de plusieurs coups de pierres, & après que les Bacchantes eurent chassé les oiseaux, les Serpens, & ce nombre prodigieux d'animaux, qui charmés de ses doux accens, formoient un cercle autour de lui, elle portent sur lui leurs mains sanglantes & l'environnent, comme les oiseaux qui apperçoivent pendant le jour un Hibou, ou comme les chiens autour d'un cerf qu'on lâche le matin dans l'Amphithéatre. Elles l'attaquent de

tous côtés, & lui donnent plusieurs coups de leurs Thyrses, qui n'étoient pas destinés à cet usage. L'une lui jette à la tête des mottes de terre, l'autre des branches d'arbres, d'autres enfin des pierres & des cailloux; & comme si le hazard avoit voulu fournir des armes à leur fureur, il y avoit près de là des Paysans, dont les uns labouroient, & les autres travailloient à la bêche, qui effrayés de ce tumulte, avoient pris la fuite & laissé leurs charrues & leurs autres outils. Les Bacchantes s'en saisirent, arrachérent même les cornes des Bœufs, & vinrent fondre sur Orphée avec de nouvelles armes. Ce fut en vain que pour les fléchir il leur tendoit les mains; il eut pour la premiére fois le malheur de ne pas attendrir ceux qui l'entendoient. Enfin elle le massacrérent, & son ame, grands Dieux! sort par cette même bouche qui avoit tant de fois charmé les animaux & rendu sensibles les rochers mêmes. Malheureux Orphée, les oiseaux, les bêtes féroces & ces mêmes rochers, qui étoient si souvent accourus au son harmonieux de votre Lyre, vous voyant rendre le dernier soupir, répandirent des torrens de larmes. Les arbres, dépouillés de leurs feuilles, les Fleuves grossis par les pleurs qu'ils versérent; les Nayades & les Dryades couvertes de deuil & les cheveux en désordre: tout fut sensible à vo-

tre mort : on voyoit ses membres épars de tous côtés, sa tête & sa Lyre étoient tombées dans l'Hebre, & par une merveille inouie, pendant qu'il les entraînoit, cette Lyre & sa langue même, quoique sans vie, faisoient encore entendre des sons lugubres & plaintifs, que les Echos répétoient sur le bord de ce Fleuve. Lorsqu'elles furent enfin entrées dans la Mer, & que les flots & les vents les eurent poussés sur les rivages de Lesbos ; un serpent voulut se jetter sur la tête d'Orphée ; mais dans le temps qu'il ouvroit la gueule pour la dévorer, Apollon le changea en rocher, avant qu'il l'eût refermée, & le laissa ainsi dans l'attitude d'un serpent qui est prêt à mordre. L'ombre d'Orphée descendit aux Enfers, où après avoir parcouru tous les endroits qu'il avoit vûs autrefois, il alla dans le lieu qu'habitent les gens de bien, où ayant rencontré sa chére Eurydice, il lui donna toutes les marques de la plus vive tendresse. Depuis ce moment ils sont inséparables ; quelquefois ils se proménent ensemble ; quelquefois il la laisse marcher devant lui, quelquefois il la précéde ; toujours il la regarde sans se mettre en danger de la perdre.

Cependant Bacchus affligé de la mort d'un homme qui présidoit à ses mystéres, pour ne pas laisser impuni le crime des Da-

mes de Thrace, qui l'avoient massacré, les changea toutes en arbres. Leurs pieds allongés s'attachérent en terre dans le lieu où elle se trouvérent, & y poussérent des racines. Comme on voit l'oiseau dont le pied se trouve pris dans le lacet qu'un chasseur rusé a caché, se remuer, s'agiter & faire mille efforts qui ne servent qu'à resserrer le nœud qui le tient arrêté; ces Bacchantes voyant leurs jambes attachées à la terre, s'efforcent de les en retirer, mais les racines qui en étoient sorties, les empêchent de se dégager. Elles regardent où sont leurs doigts, leurs pieds & leurs ongles, & elles n'apperçoivent que le tronc d'un arbre; elles veulent se frapper la poitrine pour marquer leur douleur, & elles ne frappent que du bois, enfin tout le reste du corps reçoit le même changement. Vous croiriez en les voyant que leurs bras sont des branches d'arbres, & vous auriez raison de le croire.

Explication des Fables I. & II.

APRÈS ce que j'ai dit d'Orphée & de sa mort, dans le Livre précédent, je pourrois me dispenser d'expliquer la Fable de ce Serpent, qui ayant voulu lécher le sang qui étoit sur la tête de ce grand Poëte, fut changé en pierre. On peut penser en effet que ce n'est qu'un épisode, dont on a cru devoir embellir l'Histoire d'un homme si célèbre. Il y a cependant des Mythologues qui ont

prétendu que les Anciens nous avoient laissé sous cette Fable l'Histoire d'un habitant de Lesbos, qui fut puni pour avoir attaqué la réputation d'Orphée. On regarda ce Critique comme un vil insecte, qui avoit cherché à se nourrir du sang de ce Poëte, on voulut peindre sa stupidité en disant qu'il avoit été métamorphosé en pierre.

Comme les flots avoient porté à Lesbos la tête d'Orphée, on la mit dans un Temple d'Apollon, & on publia qu'elle y rendoit des Oracles. C'est Philostrate qui nous l'apprend dans son Philoctete, où il dit que Dioméde & Néoptoleme Fils d'Achille emmenérent ce Héros à Troye, après lui avoir expliqué l'Oracle qu'ils avoient reçu à Lesbos, & que la tête d'Orphée leur avoit rendu du fond d'un antre.

Dans le même Temple étoit aussi la Lyre d'Orphée, & on en disoit tant de merveilles, que Neanthus fils du Tyran Pittacus l'acheta des Prêtres d'Apollon; croyant qu'il suffisoit de la toucher pour attirer les Arbres & les Rochers; mais il y réussit si mal, au rapport de Lucien qui raconte cette Histoire, que les Chiens du fauxbourg où il chantoit sur cette Lyre, se jettérent sur lui & le mirent en piéces.

Pour ce qui regarde la métamorphose des Femmes de Thrace, qui furent changées en Arbres, pour avoir fait mourir Orphée, c'est un emblême qui nous apprend que la plûpart de ces Bacchantes furent punies pour avoir commis cet attentat, ou qu'elles périrent dans les Cavernes, où elles s'étoient cachées pour éviter le châtiment qu'elles méritoient.

L'Antiquité nous a conservé quelques figures qui représentent Orphée, & on en voit deux dans le cabinet du Marquis Maffei. Dans la premiére, il est debout à l'entrée de la Caverne de Tenare

près de Cerbere qui paroît attentif au son de sa Lyre. Dans la seconde il est assis sur une Roche, & joue d'un Instrument qui ressemble à notre Violon. Plusieurs Animaux qu'il a attirés sont autour de lui & paroissent attentifs.

FABLE III.

ARGUMENT.

Bacchus quittant le séjour de la Thrace, après avoir puni les femmes, qui avoient massacré Orphée, & passant sur le Mont Tmole dans la Lydie, Silene qui l'accompagnoit s'égara, & des Paysans l'ayant rencontré le présentérent à Midas Roy de Phrygie, qui le rendit à Bacchus. Pour reconnoître ce service, ce Dieu lui demanda ce qu'il désiroit, & Midas souhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucheroit; ce qui lui fut accordé; il se repentit bientôt d'avoir obtenu un pouvoir si funeste; & ayant prié Bacchus de l'en délivrer, ce Dieu lui ordonna d'aller se laver dans le Pactole, qui depuis ce temps-là roule un sable d'or.

PEU satisfait d'une vengeance si éclatante, Bacchus résolut d'abandonner la Thrace, théatre funeste de la mort d'Orphée. Accompagné d'une troupe moins cruelle & moins barbare, il alla visiter les

côteaux du Tmole, les rives du Pactole, qui ne roulant pas en ce temps-là un sable d'or, n'avoit pas encore excité la cupidité des hommes. Les Satyres & les Bacchantes étoient avec ce Dieu, mais Siléne n'avoit pû le suivre : quelques Paysans l'ayant rencontré yvre & chancelant autant par son grand âge que par le vin ; après l'avoir paré de guirlandes & de fleurs, le conduisirent devant Midas, qu'Orphée, & l'Athénien Eumolpe avoient autrefois instruit dans les mystéres de Bacchus. Dès que ce Prince eut reconnu qu'il avoit en sa puissance un Ministre fidéle du culte de ce Dieu, il le reçut magnifiquement, & le retint pendant dix iours, qui furent employés en réjouissances & en festins. Ensuite il alla lui-même dans la Lydie, & le rendit à Bacchus. Ce Dieu charmé de revoir son pere nourricier, ordonna au Roy de Phrygie de lui demander tout ce qu'il souhaiteroit. Midas qui ne prévoyoit pas les suites dangereuses de sa demande, le pria de faire en sorte que tout ce qu'il toucheroit devînt or. Bacchus fâché qu'il n'eût pas désiré quelque chose de plus avantageux, lui accorda un pouvoir qui alloit lui être tout à-fait inutile, & le Roy qui se crut au comble de la félicité, se retira très-satisfait de la grace qu'il venoit d'obtenir. Comme il se défioit d'une faveur si

singuliére

ſinguliére ; il prit d'abord une branche d'arbre, & elle fut auſſi-tôt changée en un rameau d'or. Il arracha quelques épis de blé, qui devinrent dans le moment la plus précieuſe de toutes les moiſſons. Il cueillit une pomme qu'on auroit priſe un moment après pour une de celles qu'on trouve dans le Jardin des Heſpérides. A peine eut-il touché les portes de ſon Palais, qu'elles commencérent à jetter un éclat ſurprenant. Lorſqu'il ſe lavoit les mains, l'eau prenoit une couleur qui auroit trompé Danaé. Charmé d'une vertu ſi extraordinaire, Midas ſe livroit à tous les transports de ſa joye, lorſqu'on vint l'avertir qu'on avoit ſervi. Quand il fut à table, & qu'il voulut prendre du pain, il le trouva converti en or. Il porta à la bouche un morceau de viande, & il ne trouva que de l'or ſous la dent. Lorſqu'on lui préſenta à boire du vin mêlé avec de l'eau, il n'avala qu'un or liquide. *Surpris* d'un prodige ſi nouveau, pauvre & riche tout à la fois, il déteſte une opulence ſi funeſte, & ſe repent de l'avoir ſouhaitée. Au milieu de l'abondance, il ne peut ni aſſouvir ſa faim, ni étancher la ſoif qui le dévore ; & cet or qui avoit fait l'objet de tous ſes vœux, devint l'inſtrument de ſon ſupplice. » Pere Bacchus, dit-il alors en levant les » mains vers le Ciel, je reconnois ma faute,

„ pardonnez-la moi, & délivrez-moi, je „ vous prie, d'un état qui n'a que l'appa„ rence de bien. « Bacchus qui est un Dieu doux & bienfaisant, touché du repentir de ce Prince, voulut bien lui accorder sa demande : „ Allez, *lui dit-il*, vous laver dans „ le Fleuve qui coule près de la ville de „ Sardes. Remontez jusqu'à sa source, & „ quand vous y serez arrivé, plongez-vous „ dedans, afin que l'eau en passant sur votre „ tête puisse effacer la faute que vous avez „ commise. « Midas obéit à cet ordre, & en perdant la vertu de convertir en or tout ce qu'il touchoit, il la communiqua au Pactole, qui depuis ce temps-là roule un sable d'or. Comme ce Fleuve se déborde quelquefois & inonde les campagnes voisines, on y trouve encore quelques veines de l'or qu'il y laissa.

Explication de la troisiéme Fable.

LES Payens avoient divisé leurs Dieux en plusieurs classes. Dans la derniére qu'Ovide nomme la populace des Dieux, étoient les Satyres & les Silénes. Ceux-ci, suivant la remarque de Pausanias (*a*) n'étoient eux-mêmes que des Satyres avancés en âge. Cependant parmi les Silénes il y en avoit un à qui on donnoit ce nom par excellence ; & c'est celui dont il s'agit dans cette Fable ; personnage mystérieux, sur lequel les Anciens ont débité

(*a*) *In Attic.*

plusieurs Fables. Si nous en croyons Pindare & Pausanias (a), il étoit né à Maléa, & Théopompe cité par Elien (b) lui donne une Nymphe pour mere. Inférieur aux Dieux, il étoit au-dessus de l'homme, & n'étoit point comme lui sujet à la mort. Les descriptions qu'on nous en a laissées se ressemblent assez. Il étoit de petite taille, gros & charnu, la tête chauve, le nez camus, le visage rubicond, & plein de ces marques qui distinguent les yvrognes des autres hommes. On le représente souvent ou sur un Ane, sur lequel il a bien de la peine à se soutenir, ou marchant appuyé sur un Thyrse, ou sur un bâton. Des portraits de Siléne on n'en manque pas, & on peut en voir un grand nombre dans le premier Tome de l'Antiquité expliquée (c); mais jamais Peintre ni Sculpteur ne le représente avec tant d'art que Virgile dans sa sixiéme Eclogue. De jeunes gens le rencontrent yvre à son ordinaire, l'attachent avec des guirlandes, & la belle Eglé lui barbouille le visage avec du jus de Mûres. C'est en cet état qu'on l'oblige à chanter, & il débite une Philosophie assez mystérieuse, quoi qu'en dise un de nos beaux esprits, qui condamne également & l'Eclogue & les Chansons de Siléne (d). Tous les Anciens conviennent que Siléne avoit pris soin de l'éducation de Bacchus, & on le trouve presque toujours ou avec ce Dieu ou avec les Bacchantes. Si nous en croyons même l'Auteur qui porte le nom d'Orphée, Siléne étoit très-agréable aux Dieux, & se trouvoit souvent dans leurs assemblées. C'est sur cette idée, pour le dire en passant, que l'Empereur

(a) Lib. III.
(b) *Varia Histor.* Lib. III. Cap. XVIII.
(c) Pag. 264. & *suivantes*
(d) *M. de Fontenelle. Digression sur les Anciens & sur les Modernes.*

Julien lui fait jouer le premier rôle dans ses Césars. On se tromperoit cependant si on ne regardoit Siléne que comme un vieux débauché presque toujours yvre, puisqu'on le peint souvent comme un Philosophe & comme un grand Capitaine. Ce que nous venons de rapporter d'après Virgile, & ce que nous dirons dans la suite sur l'autorité de Théopompe nous donne lieu d'en avoir cette idée ; & c'est aussi le portrait qu'en fait Lucien (*a*), lorsqu'il dit que des deux Lieutenans de Bacchus, l'un étoit un petit Vieillard, camus, tout tremblant, vêtu de jaune, avec de grandes oreilles droites, & un gros ventre, monté, la plupart du temps, sur un Ane, ou à son défaut, appuyé sur son bâton, mais au reste grand Capitaine ; l'autre, c'est-à-dire, Pan, un Satyre connu, &c.

Enfin Ovide & Hygin (*b*) racontent que quelques Paysans Phrygiens ayant rencontré Siléne près d'une Fontaine, dans laquelle suivant Xénophon, (*c*) on avoit mis du vin qui l'avoit enyvré, le conduisirent à Midas, qui après l'avoir régalé magnifiquement le rendit à Bacchus. C'est dans cette entrevûe, suivant Théopompe, cité par Elien (*d*), qu'il eût une conversation avec Midas sur ce Monde inconnu, dont Platon & quelques autres Philosophes ont tant parlé. » L'Asie, l'Europe & la Lybie, » lui dit-il, ne sont que trois Isles que l'Océan en» vironne de tous côtés ; mais il y a au-delà des Mers » un vaste Continent, dont on ne connoît point » les bornes. Les hommes & les animaux qui l'ha» bitent sont beaucoup plus grands, & vivent plus » long-temps que nous. Leurs Villes sont belles & » magnifiques, leurs coutumes différentes des nô» tres, & ils se conduisent par d'autres Loix. On

(*a*) *Dans son Traité de Bacchus.* (*b*) *Fab.* CXCI.
(*c*) *Dans l'expéd. de Cyrus.* (*d*) Lib. III.

» y trouve sur-tout deux Villes fort singuliéres, » dont l'une s'appelle *la Guerriére*, & l'autre *Sebaste*, » ou la *pieuse*. Ceux qui habitent la premiére sont » extrêmement adonnés à la Guerre, & font con- » tinuellement des entreprises sur leurs voisins, » qu'ils soumettent à leur empire. Les habitans de » la seconde sont pacifiques, & vivent dans l'a- » bondance. Les fruits & les moissons, sans avoir » besoin de culture, leur présentent tout ce qui est » nécessaire à la vie. Au milieu des richesses, » exempts de maladies, ils vivent continuelle- » ment dans la bonne chere & dans la joye. Justes » & équitables, les Dieux se plaisent souvent à ve- » nir habiter avec eux. Les peuples Guerriers de la » premiére Ville, après avoir étendu leurs conquê- » tes dans ce vaste Continent firent une irruption » dans le nôtre, & vinrent au nombre d'un million » d'hommes jusques dans le Pays des Hyperbo- » réens ; mais après avoir vû leur maniére de vivre, » ils les jugérent indignes de leur attention, & se » retirérent. Ces guerriers au reste meurent rare- » ment de maladie : ils sont presque toujours tués » dans les combats. On trouve encore, ajoûta-t-il, » dans ce nouveau Monde, un Peuple nombreux, » appellé Mérope, & à l'extrêmité du Pays qu'ils » habitent, un lieu nommé *Anoste*, c'est-à-dire, » *sans retour*, parce qu'on n'en revient jamais. C'est » un abîme affreux, éclairé seulement d'une lu- » miére rougeâtre. Là se trouvent deux Fleuves, » dont l'un est le Fleuve de la tristesse, l'autre de la » joye & du plaisir. Des Arbres de la grandeur d'un » Platane croissent aux environs. Ceux qui man- » gent du fruit des Arbres du Fleuve de tristesse, » passent leur vie dans l'affliction, & pleurent jus- » qu'au dernier soupir ; ceux qui mangent du fruit

» des Arbres qui croissent près de l'autre Fleuve,
» oublient le temps passé, perdent leurs inclina-
» tions, & repassent par les différens âges de leur
» vie jusqu'à l'enfance où ils meurent.

Je n'ai pas de peine à souscrire au jugement d'Elien, qui regarde ce discours comme une Fable; mais celui que Virgile met dans la bouche du même Siléne, & ce que Plutarque lui fait dire sur la mort & sur d'autres matiéres morales, me persuadent qu'il étoit un homme fort extraordinaire. Quelques Auteurs prétendent même qu'il a régné dans la Carie, & qu'il étoit contemporain & ami de Midas, à qui les conseils d'un Philosophe si sage & si éclairé furent d'un grand secours dans l'administration de ses Etats. Enfin on peut dire qu'il n'a passé pour être le pere nourricier de Bacchus, que parce qu'il introduisit son culte dans la Phrygie & dans les Pays voisins. Et voilà pourquoi on le trouve presque toujours accompagné des Bacchantes & des autres Ministres des Orgies. Quoi qu'il en soit, on ajoûte à la Fable que je viens d'expliquer, que Bacchus pour reconnoître l'obligation qu'il avoit à Midas, lui avoit donné le pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucheroit, ce qui l'incommoda si fort dans la suite, qu'il fut obligé de s'adresser à ce même Dieu, pour le prier de lui ôter cette vertu: circonstance que je réserve pour la Fable suivante.



FABLES IV. V. & VI.

ARGUMENT.

Pan charmé des éloges que lui donnoient les Nymphes qui l'entendoient jouer de la flûte, en devint si fier qu'il osa défier Apollon. Tmole pris pour arbitre, jugea que le son de la Lyre de ce Dieu, l'emportoit sur la flûte de Pan, & tout le monde souscrivit à ce jugement. Midas fut le seul d'un avis contraire; & Apollon pour punir & marquer sa stupidité, lui donna des oreilles d'âne. Comme personne ne s'étoit apperçu de cette vengeance d'Apollon, Midas cachoit avec soin cette difformité, mais son Barbier l'ayant découverte, & n'en osant rien dire, il fit un trou en terre, où il déposa un secret qui l'embarrassoit; il en sortit peu de temps après des roseaux qui publiérent que Midas avoit des oreilles d'âne. Apollon & Neptune déguisés en Maçons, s'offrirent moyennant une somme dont ils convinrent avec Laomedon, de bâtir les murailles de Troye. Lorsque l'ouvrage fut fini, ce Prince refusa de les satisfaire: ce qui irrita si fort Neptune qu'il inonda toutes les campagnes voisines. Pour l'appaiser, Laomedon fut obligé d'exposer sa fille Hesione à la fureur d'un mon-

ſtre. Hercule l'ayant délivrée, le perfide Laomedon refuſa de lui donner l'attelage qu'il lui avoit promis. Hercule pour ſe venger, ſaccagea la Ville de Troye, & emmena Heſione, qu'il fit épouſer à ſon ami Telamon.

MIDAS haïſſant depuis ce temps-là l'or & les richeſſes, n'étoit occupé que des plaiſirs de la vie champêtre; compagnon de Pan, il le ſuivoit dans les montagnes & dans les antres où il ſe retiroit: mais le commerce de ce Dieu ne le rendit ni plus ſubtil, ni plus délié: ſa ſtupidité devoit encore lui être fatale. Le Tmole eſt une Montagne qui s'étend depuis Sardes juſqu'à la petite ville d'Hypepe. Elle eſt fort élevée & fort eſcarpée, & de ſon ſommet on découvre la Mer. C'étoit ſur cette Montagne que Pan s'applaudiſſant un jour en préſence de quelques jeunes Nymphes qui l'écoutoient, ſur la beauté de ſa voix & ſur les doux accens de ſa flûte, eut la témérité de les préférer à la Lyre & aux chants d'Apollon. Il pouſſa la vanité juſqu'à lui faire un défi, & prit le vieux Tmole pour l'arbitre d'un combat ſi inégal. Pour être en état de mieux entendre, ce Dieu, après s'être aſſis ſur le ſommet de ſa montagne, écarta tous les arbres qui étoient autour de ſes oreilles, & ne garda qu'une couronne de Chêne, dont les glans pendoient ſur ſon front. S'é-

tant ensuite tourné du côté de Pan, il lui dit qu'il n'avoit qu'à commencer, & qu'il étoit prêt à l'entendre. Pan se mit aussi-tôt à jouer sur sa flute un air champêtre, dont Midas, qui étoit présent à cette dispute, parut enchanté. Après que Pan eut fini, Tmole se tourna du côté d'Apollon, & toute la Forêt suivit le mouvement de sa tête. Apollon couronné de Laurier, & vêtu d'une robe couleur de pourpre, qui traînoit jusqu'à terre, se leva pour chanter à son tour. Il tenoit de la main droite l'archet, & de la main gauche une Lyre d'yvoire enrichie de pierres précieuses, qu'il toucha avec tant de délicatesse, que Tmole charmé de ses doux accens, décida que la Flûte de Pan devoit céder la victoire à la Lyre d'Apollon. Tous les assistans approuvérent un jugement si sage: Midas seul osa le blâmer, & le trouva injuste. Apollon ne voulant pas que des oreilles si grossiéres conservassent plus long-temps la figure de celles des autres hommes, les lui allongea, les couvrit de poil, & les rendit mobiles: en un mot il lui donna des oreilles d'âne. Le reste de son corps ne fut point changé. Midas prenoit grand soin de cacher cette difformité & la couvroit sous une Tiare magnifique. Le Barbier qui avoit soin de ses cheveux, s'en étoit apperçu, mais il n'avoit osé en parler à personne. Incom-

modé de ce secret, il va dans un lieu écarté, fait un trou dans la terre, s'en approche le plus près qu'il lui est possible, & dit d'une voix basse que son maître avoit des oreilles d'âne, ensuite il rebouche le trou, croyant y avoir enfermé son secret, & se retire. Quelque temps après il sortit de cet endroit une grande quantité de roseaux, qui étant secs au bout d'un an, & étant agités par le vent, trahirent le Barbier en répétant ses paroles, & apprirent à tout le monde que Midas avoit des oreilles d'âne.

Apollon, après s'être vengé de Midas, abandonna le Mont Tmole, & prenant son essor au milieu des airs, passa le détroit de l'Hellespont, & s'arrêta dans les Etats de Laomédon. A droite est le Promontoire de Sigée, à gauche celui de Rhétée, & au milieu de cet espace un Temple dédié à Jupiter *Panomphée*. Ce fut de là qu'Apollon apperçut Laomédon qui commençoit à faire bâtir les murs de Troye : ouvrage difficile à exécuter, & qui ne pouvoit l'être qu'avec beaucoup de peine & de dépense. Neptune & lui se deguisent, & s'étant présentés devant ce Prince, ils s'offrent de construire les murailles de sa ville, & conviennent d'une somme d'argent pour leur récompense. L'ouvrage étant fini, le Roy manqua à sa parole, refusa de les satisfaire, & pour comble de

perfidie, il joignit le parjure à l'injustice. » Ton crime, lui dit Neptune, ne demeu- » rera pas impuni. « La vengeance suivit de près la menace, & on vit dès ce moment couler les eaux de la Mer vers le rivage de Troye, avec tant d'impétuosité, qu'en peu de temps tout le Pays en fut couvert, les Campagnes inondées, & l'espérance du Laboureur ensevelie sous les flots. Peu content d'un châtiment si terrible, Neptune exigea encore que la fille de Laomédon fût exposée à la fureur d'un Monstre, qui devoit sortir de la Mer. On attache Hésione à un Rocher, & Hercule la délivre. Ce Héros demande au pere de la Princesse l'attelage de Chevaux qu'il lui avoit promis pour un service si important. Le Roy toujours perfide le lui refuse, & Hercule saccage la Ville de Troye. Telamon reçoit Hésione pour sa récompense: parce que Pelée son frere, qui avoit aussi accompagné Hercule dans cette expédition, avoit déja épousé une Déesse *. Quoique ce Prince eût Jupiter pour Ayeul, sa naissance toutefois lui faisoit moins d'honneur que ce mariage, puisqu'il étoit le seul des mortels qui pût se vanter d'avoir épousé une Déesse; au lieu que plusieurs personnes pouvoient se glorifier comme lui de tirer leur origine du Souverain des Dieux.

* Thétis.



Explication des Fables IV. V. & VI.

MIDAS, selon Pausanias (*a*), étoit fils de Gordius & de Cybéle, & régna dans la grande Phrygie, ainsi qu'on l'apprend de Strabon (*b*) Le premier des deux Auteurs que je viens de nommer, dit qu'il avoit bâti la Ville d'Ancyre, aujourd'hui Angoura, & celle de Pessinonte sur le Mont Agdistis, devenue célébre par le tombeau d'Attis, & le second dit seulement que lui & Gordius son pere faisoient leur résidence auprès du Fleuve Sangar, dans des Villes, qui au temps où il écrivoit n'étoient plus que de méchans Villages. On ignore le temps auquel Midas a vécu; mais s'il a été contemporain de Tmolus, comme il paroît par Ovide, ce que je dirai de ce Prince à la fin de cet Article, servira à fixer l'époque de son Régne. Comme Midas étoit fort riche & fort œconôme, on publia qu'il convertissoit en or tout ce qu'il touchoit; & l'on ne fait peut-être intervenir Bacchus dans cette Fable, que parce qu'il étoit le Dieu de la Vigne, & que Midas l'honoroit d'un culte particulier. On peut ajoûter encore que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'est qu'il fut peut-être le premier qui trouva de l'or dans le Pactole. Strabon (*c*) en parlant des lieux d'où quelques Princes avoient tiré leurs richesses, dit seulement que Midas avoit trouvé celles qu'il possédoit dans les Mines du Mont Bermius. Dès son enfance on avoit prévû qu'il seroit extrêmement riche & fort ménager, sur ce que des Fourmis s'étant approchées de son Berceau, lui avoient mis des grains de blé dans la bouche. Comme il étoit fort grossier & fort stupide,

(*a*) *In Atticis* (*b*) Lib. XII. *Page* 571.
(*c*) Lib. XVI. *Page* 680.

on inventa la Fable du Jugement qu'il avoit porté en faveur de Pan contre Apollon; & on ajoûta que ce dernier, pour marquer sa stupidité lui avoit donné des Oreilles d'Ane. Le Scholiaste d'Aristophane, pour expliquer cette Fable, dit, qu'on avoit voulu marquer par-là qu'il avoit l'oreille très-fine, comme cet animal, ou parce qu'il entretenoit des Espions dans tous ses Etats, ou enfin parce qu'il habitoit ordinairement dans un lieu nommé Ὠτακουστα les Oreilles d'Ane (*a*). Strabon rapporte que Midas avala du sang de Taureau dont il mourut; & Plutarque (*b*) ajoûte que ce fut pour se délivrer des songes fâcheux qui l'affligeoient depuis long-temps. Si on pouvoit sçavoir le temps auquel les Cimmériens entrérent dans la Phrygie, il seroit aisé de fixer l'époque du Régne de Midas, puisque Strabon dit qu'ils y arrivérent au temps de sa mort. Comme Ovide parle du jugement de Tmolus que Midas désapprouva, il est à propos de parler de ce Tmolus & de sa Généalogie.

Tmolus Roy de Lydie, si nous en croyons Clitophon, étoit fils du Dieu Mars & de la Nymphe Théogéne, & selon Eustathe, de Sypylus & d'Eptonia. Un jour comme ce Prince chassoit, il apperçut une des Compagnes de Diane qui se nommoit Arriphé. Elle étoit parfaitement belle: & Tmolus, sur le champ, en devint éperduement amoureux: les passions des Grands sont presque toujours violentes. Le Roy résolu de satisfaire la sienne, poursuit vivement cette jeune Nymphe, qui pour ne pas tomber entre ses mains, prit le parti de chercher un asyle dans le Temple de Diane. Mais que peut la crainte du Ciel sur le cœur des Tyrans? Arriphé fut violée au pied des

(*a*) Lib. I. *Page 61.*
(*b*) *Traité de la Superstition.*

Autels, un affront si sanglant la jetta dans l'accablement, & elle ne voulut pas survivre un instant au malheur qui venoit de lui arriver. Les Dieux ne laissérent pas sa mort impunie. Tmolus enlevé par le Taureau, tomba sur des pieux dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuisantes. Ainsi périt ce Prince qui fut inhumé sur la Montagne qui depuis porta son nom. Plutarque & Tzetzès après lui, le mettent au nombre des Rois de Lydie. Je le croirois plus ancien que le Siége de Troye de six-vingts ans ou environ; car entre Tmolus & Agamemnon, on trouve Tantale, Pélops & Atrée. Ce qui forme précisément quatre générations. Or quatre générations, selon le calcul reçu le plus universellement, répondent à ce nombre d'années que je viens de déterminer. Examinons maintenant pourquoi Tantale fait partie de cette Généalogie. Si l'on en croit Diodore, Pausanias, & plusieurs autres de nos plus célébres Ecrivains, Tantale est fils de Jupiter, & dès-lors il ne sçauroit plus avoir rien de commun avec la Maison des Atyades. Mais M. de Meziriac a déja observé que les Auteurs sont très-partagés sur l'origine de ce Prince. En effet le Scoliaste d'Euripide aussi bien que Tzetzès, le font naître de Tmolus, & de Pluto fille de Théoclyméne. Ces deux Compilateurs avoient sans doute consultés des monumens qui ne subsistent plus aujourd'hui; & leur témoignage doit être de quelque poids auprès des personnes éclairées. Aristide lui fait jetter les fondemens de la Ville de Sipylus, qui pour cette raison est appellée *Tantalis* dans les Ecrits de Pline le Naturaliste. On ne convient pas de sa situation, non plus que des Provinces qui composoient les Etats de Tantale. Les uns les renferment dans les bornes étroites de la Lydie: quelques-autres le font régner en Phrygie: & il y

en a plusieurs qui soutiennent que les Paphlagoniens étoient soumis à son Empire. Pour moi je suis persuadé que des opinions si différentes peuvent se concilier. Ne suffiroit-il pas de dire que les Pays dont il est ici question, avoient été conquis par les Rois Prédécesseurs de ce Prince, qui cependant ne possédoit que quelques contrées de la Phrygie, qui étoient presque toutes sous la domination des Troyens. Il est rare que des Voisins puissans & ambitieux vivent long-tems en bonne intelligence. Tros entra dans les Etats de Tantale à la tête d'une Armée nombreuse. Le sujet qui donna naissance à cette guerre est rapporté diversement. Si les Traditions qui dans tous les Siécles ont eu le plus de cours, étoient d'ordinaire les mieux établies, il faudroit rejetter sur l'enlévement de Ganyméde les malheurs qui désolérent les deux Royaumes. Mais je serois tenté de croire après Hérodien, que Tros & Tantale devinrent ennemis par rapport à certaines Places dont ils se disputoient la possession. On en vint souvent aux mains, & il périt beaucoup de monde de part & d'autre : enfin la Victoire se déclara pour les Troyens. Pélops successeur de Tantale, défait en plusieurs rencontres, fut obligé de se retirer dans la Gréce. Lui & ses enfans y formérent des établissemens considérables; & l'ancienne querelle des Phrygiens avec les Descendans de Tantale, se renouvella lorsque Paris enleva Héléne, comme on le verra dans la suite.

Dardanus étant passé dans la Phrygie, où il épousa Batéa fille de Teucer, monta sur le trône après la mort de son beau-pere, & régna soixante-deux ans. Erichthonius son fils qui lui succeda, fut pere de Tros; Ilus régna après lui, & laissa la Couronne à Laomédon. Comme la Ville de Troye n'étoit point encore environnée de murailles, ce

Prince entreprit ce grand ouvrage, & y réussit si bien qu'on l'attribua à Apollon. Les fortes digues qu'il falloit faire contre les inondations de la Mer, furent regardées comme l'Ouvrage de Neptune. Dans la suite les tempêtes ruinérent ces digues, & on publia que le Dieu de la Mer s'étoit vengé du perfide Laomédon qui lui avoit refusé le salaire dont ils étoient convenus. Ce qui donna encore plus de cours à cette Fable, c'est que le Roy de Troye, si nous en croyons Hérodote & après lui Eustathe, avoit employé pour bâtir ces murailles & ces digues, les trésors du Temple de Neptune, avec promesse de les y remettre, lorsqu'il seroit en état de le faire ; ce qui ne fut point exécuté. Homére ne dit pas que Neptune & Apollon eussent servi Laomédon dans ces Ouvrages, mais seulement qu'ils s'étoient obligés de garder ses Troupeaux pendant que tout le monde y étoit employé ; comme on peut le voir dans Pausanias, qui outre l'autorité d'Homére, dont les Vers ne subsistent plus, cite l'ancien Poëte Alcée. Ce qui revient au même, ainsi Horace a toujours eu raison de dire de ce Prince, *mercede pacta destituit Deos* (*a*). Lorsque les Digues dont je viens de parler furent rompues, que la Campagne se trouva inondée, & que la peste eut commencé à désoler la Ville de Troye, on alla consulter l'Oracle ; on eut pour réponse qu'il falloit, pour appaiser le Dieu de la Mer, exposer une fille du sang Royal. Le sort tomba sur Hésione, & elle fut livrée à la fureur d'un Monstre. Hercule, qui étoit alors sur ces côtes, s'offrit de la délivrer moyennant un attelage de six Chevaux, & réussit dans son entreprise (*b*) ; mais le Roy toujours perfide, lui ayant refusé cette récompense, ce Héros

(*a*) *Ode. III.* Lib. III. (*b*) Voyez *Apollodore* Lib. III. *Diod.* Lib. III. &c.

saccagea

saccagea la Ville, fit mourir Laomédon, laissa ses Etats à Podarce son fils, qui prit le nom de Priam, & emmena Hésione qu'il fit épouser à son ami Telamon, qui l'avoit aidé dans cette entreprise.

Au rabais du merveilleux, cette Fable est aisée à expliquer. Par ce Monstre qui ravageoit la Campagne on doit entendre les inondations de la Mer, contre lesquelles il falloit élever des Digues, & Hésione devenue le prix de celui qui y réussiroit, passa pour avoir été exposée à la fureur d'un Monstre. Les six Chevaux promis par Laomédon, étoient des Vaisseaux qu'Hercule avoit demandés pour son retour; & pour faire voir que je n'invente pas à plaisir cette conjecture, c'est que les Anciens ont dit que ces Chevaux étoient si légers qu'ils marchoient sur les eaux; ce qui ne peut s'entendre que d'un Vaisseau à voile, ou d'une Galére. D'ailleurs croira-t'on que pour un attelage, Hercule eût entrepris un Ouvrage si long & si difficile?

Lycophron (*a*) qui a toujours mis du mystére dans les faits les plus naturels, dit que le Monstre auquel Hésione fut exposée dévora Hercule, que ce Héros demeura trois jours dans son ventre, & qu'il en sortit après avoir perdu tout le poil qu'il avoit sur le corps. Circonstances qui nous apprennent qu'Hercule & ses Compagnons furent obligés de se remettre dans l'eau pour élever ces Digues dont nous venons de parler: ce qui les incommoda beaucoup: si toutefois on aime mieux dire avec Paléphate (*b*) qu'Hésione ayant été exposée à un Corsaire dont le Vaisseau s'appelloit peut-être la Baleine, Hercule vint à l'abordage, y sauta & en sortit blessé & vainqueur. Cet événement qui est attesté par tous les Anciens, est arrivé environ cinquante-cinq ans avant la derniére prise de

(*a*) *In Alex.* (*b*) *De incred.*

Troye. Je dois avertir en finissant cette Explication, qu'on trouve dans Boissard un beau Groupe qui représente Hésione & Telamon, avec cette Inscription au bas.

Laomedon genuit; rapuit Tyrinthius Heros:
Mi soboles Ajax ex Telamone natus.

Outre Ajax, cette Princesse eut de ce Mariage Teucer, & ces deux Princes assistérent à la Guerre de Troye, dont on peut regarder l'enlévement de leur mere comme la premiére cause, ainsi que je le dirai dans une autre occasion.



FABLES VII. VIII. & IX.

ARGUMENT.

Protée ayant prédit à Thétis qu'elle auroit un fils plus puissant que son pere, Jupiter qui en étoit amoureux la céde à Pelée. La Déesse, pour éluder ses poursuites, prend différentes figures; mais Protée ayant conseillé à Pelée de la lier pendant qu'elle dormoit, & de ne point la laisser échaper, jusqu'à ce qu'elle fût revenue sous sa forme ordinaire, il l'épouse & la rend mere d'Achille. Pelée ayant tué son frere Phoque, va à Trachine pour être expié par Ceïx qui en étoit Roy. Ce Prince qu'il trouve dans l'affliction, lui apprend la mort de son frere Dédalion & l'histoire de Chione sa niéce, que Diane avoit tuée d'un coup de fléche pour la punir de sa vanité. Pendant que ce Prince raconte cette histoire, le Chef des troupeaux de Pelée vient lui apprendre qu'un loup dévoroit ses bœufs sans qu'on pût y mettre ordre. Thétis sœur de Psamathe qui l'avoit envoyé pour venger la mort de Phoque, la fléchit par ses priéres, & le Loup est changé en rocher.

PROTÉE s'entretenant un jour avec Thétis, lui parla ainsi: » Déesse de la » Mer, vous deviendrez Mere d'un Fils qui

» par son courage & ses belles actions effa-
» cera la gloire de son Pere, & sera plus
» puissant que lui. « Cet Oracle engagea Jupiter, quoiqu'amoureux de Thétis, de renoncer à son alliance. De peur que l'Univers ne vît quelqu'un plus puissant que lui, il céda toutes ses prétentions à Pélée son petit-fils, & lui ordonna d'épouser cette Déesse. Dans la Thessalie est un Isthme fait en forme de croissant, & formé par des langues de terre qui s'avancent dans la Mer. Ce seroit un très-bon port si l'eau y avoit plus de profondeur; mais à peine y couvre-t-elle le sable. Le rivage en est ferme, uni, point embarrassé de plantes marécageuses: on y marche sans aucune fatigue, & sans que les traces des pieds y soient marquées. Près delà est un bois de Myrtes & d'Oliviers, au milieu duquel se trouve une Grotte tellement taillée, qu'on ne sçait si c'est un ouvrage de l'art ou de la nature, il y a cependant beaucoup d'apparence que l'art s'en est mêlé. C'est dans cette Grotte, Thétis, que vous veniez souvent toute nue sur le dos d'un Dauphin, & que Pélée vous trouva endormie. Comme vous ne vouliez point consentir à ses désirs, il se mit en devoir en se jettant à votre cou, d'obtenir par la force ce que vous refusiez à sa tendresse, & il y auroit réussi, si vous n'aviez eu recours à vos artifices ordinaires, en vous transformant en différentes figures,

Vous parûtes d'abord sous la forme d'un Oiseau, sans pouvoir cependant lui échaper: devenue un arbre, Pélée le tint embrassé; mais lorsque vous vous montrâtes à ses yeux sous la figure d'une Tigresse, il en fut effrayé & vous abandonna. Alors s'adressant aux Dieux de l'onde, il leur offre un Sacrifice, répand du vin dans la Mer, y jette les entrailles de la victime, & fait brûler de l'encens en leur honneur. Protée sortant du fond des eaux, lui adresse ce discours: »Fils d'Eaque, vos voeux seront accomplis; vous serez heureux; mais il faut surprendre Thétis endormie dans sa caverne, & la lier de manière qu'elle ne puisse vous échaper. »Quelque figure qu'elle prenne n'en soyez point allarmé; serrez toujours ses liens, »jusqu'à ce qu'enfin elle paroisse sous sa véritable forme.« A peine Protée avoit prononcé ces dernières paroles qu'il se replongea sous les flots. Le Soleil étoit alors à la fin de sa carrière, & son Char prêt à entrer dans l'Océan, lorsque la belle Thétis, sortant de la Mer, vint dans la Grotte où elle avoit accoutumé de passer la nuit. Pélée n'avoit pas encore achevé de la lier, qu'elle commença à prendre différentes figures. Mais lorsqu'elle sentit qu'elle étoit attachée avec des liens si puissans; après avoir fait de vains efforts pour se dégager, elle poussa un grand soupir, & parla ainsi à son Amant. »Pélée, ce n'est

» qu'avec le secours d'un Dieu que vous » remportez la victoire. « En disant ces mots elle reprit sa forme ordinaire, consentit à l'épouser, & devint Mere du grand Achille.

Heureux par cet Hymen qui lui étoit si honorable, & par la naissance d'un fils si illustre, Pélée auroit joui d'un bonheur parfait, s'il ne l'avoit troublé en tuant son Frere Phoque. Banni de sa Patrie, il se retire à Trachine où régnoit Céix. Ce Prince Fils de Lucifer, & qu'on reconnoissoit aisément aux traits de son Pere qui brilloient sur son visage, régnoit dans cette Ville d'une maniére douce & pacifique ; mais la tristesse dont il étoit accablé à cause de la mort de son Frere, le rendoit alors entiérement méconnoissable. Pélée accablé de fatigue & de chagrin, arriva à sa cour peu accompagné, ayant laissé dans une Vallée couverte d'arbres, ses équipages & ses Troupeaux. Après avoir obtenu la permission de voir le Roy, il se présenta devant lui, tenant à la main une branche d'Olivier couverte d'un voile *, & lui apprit son nom & sa naissance; mais

* Les Ambassadeurs & les Supplians se présentoient ainsi devant les Princes près desquels ils étoient envoyés, le rameau de Laurier ou d'Olivier qu'ils portoient à la main étoit couvert d'un voile de laine. *Virgile Æneid. Lib. IX. & X.* fait aussi allusion à cette coutume, & je ne sçais pourquoi les autres Traducteurs ne l'ont point exprimé. Ce sont sur-tout les mœurs & les coutumes qu'il faut faire connoître dans une Traduction.

alléguant un faux prétexte de sa fuite, il lui cacha le crime qui en étoit la véritable cause, & le pria de lui accorder une retraite ou dans Trachine, ou dans quelqu'autre lieu de ses Etats. Céïx lui répondit avec douceur : » Mes Etats sont ouverts à tout le monde ; » l'hospitalité que j'exerce envers les per» sonnes de la plus basse condition, vous » seroit-elle refusée, à vous que de grandes » actions, une naissance illustre & qui rap» porte son origine à Jupiter, rendent si » recommandable ? Il est inutile de me faire » aucune priére : sûr d'obtenir tout ce que » vous souhaiterez, vous pouvez vous re» garder comme le Maître de tout ce qui » m'appartient : Heureux si je pouvois vous » offrir quelque chose de plus considérable.« En parlant ainsi, Céïx répandoit des larmes, & comme Pélée & ceux qui l'accompagnoient lui demandérent quel étoit le sujet de son affliction, il leur tint ce discours : » Vous croyez sans doute que l'Oiseau qui » ne vit que de rapines, & qui est la terreur » des autres Oiseaux, fut toujours couvert » de plumes, comme il l'est à présent ; il faut » vous détromper : il y a peu de temps que » c'étoit un homme ; & il a conservé après » son changement le courage, la férocité & » la violence qu'il avoit autrefois. Son nom » étoit Dédalion, il reconnoissoit pour Pere » l'Astre qui annonce l'Aurore, & qui dis-

» paroît le dernier (*a*). Comme j'ai tou-
» jours aimé la paix, j'ai employé tous mes
» soins pour l'entretenir dans mes Etats &
» dans ma famille; mon Frere, au contraire
» se plaisoit dans le carnage & dans les
» combats; & ce même courage avec lequel,
» depuis sa métamorphose, il fait la guerre
» aux Colombes qui sont autour de la
» Ville de Thisbée (*b*), il l'employoit au-
» trefois à dompter des Nations entiéres,
» & des Rois puissans. Il avoit une Fille par-
» faitement belle, nommée Chione, qui à
» l'âge de quatorze ans étoit suivie d'une
» foule d'Amans. Un jour comme Apollon
» & Mercure revenoient, l'un de Delphes,
» & l'autre du Mont Cyllène, ils l'apper-
» çurent & en devinrent amoureux. Le pre-
» mier voulut attendre la nuit pour lui dé-
» clarer sa passion; mais Mercure, sans dif-
» férer plus long-temps, la frappa de son Ca-
» ducée, l'endormit, & lui fit violence. Dès
» que les Etoiles commencérent à briller
» dans le Ciel, Apollon prit la figure d'une
» vieille Femme, & la trompa sous cette ap-
» parence. Au bout de neuf mois elle accou-
» cha de deux enfans, qui tenoient du cara-
» ctére & du génie de leurs Peres. Le Fils de

(*a*) Lucifer.

(*b*) La Ville de Thisbée, qui prit son nom de Thisbée fille d'Asope étoit dans la Béotie, & abondoit en Pigeons. Voyez Stephanus qui en parle sur l'autorité d'Epaphrodite.

» Mercure,

» Mercure, qui fut nommé Autolycus, res-
» sembloit à son Pere; il voloit avec habileté,
» & trompoit les yeux les plus fins *. Phi-
» lammon son autre Fils, devenu illustre par
» sa voix & par sa Lyre, fit connoître qu'il
» avoit Apollon pour Pere. Mais à quoi ser-
» vit à Chione d'avoir sçû plaire à ces Dieux,
» d'avoir eu deux enfans si célébres, d'être
» Fille d'un Pere brave & courageux, d'avoir
» pour ayeul le Maître & le Souverain des
» Dieux? Faut-il donc que la gloire & les
» honneurs soient si funestes? Oui, Pelée,
» ce fut-là la cause des malheurs de Chione.
» Assez vaine pour se préférer à Diane, elle
» osa mépriser sa beauté. Nous verrons, dit
» la Déesse en courroux, si nous pourrons
» du moins lui plaire par nos actions. Dans
» le moment elle banda son arc, & perça
» d'un coup de fléche cette langue sacrilége.
» Chione frappée d'un coup mortel, fait de
» vains efforts pour parler; sa voix l'aban-
» donne, & elle perd la vie avec son sang.
» Je ne sçaurois vous exprimer l'affliction
» que me causa cette mort; mais quoique je
» ressentisse toute la douleur que la nature
» inspire à un Oncle pour une Niéce qu'il
» chérit, je ne songeai qu'à consoler un Fre-
» re qui avoit pour moi beaucoup de ten-

* Le Poëte dit qu'il faisoit paroître blanc ce qui étoit noir, & noir ce qui étoit blanc.

„ dresse. Semblable à un rocher battu des
„ flots de la Mer, Dédalion fut insensible à
„ tout ce que je pus lui dire pour calmer sa
„ douleur & faire cesser ses larmes. Lorsque
„ le corps de sa Fille fut sur le bucher, qua-
„ tre fois il s'efforça de se jetter au milieu des
„ flammes, & on eut toutes les peines du
„ monde à l'en empêcher. Enfin s'étant écha-
„ pé des mains de ceux qui le retenoient, il
„ se mit à courir avec la même furie qu'un
„ Taureau qui porte l'éguillon qui l'a piqué.
„ Il passoit par des endroits impratiquables,
„ & où il n'y avoit aucune route. La maniè-
„ re dont il couroit avoit quelque chose de
„ plus qu'humain : on auroit dit qu'il avoit
„ des aîles aux pieds. Il nous fut impossible
„ de l'atteindre ; & comme il n'avoit d'autre
„ désir que de perdre la vie, il monta sur le
„ Parnasse, & se précipita du haut d'un ro-
„ cher. Apollon touché de compassion pour
„ lui, lui ayant donné des aîles le soutint
„ dans sa chûte, & il demeura suspendu en
„ l'air. Sa bouche fut changée en un bec
„ crochu, & ses ongles en des serres faites en
„ forme de hameçon. Il conserva dans son
„ changement tout son courage, & une for-
„ ce bien au-dessus de la grandeur de son
„ corps. Enfin, devenu Epervier, il fait sans
„ distinction la guerre à toute sorte d'oi-
„ seaux, & leur fait sentir une partie des
„ maux qu'il souffre lui-même. «

Céïx racontoit encore l'avanture extraordinaire de son Frere, lorsqu'Anetor Chef des troupeaux de Pelée arriva tout hors d'haleine: » Pelée, s'écria-t-il, je viens vous » annoncer un malheur étrange. «Pelée surpris de ce discours, aussi bien que le Roy de Trachine, lui ordonna de lui apprendre ce qui venoit d'arriver. » J'avois conduit, ré» pondit Anetor, vos bœufs sur le rivage, » pendant la chaleur du midi: les uns s'é» toient couchés sur le sable, les autres » étoient sur le rivage, d'autres enfin s'é» toient jettés dans la Mer pour se rafraîchir, » Près delà est un Temple, où l'on n'a em» ployé ni l'or, ni le marbre. Il est environné » d'une antique & sombre forêt. Un pê» cheur qui séchoit ses filets sur le rivage, » m'apprit que le Temple étoit consacré à » Nerée & aux Nereydes, & que c'étoient » les seules Divinités qu'on y adoroit. Près » de ce Temple est un marécage bordé de » saules, qui s'est formé de l'eau que la Mer » y a laissée. Du fond de ce Marais est sorti » tout à coup un loup d'une grandeur énor» me, avec un bruit si épouvantable, que » tout le voisinage en a été effrayé. Une écu» me mêlée d'un sang noir lui découloit de » la gueule, & ses yeux étinceloient comme » deux flambeaux ardens. Plus animé en» core par la rage que par la faim, il s'estjet-

» té indifféremment sur tous les bœufs pour
» les égorger. Plusieurs même d'entre nous,
» qui s'étoient mis en devoir de s'opposer à
» sa furie, blessés par ce monstre, sont de-
» meurés morts sur la place. Le rivage &
» l'eau sont teints du sang que le carnage y a
» laissé, & les marais d'alentour retentissent
» du mugissement des Taureaux qu'il égor-
» ge. Il n'y a pas un moment à perdre, le
» moindre retardement deviendroit funeste;
» armons-nous tous pour aller sauver ce qui
» peut être échapé à la fureur de ce mons-
» tre. « Ainsi parla Anetor. Pelée, moins touché de sa perte que du souvenir de son crime, comprit que la Nereyde vouloit venger le meurtre de Phoque son Fils. Cependant Céix ordonna que tout le monde prît les armes, & il alloit se mettre à la tête de la troupe, lorsqu'Alcyone son épouse qui entendit ce mouvement, sortit à demi coëffée de sa chambre, remit ses cheveux en désordre, & se jettant au col de son époux les yeux baignés de larmes, elle le conjura de donner du secours à Pelée, sans aller lui-même exposer ses jours & ceux de son épouse.
» Perdez, belle Alcyone, lui dit Pelée, per-
» dez une crainte dont le motif est si beau &
» marque tant de tendresse pour Céix. L'of-
» fre qu'il me fait prouve sa bonté & sa géné-
» rosité; mais je n'ai pas envie d'en abuser.

» Au lieu de prendre les armes, nous ne de-
» vons songer qu'à appaiser le Dieu de la
» Mer par des vœux & par des sacrifices. «
Près du rivage étoit une Tour fort élevée qui servoit de Phare aux Vaisseaux que la Mer avoit fatigués. Ils montent sur cette Tour, d'où voyant avec douleur les Taureaux étendus dans la plaine, & le Monstre qui avoit causé tant de ravages, tout couvert de sang; Pelée tendit les mains du côté de la Mer, & pria Psamathe de cesser enfin de le persécuter, & de mettre des bornes à sa vengeance. La Nereyde, peu touchée des priéres de ce Prince, demeura infléxible jusqu'à ce que les larmes de Thétis qui la sollicitoit en faveur de son époux, lui firent oublier tout son ressentiment. Cependant le Monstre animé par le carnage continuoit à massacrer les troupeaux, lorsqu'il fut tout d'un coup changé en rocher, dans le temps qu'il dévoroit une génisse; & quoiqu'il conservât encôre après cette métamorphose, toutes les marques de sa fureur & de sa rage, sa couleur faisoit cependant juger qu'il n'étoit plus à craindre. Le destin ne permit pas à Pelée de demeurer plus long temps dans les Etats de Céix: errant & fugitif il parcourut différens Pays, & après de grandes courses il arriva enfin dans la Thessalie, où il fut expié par Acaste du meurtre de son Frere.

Explication des Fables VII. VIII. & IX.

L'HISTOIRE fabuleuse fait mention de deux Thétis, & leurs noms se trouvent écrits avec une Orthographe différente. Celle dont il s'agit ici & qu'il faut distinguer de l'ancienne Thétis Femme de l'Océan, étoit Fille de Nerée Dieu Marin, c'est-à-dire d'un Prince puissant sur la Mer. Comme elle étoit extrêmement belle, & qu'elle fut aimée de la plûpart des Princes de son temps, on publia apparemment dans l'Epithalame qui fut fait à l'occasion de son mariage, que tous les Dieux en avoient disputé la conquête ; qu'ils avoient enfin cédé leurs prétentions à Jupiter & à Neptune, qui s'en étoient rapportés eux-mêmes au Destin, & qu'ayant appris par un Oracle de ce Dieu que l'enfant qui naîtroit du mariage de cette Princesse, seroit plus puissant que son Pere, ils avoient laissé à Pelée la liberté de l'épouser. Hygin dit, que Promethée qui étoit le seul qui sçût cet Oracle, l'apprit à Jupiter, à condition qu'il le délivreroit de l'Aigle qui le tourmentoit, & que ce Dieu envoya Hercule sur le Mont Caucase pour accomplir sa promesse. On ajoûta dans le même Ouvrage, que tous les Dieux s'étoient trouvés à ce Mariage, excepté la Discorde, qui pour se venger, avoit jetté au milieu de l'assemblée une Pomme d'or, avec cette inscription *pour la plus belle* ; que toutes les Déesses avoient voulu avoir cette Pomme, parce que chacune d'elles vouloit être la plus belle ; qu'elles avoient enfin été obligées de céder cette prétention à Junon, à Minerve, & à Vénus ; que Pâris Fils de Priam, connu alors sur le Mont Ida sous le nom d'Alexandre, choisi pour arbitre, avoit adjugé à Vénus la Pomme & le prix de la beauté,

qu'en récompense cette Déesse lui avoit promis la plus belle femme de l'Asie; & que sur cette promesse il avoit enlevé Héléne, & avoit attiré à sa Patrie cette guerre sanglante qui causa la ruine de Troye. On ajoûtoit que Thétis pour éluder les poursuites de Pelée, se métamorphosoit sous différentes formes, & que ce Prince par le conseil de Protée fut obligé de la lier. Tout cela est fort ingénieux, & veut dire que Thétis, recherchée par plusieurs Princes, n'aimoit pas Pelée, mais que celui-ci, par les conseils d'un ami sage, trouva le moyen de lever tous les obstacles qui s'opposoient à cette alliance, qu'il y eût quelque différend entre les Dames qui assistérent au Mariage, & que quelque bel Esprit en fit le sujet d'un Epithalame. Tzetzès (*a*) y chercha plus de finesse. » Chiron, *dit-il*, dans » le temps que Pelée étoit prêt d'épouser Philoméle » Fille d'Actor Prince Myrmidon, prédit que les » Dieux se trouveroient à son mariage, & qu'ils » annonceroient leur arrivée par un grand orage. » Le jour choisi, il y eut beaucoup de pluye, de » vent & de tonnerres, & voilà ce qui donna » cours à la Fable. « Il y a des Auteurs qui prétendent que Thétis étoit Fille de ce même Chiron. Quoi qu'il en soit, il est sûr, suivant le témoignage d'Euripide (*b*), qu'Achille, qui fut le fruit de ce mariage, se fit honneur de porter sur son bouclier la figure d'une Nereïde; & c'est peut-être là tout le mystére. Pausanias (*c*) parle d'un Temple & d'une Statue de Thétis, sans paroître distinguer les deux personnes qui ont porté ce nom.

Eaque avoit trois Fils, ainsi que je l'ai dit dans son Histoire, Pelée, Telamon & Phoque. Comme ces trois Princes jouoient au palet, Phoque en

(*a*) *Hist.* XXVIII. *Chil.* VII. (*b*) *Dans son Iphig.* (*c*) *In Lac.*

fut frappé si rudement qu'il en mourut, ainsi que nous l'apprenons de Diodore de Sicile (*a*). Ovide n'est pas tout-à fait conforme à cette Tradition ; puisqu'il prétend que Pelée avoit assassiné son Frére, *si demas jugulati crimina Phoci*. Obligé de sortir de la Cour, Pelée se retira chez Céix ; & c'est-là qu'il apprit l'Histoire de Chione qui avoit été aimée d'Apollon & de Mercure. Le fondement de cette Fable est tiré vraisemblablement de ce que les deux enfans qu'elle mit au monde, avoient des inclinations fort différentes Autolycus étoit un voleur fin & rusé, & c'est ce qui le fit passer pour être le Fils de Mercure. Philammon aimoit passionnément la Musique, & on ne manqua pas de lui donner Apollon pour Pere. On ajoûta que Chione fiére de ces deux Amans, avoit osé se préférer à Diane ; que cette Déesse lui avoit percé la langue d'un coup de fléche, dont elle avoit perdu la vie, & que Dédalion son Pere s'étant précipité du haut du Parnasse, avoit été changé en Epervier.

Si l'on veut se ressouvenir de ce que j'ai insinué plus d'une fois, que l'Histoire des Princes & des Rois faisoit ordinairement le sujet de quelque Poëme ; que les Prêtres des Dieux séduisoient souvent les Femmes dont ils étoient amoureux ; que les enfans qu'on trouvoit exposés dans les Temples passoient pour être les Fils des Dieux auxquels ces Temples étoient consacrés, & que tout le sublime de ce temps-là consistoit à mêler l'Histoire des Dieux avec celle des hommes, il ne sera pas difficile d'appercevoir ce qu'il peut y avoir de vrai dans celle qui fait le sujet de cette Explication. Le temps auquel elle est arrivée est encore moins difficile à deviner, puisqu'Autolycus étoit Grand-Pere d'Ulysse (*b*). Avertissons en finissant que selon Pau-

(*a*) *Lib. IV.*

(*b*) *Anticlée Mere d'Ulysse étoit Fille d'Autolycus.*

sanias, Autolycus étoit Fils de Dédalion & non pas de Chione (*a*).

Ovide rapporte dans cette Métamorphose, que pendant le séjour de Pelée à la Cour de Thracine, & dans le temps que Céix lui racontoit l'Histoire de Chione & de Dédalion, un Berger vint l'avertir qu'un Loup envoyé par la Nereide Psamathe, désoloit la campagne & sur-tout les troupeaux que son hôte avoit emmené avec lui : Le Poëte ajoûte ensuite que Pelée voyant que la Nereïde vengeoit par-là le crime qu'il avoit commis en tuant son Frere, chercha à l'appaiser par des sacrifices, ce qui lui réussit. Le fond de cette Fable est Historique. Eaque avoit eu deux femmes, Egine & Psamathe; la premiére lui avoit donné deux Fils, Pelée & Telamon; Phoque étoit Fils de la seconde. Lycoméde Roy de Scyros Frere de Psamathe, résolu de venger la mort de son neveu, que Pelée avoit tué, déclara la guere à Céix qui avoit reçu ce Prince dans ses Etats. Le Capitaine qui commandoit ses troupes, fit beaucoup de ravages dans la Campagne, & enleva les troupeaux de Pelée. On employa pour appaiser Lycoméde les priéres & les sollicitations; le Capitaine fut rappellé, & pour embellir cet événement, on publia qu'il avoit été changé en rocher. Figure vive qui nous apprend que les courses de ce Commandant qui avoit ravagé les campagnes, comme une bête féroce, avoient tout d'un coup été arrêtées. On ajouta que Psamathe avoit été touchée des priéres & des larmes de Thétis, parce qu'en effet ces deux Princesses étoient Sœurs. Pausanias (*b*) raconte l'Histoire d'une Psamathe Fille de Crotopus Roy d'Argos ; qui ne paroît pas être la même que celle dont parle Ovide.

(*a*) *In Arcadicis.* (*b*) *In Atticis.*

FABLE X.

ARGUMENT.

Ceïx étant allé consulter l'Oracle d'Apollon, fait naufrage à son retour, & Junon envoye Morphée, le Dieu du Sommeil, à Alcyone pour lui en apprendre la nouvelle. A son réveil elle court sur le rivage, où ayant vû le corps de son Mari qui flottoit sur l'eau, elle se jette de désespoir dans la Mer, & les Dieux les changent l'un & l'autre en Alcyons.

CEïx pour se délivrer de l'inquiétude que lui causoient de funestes présages, depuis la mort de son Frere, résolut d'aller à Claros, pour y consulter l'Oracle d'Apollon (unique ressource des hommes dans leurs calamités. *) Il ne lui étoit pas permis alors d'aller à Delphes, parce que l'impie Phorbas avec les Phlégiens s'étoit rendu maître des chemins qui y conduisoient. Lorsqu'avant son départ il communiqua son dessein à sa chére Alcyone, elle se sentit saisie d'un froid mortel; elle pâlit, & répandit un torrent de larmes. Trois fois elle fit de vains efforts pour parler; mais ses soupirs & ses pleurs étoufférent sa voix. Enfin elle fit cette

* Le texte porte *hominum oblectamina*, mais il y a bien de l'apparence qu'il est corrompu en cet endroit, & qu'Ovide avoit mis *hominum Solamina*, comme M. le Févre l'a remarqué.

plainte entre-coupée de sanglots : » Quel » crime ai-je donc commis, mon cher époux, » qui puisse ainsi vous faire changer ? Qu'est » devenue cette tendre inquiétude ? Où sont » les empressemens que vous aviez pour » moi ? Aujourd'hui tranquille en m'aban- » donnant, vous cherchez à vous éloigner ! » Est-ce donc par l'absence qu'on prouve » l'amour ? Encore si vous faisiez votre » voyage par terre, quoique ma douleur fut » égale, mon inquiétude seroit moins gran- » de ; mais la mer m'épouvante : son rivage » seul me donne de l'horreur. J'ai vû depuis » peu sur le rivage les tristes débris d'un » naufrage ; & j'y ai souvent rencontré des » tombeaux qui n'avoient que les noms de » ceux dont les corps avoient été engloutis » sous les flots. Qu'Eole votre Beau-Pere, » qui est le maître souverain des Vents, & » qui les tient enchaînés, ne vous inspire pas » une téméraire confiance. Quand il les a » une fois lâchés, & qu'ils sont en liberté, il » n'est point de ravages qu'ils ne causent sur » mer & sur terre. Les nuages agités par les » violentes secousses qu'ils leur donnent, » forment la foudre & les éclairs. Plus je les » connois, & je les connois pour les avoir » vûs souvent en courroux dans le Palais de » mon Pere, lorsque j'étois encore enfant ; » plus je les crains, plus ils m'épouvantent. » Que si mes priéres vous trouvent infléxi-

» ble, mon cher Céïx ; si vous persistez tou-
» jours dans la résolution de faire ce funes-
» te voyage, permettez-moi du moins de
» vous accompagner, afin que j'aye la con-
» solation de partager vos maux. Eloignée,
» je serois dans de continuelles inquiétudes ;
» mais lorsque je serai près de vous, l'illusion
» n'aura plus de part à mes allarmes, & je
» n'aurai à craindre que des maux vérita-
» bles. « Le discours & les larmes d'Alcyo-
ne attendrirent Céïx, qui n'avoit pas moins d'amour pour elle qu'elle en avoit pour lui. Cependant il demeura toujours dans la résolution d'aller par Mer sans vouloir permettre que son épouse s'exposât aux dangers de ce voyage. Il lui dit les choses les plus tendres pour la rassurer, mais tout fut inutile, & elle demeura inconsolable. Enfin, pour diminuer autant qu'il lui étoit possible la douleur qu'alloit lui causer ce funeste départ, il ajouta ces mots qui mirent le calme dans son esprit. » Quoique l'absen-
» ce la plus courte doive nous paroître in-
» supportable à l'un & à l'autre, je vous jure
» par la brillante lumiére de mon Pere, que
» si le Destin ne met un obstacle invincible à
» mon retour, vous me verrez avant deux
» mois. Comme cette promesse flatta Alcyone de la douce espérance de revoir bientôt son époux, elle ne s'opposa plus à son départ, & il ordonna sur le champ qu'on

équipât un Vaisseau & qu'on le mît en mer. A la vûe de ces préparatifs, Alcyone fut saisie d'un nouvel effroi ; & comme si elle avoit eu quelque pressentiment du malheur qui devoit arriver à son époux, elle laissa couler des larmes, l'embrassa de la maniére du monde la plus tendre, & en lui disant le dernier adieu, elle tomba évanouie. Les Matelots, qui voyoient que Céix ne cherchoit qu'à éloigner le départ, se mirent à ramer de toutes leurs forces. Alcyone qui étoit revenue de son évanouissement, apperçut son époux debout sur la Pouppe, qui lui faisoit signe avec la main qu'il la voyoit, & elle lui fit le même signe. Lorsque le Vaisseau fut trop loin pour pouvoir reconnoître Céix, elle le suivit des yeux autant qu'il lui fut possible ; & quand il fut hors de la portée de la vûe, elle les tint attachés sur les voiles qui voltigeoient au haut du mât. Enfin quand il ne lui fut plus possible de rien appercevoir, elle alla se jetter sur son lit. La chambre & ce même lit lui rappellant le souvenir de son Mari, lui firent encore répandre des larmes. Cependant le Vaisseau s'éloignoit ; & comme le vent étoit favorable, on cessa de ramer, & on tendit toutes les voiles pour aller plus vîte. On avoit fait environ la moitié du chemin, & la terre se trouvoit des deux côtés également éloignée, lorsqu'à l'entrée de la nuit, le vent commen-

ça à souffler avec plus de violence, & la mer parut couverte d'écume. D'abord le Pilote ordonne qu'on plie les voiles, & qu'on les attache aux Antennes; mais le bruit des vents empêche de l'entendre, & la fureur des vagues rend cette manœuvre impossible. Cependant tout le monde est occupé: Les uns retirent les rames dans le Navire; les autres attachent des planches à ses deux flancs, pour empêcher l'eau d'y entrer; & d'autres pompent celle qui y étoit déja entrée. Il y en a qui travaillent à plier les voiles, pendant que d'autres retirent les Antennes qui flottoient au gré des vents. Cependant l'orage augmente; les vents en fureur bouleversent les flots avec une extrême violence, & les font heurter les uns contre les autres. Le Pilote étonné ne sçait plus quel parti prendre ni quels ordres donner, & le péril est si grand qu'il met son art en défaut. Tout est en confusion: tout le trouble & le déconcerte; les cris des Matelots, le bruit des cordages & des mâts, l'horrible mugissement des vagues, l'impétuosité des flots qui heurtent le Vaisseau, les éclats de tonnerre. Les flots agités par les vents s'élevent jusqu'aux nues, & semblent menacer le Ciel de se confondre avec lui. Ensuite venant à se précipiter jusqu'au fond de l'abîme, ils prennent la couleur brillante du sable qu'ils entraînent, & un moment après paroissent

plus noirs que l'eau du Styx : quelquefois enfin unis comme une vaste plaine, ils blanchissent d'une écume mugissante. Le Vaisseau, triste jouet des flots, suit tous les mouvemens qu'ils lui donnent. Elevé avec eux, il voit comme du sommet d'une haute montagne des gouffres ouverts ; puis précipité tout d'un coup jusqu'aux Enfers, il considére le Ciel dans un espace immense. Ses flancs heurtés par les vagues font entendre un bruit semblable à celui d'une machine qui renverse les murailles d'une Ville. Tels que deux lions qui animés par l'ardeur du combat, se jettent avec fureur sur les dards qu'on leur présente, les flots confondus avec les vents qui les poussent, attaquent le Navire avec un fracas horrible, s'élévent au-dessus du pont, l'entr'ouvrent & y entrent de tous côtés. Cependant le nuage créve & il en tombe des torrens d'eau avec tant d'abondance, qu'on diroit que le Ciel vient se confondre avec la Mer, ou que la Mer va prendre la place du Ciel. Les voiles déja appesanties par l'eau de la Mer, redoublent leur poids par la pluye qui les mouille. Aucun astre ne brille dans le Ciel, & la noirceur de l'orage jointe à celle de la nuit, augmente encore l'horreur des ténébres. Si l'on voit quelque clarté, elle ne vient que de la lueur des éclairs & de la foudre qui semble embraser les eaux. Cependant les flots continuent

à attaquer le Vaisseau avec fureur; & comme à l'assaut d'une Ville, le Soldat le plus intrépide après avoir plusieurs fois tenté inutilement de grimper sur la muraille, animé par la gloire, y monte enfin le premier; de même après que les flots eurent long-temps battu le Vaisseau à demi fracassé, celui qu'on nomme le *dixiéme* *, le plus furieux de tous, roule autour, bondit, s'élance de tous les côtés, & ne cesse point de lui livrer l'assaut jusqu'à ce qu'il y soit entré, comme dans une place d'armes. Le Navire qui a déja reçu par ce terrible choc une grande quantité d'eau, en reçoit encore à chaque instant en abondance. Figurez-vous l'effroi & la consternation d'une Ville assiégée, lorsqu'une partie des ennemis y est entrée, & que l'autre mine les murailles pour augmenter la bréche, & vous aurez une juste image de l'épouvante où étoit dans ce triste moment tout l'équipage du Vaisseau. L'art & le courage manquent tout à la fois, & le Matelot consterné croit voir la mort entrer dans le Navire à chaque vague qui y entre. L'un

* Cette expression *Decima impetus unda*, *decimus fluctus*, &c. est assez commune dans les Poëtes Latins; Ovide l'a employée plusieurs fois ainsi que Lucain, Silius Italicus, &c. C'étoit pour marquer le flot le plus terrible & le plus violent, qu'ils l'appelloient le *dixiéme*, comme *decumana porta*, dans un camp, étoit la porte la plus forte & la mieux gardée; *decumata scuta*, étoient les plus grands bouciiers; *Decumana ova*, les plus gros œufs, &c.

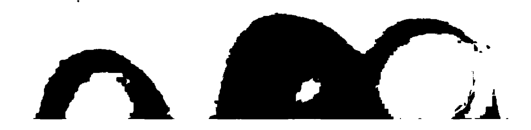
s'abandonne

s'abandonne aux larmes ; l'autre demeure interdit & sans mouvement. Celui-ci regarde comme heureux ceux qui peuvent espérer les honneurs des funérailles ; celui-là faisant d'inutiles vœux, léve les mains & les yeux vers le Ciel, que les ténébres lui dérobent : il y en a qui sont frappés du souvenir de leurs Freres & de leurs Parens, qu'ils ne doivent plus revoir ; d'autres y regrettent leurs maisons, leurs enfans, & tout ce qu'ils vont perdre : Céïx n'est touché que du souvenir d'Alcyone : Alcyone seule l'occupe ; il ne parle que d'elle ; mais quelque regret qu'il ait de la perdre, il est charmé qu'elle ne partage pas le danger où il se trouve. Il voudroit avoir la triste consolation de pouvoir tourner ses derniers regards du côté de sa chére Patrie & de sa maison ; mais il ne sçait où il est, tant les ténébres de la nuit jointes à celles de l'orage sont épaisses & sombres. Cependant un coup de vent renverse le mât & brise le gouvernail ; & la vague surmontant tous les obstacles qui s'étoient opposés à sa rencontre entre avec impétuosité dans le Vaisseau *, & l'engloutit avec un bruit semblable à celui que feroient le Mont Athos &

* Comme le sens que feroit cette expression, qui est cependant la leçon ordinaire, *sinuata despicit undas*, ne s'entend pas trop bien, ou est du moins très-plat, j'ai préféré celle d'un manuscrit où l'on trouve *sinuata despicit Alnos*, & le sens en est fort beau.

le Pelion, s'ils tomboient dans la Mer. Un grand nombre de ceux qui y étoient, périrent dans le fond de l'abîme; les autres s'attachérent aux débris du Navire, aux cordages, aux mâts; Céïx saisit une planche, & appella inutilement à son secours Eole & Lucifer son Pere, & le nom d'Alcyone étoit sans cesse dans sa bouche. Il auroit souhaité du moins que les flots après sa mort pussent porter son corps vers le rivage où elle étoit, afin qu'une main si chére lui rendît les derniers devoirs. A chaque fois que la vague le lui permettoit, il prononçoit le nom d'Alcyone: comme s'il avoit pû par-là calmer les flots irrités. Cependant un nuage obscur qui étoit sur sa tête, créve & l'engloutit. Lucifer, qui pendant cette funeste nuit avoit paru si sombre qu'il n'avoit pas été possible de le reconnoître, ne pouvant abandonner le Ciel dans ce triste moment, s'enveloppe sous un épais nuage qui le dérobe entiérement à la vûe. Cependant Alcyone qui ignoroit le sort de son époux, comptoit tous les momens d'une si cruelle absence. Elle faisoit travailler avec empressement aux habits qu'elle lui préparoit, & à ceux qu'elle devoit prendre elle-même à son arrivée. Flattée de la vaine espérance de le revoir dans peu de jours, elle offroit aux Dieux de continuels sacrifices pour son retour. Junon

sur-tout en étoit sans cesse sollicitée. Elle alloit tous les jours aux pieds des Autels de cette Déesse, pour lui demander la conservation d'un Epoux qui n'étoit plus. Elle prioit les Dieux de le lui ramener, & de le ramener fidéle, & avec la même tendresse & le même amour qu'il avoit en partant. Elle leur demandoit qu'un Epoux si cher ne lui manquât jamais de foi. Hélas! c'étoit en cela seul que ses voeux étoient exaucés. Enfin, Junon ne pouvant souffrir plus long-temps qu'on lui offrît des sacrifices pour une personne qui ne vivoit plus, & voulant éloigner de ses Autels une main qui les profanoit, s'adressa ainsi à Iris: » Iris, qui exécutez mes » ordres avec tant de fidélité, partez, allez » au Palais du Dieu du Sommeil, & ordon» nez-lui de ma part d'envoyer à Alcyone » des songes qui lui apprennent la triste » avanture de son Epoux. « Elle dit, & Iris vêtue d'un habit où brilloient mille couleurs, & marquant sur ses traces un Arc dans le Ciel, se rend dans le fond du rocher où est la demeure de ce Dieu. Dans le Pays des Cimmériens est une vaste caverne où les rayons du Soleil ne pénétrérent jamais. Toujours environnée de nuages sombres & obscurs, à peine y jouit-on de cette foible lumiére qui laisse douter s'il est jour ou nuit. Jamais les coqs n'y annoncérent le retour de



l'Aurore. Jamais les chiens ni les oyes qui veillent à la garde des maisons, ne troublérent par leurs cris importuns, le tranquille repos qui y régne. Nul animal ni féroce ni domestique ne s'y fit jamais entendre. Le vent n'y agita jamais ni les feuilles ni les branches. On n'y entend ni querelles ni murmures : c'est le séjour du silence & de la douce tranquillité. Le seul bruit qu'on y entend est celui du Fleuve-d'Oubli, qui coulant sur de petits cailloux, fait un doux murmure qui invite au repos. A l'entrée de ce Palais naissent des pavots & une infinité d'autres plantes, dont la nuit ramasse soigneusement les sucs assoupissans pour les répandre sur la terre. De crainte que la porte ne fasse du bruit en s'ouvrant ou en se fermant, l'antre demeure toujours ouvert & on n'y voit aucune garde. Tel est le séjour du Sommeil. Au milieu de son Palais est un lit d'Ebene, couvert d'un rideau noir : c'est-là que repose sur la plume & sur le duvet le tranquille Dieu du Sommeil. Les songes qui imitent toutes sortes de figures, & qui sont en aussi grand nombre que les épis dans les plaines, les feuilles dans les forêts, & les grains de sable sur le rivage de la mer, demeurent nonchalamment étendus autour du lit de leur Souverain. Iris en entrant dans cette caverne, repousse ces vains fantômes qui s'opposoient à son passage & s'approche

du lit du Sommeil. L'éclat dont brilloient ses habits s'étant répandu dans ce sombre Palais, le Dieu qui l'habite, & qui la reconnoît, ouvre ses yeux appesantis, fait un effort pour se relever & retombe aussi-tôt. Enfin après avoir laissé souvent tomber son menton sur son estomach, il fait un dernier effort, & s'appuyant sur le coude, lui demande quel étoit le sujet de son arrivée.
» Dieu du repos, lui répondit la Messagére
» de Junon, tranquille Sommeil, qu'aucun
» soin ne trouble, & qui jouissant vous-mê-
» me d'une éternelle paix, portez le calme
» dans l'esprit des mortels, lorsqu'ils sont
» fatigués par le travail, & reparez leurs for-
» ces abattues en leur procurant la douceur
» du repos; commandez à celui des Songes
» qui annonce la vérité, d'aller à Trachine
» sous la figure de Céix, pour apprendre à
» Alcyone la triste Histoire du naufrage de
» son époux. C'est Junon qui vous l'ordon-
» ne. « Iris, après s'être acquittée de cette commission, sentant déja ses yeux appesantis, & ne pouvant qu'à peine résister aux charmes du Sommeil, partit en diligence, & s'en retourna sur le même arc qui l'avoit amenée. Le Dieu du Sommeil, de tous les Songes ses enfans, ne réveilla que Morphée, le plus habile de tous à prendre la démarche, le visage, l'air & le son de la voix de ceux qu'il veut représenter. Il posséde l'art d'imi-

ter leur habillement ; & sçait employer les mêmes paroles dont ils ont coutume de se servir. Mais ce songe n'est que pour les hommes. Il en est un autre qui prend la figure des bêtes sauvages, des oiseaux & des serpens : les Dieux l'appellent Icéle, & les hommes Phobetor. Le troisiéme qui se nomme Phantasé, se transforme en terre, en rocher, en riviére, & en toute sorte de choses inanimées ' Ces trois Songes n'habitent que les Palais des Rois & des Grands ; les autres sont pour le Peuple. Le Dieu du Sommeil, ayant chargé Morphée d'exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir, étend le bras, laisse tomber sa tête & s'endort. Morphée prend son vol, & sans laisser entendre le moindre bruit, sort du Palais du Sommeil & se rend en peu de temps auprès d'Alcyone, au milieu des ténébres de la nuit. En entrant dans sa chambre, il quitte ses aîles, prend la figure de Ceïx, & paroît avec un visage triste, pâle & mourant auprès du lit d'Alcyone. Il étoit sans habit, tout défiguré, la barbe & les cheveux mouillés. Dans ce déplorable état il s'appuye sur le lit & lui parle ainsi, le visage baigné de larmes. » Ma » chére Alcyone, reconnoissez voux Céix ? » La Mort l'a-t'elle assez changé pour le » rendre méconnoissable ? Jettez les yeux » sur moi, & il sera aisé de me reconnoître ; » mais au lieu de votre époux, vous n'en

» verrez que l'ombre. Hélas ! vos vœux, ma
» chére Alcyone, n'ont point été exaucés ;
» j'ai perdu le jour ; ne vous flattez plus de
» la douce espérance de me revoir. Surpris
» dans la Mer Egée par une horrible tempê-
» te, mon Vaisseau, après avoir été long-
» temps le jouet des vagues & des vents, a
» été englouti sous les flots, dans le temps
» que je prononçois votre nom. Ce n'est
» point une personne suspecte, qui vient
» vous annoncer une si triste nouvelle : ce ne
» sont point des bruits populaires, & tou-
» jours incertains : c'est moi-même ; c'est vo-
» tre cher Céïx, qui vous apprend l'histoire
» de son naufrage. Levez-vous prompte-
» ment ; donnez des larmes au plus tendre
» de tous les époux. Revêtez-vous de vos ha-
» bits de deuil, & ne permettez pas que mon
» ombre descende dans les enfers, sans avoir
» reçu le tribut de vos larmes. « Morphée joignit à ce discours le son de la voix, & le geste de la main de Céïx. Il parut même répandre véritablement des larmes, & il imita si bien l'époux d'Alcyone, qu'elle ne douta point que ce ne fût lui-même. Quoique livrée au sommeil, elle gémit à ce triste récit, versa des pleurs, & étendant les bras pour embrasser son époux, elle n'embrassa que son ombre. » Où allez vous, cher Céïx ?
» s'écria-t-elle, demeurez ; voulez-vous vous
» éloigner de moi ? souffrez que je vous



» accompagne. « Au cri qu'elle venoit de faire, & au trouble que lui causa le fantôme de son mari, elle se réveilla en sursaut, & chercha de tous côtés, si elle ne le voyoit point; car ses femmes qui l'avoient entendue, étoient déja entrées dans son appartement, & y avoient apporté de la lumiére. Comme elle ne vit plus son époux, elle se meurtrit le visage, déchire ses habits, se frappe la poitrine & s'arrache les cheveux. Sa nourrice lui demandant quel étoit le sujet du trouble où elle la voyoit: » Alcyone n'est plus, répondit-elle, elle » n'est plus; elle a perdu la vie avec son » cher Céix: vous la consoleriez vainement: » le même naufrage a fait périr ce tendre » époux & sa chére épouse. Je viens de le » voir; je l'ai reconnu; & lorsque j'ai vou- » lu me jetter à son cou, je n'ai embrassé » qu'un vain fantôme: mais hélas! c'étoit » l'ombre elle-même de mon époux; je n'en » sçaurois douter. Il n'avoit plus cet air » doux & gracieux qui le rendoit si aimable; » il étoit pâle, nud, défiguré, & ses che- » veux étoient dégoutans d'eau. C'est-là, » dit-elle en montrant l'endroit, où elle » avoit apperçû le fantôme, & regardant s'il » n'avoit point laissé quelque trace dans sa » chambre, oui, c'est-là même que je viens » de le voir. O trop malheureux Céix, voilà

» le

» le malheur qu'un secret pressentiment m'an-
» nonçoit, lorsque je m'opposois à votre dé-
» part & que je vous conjurois d'une maniére
» si pressante de ne point vous exposer à la
» merci des vents & des flots. Plût aux Dieux,
» que puisque vous deviez périr dans ce fune-
» ste voyage, je vous eusse accompagné; nous
» ne serions point séparés. Maintenant je
» meurs sans vous; je suis la proye des mêmes
» flots qui vous ont englouti; & quoiqu'éloi-
» gnée de la Mer, je me trouve exposée à
» toute sa fureur. Ma seule douleur, si je
» m'efforçois de la surmonter, & de prolon-
» ger mes tristes jours, seroit mille fois plus
» cruelle que la Mer en courroux; mais je
» ne ferai point de vains efforts pour la com-
» battre. Je ne vous abandonnerai pas, cher
» Céïx: & puisqu'il ne m'a pas été permis de
» vous accompagner dans ce malheureux
» voyage, la mort du moins nous réunira. Si
» nos cendres ne sont renfermées dans la
» même urne, on lira sur notre tombeau la
» même épitaphe: nos os seront séparés;
» mais nos deux noms ne le seront point. »
La douleur l'empêcha d'en dire davantage, &
les plaintes qu'elle venoit de faire, avoient
été souvent interrompues par ses soupirs &
par ses sanglots. Dès que le jour commença
à paroître elle courut sur le rivage à l'en-
droit d'où Céïx étoit parti, & pendant qu'elle

disoit, ce fut là qu'il s'arrêta; là il mit à la voile; voici le même lieu où il m'embrassa pour la derniére fois: tandis qu'elle rappelloit dans sa mémoire tout ce qui s'étoit passé le jour de leur séparation, & qu'elle jettoit sur la mer des regards inquiets, elle apperçut de loin je ne sçai quoi qui la frappa, & qui ressembloit à un cadavre. Il ne lui fut pas possible d'abord de discerner ce que c'étoit; mais quand le flot eut rapproché l'objet, quoiqu'il fût encore assez éloigné, elle reconnut que c'étoit le corps de quelque malheureux qui avoit fait naufrage, & par cette raison elle fut touchée de son sort. » Hélas! » dit-elle en pleurant, qui que vous soyez, » vous êtes digne de compassion, & si vous » avez une épouse, je plains son malheur. « Cependant le cadavre approche, & plus Alcyone le contemple, plus son trouble augmente. Enfin quand il fut près du rivage, elle reconnut son mari. C'est lui-même, s'écria-t-elle, en déchirant ses habits, s'arrachant les cheveux, & se meurtrissant le visage: » C'est lui-même; je n'en sçaurois dou» ter. C'est donc ainsi, ajouta-t-elle en lui » tendant des mains tremblantes, que vous » revenez près de votre chere Alcyone. « A l'entrée du port étoit un Mole qu'on avoit élevé pour rompre l'impétuosité des vagues; Alcyone y monte, ou plutôt elle y vole: en

effet elle frappoit déja l'air avec les aîles qui venoient de lui naître ; & voltigeant sur la surface de la Mer, elle faisoit entendre je ne sçai quel son plaintif qui ressembloit à celui d'un Oiseau. Quand elle fut près du corps de Céix, elle l'embrassa & le baisa tendrement. Ceux qui étoient accourus sur le rivage ne sçavoient si Céix étoit véritablement sensible aux caresses d'Alcyone, ou si les flots avoient donné à sa tête le mouvement qu'on avoit apperçu ; car il avoit en effet donné quelque marque de sensibilité. Enfin les Dieux touchés du malheur de ces deux tendres époux, les changérent en Oiseaux. Depuis cette métamorphose ils conservent l'un pour l'autre le même amour & les mêmes empressemens ; & pendant les sept jours qu'Alcyone couve ses œufs dans un nid qui est suspendu à un rocher sur la surface de l'eau, la mer est calme, la navigation sûre & tranquille, & Eole en faveur de ses petits-fils tient les vents enchaînés, & les empêche de souffler.

Explication de la dixième Fable.

IL est sûr par le témoignage des Anciens que Céix étoit Roy de Trachine & contemporain d'Hercule ; que ce Prince étoit sage & éclairé, & qu'on se faisoit honneur d'être par lui expié des meurtres qu'on avoit commis, soit par imprudence ou autrement, ainsi que je l'ai dit dans l'histoire d'Hercule &



dans celle de Pelée. Pausanias (a) rapporte qu'Eurysthée ayant sommé Céix de lui livrer les enfans d'Hercule, ce Prince qui ne se trouva pas assez fort pour soutenir une guerre contre un Roy si puissant, envoya ces jeunes Princes à Thésée qui les prit sous sa protection. Céix avoit épousé Alcyone, dont la Généalogie se trouve dans le premier Livre d'Apollodore. Pour se délivrer du chagrin que lui avoit causé la mort de Dédalion son Frere, & celle de sa niéce Chione, Céix alla à Claros pour consulter l'Oracle d'Apollon. Il fit naufrage à son retour, & Alcyone en fut si affligée qu'elle en mourut de regret, ou se précipita dans la mer comme le prétendent Ovide & Hygin. On publia qu'ils avoient été l'un & l'autre changés en Alcyons, circonstance qui n'a d'autre fondement que le nom de cette Princesse; peut-être que l'union & la tendresse de ces deux Epoux, les fit comparer à ces Oiseaux qui passent pour le symbole de l'amour conjugal. Apollodore (b) ne donne pas une idée si favorable qu'Ovide de la piété de ces deux personnages. Selon cet Auteur ils périrent par leur orgueil. Jupiter outré de ce que ce Prince portoit son nom & Alcyone celui de Junon, les changea l'un en Plongeon, & l'autre en Alcyon. Alcyone étoit fille d'Eole, non pas de celui qui étoit le Dieu des Vents, comme le prétend Ovide, mais de celui qui étoit fils d'Hellen de la race de Deucalion. Quoi qu'il en soit, il n'y a point de Fable dans Ovide qui soit écrite avec plus d'art & d'une maniére plus touchante. Je n'ajoûterai rien ici sur le temps auquel vivoit Céix, l'époque en étant suffisamment connue par l'histoire d'Hercule, de Télamon & des autres Héros qui étoient ses contemporains.

(a) *In Atticis.* (b) Lib. I.

FABLE XI.

ARGUMENT.

La Nymphe Hespérie fuyant Esaque qui l'aimoit, fut piquée d'un Serpent, & tomba morte de cette blessure. Esaque en fut si affligé qu'il se précipita dans la mer & fut changé en Plongeon.

PARMI ceux qui furent témoins de ce Spectacle, étoit un Vieillard, qui, après avoir donné des louanges à la tendresse & à la fidélité de ces deux époux, parla ainsi à ceux qui l'accompagnoient à l'occasion d'un Plongeon qu'il venoit d'appercevoir. » Cet oiseau, leur dit-il, que vous voyez se » plonger dans la Mer, tire aussi son origine » du Sang Royal ; & si vous voulez remonter » jusqu'à ses ancêtres, vous trouverez qu'il » descend d'Ilus, d'Assaracus & de Ganymé- » de, qui fut enlevé par Jupiter. Laomédon » étoit son ayeul, & Priam son pere, frere » du fameux Hector ; s'il n'eût changé d'état » dès sa premiére jeunesse peut-être qu'il ne » se seroit pas rendu moins célébre que lui ; » quoique l'un dût la naissance à Hécube fille » de Dymas, & que l'autre ne fût fils que » d'une Nymphe champêtre nommée Ale- » xirhoé, qui accoucha de lui en secret sur

» le Mont Ida. Esaque, sans ambition, haïs-
» soit le séjour des Villes, & ne se plaisoit
» qu'à la campagne & dans les forets. On le
» voyoit rarement à la Cour de son pere; ce-
» pendant il n'avoit rien de rustique dans les
» mœurs, & son cœur n'étoit pas insensible à
» l'amour. Touché des charmes de la belle
» Hespérie, il soupiroit pour elle, & la cher-
» choit dans les Bois, & dans les lieux les
» plus solitaires. Il la rencontra un jour,
» comme elle séchoit ses cheveux au soleil sur
» les bords du Fleuve Cébréne son pere *.
» Telle que la timide Biche qui apperçoit
» un Loup; ou comme un Canard éloigné
» de l'étang où il a laissé sa troupe, qui voit
» l'Oiseau de proye prêt à fondre sur lui;
» Hespérie prend la fuite dès qu'elle voit son
» Amant. Esaque, à qui l'amour donne des
» aîles, comme la crainte sembloit en avoir
» donné à la Nymphe, la poursuit avec cha-
» leur; mais un Serpent caché sous l'herbe,
» l'ayant piquée au pied, & le venin s'étant
» répandu en peu de temps dans tout son
» corps, elle cessa en même temps de courir
» & de vivre. Désespéré d'un accident si fu-
» neste, Esaque embrasse tendrement la
» Nymphe qui venoit de rendre le dernier
» soupir, & déteste mille fois le malheureux

* Le Poëte avoit dit plus haut qu'elle étoit fille du Fleuve Granique.

» amour qui la lui a enlevée. Hélas! disoit-» il, aurois-tu pû prévoir ce malheur? non » sans doute, & je n'aurois pas voulu triom-» pher des mépris d'Hespérie à des condi-» tions si cruelles. Chere Nymphe, ajouta-» t-il, nous sommes deux qui vous avons » ravi le jour: Le Serpent vous a porté le » coup fatal; mais c'est moi qui en suis la » cause, & je serois plus coupable que lui, » si ma mort ne vengeoit la vôtre. Après » cette plainte il se précipita du haut d'un » Rocher dans la Mer. Thétis touchée de » son malheur, le soutint dans sa chûte, le » couvrit de plumes, pendant qu'il flottoit » encore sur l'eau, & l'empêcha ainsi de » mourir, quelque envie qu'il eût de ne pas » survivre à sa chere Hespérie. Indigné con-» tre la main favorable qui le protége, il se » plaint de la cruauté du Destin qui le force » de vivre. Il s'éléve en l'air, puis se précipite » avec impétuosité dans l'eau; mais ses plu-» mes le soutiennent & affoiblissent l'effort » qu'il fait pour y périr. Devenu furieux, il » plonge à tout moment dans la Mer, & » cherche la mort qui le fuit. Son amour l'a » rendu maigre & défait: il a des cuisses » longues & décharnées, & un grand cou. » Il aime les eaux; & comme il plonge sans » cesse, on lui a donné le nom de Plon-» geon.

Explication de la onzième Fable.

OVIDE & Apollodore (a) conviennent qu'Esaque étoit fils de Priam, & qu'il fut changé en Plongeon ; mais ils ne sont pas d'accord sur les autres circonstances de la vie de ce Prince. Le premier de ces deux Auteurs, comme on vient de le voir, dit que la mere d'Esaque se nommoit Alexirhoé, & qu'elle étoit fille du Fleuve Cébréne, ou comme on lit dans quelques manuscrits, du Granique. Il ajoûte qu'Esaque poursuivant Hespérie, dont il étoit amoureux, cette Nymphe avoit été piquée d'un Serpent, & qu'Esaque ne pouvant supporter la mort d'une personne si chére, s'étoit précipité dans la Mer, & avoit été changé en Plongeon. Apollodore dit qu'Esaque étoit Fils de Priam & d'Arisba Fille de Mérope sa premiére femme; que son Pere lui fit épouser Stérope, qui étant morte fort jeune, il en fut si affligé qu'il se précipita dans la Mer. Cet Auteur dit encore que Priam ayant répudié Arisba pour épouser Hécube fille de Cisséus, Esaque voyant sa belle-mere grosse de son second fils, avoit prédit à son Pere que cet enfant seroit un jour la cause d'une guerre sanglante qui causeroit la ruine du Royaume de Troye ; & que sur cette prédiction le jeune Prince fut exposé sur le Mont Ida. Tzetzès ajoûte qu'Esaque avoit dit à son Pere qu'il falloit faire mourir la Mere & l'enfant, qui venoit de naître ce jour-là, & que Priam informé que Cilla femme de Thimœtos étoit ce même jour accouchée d'un fils, la fit mourir avec son enfant : croyant par là pouvoir éviter l'effet de la prédiction. Servius sur l'autorité d'Euphorion conte la chose de la même maniére.

(a) Lib. III.

mais un ancien Poëte cité par Cicéron au premier Livre de la Divination, dit que ce fut l'Oracle de Zelia, petite Ville au pied du Mont Ida, qui avoit rendu cette réponse en intérprétation du songe d'Hécube. Pausanias dans ses Phociques prétend que c'étoit la Sibylle Hérophile qui avoit interprété ce songe, & plusieurs autres Anciens en donnent la gloire a Cassandre. Quoi qu'il en soit, Apollodore nous apprend encore qu'Esaque avoit appris de prédire l'avenir de son grand pere Mérope; Esaque en laissa apparemment les principes dans sa famille, puisque nous voyons que Cassandre & Hélénus l'exercérent dans la suite. La métamorphose d'Esaque en Plongeon, est un de ces Episodes qu'on imaginoit pour consoler les Parens ; & ce dénouement doit souvent servir de principe pour expliquer la plûpart de ces sortes d'événemens.

Fin du Livre onziéme.



LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

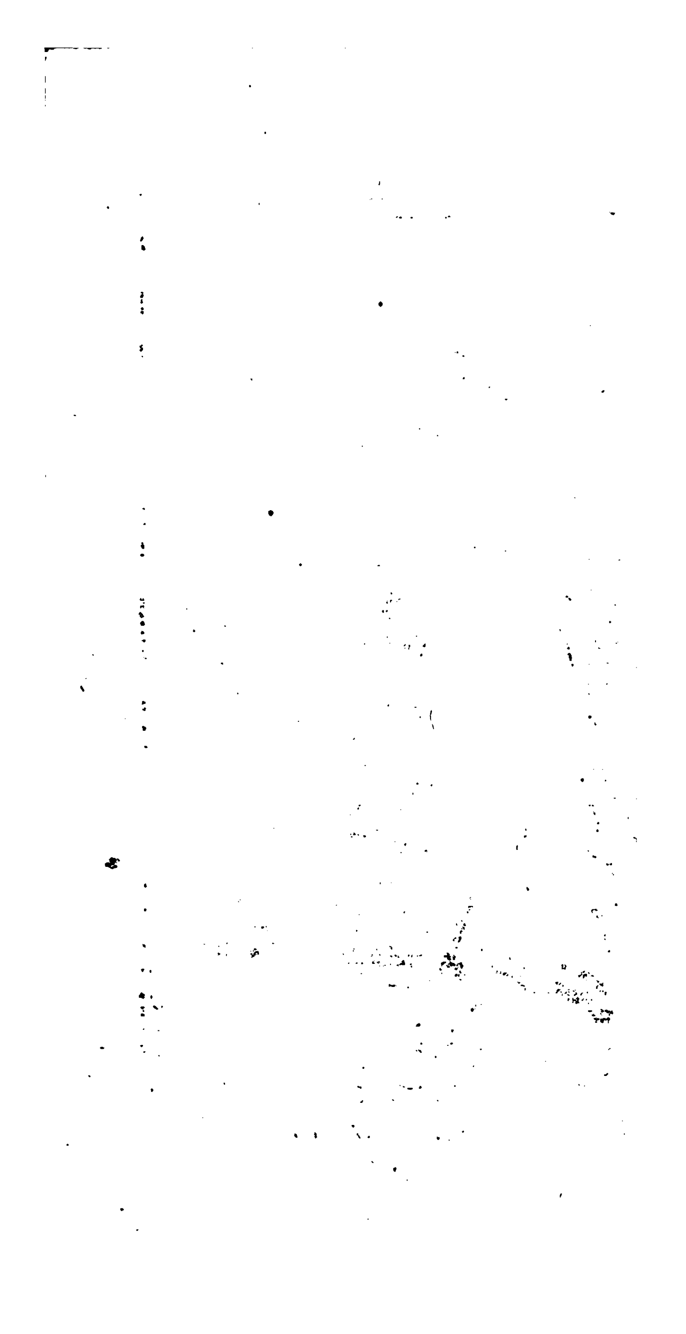
LIVRE DOUZIÉME.

FABLES I. II. & III.

ARGUMENT.

Lorsque lés Grecs furent arrivés en Aulide, ils consultérent Calchas pour sçavoir si le vent ne favoriseroit pas bientôt leur départ. Ce grand Prêtre leur ayant dit que le vent leur seroit toujours contraire, jusqu'à ce qu'Agamemnon eût immolé sa fille Iphigenie, on la conduisit à l'Autel, & Diane appaisée par cette soumission, mit en sa place une Biche qui lui fut immolée. A la descente dés Grecs sur le rivage de Troye, se livre un sanglant combat. Protesilas qui sort le premier de la Flotte est tué par Hector, & Cygnus qui combattoit pour lés Troyens est vaincu par Achille. Neptune son Pere le change en un oiseau de même nom.

PRIAM qui ignoroit que son fils Esaque avoit été changé en oiseau, pleuroit sa mort, pendant qu'Hector & les autres freres de ce Prince infortuné lui élevoient un tombeau, où son





NEPTUNE amoureux de CENIS.

nom étoit gravé. Pâris fut le seul des enfans de Priam qui n'assista pas à cette cérémonie. C'est ce même Pâris, qui ayant dans la suite enlevé Héléne, attira sur sa Patrie une sanglante guerre. Toute la Gréce conjurée prit les armes en faveur de Ménélas Epoux de cette Princesse. On équipa mille vaisseaux, & l'affront auroit été bientôt vengé, si les vents contraires n'avoient empêché la flotte de sortir du port d'Aulide. Pendant que les Grècs offroient sur le rivage de la Mer un sacrifice à Jupiter, suivant la coutume de leur Pays, on apperçut un Serpent, qui étant monté sur un Plane, qui étoit proche de l'Autel, dévora huit petits Oiseaux qui étoient dans un nid, avec la mere qui voloit autour. Tous ceux qui avoient vû ce prodige étoient dans l'étonnement, lorsque Calchas qui lisoit dans l'avenir, leur parla ainsi: »Ré» jouissez vous, ô Grecs, la Ville de Troye » sera détruite ; mais elle nous coûtera de » longs & de pénibles travaux. Ces neuf » Oiseaux que le Serpent vient de dévorer, » m'annoncent que le siége de cette Ville » durera neuf ans. « Pendant ce discours le Serpent qui étoit entortillé autour de l'arbre, fut changé en pierre.

Cependant les vents toujours contraires empêchoient la flotte de partir, & on commençoit à croire que Neptune favorisoit la

Ville de Troye, dont il avoit bâti les murailles. Calchas en pensoit autrement; il sçavoit, & il n'en faisoit pas un mystére, que pour sortir du port d'Aulide il falloit appaiser par le sang d'une Vierge Diane irritée contre Agamemnon. Ainsi dès que l'intérêt public eut triomphé de la tendresse paternelle, & que les sentimens du Roy l'eurent emporté sur ceux du Pere, les Prêtres fondant en larmes conduisirent Iphigénie à l'Autel. Diane appaisée par cette soumission, enveloppa d'un nuage l'Autel & les Sacrificateurs, & mit à la place de cette Princesse une Biche qui lui fut immolée. Après ce Sacrifice, la Mer devint tranquille, & un vent favorable conduisit en peu de temps la flotte Grecque sur les rivages de Troye.

Au centre de l'Univers est un lieu également éloigné du Ciel, de la Terre, & de la Mer, & qui sert de limites à ces trois Empires. On découvre de cet endroit tout ce qui se passe dans le monde, & l'on entend tout ce qui s'y dit malgré le plus grand éloignement. C'est là qu'habite la Renommée sur une Tour élevée, où aboutissent mille avenues. Le toît de cette Tour est percé de tous côtés: on n'y trouve aucune porte & elle demeure ouverte jour & nuit. Les murailles en sont faites d'un airain retentissant qui ren-

voye le son des paroles, & répéte tout ce qui se dit dans le monde Quoique le repos & le silence soient inconnus dans ce lieu, on n'y entend cependant jamais de grands cris, mais seulement un bruit sourd & confus, qui ressemble à celui de la Mer qu'on entend de loin, ou à ce roulement que font les nues après un grand éclat de tonnerre. Les Portiques de ce Palais sont toujours remplis d'une grande foule de monde. Une populace légére & changeante va & revient sans cesse; on y fait courir mille bruits, tantôt vrais, tantôt faux, & on y entend un bourdonnement continuel de paroles mal arrangées, que les uns écoutent, & que les autres répétent au premier venu, en y ajoutant toujours quelque chose de leur invention. Là, régnent la sotte crédulité, l'erreur, une fausse joye, la crainte des allarmes sans fondement, la sédition, & ces murmures mystérieux dont on ignore les Auteurs. La Renommée qui en est la Souveraine, voit de là tout ce qui se passe dans le Ciel, sur la Mer & sur la terre, & examine tout avec une inquiéte curiosité.

Comme la Renommée avoit déja appris aux Troyens que les Grecs venoient les attaquer avec une puissante Flotte & des troupes choisies, ils ne furent point surpris à leur arrivée; & pour se mettre en état de s'oppo-

ser à leur descente, ils s'étoient campés sur le rivage. Dans le combat qui fut donné en cette occasion, Protésilas signala par sa mort le premier exploit d'Hector, & la défaite de cet illustre Grec fit connoître ce qu'on devoit attendre de celui qui lui avoit ôté la vie. Cette premiére action coûta beaucoup de sang à la Gréce & lui enleva de vaillans Capitaines. La perte des Troyens fut aussi très-considérable, & ils firent une funeste expérience de la valeur des Grecs. Le Promontoire de Sigée étoit teint du sang qu'on venoit d'y répandre. Dans la chaleur du combat, Cygnus qui devoit le jour à Neptune, tua de sa propre main un grand nombre de Grecs. Achille monté sur son char, s'étant fait jour à travers les bataillons les plus épais, & renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage, cherchoit un ennemi si redoutable, ou Hector lui-même. Il rencontre le premier: l'autre ne devoit tomber sous ses coups qu'au bout de dix ans. Il anime de la voix ses Chevaux, s'approche de Cygnus, & branlant sa pique d'un air menaçant, lui tint ce discours: „ Qui que vous soyez, jeune téméraire, „ vous aurez en mourant la consolation d'ê„ tre vaincu par Achille. " Il dit, & en même temps il lui lance son Javelot; mais quoique le coup n'eût point porté à faux, il ne lui fit

aucune blessure, & le fer de la lance s'émoussa contre son corps. » Fils de Thétis, » lui dit Cygnus, car je n'ignore pas qui vous » êtes, vous paroissez surpris que je ne sois » point blessé d'un coup que vous venez de » me porter : que votre étonnement cesse : » ce casque que j'ai sur la tête & cette cui» rasse servent moins à me défendre qu'à me » parer. A l'exemple du Dieu Mars, je ne » les porte que comme un simple ornement. » Dépouillé de mes armes je n'en suis pas » moins invulnérable. Il est glorieux, je vous » l'avoue, d'avoir pour mere une Néréide, » mais il est infiniment plus flateur d'avoir » pour pere le maître de Nérée, de ses Filles, » & le Souverain des Mers. « Ainsi parloit Cygnus, lorsqu'il lança sa pique contre Achille avec tant de roideur qu'elle fracassa l'airain dont son bouclier étoit couvert, en perça les neuf premiers cuirs, & ne s'arrêta qu'au dixiéme. Achille, après l'avoir arrachée, porta à son ennemi un second coup qui n'eut pas plus d'effet que le premier; ensuite un troisiéme, auquel Cygnus se présenta lui-même, & qui n'eut pas un meilleur succès. Devenu furieux comme un Taureau qui s'irrite dans le Cirque à la vûe d'un drap couleur de pourpre, contre lequel il porte d'inutiles coups, Achille regarda le bout de sa lance, pour voir si le fer y

tenoit encore. „ Non, non, dit-il, ce n'est
„ point à mes armes, c'est à la foiblesse de
„ mon bras que je dois m'en prendre. Cy-
„ gnus a donc épuisé toutes mes forces!
„ Car enfin je donnai assez de preuves de
„ mon courage & de ma valeur, lorsque je
„ renversai les murailles de Lyrnesse, que je
„ remplis Thébes & Ténédos d'horreur &
„ de carnage, & que je fis rougir les eaux
„ du Caïque du sang des peuples qui habi-
„ tent les bords. Téléphe éprouva deux fois
„ la force de mon bras, & tous ces braves
„ Troyens que je vois étendus sur le rivage,
„ montrent assez quelle est encore aujour-
„ d'hui ma valeur. « Cependant comme s'il
eût en effet douté de sa force & de son cou-
rage, il donna un coup de lance à Ménéte
soldat Lycien, le perça de part en part,
malgré sa cuirasse, & lui fit mordre la pous-
siére. „ Ah! je me reconnois, s'écria-t-il, en
„ retirant la lance du corps de ce malheu-
„ reux, je retrouve enfin & mon bras & mes
„ armes: employons-les contre un ennemi
„ plus redoutable que celui que je viens de
„ vaincre, & veuillent les Dieux, que ce soit
„ avec le même succès! « Après ce peu de
paroles il attaqua de nouveau Cygnus, le
frappa à l'épaule, & la lance fut repoussée
comme si elle avoit frappé contre un Rocher.
Cependant il parut du sang à l'endroit où le
coup

coup avoit porté ; Achille s'en réjouit ; mais sa joye ne fut pas de longue durée. Ce n'étoit que le sang de Ménéte dont la lance avoit été teinte. Plein de rage & de fureur, il saute de son Char, joint son ennemi, l'attaque à grands coups d'épée, & voyant qu'après avoir percé sa cuirasse, le fer s'émoussoit contre son corps, il ne se posséde plus, le frappe à la tête avec le pommeau de son épée, se serre de près, & ne lui donne aucun relâche. Cygnus étonné, recule, la peur le trouble, ses yeux sont éblouis, & une pierre qui se trouve sur ses pas, l'ayant fait chanceler, Achille le pousse, le fait tomber, se jette sur lui, rompt les liens de son casque, & les genoux sur son estomac, lui serre la gorge & l'étouffe ; mais dans le temps qu'il se préparoit à le dépouiller, son corps disparut, & il ne resta que les armes sur le champ de bataille. Neptune son Pere l'avoit déja métamorphosé en cet Oiseau dont il portoit le nom auparavant.

Explication des Fables I. II. & III.

Lorsque les Capitaines Grecs qui devoient venger Ménelas se furent assemblés en Aulide, les deux avantures que décrit notre Poëte les y arrêterent quelque temps. Calchas qui étoit le Grand Prêtre de l'armée, prédit, comme le rapporte aussi Homére (a), qu'on seroit neuf ans devant Troye

(a) Iliade. Lib. II.

& que cette Ville ne seroit prise qu'à la dixième année. Pour appuyer cette prédiction, il publia qu'il avoit vû monter sur un arbre un Serpent, qui, après avoir dévoré huit petits Oiseaux qui étoient dans un nid, avoit été changé en pierre. Je ne crois pas que cette circonstance ait d'autre fondement que la superstition du Grand-Prêtre, ou plutôt le désir qu'il avoit de détourner une entreprise qui lui paroissoit pleine de dangers. On pourroit même très-bien conjecturer, que cette prédiction fut faite de concert avec quelques-uns des Généraux, qui n'ayant osé refuser leurs Troupes à Agamemnon, auroient été charmés de rompre la partie. Le sacrifice d'Iphigénie fut peut être aussi une suite de la même politique. Pour s'embarquer on attendoit un vent favorable, & c'étoit inutilement qu'on l'attendoit. Calchas fut encore consulté, & il répondit que pour avoir un vent favorable, il falloit appaiser Diane, offensée contre Agamemnon pour avoir tué une Biche qui lui avoit été consacrée; il ajouta que la Déesse ne pouvoit être fléchie que par le sacrifice d'une Princesse du sang de ce Roy. Effrayé de cette réponse, Agamemnon fut près à abandonner l'entreprise, mais dans la suite il se trouva si pressé par les sollicitations de ceux des Capitaines Grecs qui s'étoient déclarés pour Menelas, qu'il permit à Ulysse d'aller à Argos pour conduire Iphigénie sa fille dans le camp. Les Poëtes ajoutent que Diane appaisée par cette soumission, enleva cette Princesse dans le temps qu'on alloit l'immoler, la transporta dans la Tauride, & mit à sa place une Biche qui lui fut immolée. Tous les Anciens ne sont pas d'accord sur cette circonstance. Nicandre assure qu'elle fut changée en Génisse; d'autres disent qu'elle fut métamorphosée en Ourse, ou en une vieille Femme.

Il n'est rien de si célébre dans l'Antiquité que le sacrifice de cette Princesse, & nous avons deux belles Tragédies d'Euripide, l'une d'Iphigénie en Aulide, dans laquelle toute cette avanture est traitée d'une maniére extrêmement touchante; l'autre d'Iphigénie en Tauride, où l'on voit Oreste retirer d'entre les mains du barbare Thoas une sœur qui lui étoit si chere. Virgile, Ovide, & tous les autres Poëtes ont suivi cette même tradition. Cependant Homére n'en fait aucune mention, & il y a bien de l'apparence qu'il n'auroit pas passé sous silence un événement si considérable, s'il avoit eu quelque fondement dans l'Histoire de ce temps-là: au contraire ce Poëte parle d'Iphianasse Fille d'Agamemnon, qu'on envoya chercher sur la fin du Siége de Troye, pour être le sceau de la réconciliation de ce Prince avec Achille; & il paroît évident que cette Iphianasse est la même qu'Iphigénie.

Nos Mythologues modernes, n'ayant pû s'imaginer qu'un Pere ait été assez barbare pour immoler sa Fille, ont regardé ce fait comme une Fable; ou ont dit qu'une connoissance confuse de l'Histoire de Jephté, arrivée à peu près dans le même temps, y avoit donné lieu (*a*). Il y en a quelques-uns, qui, pour chercher un dénouement à ce mystére, ont été déterrer une autre Iphigénie Fille d'Héléne & élevée chez Clitemnestre sa sœur, & c'est celui qu'a suivi M. Racine dans la belle Tragédie qu'il a faite sur ce sujet (*b*). Cette Tradition ne manque pas de fondement dans l'antiquité, & Pausanias qui l'a suivie (*c*) cite pour garans Euphorion de Chalcis, Alexandre, Stésichore & tout le peuple d'Argos qui le publioit ainsi. Sur quoi on peut consulter le sça-

(*a*) Voyez M. *Huet Demonst. Evang.* page 4.
(*b*) Voyez ce qu'il en dit dans la *Préface*.
(*c*) *In Corinth.*

vant Méziriac sur l'Epître d'Œnone à Pâris. Enfin il y a des Auteurs, & c'est le plus grand nombre, qui soutiennent qu'Iphigénie fut véritablement immolée de la manière que Lucrece (*a*), Virgile (*b*), Diodore & tant d'autres le racontent, & que la crainte qu'eut Agamemnon de perdre le commandement de l'armée, & l'occasion de venger l'affront de son Frere, avoit fait céder l'amour paternel à l'ambition. La superstition, dit Lucrece, a souvent fait commettre d'aussi grands crimes.

——— ——— ——— Sæpius olim
Relligio peperit scelerata atque impia facta.

Ce que l'on peut dire de plus assuré sur un sujet sur lequel les Anciens varient tant, est qu'Ulysse étant parti du Camp d'Aulide à l'insçû d'Agamemnon, comme le racontent Dictys de Créte & plusieurs Scoliastes anciens, emmena avec lui Iphigénie, sous prétexte que son Pere vouloit, avant que de partir, la marier avec Achille, & s'assurer par là de l'obéissance d'un jeune Prince, qui commençoit à se faire craindre dans l'armée; qu'on se disposa à l'immoler à Diane, mais que sur quelques prodiges qui arrivérent en cette occasion, ou que Calchas qui craignoit le ressentiment d'Achille & d'Agamemnon, publia dans le dessein d'effrayer ceux qui le pressoient d'achever le sacrifice, on substitua en sa place une Biche, & on envoya secrettement la Princesse dans la Tauride. Par ce dénouement, qui est du moins aussi autorisé par les Anciens que la tradition, qui porte qu'Iphigénie fut véritablement immolée, on leve la grande difficulté de l'opposition d'Achille, & celle d'Agamemnon sur-tout, qu'on ne peut pas croire

(*a*) Lib. II. (*b*) Æneid. Lib. II.

avoir souffert dans une armée qu'il commandoit qu'on immolât sa Fille malgré lui. Le R. P. de Montfaucon à fait graver le beau vase qui représente le sacrifice d'Iphigénie (a). En expliquant les figures qui y sont reconnoissables, il dit qu'on y voit Achille, qui prie la Déesse d'accepter cette victime pour le salut de l'armée ; il me permettra bien de faire remarquer ici, que cette conjecture est contre le sentiment des Anciens, qui disent tous de concert que ce jeune Héros étoit amoureux d'Iphigénie, qu'il fut outré contre Ulysse qui l'avoit conduite dans le camp, & qu'il s'opposa de tout son pouvoir à ce Sacrifice. M. Racine, qui le représente tel que je viens de le décrire, avoit copié son portrait d'après Euripide & les autres Anciens, & il n'y a nulle apparence qu'un Prince de ce caractére joue dans cet Antique le rôle d'un dévot, qui offre à Diane une victime si chere. La figure représente un homme étonné, qui paroît rêver aux expédiens dont il veut se servir pour délivrer sa Maîtresse ; & c'est certainement sous ce point de vûe qu'on a voulu le graver.

Ovide qui avoit commencé dans ce Livre à raconter les avantures arrivées au Siége de Troye, continue de les exposer. Après que les Grecs eurent appaisé Diane, un vent favorable porta leur Flotte sur le rivage de la Troade. Les Phrygiens qui avoient eu le temps de se préparer à cette guerre, se trouvérent en état de recevoir leurs ennemis, & firent tous leurs efforts pour s'opposer à leur descente. Protésilas qui s'apperçut que les Grecs effrayés par un Oracle, qui avoit prédit que le premier qui mettroit le pied sur le rivage seroit tué, n'osoient descendre de leurs Vaisseaux, sacrifia généreusement sa vie pour le salut de sa Patrie.

(a) Ant. Expliq. Tome II.

Hector qui le vainquit, fit paroître dès-lors combien il seroit redoutable dans la suite de cette guerre. Cygnus qui suivoit Hector, fit de son côté plusieurs actions de valeur, & Achille s'attacha à un ennemi qui paroissoit digne de lui. Il le poursuivit vivement, lui lança plusieurs traits sans le blesser : enfin l'ayant joint, il le prit à la gorge l'étouffa entre ses bras, & le précipita du haut d'un Rocher dans la Mer. On publia que ce Cygnus qu'il faut bien distinguer du Parent de Phaëton, & d'un autre Prince de ce nom qui fut vaincu par Hercule (a) étoit Fils de Neptune ; parce qu'il étoit apparemment puissant sur la Mer, ou Roy de quelque Isle de l'Archipel ; on dit aussi qu'il étoit invulnérable, parce que ses armes étoient à l'épreuve du trait. On ajoûta enfin qu'il avoit été changé en Cygne, circonstance qui n'a sans doute d'autre fondement que la ressemblance des noms. Une origine qui annonçoit des Dieux pour Ancêtres, étoit la chimére de ces temps-là, & la métamorphose étoit la ressource ordinaire des flateurs.

(a) Voyez *Hésiode Theog. Apollod. Lib. II. Pausan. in Atticis.*

FABLES IV. V. VI. & VII.

ARGUMENT.

Comme pendant le Festin qui suivit cette victoire, tout le monde s'étonnant de l'avanture qui venoit d'arriver, Nestor raconta qu'au combat des Centaures & des Lapithes, auquel il s'étoit trouvé, la Nymphe Cenis qui avoit répondu à l'amour de Neptune & qui avoit obtenu de ce Dieu d'être changée en homme & d'être invulnérable, s'y étoit fort signalée, & on avoit été obligé de l'étouffer comme Cygnus. Néanmoins Neptune se souvenant de l'avoir aimée, ne voulut pas qu'elle pérît entiérement & la convertit en Oiseau. Periclymene, l'un des douze fils de Nelée & frere de Nestor, ayant reçu de Neptune le pouvoir de se revêtir de plusieurs formes, il s'en servit heureusement contre Hercule; mais s'étant enfin métamorphosé en Aigle, pour se dérober aux coups de ce redoutable ennemi, il fut tué d'un coup de flèche dans le temps qu'il s'envoloit. Neptune, pour venger la mort de Cygnus, pria Apollon de se déguiser; parce que le Destin ne lui permettoit pas de la venger lui même. Apollon étant dans le Camp des Troyens, ayant dirigé la flèche de Pâris, Achille

en fut blessé au talon, le seul endroit de tout son corps où il n'étoit pas invulnérable.

LE premier combat des Grecs contre les Troyens fut suivi d'une Tréve qui dura fort long-temps. Les deux partis fatigués de la perte qu'ils y avoient faite, posérent les armes : les Troyens se contentérent pendant tout ce temps-là de garder leurs murailles, & les Grecs ne songérent qu'à se retrancher dans leur Camp. Ils y célébroient une Fête pour rendre grace à Pallas de la victoire qu'Achille venoit de remporter sur Cyghus. Après que ce jeune Héros eut offert à cette Déesse une Génisse, & que la fumée en montant jusqu'au Ciel, eût fait connoître que son Sacrifice lui étoit agréable, il distribua une portion de la victime aux Sacrificateurs, & réserva l'autre pour le Festin qu'il donna aux Capitaines Grecs. Lorsque le repas fut fini, on ne vit paroître ni Musiciens ni Simphonie, pour divertir les conviés, & la conversation fit tout leur amusement. Elle dura une partie de la nuit, & roula toute sur la valeur & sur les vertus militaires. Après qu'on y eut parlé du dernier combat, chacun fit l'histoire des Batailles où il s'étoit trouvé : car de quelle autre matiére pouvoit parler le vaillant Achille, ou quel autre discours auroit-on pû tenir en sa présence qui lui eût été agréable ? On étendit

dit beaucoup sur les circonstances de son combat avec Cygnus ; tout le monde paroissoit surpris d'avoir vû que ce jeune homme étoit invulnérable, & Achille lui-même en paroissoit étonné comme les autres, lorsque Nestor leur parla ainsi : » Il est vrai que Cygnus a été le seul homme invulnérable que » vous ayez pû voir de votre temps ; pour » moi je me ressouviens d'avoir vû autrefois » Cenée qui lui ressembloit en cela. Quelques coups qu'on lui portât, il n'étoit pas » possible de le blesser, & ce qui doit encore » vous étonner davantage, c'est qu'il étoit » né fille. Il se rendit extrêmement célébre » aux environs du Mont Othrys où il habitoit. Ce récit surprit toute l'assemblée, & on pria Nestor de raconter une Histoire si singuliére. Achille sur tout l'en pressa, en l'assurant qu'il feroit plaisir à la Compagnie. » Sage & éloquent vieillard, lui dit-il, l'homme le plus prudent & le plus respectable de » notre Siécle, apprenez-nous quel étoit ce » Cenée dont vous venez de parler ; par » quelle avanture il avoit changé de Sexe ; » en quelle guerre vous vous êtes trouvé » avec lui ; quels exploits l'ont rendu célébre ; enfin quel a été son vainqueur, si toutefois il a pû être vaincu ? Quoique le » temps, reprit Nestor, ait effacé de ma mémoire le souvenir de plusieurs événemens » arrivés dans ma jeunesse, il en est cepen-

» dans un grand nombre dont je me ressou-
» viens encore parfaitement; mais de tout ce
» que j'ai vû, soit pendant la guerre, soit
» pendant la paix, rien n'est demeuré plus
» vivement imprimé dans mon esprit que
» l'Histoire que vous me demandez. On sçait
» que personne n'a vû autant de choses que
» moi, puisque j'ai déja vécu deux âges
» d'homme; & que je cours maintenant le
» troisiéme *. Cenis fille d'Elate, la person-
» ne la plus aimable de son temps, s'étoit
» renduë si célébre par sa beauté, qu'elle
» avoit fait l'objet des vœux de tous les Prin-
» ces de Thessalie, (car elle étoit du même
» Païs que vous, mon cher Achille,) & de
» tous les autres Princes du voisinage. Pelée
» lui-même auroit aspiré à sa conquête, mais
» il avoit épousé la Déesse votre mere, ou du
» moins elle lui étoit destinée dès ce temps-
» là. La fiére Cenis fuyant un tendre enga-
» gement rebutoit tous ses Amans, & refu-
» soit de choisir un époux. Un jour, comme
» elle se promenoit sur le rivage de la Mer,
» Neptune lui fit violence : c'est ainsi du
» moins que l'on conte cette avanture. On
» ajoûte que ce Dieu ayant promis de lui ac-

* Quoiqu'Ovide pour exprimer l'âge de Nestor se soit servi du mot *bis centum*, deux cens ans, j'ai préféré l'expression de deux âges d'homme, pour me conformer à Homére *Iliad. Lib.* I. qui s'en étoit servi dans cette occasion. Le premier de ces trois âges se rapporte à la prise de Pyles par Hercule pendant la jeunesse de Nestor. Le second regarde le temps qui s'étoit écoulé depuis cette expédition jusqu'à la Guerre de Troye, où commence le troisiéme, ce qui ne fournit au plus que 70. ou 80. ans.

» corder tout ce qu'elle demanderoit, elle
» lui tint ce discours : L'outrage que je viens
» de recevoir me fait naître un souhait qui
» va vous paroître bien extraordinaire. Pour
» m'affranchir à l'avenir d'une pareille insul-
» te, faites en sorte que je change de Sexe;
» & alors tous mes vœux seront accomplis.
» Cenis prononça ces derniéres paroles,
» d'un ton plus mâle & plus ferme, & on au-
» roit pris sa voix pour celle d'un homme.
» Elle l'étoit en effet, Neptune avoit déja
» exaucé ses vœux, & lui avoit accordé,
» outre cette faveur, le privilége d'être in-
» vulnérable. Content de ce double avanta-
» ge, Cenée n'aima plus désormais que les
» exercices qui conviennent aux hommes;
» n'ayant d'autre plaisir qu'à parcourir les
» charmantes campagnes de la Thessalie,
» où il s'acquit beaucoup de réputation.

» Cependant le fils du téméraire Ixion, Pi-
» rithoüs avoit épousé la belle Hippodamie;
» & on célébroit la Fête de son mariage dans
» un vallon délicieux tout couvert d'Arbres.
» Tous les Princes de Thessalie & les Cen-
» taures avoient été invités au festin des nô-
» ces : Il m'en avoit aussi prié & je m'y trou-
» vai avec les autres Lapithes. Toute l'assem-
» blée ne respiroit que le plaisir & la joye.
» On n'entendoit de toutes parts que des
» chants d'allegresse & des épithalames

» qu'on chantoit en l'honneur des deux
» époux, lorsqu'Hippodamie parut suivie
» d'une troupe de Dames. Tout le monde
» fut frappé de l'éclat de sa beauté, & on es-
» tima Pirithoüs heureux d'avoir pour épou-
» se une personne si accomplie. Mais l'évé-
» nement que je vais raconter troubla bien-
» tôt son bonheur. Le plus cruel & le plus
» farouche des Centaures, Euryte, enflam-
» mé par l'amour, & encore plus par le vin,
» n'eut pas plutôt vû Hippodamie, qu'il ren-
» versa la table du festin, & prit la Princesse
» aux cheveux dans le dessein de l'enlever.
» Les autres Centaures, à son exemple, sai-
» sirent les Femmes qui leur plaisoient le
» plus, ou qui se trouvoient à la portée. La
» fête changea tout d'un coup de face: tout
» retentit des cris des Femmes qu'on enle-
» voit, & le lieu du festin devint dans ce
» moment semblable à une Ville prise d'as-
» saut. Nous nous levâmes en même temps;
» & Thesée prenant la parole, s'adressa ainsi
» à Euryte: Insolent, *lui dit-il*, quelle est ta
» folie d'offenser ainsi Pirithoüs pendant que
» je respire; ignores-tu que c'est offenser en
» même temps deux personnes? Pour mon-
» trer qu'il ne faisoit pas de vaines menaces;
» après avoir écarté tout ce qui lui faisoit
» obstacle, il s'approcha d'Euryte & lui
» arracha Hippodamie. Le Centaure de-
» meura interdit & muet; qu'auroit-il pû

» dire en effet pour excuser une action si lâ-
» che ? Cependant pour se venger de l'af-
» front qu'il venoit de recevoir, il se jetta sur
» Thesée, & le repoussa vigoureusement.
» Près de l'endroit où ils se battoient, étoit
» un Vase antique d'une grandeur énorme,
» & qui étoit orné de figures relevées en
» bosse. Thesée s'en saisit, & l'ayant jetté à
» la tête d'Euryte, lui écrasa la cervelle, &
» le renversa par terre. Le Centaure se rou-
» lant sur le sable, vomit avec son sang le vin
» qu'il venoit de boire. Les autres Centau-
» res voyant leur Frere expirer, deviennent
» furieux ; & crient tout d'une voix, aux ar-
» mes, aux armes. Le vin leur échauffe le
» courage, & ils se servent pour armes de
» tout ce qui se rencontre autour d'eux. On
» voit voler de tous côtés, vases, plats, ur-
» nes ; en un mot tout ce qui servoit au Fes-
» tin devient autant d'instrumens de guerre.
» Amique, fils d'Ophion, prit un grand
» chandelier qui portoit plusieurs flam-
» beaux ; & le levant comme on leve la ha-
» che dont on veut assommer un Taureau
» que l'on va immoler, il en donne un coup
» sur le front du Lapithe Celadon, & lui
» écrase le visage. Le coup lui fait sortir les
» yeux de la tête, son nez rentre dans sa
» bouche ; & ce malheureux en est tellement
» défiguré qu'il ne conserve plus aucun trait.

» Belate, pour l'achever, le renverse par
» terre avec le pied d'une table, lui en écrase
» le menton, & le fait expirer sous ses coups.
» Grynée, regardant d'un œil féroce l'autel
» près duquel il se trouvoit : Pourquoi, dit-
» il, ne me servirois-je pas des armes qui se
» présentent si à propos ? En même temps il
» saisit l'Autel tout fumant & le jetta au mi-
» lieu des Lapithes. De ce coup il en étend
» deux sur la poussiére, Broteé & Orion ;
» celui-ci étoit fils de Mycale cette fameuse
» Magicienne, qui par la force de ses en-
» chantemens avoit le pouvoir d'arracher la
» Lune du Ciel. Pourvû que je trouve des
» armes, dit Exadie à ce Centaure, ton Sa-
» crilége ne demeurera pas long-temps im-
» puni. Dans le temps qu'il parloit ainsi, il
» apperçut un Bois de Cerf * que quelque
» Chasseur avoit attaché à un Pin en forme

* Les Grecs, au rapport du Scoliaste d'Aristophane, à la fin de leurs Chasses, ne manquoient pas d'attacher à un arbre, ou à quelque pieu, en l'honneur de Diane, la tête, le pied, ou quelque autre partie de la bête qu'ils avoient prise. Les Romains pratiquoient la même cérémonie, ainsi que le dit ici notre Poëte & Virgile Eclogue VII.

Setosi caput hoc apri tibi, Delia, parvus
Et ramosa Mycon vivacis cornua cervi.

Les Gaulois en usoient de même à l'égard de leur Dieu Cernunnos, ou Cornu, ainsi qu'il paroît par une figure de cette Divinité, donnée par M. de Chezelles, qui tient un Daim entre les bras. Les mêmes Gaulois, selon Diodore de Sicile, Lib. V. faisoient parade des dépouilles des Animaux qu'ils avoient pris ou tués à la chasse, en les attachant à la porte de leurs Maisons ; ce qui se pratique encore aujourd'hui.

» de vœu. Il le prend, l'enfonce dans le vi-
» sage de Grynée, & lui en créve les deux
» yeux, dont une partie demeure attachée
» au bois, & l'autre se répand avec son sang
» sur sa barbe, où elle demeure colée. Dans
» ces entrefaites, Rhetus ayant saisi sur l'Au-
» tel un gros tison allumé, en frappe Carax
» à la tempe droite; & comme il avoit beau-
» coup de cheveux, le feu y prit, ainsi que
» dans de la paille séche, & le sang qui sor-
» toit de sa playe, venant avec la flamme, fit
» entendre le même bruit que fait un fer
» rouge que l'on plonge dans l'eau. Carax,
» après avoir éteint le feu qui brûloit ses
» cheveux, leva de terre une grosse roche
» qu'à peine quatre Chevaux eussent pû traî-
» ner, la mit sur ses épaules; mais la pesan-
» teur de cette lourde masse l'ayant empê-
» ché de la jetter sur son ennemi, il succom-
» ba sous le poids, & lui & Cometes qui se
» trouva près de lui en furent accablés. Puis-
» sent tous les tiens, lui dit Rhetus, qui ne
» put retenir la joye que lui causoit cette
» avanture, être aussi redoutables & avoir
» autant de force que toi ! Après un discours
» si insultant, il lui donna encore plusieurs
» coups du tison qu'il tenoit à la main, & le
» lui enfonça dans le crâne. Carax hors du
» combat, Rhetus attaqua Evagre, Coryte
» & Dryas; & comme il tua d'abord le jeune

» Coryte, qui commençoit à peine à avoir
» de la barbe, Evagre lui reprocha l'indigne
» victoire qu'il venoit de remporter sur un
» enfant. Pour l'empêcher de pousser plus
» loin ce reproche, Rhetus lui enfonça le ti-
» son enflammé dans la bouche. Fier de tant
» d'heureux succès, il alla, en faisant tour-
» ner ce même tison autour de sa tête, à
» l'endroit où étoit le brave Dryas, qui avec
» son épieu lui perça le corps de part en
» part. A ce coup Rhetus poussa un profond
» soupir, & après avoir arraché avec bien de
» la peine l'épieu de sa playe, il fut con-
» traint, parce qu'il perdoit tout son sang,
» de se retirer du combat. Ornée, Lycabas
» & Medon qui étoit blessé à l'épaule droite,
» abandonnérent dans le même temps le
» champ de bataille, ainsi que Pisenor &
» Thaumas. Mermere l'homme de son temps
» le plus léger à la course, les suivoit d'un
» pas lent, parce qu'il avoit reçu un coup
» dans la cuisse. On vit fuir aussi dans ce mo-
» ment Abas habile à la chasse du Sanglier,
» Pholus & Menalée. Le Devin Astyle, qui
» avoit fait de vains efforts pour étouffer cet-
» te querelle, prit comme les autres le parti
» de la fuite; mais appercevant Nessus qui le
» suivoit, il lui dit: Ne craignez rien, Nes-
» sus, votre mort est réservée aux fléches
» d'Hercule. Cependant Eurynome, Lyci-
» das & Arée tombérent sous les coups du

» brave Dryas, & Crenée qui en fuyant
» avoit voulu tourner la tête, reçut un coup
» d'épée entre les deux yeux. Au milieu de
» ce tumulte Aphidas yvre, & tenant une
» bouteille à la main, dormoit tranquille-
» ment sur une peau d'Ours: Il faut, lui dit
» Phorbas, qui l'apperçut dans cet état, que
» tu mêles de l'eau du Styx dans ton vin; &
» dans le même temps s'étant approché du
» lieu où il étoit, il lui lança son javelot &
» lui perça la gorge. Le sang de ce jeune
» homme rejaillit sur la peau où il reposoit &
» sur le pot qu'il tenoit à la main; il mourut
» sans aucun sentiment, & ses yeux demeu-
» rérent fermés pour toujours. Pendant ce
» temps-là je vis Petrée qui s'efforçoit d'ar-
» racher un gros Chêne; mais tandis qu'il le
» tenoit embrassé & qu'il l'ébranloit pour le
» faire tomber, Pirithoüs le perça d'un
» coup de lance, & le laissa attaché à l'ar-
» bre. Il tua ensuite Lycus & Chromis; mais
» leur mort lui acquit moins de gloire que
» celle d'Helops & de Dictys. Le premier
» fut tué d'un coup de javelot qui lui passa
» par une oreille, & sortit par l'autre; Dictys
» fuyant devant un ennemi si redoutable,
» tomba du haut d'une Montagne dans un
» précipice, & rompit par l'effort de sa chû-
» te un grand orme qui lui déchira les en-
» trailles, & qui y demeurérent attachées.
» Apharée témoin de cette avanture, arra-

» che une grosse roche de la Montagne, & » dans le temps qu'il veut la jetter sur Piri» thoüs, pour venger la mort de Dictys, » Thesée le prévient, lui casse le bras d'un » coup de bâton ; & content de l'avoir mis » hors de combat, sans se soucier de l'ache» ver, ou n'en ayant pas le temps, il saute » dans le moment sur la croupe du Centau» re Bianor, qui n'étoit pas accoutumé à un » tel fardeau, lui presse les reins avec ses ge» noux, & lui donne tant de coups avec le » bâton qu'il tenoit à la main, qu'il lui écra» se la tête. Il tua ensuite avec le même bâ» ton Nedymne, Lycotas, Hippason, dont » la barbe descendoit sur l'estomac, & Ri» phée, qui surpassoit par la hauteur de sa » taille les plus grands arbres. Terée, si ha» bile à la chasse des Ours, qu'il les prenoit » en vie, eut le même sort que ceux que je » viens de nommer. Demoleon irrité de tant » de glorieux exploits s'efforça d'arracher » un vieux Pin, & n'ayant pû le déraciner » entiérement, il le rompit par le milieu, & » le jetta contre Thesée, qui par l'inspira» tion de Pallas, du moins il vouloit qu'on » le crût ainsi, esquiva heureusement le » coup, dont Crantor eut le bras & l'épaule » gauche fracassés. Ce Crantor, généreux » Achille, étoit Ecuyer de votre pere, qui » après avoir vaincu Amyntor Chef des Do» lopes, l'avoit reçu de sa main comme un

» gage de sa fidélité, & de la paix qu'ils ve-
» noient de conclure ensemble. Pelée le
» voyant dans le triste état où l'avoit mis la
» blessure qu'il venoit de recevoir, lui cria
» de loin: Reçois, cher Crantor, la victime
» que je vais immoler à tes manes. Il poussa
» en même temps de toute sa force la lance
» contre Demoleon & lui perça le flanc; le
» fer étant entré dans les côtes, & jusques
» dans le poulmon, le Centaure ne put ja-
» mais l'en dégager, & ne retira même le
» tronçon qu'avec peine. La douleur que lui
» causoit sa playe, ayant redoublé sa fureur
» & sa rage, il fit un effort pour se relever,
» renversa votre pere, le foula aux pieds;
» mais son casque & son bouclier l'ayant
» empêché d'être blessé, d'un seul coup il
» perça de part en part ce monstre demi-
» homme & demi-cheval. Des traits qu'il
» avoit lancés de loin contre un ennemi si re-
» doutable, il avoit tué auparavant Phle-
» gron & Hylas: puis en combat reglé il ôta
» la vie à Hiphinoüs, à Clanys & à Dorylas.
» Ce dernier portoit sur sa tête une peau de
» Loup, armée de cornes de Bœuf, qui
» étoient teintes du sang de ceux des nôtres
» qu'il avoit tués dans ce combat. Comme
» les belles actions dont je venois d'être té-
» moin, avoient ranimé mon courage, je
» parlai ainsi à ce Centaure. Je vais t'ap-
» prendre combien cet équipage te rend re-

» doutable, & en même temps je lui lançai
» mon javelot avec tant de vigueur, que
» n'ayant pas le temps d'esquiver le coup, il
» porta la main au front, & elle y demeura
» attachée avec le javelot. Pendant que tout
» le monde rioit de voir l'attitude où je l'a-
» vois mis, Pelée qui étoit plus près de lui
» que moi, lui passa son épée dans le ventre.
» Le Centaure arracha lui-même ses entrail-
» les qu'il fit sortir par sa playe, les jetta à
» terre, les foula aux pieds, les déchira de
» rage, les passa autour de ses jambes, &
» tomba roide mort.

» Votre beauté (si toutefois on peut trou-
» ver de la beauté parmi les Centaures) ne
» vous sauva pas, charmant Cyllare. Ce jeu-
» ne Centaure étoit dans l'âge où la barbe
» commence à paroître. Des cheveux blonds
» lui descendoient à grosses boucles sur les
» épaules & sur les reins. Il avoit dans le vi-
» sage un air noble & mâle, les mains si bel-
» les, un air de tête si fier & en même temps
» si gracieux, les épaules si bien taillées, que
» les chefs-d'œuvres des plus habiles ouvriers
» n'offrent rien de plus parfait. Ce qu'il te-
» noit du Cheval avoit les mêmes beautés;
» & s'il en avoit eu la tête avec l'encolure,
» on l'auroit pris pour le Cheval de Castor.
» Il avoit la croupe large, le poitrail relevé,
» la peau noire comme du jais, la queue &
» les jambes d'une blancheur éblouissante; Il

» n'y avoit point de fille dans toute l'espéce
» des Centaures, dont il ne fût aimé ; mais
» Hylonome la plus belle de toutes, avoit
» trouvé seule l'art de lui plaire. Elle l'avoit
» rendu sensible par ses caresses, par ses em-
» pressemens & par l'aveu quelle lui avoit
» fait de sa tendresse. Tout ce qui pouvoit
» donner de l'éclat à sa beauté, Hylonome
» l'employoit avec plaisir. Les Cheveux
» toujours bien peignés, elle avoit soin d'y
» mêler les plus belles fleurs, les Violettes,
» le Romarin & les Roses. Elle se lavoit
» deux fois le jour le visage dans une fontai-
» ne qui couloit dans la Forêt de Pagasée *,
» & se baignoit deux fois le jour. La peau
» qu'elle portoit ou sur l'épaule ou sur le cô-
» té, étoit toujours une peau fine & bien
» choisie, qui lui donnoit une nouvelle gra-
» ce. Cyllare & Hylonome brûloient l'un
» pour l'autre d'un amour mutuel : ils ne se
» quittoient jamais, & on les voyoit tou-
» jours ensemble dans les Forêts & dans les
» Bocages. Ils étoient venus aux nôces de
» Pirithoüs, & ils ne s'étoient pas abandon-
» nés un moment pendant tout le combat.
» Un trait poussé au hazard vint malheureu-
» sement donner dans le sein de Cyllare ; &
» quoiqu'il ne lui eût qu'effleuré le cœur ; il
» rendit cependant le dernier soupir dans le
» moment qu'on lui arracha le fer de la

* Ville de Thessalie.

» playe. Hylonome désespérée d'un accident si triste, embrassa son cher Centaure, porta la main sur la playe afin d'en arrêter le sang, & tint sa bouche collée sur la sienne pour recueillir son dernier soupir. Dès qu'elle vit qu'il ne respiroit plus, elle s'abandonna à toute sa douleur, mais le tumulte & le bruit m'empêchérent d'entendre ses plaintes. Enfin elle s'appuya sur le dard qui venoit d'ôter la vie à son mari, & se laissa tomber morte sur lui. Je me ressouviens, comme si je le voyois encore, de Pheocome qui portoit ordinairement sur ses épaules six peaux de Lion cousues ensemble. Ce Centaure lança un arbre d'une grosseur si prodigieuse, que quatre Chevaux attelés auroient eu de la peine à le traîner; & en ayant frappé à la tête Phonolenis, il lui fit sortir la cervelle par la bouche, par le nez, par les oreilles & par les yeux, comme on fait sortir le lait, ou quelqu'autre liqueur d'un crible dont les trous sont fort serrés. Dans le temps que ce barbare se préparoit à dépouiller l'ennemi qu'il venoit de vaincre, je lui passai mon épée au travers du corps, ainsi que votre pere, Achille, qui étoit présent, peut vous en rendre témoignage. J'ôtai aussi dans le même temps la vie à Chtonius & à Teleboas. Le premier de ces deux Centaures étoit armé d'une fourche, l'au-

-tre d'un javelot, dont je fus blessé au visa-
» ge, & dont je porte encore la marque. C'é-
» toit alors que j'aurois dû venir au Siége de
» Troye : si je n'avois pû vaincre Hector,
» j'aurois du moins été en état d'arrêter ses
» progrès. Mais ce vaillant homme n'étoit
» point né en ce temps-là, ou du moins il
» n'étoit encore qu'un enfant, & aujour-
» d'hui le grand âge a entiérement épuisé
» mes forces. Est-il nécessaire d'ajoûter à ce
» que je viens de dire que Périphas tua le
» Centaure Pyretus, & qu'Ampique vain-
» quit Œcle avec un bâton de Cormier qu'il
» lui enfonça dans le crane ; que Macarée
» renversa mort le Lapithe Erygdupe avec
» un épieu dont il le perça de part en part,
» & que Cymele fut blessé à l'aine d'un coup
» de javelot que Nessus lui porta. Ne croyez
» pas, je vous prie, que Mopse ne fit autre
» chose que prédire l'avenir. Il tua le Cen-
» taure Odite d'un coup de dard, qui lui
» ayant attaché la langue au menton, & le
» menton à la gorge, il eut beau faire tous
» ses efforts, il ne lui fut pas possible de pro-
» noncer un seul mot. Cénée de son côté en
» tua cinq, Stiphele, Bromus, Antimaque,
» Helymus & Pyracmon. Je ne me ressou-
» viens pas maintenant du genre de mort
» dont ils périrent ; j'ai retenu seulement
» leur nombre & leurs noms. Latrée dont la
» taille & la grosseur avoient quelque chose

» de monstrueux, revêtu des dépouilles
» d'Halese qu'il venoit de vaincre accourut
» pour arrêter les progrès de Cénée. Ce
» Centaure qui étoit entre deux âges, &
» dont les cheveux commençoient à blan-
» chir, avoit encore toute la vigueur d'un
» jeune homme. Il portoit pour armes un
» bouclier, un casque & une pique à la Macé-
» donienne. Après avoir fait quelques cara-
» coles, & jetté les yeux sur les deux partis,
» en branlant la pique, il adressa ainsi la pa-
» role à Cénée, d'un air insultant & sanfa-
» ron. Eh quoi, Cénis, *dit-il*, car je te re-
» garde encore comme une fille, ton sexe ne
» devoit-il pas t'apprendre de ne point te
» commettre avec moi? As-tu oublié ce que
» te coûta la trompeuse apparence dont tu
» te pares à nos yeux, & l'affront que tu re-
» çus pour l'acheter? Crois-moi, retire-toi;
» va prendre la quenouille & le fuseau, &
» laisse-nous le soin de manier les armes.
» Tandis que Latrée tenoit cet insolent dis-
» cours, & qu'en courant il avoit le corps
» tendu, Cénée lui lança son javelot, & le
» blessa au côté, précisément à l'endroit où
» l'homme & le cheval se joignoient. Le
» Centaure que cette blessure rendit fu-
» rieux, donna de sa pique contre le visage
» de Cénée; mais au lieu de pénétrer dans
» la chair, elle réjaillit comme la grêle qui
» tombe

» tombe sur un toit, ou comme une petite
» pierre qu'on jetteroit contre un tambour.
» Alors s'en approchant de plus près, il
» s'efforça de lui enfoncer son épée dans le
» corps ; & cette seconde tentative ne lui
» ayant pas mieux réussi que la premiére : tu
» ne m'échapperas pas, *lui dit-il*, puisque la
» pointe de mon épée est émoussée, le tran-
» chant du moins ne le sera pas. Il lui en
» donna en effet plusieurs coups, qui, sans
» le blesser, retentirent comme s'il avoit
» frappé sur un marbre, & la lame sauta en
» éclats. Après que Cénée se fut ainsi pré-
» senté à tous les coups que lui avoit portés
» Latrée, & que ce Centaure paroissoit
» étonné de voir qu'il n'avoit pû le blesser,
» ce brave Lapithe lui parla ainsi : Voyons
» maintenant si mes armes sont d'une meil-
» leure trempe que les tiennes, & en même
» tems il lui enfonça jusqu'à la garde de son
» épée dans le flanc, & la tournant plusieurs
» fois dans la playe, l'augmenta considéra-
» blement. A ce spectacle tous les autres
» Centaures pleins de rage & de fureur, ac-
» courent avec de grands cris, & font tom-
» ber sur Cénée une grêle de coups, sans
» néanmoins pouvoir le blesser. Pendant
» que surpris & étonnés ils admirent cette
» espéce de prodige, Monychus leur parla
» ainsi : Quelle honte pour nous ! quoi !

» souffrirons-nous que toute notre race suc-
» combe sous les coups d'un seul ennemi,
» qui à peine peut être regardé comme un
» homme? mais je me trompe, il mérite seul
» ce titre, pendant que par notre lâcheté
» nous sommes devenus ce qu'il fut autre-
» fois. A quoi nous sert cette taille monf-
» trueuse? De quelle utilité nous est cette
» force, que nous donnent les deux espéces
» que la nature a réunies en nous, comme
» ce qu'elle avoit de plus robuste & de plus
» vigoureux? Puisqu'un ennemi si peu re-
» doutable devient notre vainqueur, ce
» n'est point une Déesse qui nous donna le
» jour: l'audacieux Ixion, qui osa porter
» ses vœux jusqu'à Junon, n'est point notre
» pere. Courage, compagnons, faisons
» tomber sur cet ennemi, traits, arbres, ro-
» chers, montagnes: qu'il en soit accablé;
» puisqu'il est invulnérable, le poids du
» moins dont il sera chargé l'étouffera. Il
» dit, & ayant trouvé sous sa main un arbre
» que le vent avoit déraciné, il le jetta sur
» Cénée. Tous les autres Centaures suivi-
» rent l'exemple de Monychus, & dans un
» moment le Mont Othrys & Pélion se trou-
» vérent dépouillés de tous leurs arbres. Cé-
» née accablé sous un poids si énorme, fit
» d'abord quelques efforts pour se relever;
» mais quand il fut accablé de cette forêt

» d'arbres, & qu'il n'eut plus la liberté de
» respirer, les forces commencérent à lui
» manquer. Cependant il fit encore de nou-
» veaux efforts pour se débarrasser: il ébran-
» la même cet amas monstrueux qui le cou-
» vroit, & lui donna une secousse, sembla-
» ble à celle que donnent le feu & les vents
» aux Montagnes sous lesquelles ils sont en-
» fermés. On ne sçavoit encore si Cénée
» étoit mort ou vivant, & plusieurs de nous
» croyoient qu'il avoit été étouffé sous un
» horrible poids, lorsque Mopse nous dé-
» trompa, en nous assurant qu'il avoit vû un
» oiseau couvert de plumes jaunes, sortir de
» dessous ces arbres & s'envoler. Je n'avois
» jamais vû d'oiseau ni de cette espéce, ni
» de cette figure, & je n'en ai jamais vû de-
» puis qui lui ressemblent. Le devin Mopse
» qui le vit voler doucement autour de no-
» tre troupe, & que l'entendoit crier, le sui-
» vant des yeux & encore plus du cœur, lui
» adressa ainsi la parole, incomparable Cé-
» née, l'honneur & la gloire des Lapithes,
» qui d'homme que vous étiez êtes mainte-
» nant un oiseau unique dans votre espéce,
» puissiez-vous jouïr à jamais d'une heureu-
» se destinée! On crut ce prodige sur la foi
» de celui qui l'assuroit. La douleur que
» nous causa la perte de ce brave Lapithe,
» nous anima d'un nouveau courage; & ne

» dans le temps que Périclyméne avoit pris
» l'essor pour s'envoler, lui décocha une flé-
» che, qui le blessa sous l'aile. A la vérité la
» blessure étoit légére, mais comme le nerf
» qui donne le mouvement aux oiseaux avoit
» été coupé, il se laissa tomber sur la fléche,
» qui lui traversa l'aile & la gorge. Illustre
» chef des Rhodiens, généreux Tlépoléme,
» jugez maintenant si j'étois obligé de pu-
» blier les actions de votre pere. Cependant
» vous pouvez vous assûrer que je ne tirerai
» d'autre vengeance de la mort de mes fre-
» res, que de ne jamais parler de lui : ce qui
» n'empêchera pas que je ne vive avec vous
» dans une parfaite union. « Après que Nes-
tor eut fini cette Histoire, qu'il avoit racon-
tée avec beaucoup de grace & d'éloquence,
on recommença à boire, & on donna le reste
de la nuit au repos.

Cependant le Dieu qui avec son trident
calme les flots de la Mer, dont il est le Sou-
verain, étoit toujours affligé de la mort de
Cygnus son fils, & gardoit contre Achille
une haine implacable. Enfin la dixiéme an-
née du siége de Troye, il adressa ce discours
à Apollon. » Vous qui de tous les enfans de
» Jupiter mon frere, me fûtes toujours le
» plus cher, & qui m'aidâtes autrefois à
» construire les murailles de Troye, Apol-
» lon, n'êtes-vous point touché en voyant
» qu'on est sur le point de les renverser ? Le

» sort d'un nombre infini de tant de bra-
» ves hommes qui sont morts en les dé-
» fendant, ne vous émeut-il point de com-
» passion ? Enfin, pour abréger l'histoire
» des maux que cette Ville a soufferts,
» l'ombre du grand Hector, qui fut indi-
» gnement traîné autour de ses remparts,
» ne vous trouve-t-elle point sensible, pen-
» dant que le destructeur de notre ouvra-
» ge, cet ennemi plus redoutable que tout
» ce que la guerre a d'horreurs, Achille,
» le barbare Achille respire encore ? Que
» ne puis-je lui faire ressentir la puissance
» de mon Trident ! Mais le Destin ne me
» permet pas de l'attaquer, ni de me bat-
» tre contre lui. Vous, cher Apollon, dé-
» cochez-lui une de vos fléches & arrachez-
» lui la vie dans le temps qu'il y pensera le
» moins. « Apollon, pour servir le ressen-
timent de Neptune son oncle, & le sien,
se couvrit d'un nuage, & alla dans le camp
des Troyens, où ayant vû Pâris, qui, dans
le combat qui se donnoit alors, ne s'atta-
choit qu'à quelques personnes obscures &
sans nom, il se fit connoître, & lui parla
ainsi : » Pourquoi vous attacher à porter
» vos coups contre une multitude, dont la
» mort ne sçauroit servir à votre gloire ? Si
» l'intérêt de votre Patrie vous est cher,
» tournez vos armes contre Achille, &

» vengez par sa mort celle de vos freres. «
Après ce peu de paroles, il lui fit voir ce fier ennemi qui faisoit un horrible carnage des Troyens, tourna l'arc de Pâris du côté d'Achille, & conduisit si bien la fléche qu'il lui tira, qu'il en fut mortellement blessé. Cette mort fut la seule chose capable de donner quelque joye à Priam depuis la perte d'Hector. Ce fut ainsi, vaillant & courageux Achille, vainqueur de tant d'illustres Capitaines, que vous fûtes vaincu vous même par un lâche ravisseur. Si le Destin vous avoit condamné à périr par les mains d'une femme, cette victoire devoit être réservée du moins à une Amazone. Déja ce jeune Héros, la terreur des Troyens, l'honneur & le rempart de la Gréce, avoit été brûlé sur un bûcher. Celui qui lui avoit forgé des armes, Vulcain, le Dieu du feu, avoit consumé son corps : il n'étoit plus qu'un peu de cendres, & ce qui restoit du grand Achille suffisoit à peine pour remplir une urne. Mais je me trompe, Achille vit encore, puisque l'Univers est rempli de son nom, & que la gloire qu'il s'est acquise, égale ses hauts faits; cette partie de lui-même n'est point descendue avec lui dans les enfers. Pour mieux connoître ce que valoit ce jeune Héros, il suffit de sçavoir que ses armes excitérent une querelle parmi les Grecs,
&

& qu'on fut prêt à se battre pour les avoir. On en faisoit un si grand cas, que Dioméde lui-même, ni le fils d'Oilée, ni Ménélas, ni Agamemnon, ni tous les autres Capitaines n'osérent y prétendre. Ajax fils de Télamon & Ulysse furent les seuls qui disputérent des dépouilles si honorables. Agamemnon, pour ne pas s'exposer au ressentiment de celui des deux concurrens qui seroit vaincu dans cette dispute, fit assembler tous les Chefs de l'armée, & leur remit le jugement de cette grande affaire.

Explication des Fables IV. V. VI. & VII.

Après le premier combat des Troyens & des Grecs, Ovide raconte comment Nestor, voyant qu'Achille étoit étonné d'avoir rencontré un ennemi invulnérable, & contre lequel sa lance & son épée avoient été inutiles, lui apprend à son tour que dans le combat des Centaures & des Lapithes, où il s'étoit trouvé, Cénée qui de fille étoit devenu garçon par l'entrémise de Neptune, étoit aussi invulnérable; & que pour le tuer, il avoit fallu l'accabler sous un monceau d'arbres. L'Histoire de ce fameux combat qu'Ovide décrit d'une maniere si détaillée, demanderoit une explication un peu étendue, mais comme j'en ai parlé fort au long dans la seconde Edition de mon Explication des Fables, & dans une dissertation dont l'extrait est dans le troisiéme Tome des Mémoires de l'Academie des Belles Lettres, je prie les Lecteurs d'y avoir recours. Cependant, pour la satisfaction de ceux qui n'ont pas ces Ouvrages, je vais expliquer le plus briéve-

ment qu'il me sera possible les principales circonstances de cette Fable. Je rechercherai d'abord ce qu'on a entendu par le mot de Centaures ; pourquoi on les a regardés comme des Monstres composés de deux Natures, & pour quelle raison on a dit qu'ils étoient fils d'Ixion Roy de Thessalie.

Il est certain, par le témoignage de Diodore de Sicile (*a*) & de plusieurs autres anciens Auteurs (*b*), que les Thessaliens, sur-tout ceux qui habitoient autour du Mont Pélion, furent les premiers des Grecs qui s'exercérent à dompter des Chevaux, pour s'en servir au lieu des Chariots dont Hérictonius leur avoit appris l'usage. Pline (*c*) convient que les Thessaliens furent de tous les peuples de la Gréce, ceux qui réussirent le mieux dans cet exercice. Dans la suite le nom de Cavalier ἱππεὺς devint synonyme avec celui de Thessalien. On avoit donné à Neptune le même nom pour avoir fait sortir de terre un Cheval, dans le différend qu'il eut avec Minerve, ainsi qu'à Bellerophon, qu'on surnomma Hipponous, pour s'être servi du Cheval Pegase ; & à Persée, dont le nom vient de *Paras*, qui dans l'ancienne langue Hébraïque veut dire un Cavalier. Ces Thessaliens, soit pour devenir plus forts & plus adroits, soit, comme le prétend Paléphate, pour détruire des Taureaux enragés qui s'étoient jettés dans les Montagnes voisines, perçoient à coups de fléches ces Animaux, ou les renversoient en les prenant par les cornes ; ce qui les fit appeller des Hippocentaures, c'est-à-dire, des *Cavaliers* Perce-Taureaux, ou simplement des Centaures. Pline (*d*) parle de ces combats propres aux Thessaliens, dont César, Claude

(*a*) *Lib IV.* (*b*) *Virg. Georg. Lib. III. Servius, &c.*
(*c*) *Lib. VII.*
(*d*) *Lib. VII. Voyez aussi Suetone.*

& Néron donnérent le Spectacle à Rome : *Thessalorum gentis inventum equo juxta quadrupedante, cornu intorta cervice, tauros necare. Primus id spectaculum dedit Romæ Cæsar Dictator.*

Comme c'étoit sous le régne d'Ixion & par ses ordres que ces Thessaliens s'étoient exercés à monter à Cheval, les Poëtes dirent que les Centaures étoient ses enfans, & s'ils ajoûtérent qu'ils avoient pour mere cette Nuée que Jupiter avoit mis à la place de Junon, dont ce Prince étoit amoureux, c'est, comme le dit Paléphate, qu'ils étoient la plûpart d'un lieu, nommé *Nephele*, qui dans la langue Grecque veut dire une nuée, ou plutôt, parce que ces Cavaliers étant fiers & insolens, & ayant commis plusieurs ravages dans ce Pays, ceux qui avoient écrit leur Histoire dans l'ancienne langue des Grecs, qui étoit mêlée de beaucoup de mots Phéniciens, les avoient appellés des *Nephilim*, nom que l'Ecriture-Sainte donne aux Géans, & qui convient parfaitement à l'idée qu'on avoit de ces Cavaliers, gens plus redoutables par les désordres qu'ils commettoient, que par l'énormité de leur taille. Car c'est ce que veut dire le mot *Nephilim*, que la Vulgate a traduit par celui de Géans. Ceux qui trouvérent dans cette Histoire un mot qu'ils n'entendoient plus, sçachant que le mot *Nephele* vouloit dire une nuée, inventérent la Fable que je viens de rapporter.

Ces Cavaliers, au rapport de Diodore de Sicile, déclarérent la guerre à Pirithoüs, prétendant, comme parens d'Ixion, avoir part à sa succession. Cependant l'affaire fut accommodée, & Pirithoüs les pria à la solemnité de son mariage. Ils y assistérent en effet ; mais dans le temps qu'on y pensoit le moins, ils se mirent en état d'enlever Hippodamie & les autres Dames qui étoient à cette Fête.

Hercule, Thefée, Neftor & les autres Lapithes vengérent Pirithoüs, firent un grand carnage des Centaures, & aprés les avoir entiérement chaflés de la Theffalie, ils les obligérent à aller fe cacher dans les Montagnes d'Arcadie. C'eft dans le récit de ce combat, qu'Ovide a mêlé tout ce qu'une imagination vive & féconde peut fournir d'incidens propres à embellir une narration, & en même temps tout ce qui pouvoit foutenir l'idée qu'on s'étoit formée des Centaures, qu'on regardoit comme des Monftres d'une force prodigieufe. Et il ne faut pas s'étonner fi dans notre Poëte, dans Juvenal, & dans Apollodore, on les voit lancer des Arbres au lieu de javelots, *Quantas jaculetur Monychus ornos* (*a*), déraciner des Rochers pour les jetter contre leurs ennemis, *Saxumque è monte revulfum mittere conatur* (*b*), renverfer par leur chûte les plus gros Arbres & le refte.

L'Epifode de Cénée, qu'il fallut accabler fous un monceau d'Arbres, n'a d'autre fondement que la force de ce Cavalier, & la bonté de fes armes. Celui d'Hylonome qui fe tua fur le corps de Cyllare qu'il aimoit, peut être fondé dans l'Hiftoire: les Centaures avoient appris à leurs femmes à monter à Cheval, & voilà pourquoi les Anciens reconnoiffent des Centaures femelles, telles qu'on les voit attelées au Char de Bacchus (*c*) & dans d'autres Monumens.

Paufanias (*d*) dit que le combat des Centaures avoit été repréfenté dans le Temple de Jupiter Olympien, & Pline ajoûte (*e*) que Phidias & Parrhafius en avoient laiffé un beau monument à Athénes.

(*a*) *Juvenal. Sat.* I. (*b*) *Ovid.*
(*c*) Voyez. l'*Ant. expliq. Tom.* I. & II.
(*d*) *In Eliacis.* (*e*) *Lib.* XXVI.

J'ai dit que les Centaures s'étoient retirés dans les Montagnes de l'Arcadie, & je dois ajoûter ici que les Lapithes les y poursuivirent, & les obligérent à se retirer du côté du Promontoire de Malée, où, selon Apollodore, Neptune les sauva; c'est-à-dire, qu'ils s'y embarquérent, pour se mettre à couvert de la fureur d'Hercule, qui désespéré d'avoir blessé Chiron son Précepteur, le plus sage des Centaures, ne leur donnoit aucun relâche. Il y en eut quelques-uns, si nous en croyons Servius & Antimachus cité par Noël le Comte, qui se retirérent dans l'Isle des Sirénes ou plutôt dans cette côte de l'Italie où régnoient ces petites Reines, & où ils périrent dans les charmes de la volupté. Ainsi furent exterminés ces premiers Cavaliers de Thessalie, gens fiers & brutaux, comme le dit Strabon, que quelques heureux succès avoient rendu fort insolens.

Ceux qui avoient été tués dans le combat que décrit Ovide, furent enterrés dans un lieu, qui fut depuis appellé le tombeau τάφος, d'où, selon Strabon (a) ils répandoient une si mauvaise odeur que les Locriens de cette contrée en furent surnommés Ozoles, c'est-à-dire, puans. Le temps auquel vivoient ces Cavaliers est aisé à connoître par l'âge de Thesée, de Pélée & de Nestor, qui assistérent aux Nôces de Pirithoüs où ces Centaures furent défaits. Ainsi l'époque du fameux combat que décrit Ovide tombe vers l'an 35. avant le Siége de Troye, comme il me seroit facile de le prouver par Ovide même.

Periclyméne étoit fils de Nelée & de la belle Chloris Fille d'Amphion, ainsi que nous l'apprenons d'Homére (b), d'Apollodore (c) & de plusieurs autres anciens Auteurs. Nelée Roy d'Orcho-

(a) *Lib. IX.* (b) *Odyss. Lib. XI.* & ailleurs. (c) Lib. I.

méne, suivant les mêmes Auteurs, reconnoissoit pour pere Neptune, qui s'étoit revêtu de la figure du Fleuve Enippe pour séduire la belle Tyro fille de Salmonée. Nelée épousa Chloris fille d'Amphion Roy de Thébes (*a*), & en eut douze enfans, onze fils & une fille (*b*). Périclyméne le plus jeune de tous étoit un Prince très-vaillant, & si nous en croyons Apollodore (*c*), il avoit assisté avec Jason à la conquête des Argonautes. Hercule, après avoir établi les Jeux Olympiens, alla dans la Messenie & déclara la guerre à Nelée : Les Anciens ne sont pas d'accord sur le sujet de cette expédition ; mais ils conviennent tous que ce Héros se rendit maître de la Ville de Pyles, que Nelée, pour n'être plus exposé aux caprices de son fiere Pélias, venoit de bâtir, & qu'il tua ce Prince & tous ses enfans, excepté Nestor qui étoit élevé parmi les Géraniens, & qui régna dans la suite sur les Pyliens. La Fable rapporte que Périclyméne se métamorphosoit en différentes figures, & qu'après plusieurs tentatives qui lui avoient été inutiles, il s'étoit changé en Aigle, & qu'Hercule l'avoit percé en l'air d'un coup de fléche : ce qui veut dire que ce jeune Prince, brave & vaillant, comme le dit Apollodore, avoit résisté long temps aux attaques d'un ennemi redoutable ; & qu'obligé enfin de fuir, il avoit été tué d'un coup de fléche. Si on a ajoûté que Périclyméne avoit reçu de Neptune le pouvoir de se métamorphoser ainsi, c'est que le Prince marin qui étoit son Grand-Pere, & que l'on surnommoit Neptune, suivant l'usage de ce temps-là, avoit appris à son petit-fils l'art militaire, & plusieurs ruses qu'il sçut mettre en pratique, mais qui ne lui servirent qu'à prolonger sa défaite.

(*a*) Voyez *Pausan. in Phoc.*

(*b*) Homere n'en nomme que trois. (*c*) *Lib. I.*

Comme Ovide ne parle dans cette Fable que de la mort d'Achille, je ne m'étendrai pas beaucoup sur les avantures de ce jeune Héros; on peut en trouver des détails fort circonstanciés dans le premier Tome du Commentaire de Meziriac sur les Epîtres d'Ovide, & dans l'Article que Bayle a inséré dans son Dictionnaire Critique: le premier sur-tout laisse très-peu de choses à désirer sur un sujet, qu'il semble avoir épuisé. Dictys de Créte rapporte qu'Achille ayant vû Polixéne fille de Priam auprès de Cassandre, qui offroit un Sacrifice à Apollon, en étoit devenu amoureux & l'avoir demandée en mariage; qu'Hector n'avoit voulu la lui accorder qu'à condition qu'il trahiroit les Grecs, & que ce jeune Héros, qui avoit été piqué de cette réponse, après avoir tué le Prince Troyen, avoit traîné son cadavre autour des murailles de la Ville. Cet Auteur ajoûte que lorsque Priam alla redemander le corps de son fils, il avoit amené avec lui Polixéne pour fléchir Achille; ce qui lui avoit réussi, & que comme il s'étoit apperçu que ce Prince en étoit toujours fort amoureux, il avoit conclu le mariage; que le jour pris pour la solemnité, qui devoit être célébrée dans le Temple d'Apollon, Pâris s'étoit caché derriére l'Autel de ce Dieu d'où il avoit tiré un coup de fléche, qui blessa Achille au talon, & qu'il étoit mort de sa blessure: soit que la fléche fût empoisonnée, ou que véritablement le coup fût mortel; ayant frappé le tendon, qu'on a depuis appellé le tendon d'Achille, & dont les blessures sont fort dangereuses. A cet événement on ajoûte deux Fables: la premiére que c'étoit Apollon lui-même, qui à la priére de Neptune s'étoit déguisé & avoit fait le coup: circonstance fondée sur ce que Pâris s'étoit caché

derriére l'Autel de ce Dieu, qu'on croyoit être irrité, ainsi que Neptune, contre les Phrygiens, depuis que Laomédon avoit refusé de leur payer le salaire dont ils étoient convenus avec lui, lorsqu'ils bâtirent les murailles de Troye. La seconde, qu'Achille étoit invulnérable, excepté au talon, sur quoi on a dit que Thétis sa mere en le plongeant dans l'eau du Styx, l'avoit tenu par le talon, qui, par conséquent, n'en avoit pas été mouillé.

Cette tradition sur la mort d'Achille qu'a suivie Ovide, n'étoit point connue du temps d'Homére, ce qui prouve qu'elle est plus récente que ce Poëte, qui insinue (*a*) que ce jeune Héros mourut en combattant pour sa patrie; & il faut remarquer que pour ce qui regarde ces sortes d'événemens, l'autorité de ce Poëte doit l'emporter sur ceux qui sont moins anciens que lui. Quoi qu'il en soit, Achille fut honoré après sa mort comme un Demi-Dieu, & Strabon dit qu'il avoit un Temple près du Promontoire de Sigée. Pausanias (*b*) & Pline (*c*) parlent d'une Isle du Pont Euxin où ce Héros étoit fort honoré, & qui pour cette raison fut nommée *Achillea*. On raconte les merveilles qu'il y opéroit; mais c'étoient autant de Fables dont les Prêtres de cette prétendue Divinité amusoient la frivole curiosité des Voyageurs.

(*a*) *Odyss. Lib. XXIV.*
(*b*) *Lib. III.* (*c*) *Lib. IV. Cap. XIII.*

Fin du douziéme Livre.



ACHILLE reconnu.

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE TREIZIEME.

FABLE I. II. & III.

ARGUMENT.

Après la mort d'Achille, Ajax & Ulysse disputent ses armes ; & les Capitaines Grecs les ayant adjugées à ce dernier, Ajax se tue de désespoir, & son sang est changé en une fleur. Ulysse ayant conduit au siége de Troye Philoctete qui avoit en son pouvoir les fléches d'Hercule, & toutes les destinées de cette Ville étant accomplies, elle fut prise & saccagée. Hecube femme de Priam qui s'étoit retirée entre les tombeaux de ses enfans est faite esclave d'Ulysse. Priam ayant envoyé secrettement son fils Polydore à la Cour de Polymestor pour y être élevé, ce lâche Prince ayant appris la destruction de la Ville de Troye, l'égorgea & le jetta dans la mer pour avoir les trésors qui lui avoient été confiés.

LES Capitaines Grecs s'étoient assis, & les troupes qui étoient debout les environnoient, lorsqu'Ajax qui portoit un Bouclier couvert de sept cuirs, se leva, & ayant regardé

d'un œil farouche le rivage de Sigée où étoit la Flotte ; comme il étoit brusque & emporté, il s'écria en levant les mains vers le Ciel :
» Grand Jupiter ! c'est à la vûe de nos Vaisseaux que je plaide ma cause, & l'on met Ulysse en concurrence avec moi ; Ulysse qui n'osa autrefois s'approcher de ces mêmes Vaisseaux, lorsqu'Hector, la torche à la main, venoit y mettre le feu, & que moi je les sauvai de l'embrasement dont ils étoient menacés. Il faut sans doute qu'il soit plus sûr de discourir que de combattre ; & quel avantage puis-je espérer aujourd'hui, puisque si je l'emporte sur Ulysse par la valeur & par le courage, je dois lui céder la gloire de mieux parler que moi ?

» Il est inutile, ô Grecs, que je vous raconte mes exploits, c'est sous vos yeux qu'ils se sont passés : qu'Ulysse qui n'eut d'autres témoins que la nuit & les ténébres, vous apprenne les siens. La grace que je vous demande est, je l'avoüe, d'un grand prix, mais les prétentions de mon concurrent m'enlévent l'honneur qu'elle m'auroit fait. Quelque flatteuse, quelque considérable que soit une récompense, il n'est plus glorieux de l'obtenir, dès qu'Ulysse a osé y aspirer. Il a déja remporté tout l'avantage de cette dispute, puisque vaincu, il pourra encore se vanter d'être entré

» en concurrence avec moi. Si ma valeur
» étoit moins connue, je pourrois me préva-
» loir de la noblesse de mon extraction. Fils
» de Télamon, qui avec Hercule saccagea
» la Ville de Troye, & qui accompagna Ja-
» son à la conquête de la Toison d'Or, j'ai
» pour ayeul le juste Eaque, qui juge les
» Ombres dans le séjour, où Sisyphe est con-
» damné à rouler éternellement une grosse
» roche. Eaque reconnoissoit Jupiter pour
» son Pere; ainsi je me vois le troisiéme des-
» cendant de ce Dieu. Je renoncerois ce-
» pendant à cet avantage, si je ne le parta-
» geois avec Achille; il étoit mon Cousin
» germain; c'est à ce titre que je demande ses
» armes. Qu'a de commun avec ce Héros,
» un homme de la race de Sisyphe, fourbe
» & voleur comme lui? Veut-on me refuser
» des armes qui m'appartiennent, parce que
» je fus le premier qui m'armai pour la que-
» relle des Grecs, & que je n'attendis pas
» qu'on m'y forçât? Me préférera-t-on un
» homme qui n'est venu à cette guerre que
» le dernier de tous, & qui contrefaisant
» l'insensé, demeura honteusement dans sa
» maison, jusqu'à ce que Palaméde plus rusé
» que lui, mais malheureusement moins sen-
» sible à ses propres intérêts, découvrit son
» lâche stratagême, & l'obligea de partir
» malgré lui? Est-il juste qu'un homme qui
» refusoit de prendre les armes, obtienne

» aujourd'hui les plus belles & les meilleures » de toute l'armée, & que moi qui ayant » droit d'y prétendre, & qui me suis exposé » le premier au danger, je m'en voye hon» teusement privé ? Plût au Ciel qu'Ulysse » eût été véritablement insensé, ou qu'on » l'eût cru tel ; que ce fourbe qui ne sçait » conseiller que des crimes, ne fût jamais » venu sur les rivages de Phrygie ! Malheu» reux Fils de Pean, vous ne seriez pas au» jourd'hui par notre faute exposé dans » l'Isle de Lemnos. C'est-là qu'obligé de » vous cacher dans les antres les plus sauva» ges, vous attendrissez les rochers mêmes » par vos larmes & par vos gémissemens, & » que vous priez sans cesse les Dieux de pu» nir le perfide qui nous conseilla de vous » abandonner : vos vœux, s'il est des Dieux » dans le Ciel, seront exaucés. Hélas ! ce » grand homme, cet illustre Capitaine, qui » s'étoit lié avec nous par un serment solem» nel, le seul héritier des fléches d'Hercule, » maintenant dévoré par la faim, livré aux » plus vives douleurs, est obligé de se servir » contre des oiseaux, de ces fléches ausquel» les étoit attachée la destinée de Troye, sans » d'autre nourriture que ces mêmes oiseaux, » ni d'autre vêtement que leurs plumes *.

* Au lieu de *Velaturi, alitur que avibus*, on lit dans plusieurs imprimés *Venatur, aliturque avibus.* Il se nourrit des oiseaux qu'il tue ; mais M. Burman a cru devoir préférer la leçon qui porte *velatur*, il se couvre des plumes des oi-

» Cependant tout malheureux qu'il est, » Philoctete respire encore, parce qu'il n'a » pas accompagné Ulysse, Si Palaméde avoit » été abandonné comme lui ; il vivroit en» core, ou du moins il seroit mort exempt » du soupçon qui le fit périr. Ulysse pour se » venger de ce que ce Capitaine avoit dé» couvert que sa folie étoit une feinte, l'ac» cusa d'être d'intelligence avec l'ennemi ; » & ayant fait trouver dans sa tente l'argent » qu'il y avoit caché lui-même, il sçut le » convaincre d'un crime dont il étoit l'au» teur. C'est ainsi qu'Ulysse, ou par l'exil, » ou par la mort de nos Chefs, sçut affoiblir » notre armée : ce sont-là ses victoires ; voilà » le seul endroit par où il s'est rendu redou» table. Quand il seroit plus éloquent que » Nestor, pourroit-il se justifier d'avoir » abandonné ce sage Vieillard, lorsqu'ayant » son cheval blessé sous lui, il imploroit son » secours ? Dioméde est témoin que ce n'est » point un crime que je lui suppose ; il l'ap» pella plusieurs fois lui-même, & quoique » son ami, il ne put s'empêcher de lui re» procher une fuite si honteuse. Les Dieux » sont les Juges de nos actions, & ils sont » des Juges équitables. Ulysse tombe bien-

seaux qu'il tue : ce qui est conforme à ce qu'en dit Ciceron *Lib. 1. de Finibus. Philoctetam pennarum contextu corpori tegumenta fecisse.* Ce sens est plus beau, & Ajax réussit mieux à rendre Ulysse odieux ; Ce qui est tout le but de sa Harangue.

» tôt dans le même cas que Nestor, & il a
» besoin de secours comme lui. On pouvoit
» sans injustice l'abandonner, comme il
» avoit abandonné ce Capitaine; il en avoit
» lui-même dicté la loi. Cependant je l'en-
» tends appeller ses compagnons; je vole à
» son secours; je le trouve pâle, tremblant,
» étendu par terre, effrayé de la mort qui
» étoit présente à ses yeux; je le couvre de
» mon Bouclier, & je lui sauve la vie. Je
» ne prétends point en tirer vanité; il n'y a
» point de gloire à sauver un lâche; mais si
» après ce service, tu veux encore me dis-
» puter les armes que je demande; viens,
» Ulysse, dans l'endroit où je te rencontrai,
» viens-y avec tes blessures, avec cette
» frayeur qui ne t'abandonna jamais, que
» l'ennemi soit présent, cache-toi sous mon
» Bouclier, & là, fais valoir tes prétentions.
» D'abord il m'avoit paru fort affoibli par
» les blessures: je le dégage, il trouve des
» forces pour fuir: Cependant Hector pa-
» roît, & amene avec lui les Dieux au com-
» bat: la terreur vole devant lui, & il ré-
» pand tant d'épouvante par-tout où il
» passe, que non seulement Ulysse, mais
» même nos plus braves Guerriers en sont
» effrayés. Je m'oppose à ce fier ennemi, &
» dans le temps qu'il paroissoit le plus ani-
» mé par le carnage, je le renversai par terre
» d'un grand coup de pierre. Vous vous res-

» souvenez, ô Grecs, que lorsque ce Héros
» vint nous présenter un combat singulier,
» j'acceptai le défi; vous souhaitiez tous que
» le sort tombât sur moi, & vos vœux furent
» exaucés. Faut-il vous apprendre le succès
» de ce combat? Je ne fus point vaincu.
» Lorsque les Troyens soutenus par Jupiter
» lui-même, vinrent porter dans nos Vais-
» seaux le fer & le feu, où étoit alors l'élo-
» quent Ulysse? Seul je sauvai la Flotte;
» j'assurai votre retour; pourriez-vous me
» refuser ces armes que je demande pour
» mille Vaisseaux que j'empêchai d'être
» brûlés? Faut il parler sans feinte? Il est
» moins question ici de ma gloire que de
» celle des armes elles-mêmes: du moins la
» gloire est égale, puisque c'est moins des
» armes qu'on donne à Ajax, qu'Ajax qu'on
» leur donne pour les porter. Qu'Ulysse
» vienne maintenant comparer ses actions
» avec les miennes. Qu'il fasse valoir la dé-
» faite de Rhésus, & celle du lâche Dolon;
» qu'il se vante d'avoir enlevé le Palladium
» & Hélénus avec lui; il n'a rien fait de jour,
» & rien jamais sans le secours de Diomède.
» Si cependant vous voulez récompenser
» des actions si peu importantes, vous de-
» vez partager les armes qui font le sujet de
» notre dispute, & Diomède doit en avoir la
» meilleure part: mais pourquoi les donner
» à Ulysse, lui qui n'a jamais fait aucune en-

» treprise que désarmé, que la nuit, & qui
» n'a jamais sçû attaquer l'ennemi que par
» surprise. L'éclat dont brille le casque d'A-
» chille, le trahiroit, & découvriroit ses em-
» bûches: Il ne pourroit pas même en sou-
» tenir le poids: des bras aussi foibles que les
» siens seroient accablés de la pesanteur de
» sa lance, & comment sa main qui n'est
» propre qu'aux larcins, porteroit-elle ce
» vaste Bouclier, sur lequel est gravé le
» monde entier? Insensé, quel est ton des-
» sein en demandant des armes qui ne servi-
» roient qu'à t'affoiblir? Que si les Grecs
» sont assez peu équitables pour te les accor-
» der, ce présent excitera moins de terreur
» chez l'ennemi, que d'envie de t'en dé-
» pouiller. Souviens-toi, lâche, que c'est à
» fuir que tu excelles, & qu'un fardeau si pe-
» sant, ne serviroit qu'à t'embarrasser. D'ail-
» leurs quel besoin as-tu d'un Bouclier? Le
» tien qui a vû si peu de combats, est encore
» entier; le mien criblé de coups m'oblige à
» en chercher un autre. Mais finissons de
» vains discours; que nos actions décident
» cette querelle, qu'on porte les armes d'A-
» chille au milieu des ennemis: ordonnez
» qu'on aille les enlever, & qu'elles soient la
» récompense de celui qui les aura rappor-
» tées. « Tel fut le discours d'Ajax, dont les
dernières paroles furent suivies d'un applau-

dissement

dissement qui fit croire que le Soldat lui seroit favorable. Ulysse se leva ensuite, & après avoir tenu quelque temps les yeux baissés contre terre, il regarda les Chefs de l'armée qui étoient dans l'impatience de l'entendre, & leur fit ce discours avec autant de grace que d'éloquence.

» Si mes vœux & les vôtres, ô Grecs, » avoient été exaucés, ces armes ne causeroient aucun démêlé parmi nous. Vous les » posséderiez, généreux Achille, & nous » vous posséderions encore. Mais, ajoûta-» t-il en essuyant ses larmes, puisqu'une fa-» tale destinée nous a ravi ce Héros, est-il » quelqu'un qui ait plus de droit sur les ar-» mes d'Achille que celui qui fit venir Achil-» le à la guerre? Pourvû toutefois que la » stupidité de mon concurrent ne soit point » un titre pour lui, & que mon éloquence » qui vous a été si souvent utile ne devienne » point un motif d'exclusion pour moi. » Vous ne devez pas trouver mauvais que » cette même éloquence que j'ai si souvent » employée pour vos intérêts, je l'employe » aujourd'hui pour les miens: Il n'est pas » défendu de se servir de ses avantages, je » dis des avantages qui nous sont propres: » car pour ce qui regarde la naissance, les » ayeux; en un mot, tout ce que nous n'a-» vons point fait nous-mêmes; ce n'est

» point là un bien qui nous appartienne.
» Cependant puisqu'Ajax s'est prévalu de ce
» qu'il descendoit de Jupiter, je puis me
» vanter d'en tirer aussi mon origine, & d'ê-
» tre avec ce Dieu au même dégré que lui.
» Laerte mon Pere doit la naissance à Arcé-
» sie, Arcésie reçut le jour de Jupiter; & on
» ne trouve point dans ma famille ni de cri-
» minels ni de bannis *. Ma mere qui des-
» cend de Mercure, augmente encore la
» noblesse de mon extraction, puisque des
» deux côtés je compte des Dieux parmi
» mes ancêtres. Ce n'est point cependant
» ni parce que ma naissance est plus illustre
» que celle d'Ajax par ma mere, ni parce
» que mon Pere ne fut jamais coupable du
» meurtre de son frere, que je demande les
» armes d'Achille, c'est sur le mérite que
» vous devez décider. Pourvû toutefois que
» vous n'en fassiez pas un à Ajax de ce que
» Télamon étoit frere de Pélée. Ce n'est
» point ici une affaire de succession. Les ar-
» mes d'Achille doivent être la récompense
» de la valeur; & si l'on veut avoir égard à la
» proximité du sang & aux héritiers natu-
» rels, son Pere est encore vivant & Pyrrhus
» est son fils; quel droit reste-t-il à Ajax? Il
» faut les envoyer ou à Phthie ou dans l'Isle
» de Scyros. Teucer, quoiqu'aussi proche

* C'est un reproche tacite à Ajax, sur ce que Télamon avoit été soupçonné du meurtre de Phoque son Frere.

» parent d'Achille qu'Ajax, les demande-t'il? Espére-t-il sur ce titre de les remporter? Non, encore un coup, la valeur seule a droit d'y prétendre. Puisqu'il ne s'agit donc ici que des services qu'on a rendus, je vais vous faire l'histoire des miens; & comme ils ne sont pas assez présens à ma mémoire, j'espére que l'ordre des temps m'en rappellera le souvenir.

SUITE DE LA IV. FABLE.

» THETIS qui voyoit dans l'avenir que son Fils devoit perdre la vie au siége de Troye, le cacha dans l'Isle de Scyros, sous les habits d'une fille. Ce déguisement trompa tout le monde, & Ajax lui-même y fut trompé comme les autres. Parmi des ajustemens de femmes & d'autres bagatelles, je mis des armes, dont je crus que la vûe pourroit réveiller le courage d'un jeune Prince. Ce stratagême me réussit: Achille se saisit d'une lance & d'un bouclier. Fils de Thétis, lui dis-je en le prenant par la main, le destin de Troye est entre vos mains; balancez-vous encore à venir renverser ses murailles? C'est ainsi que je déterminai ce jeune Héros à une entreprise si digne de lui. Dès là tous ses exploits m'appartiennent. C'est moi qui

» terrassai le brave Télephe, & qui lui accor-
» dai sa vie après l'avoir vaincu. La chûte de
» Thébes doit être mise au nombre de mes
» actions. C'est mon bras qui a détruit Les-
» bos, Ténédos, Chryse, Cylle & Scyros
» Villes qui étoient sous la protection d'A-
» pollon. C'est moi qui ai fait la conquête de
» Lyrnesse. Pour tout dire en un mot, puis-
» que j'ai conduit à l'armée le vainqueur
» d'Hector; sa mort de ce Héros fait partie
» de ma gloire. C'est pour les armes que je
» portai à Achille que je vous demande les
» siennes. Je l'armai pendant sa vie; je dois
» avoir sa dépouille après sa mort. Toute la
» Gréce avoit pris part à l'affront de Méné-
» las: pour le venger on avoit assemblé en
» Aulide mille Vaisseaux, mais le calme &
» les vents contraires les retenoient dans le
» Port. L'Oracle consulté, répond, que
» pour avoir un vent favorable, Agamem-
» non doit appaiser Diane en lui immolant
» Iphigenie sa fille. Ce Prince refuse d'obéir
» à un ordre si barbare. Il accuse les Dieux
» de cruauté, & les sentimens du Pere l'em-
» portent sur ceux du Roy. Pour le faire
» changer de résolution, je m'y pris avec
» tant d'adresse, que je le portai enfin à faire
» ceder au bien public la tendresse paternel-
» le. L'affaire, je dois l'avouer aujourd'hui,
» étoit délicate, & je prie Agamemnon
» d'oublier ce que je fus obligé de faire

» pour vaincre sa résistance. Enfin le bien
» des peuples, l'honneur de son Frere, le
» commandement d'une puissante armée &
» sa propre gloire, le firent consentir à un
» sacrifice si inhumain. On me députe vers
» Clytemnestre son épouse. Il n'étoit point
» question de la fléchir, ni de la persuader;
» il étoit nécessaire de la tromper, & il fal-
» loit beaucoup d'adresse pour y réussir. Si
» Ajax eût été chargé de cette commission,
» nos Vaisseaux seroient encore en Aulide,
» & nous attendrions vainement un vent fa-
» vorable.

» On m'envoye à Troye: j'entre hardi-
» ment dans cette Ville: je parois à la Cour
» de Priam, remplie alors de grands Capi-
» taines: j'exécute avec intrépidité les or-
» dres dont j'étois chargé: je parle pour l'in-
» térêt de la Gréce: j'accuse Pâris d'avoir
» ravi Héléne, & je la redemande. Priam
» & Antenor, que mes raisons avoient per-
» suadés, consentent à la renvoyer; mais
» Pâris, ses Freres, & ceux qui l'avoient ser-
» vi dans cet enlevement, s'y opposent, &
» s'emportent au point de vouloir nous mal-
» traiter. Vous le sçavez, Ménélas, & c'est-
» là le premier danger qui nous ayons cou-
» ru ensemble. Je ne finirois point si je vou-
» lois parler de tous les services que j'ai ren-
» dus pendant cette guerre, ou par mes ex-
» ploits ou par mes conseils. Après les pre-
» miers combats, les ennemis se tinrent

» long-temps enfermés dans leurs murailles,
» nous n'avons recommencé à combattre en
» pleine campagne, qu'à la dixiéme année
» du siége. Que faisiez-vous, Ajax, pen-
» dant tout ce temps-là, vous qui ne sça-
» vez que vous battre? De quelle utilité
» étiez-vous? Pour moi, j'observois l'enne-
» mi; je lui dressois des embûches; je tra-
» vaillois à fortifier notre Camp, à le four-
» nir de vivres & de munitions. Occupé à
» encourager le Soldat, je l'exhortois à sup-
» porter avec patience les incommodités
» d'un long siége. Enfin on m'envoyoit par-
» tout où m'appelloient les besoins de l'ar-
» mée. Dans ces entrefaites, Agamemnon
» trompé par un vain songe, qu'il crut lui
» avoir été envoyé par Jupiter, ordonne
» qu'on leve le siége. Son erreur le justifie;
» mais Ajax, s'opposa-t-il à ce dessein?
» S'obstina-t il à vouloir prendre Troye?
» Donna-t-il en cette occasion quelque mar-
» que de valeur? C'est pourtant la seule
» chose qu'on puisse attendre de lui. Pour-
» quoi ne prit-il pas les armes pour arrêter
» les Soldats qui abandonnoient l'armée?
» Pourquoi ne mit-il point d'obstacle à leur
» départ? Pourquoi ne leur donna-t-il
» point un exemple qu'ils pussent suivre?
» Etoit-ce trop pour un homme qui ne par-
» le que de ses exploits? Au contraire, il
» prit la fuite avec les autres: j'en fus té-
» moin, & je rougis, Ajax, lorsque je vous

» vis disposé à un départ aussi honteux.
» Compagnons, m'écriai-je, que faites-
» vous ? Quelle folie d'abandonner ainsi la
» Ville de Troye dans le temps qu'elle est
» sur le point de vous ouvrir ses portes ?
» Faut-il au bout de dix ans ne remporter
» en Gréce que la honte d'avoir vû échouer
» votre entreprise ? Par ce discours ou par
» quelqu'autre semblable, (car la douleur
» me rendoit éloquent dans cette occasion,)
» j'arrêtai la Flotte prête à partir. Lorsqu'en-
» suite Agamemnon assembla le Conseil, où
» tout le monde étoit encore en allarmes,
» Ajax y garda le silence, pendant que
» Thersite, lui-même, que je punis sur le
» champ de son insolence, avoit osé insulter
» nos Chefs sur ce qui venoit de se passer. Je
» pris ensuite la parole, j'animai le Soldat
» abattu, & je fis tant par mes discours qu'il
» retrouva enfin le courage que la crainte
» lui avoit ôtée. J'empêchai Ajax de fuir,
» tout ce qu'il a fait depuis de grand & de
» glorieux, m'appartient. Je ne vois pas
» d'ailleurs que personne s'empresse à lui
» donner des louanges : on ne cherche point
» à l'avoir pour compagnon de ses actions ;
» au lieu que Dioméde me communique
» tous ses projets, se sert de mes conseils, &
» m'associe à toutes ses entreprises. Il est glo-
» rieux sans doute d'être choisi seul par Dio-
» méde, parmi tant de braves & tant de vail-
» lans hommes. Ce n'étoit point le sort qui

» nous contraignoit de marcher, lorsque
» sans craindre ni les ténébres ni l'ennemi,
» nous rencontrâmes Dolon qui venoit
» nous épier, comme de notre côté nous
» allions épier les Troyens. Je lui ôtai la
» vie; mais ce ne fut qu'après l'avoir forcé
» de nous révéler tous les projets de l'en-
» nemi. Informé de leurs desseins les plus
» cachés, il ne me restoit plus rien à faire,
» & je pouvois retourner à l'armée avec
» honneur; Cependant je m'avançai enco-
» re jusqu'au quartier de Rhésus, & après
» l'avoir tué, lui & tous ses compagnons, je
» revins monté sur son char, & j'entrai
» triomphant dans notre Camp. Refusez-
» moi maintenant les armes d'Achille, dont
» les chevaux devoient être la récompense
» de Dolon, si son dessein eût réussi, & don-
» nez-les à Ajax. Faut-il encore vous rap-
» peller la victoire que je remportai sur Sar-
» pédon & sur les Lyciens qui le suivoient?
» Vous parlerai-je de Céranon, d'Hippaside,
» d'Alastor, de Chromis, d'Alcandre, d'Ha-
» lius, de Noëmon, de Prytanis, de Chersi-
» damas, de Thoon, de Charope, d'Enno-
» mon, & de tant d'autres moins connus que
» ceux que je viens de nommer, & que mon
» bras a fait périr sous les murailles de Troye.
» Je pourrois ajoûter que j'ai plusieurs blessu-
» res qui sont des marques honorables de ma
» valeur. Ne m'en croyez pas sur ma parole,
» ajoûta-

» ajoûta-t-il en se découvrant l'estomac ; les
» voilà ces playes que j'ai reçues en combat-
» tant pour l'honneur de la patrie. Ajax, de-
» puis tant d'années que dure la guerre, n'a
» pas encore perdu une goute de son sang ; il
» n'a pas une seule blessure sur tout son corps.
» Il est vrai, & je ne suis pas assez injuste pour
» lui refuser la gloire qu'il mérite, qu'il s'op-
» posa vigoureusement aux Troyens & à Ju-
» piter lui-même, dans le temps qu'ils venoient
» mettre le feu à nos Vaisseaux; mais il ne doit
» pas prétendre seul à un honneur que vous
» devez partager avec lui : Patrocle revêtu
» des armes d'Achille, repoussa dans cette
» occasion les Troyens & Hector, & empê-
» cha nos Vaisseaux d'être brûlés. Ajax se
» vante encore d'avoir été le seul qui eût osé
» accepter le combat singulier que le même
» Hector étoit venu présenter aux Grecs; mais
» il ne veut pas apparemment se ressouvenir
» qu'Agamemnon, quelques-uns de nos Ca-
» pitaines & moi nous acceptâmes ce défi *,

* Les Traducteurs ayant lû, *Regisque*, *Ducisque*, *meique*, ont cru, sans aucune raison, qu'Ovide avoit voulu nommer Ménélas avec Agamemnon & Ulysse; mais puisqu'ils furent neuf qui s'offrirent à ce combat, M. Burman a fort bien rétabli la Leçon en mettant *Ducumque*. La seule chose en quoi notre Poëte s'éloigne d'Homére, c'est en disant qu'Ajax étoit *Nonus in officio*, le dernier de ceux qui se présentérent pour se battre contre Hector ; au lieu que le Poëte Grec dit que c'étoit Ulysse ; mais il a été permis à Ovide de s'éloigner d'Homére, pour insinuer dans toute cette Harangue l'avantage d'Ulysse sur Ajax.

» Il ne fut que le neuviéme de ceux qui se
» présentérent, & ce fut le sort qui décida
» en sa faveur. Après tout quel fut le sort de
» ce grand combat, vaillant & brave Ajax?
» Hector se retira sans être blessé.

» C'est avec une extrême douleur que je
» me trouve obligé de rappeller le souvenir
» de ce triste moment où nous perdîmes
» Achille, le rempart de toute la Gréce.
» Hélas! mes larmes, l'affliction dont j'étois
» accablé, ni la crainte ne m'empêchérent
» pas d'enlever son corps, & de l'emporter
» sur mes épaules; oui, ces mêmes épaules
» portérent le corps & les armes de ce jeune
» Héros; & ce sont ces mêmes armes que j'ai
» tant de peine à obtenir aujourd'hui. J'ai
» donc, comme vous voyez, assez de force
» pour en soutenir le poids, & je ne manque-
» rai jamais de reconnoissance, si vous me les
» accordez. Thétis n'aura donc fait fabriquer
» par un Dieu, & avec tant d'art, des ar-
» mes pour son Fils, que pour en revêtir un
» Soldat également grossier & ignorant?
» Ajax ne connoîtroit point le prix de la
» belle gravûre du Bouclier, sur lequel on
» voit l'Océan, la Terre, le Ciel, avec tous
» ses Astres, les Pleyades, les Hyades, la
» Constellation de l'Ourse, l'épée d'Orion,
» & un grand nombre de Villes: tout cela est
» au-dessus de ses connoissances. Il demande

» des armes qui feroient une Enigme pour
» lui. Quoi ! il me reproche, que pour me
» dérober aux dangers & aux travaux de la
» guerre, je n'ai pris les armes que des der-
» niers ! Ne voit-il pas que ce reproche
» tombe aussi sur le grand Achille ? Si c'est
» un crime de s'être déguisé pour ne point
» venir à cette guerre, c'est un crime que je
» partage avec ce Héros ; & s'il est honteux
» d'avoir temporisé, j'ai la gloire du moins
» d'être arrivé au camp avant lui. Une épouse
» chaste & aimable me retenoit : une mere
» tendre arrêtoit Achille. Nous ne pûmes
» leur refuser quelques jours ; le reste a été
» employé au service de la Patrie. Enfin si je
» ne puis me laver de ce crime, il suffit qu'il
» me soit commun avec ce grand Capitaine.
» D'ailleurs ce fut Ulysse qui découvrit l'ar-
» tifice d'Achille, & ce n'est point Ajax qui
» a conduit Ulysse à la guerre. Vous ne de-
» vez point être étonnés, ô Grecs, des in-
» jures grossiéres qu'il vient de me dire ; il
» ne vous a pas épargnés plus que moi ; car
» enfin si je suis coupable d'avoir supposé un
» crime à Palamède, vous sera-t-il glorieux
» de l'avoir condamné ? Mais ce crime vous
» parut si énorme, il fut si bien prouvé, que
» Palamède ne put jamais s'en justifier. Ce
» ne fut point sur une simple accusation que
» vous le jugeâtes ; vos yeux furent témoins

» de sa trahison, & l'or trouvé dans sa tente,
» la prouva mieux que tout ce qu'on auroit
» pû dire contre lui. Je ne crois pas au reste
» que l'on puisse me faire un crime personnel
» de ce que Philoctéte fut abandonné dans
» l'Isle de Lemnos. C'est à vous, Capitaines
» Grecs, à vous en justifier, puisque vous
» avez consenti qu'on l'y laissât. Je ne me
» défends pas d'avoir été le premier à vous
» le conseiller, pour ne pas l'exposer d'a-
» bord aux fatigues d'un voyage incommo-
» de, & aux travaux d'une longue guerre,
» & pour voir si le repos n'adouciroit point
» les cruelles douleurs que lui causoit sa
» blessure : il consentit lui-même à demeu-
» rer, & il respire encore*. Mon avis étoit
» donc non seulement un conseil sage &
» prudent, ce qui suffiroit pour me discul-
» per ; mais ce qui vaut encore mieux, il a
» été suivi d'un heureux succès. Maintenant
» que le destin déclare que Troye ne sçau-
» roit être renversée sans la présence de ce
» Capitaine, ne me chargez point de la
» commission de l'aller chercher ; donnez-

* Une des fatalités de Troye portoit que cette Ville ne pouvoit être prise sans les fléches d'Hercule, qui étoient entre les mains de Philoctéte, comme je l'ai dit dans l'Histoire d'Hercule. Une de ces fléches étant tombée sur le pied de Philoctéte, le venin de l'Hydre de Lerne y avoit causé un abcès ; & Ulysse avoit conseillé aux Grecs d'abandonner ce Capitaine dans l'Isle de Lemnos, où il souffrit les maux les plus cruels. Cependant le même Ulysse ne laissa pas d'être député vers lui, & il fit si bien qu'il l'emmena enfin au siége de Troye. Ce qui n'arriva qu'après cette Harangue.

» là à Ajax : il sçaura, avec cette éloquence
» douce & insinuante qu'il posséde si bien
» calmer un homme aigri par la colére &
» par les douleurs ; ou du moins, fin & rusé
» comme il est, il trouvera quelque expé-
» dient ingénieux pour le ramener. Parlons
» sans déguisement ; vous verrez le Simoïs
» remonter à sa source, les arbres du Mont
» Ida se dépouiller de toutes leurs feuilles,
» la Gréce donner du secours à Troye, plu-
» tôt que de voir que les conseils du stupide
» Ajax vous soient utiles, si une fois je cesse
» de vous donner les miens. Non, fier &
» barbare Philoctéte, quelqu'offensé que
» vous soyez contre toute l'armée, contre
» le Roy qui nous commande, contre moi
» en particulier, quoique je vous sois en
» horreur, & que vous fassiez sans cesse des
» vœux contre moi ; que vous souhaitiez
» dans l'excès de votre colére, que je tombe
» quelque jour entre vos mains, & que ma
» vie dépende de vous, comme la vôtre dé-
» pendit de moi, pour pouvoir assouvir dans
» mon sang la haine que vous me portez :
» tout cela n'empêchera point que je n'aille
» vous chercher ; que je ne vous force à me
» suivre ; & si le Ciel favorise mon entreprise,
» je serai aussi utile à la Gréce, en lui procu-
» rant les fléches d'Hercule, dont vous êtes le
» dépositaire, que je le fus lorsque j'enlevai

„ au milieu des ennemis la Statue ſacrée „ de Minerve ; que j'emmenai Hélénus captif, & que j'appris par lui les ſecrets les „ plus cachés des Troyens, & tout ce que „ les Dieux lui avoient révélé ſur leur deſtinée. Qu'Ajax vienne maintenant ſe „ comparer à moi : Car enfin Troye étoit „ imprenable ſi je n'avois exécuté ce que je „ viens de raconter. Où étoit ce redoutable „ Guerrier, lorſqu'il fallut venir à bout de „ ces entrepriſes ? A quoi y ont ſervi ces promeſſes auſſi vaines que magnifiques, dont „ il nous étourdit ſans ceſſe ? Pourquoi un „ homme auſſi intrépide que lui, marque-t'il tant de frayeur, lorſqu'Ulyſſe, au milieu des ténébres de la nuit, oſe paſſer à „ travers les Sentinelles, entrer dans la Ville „ de Troye, pénétrer juſques dans la Citadelle, arracher Minerve de ſon Temple, „ & l'emporter malgré les ennemis armés „ qui l'environnoient ? Si je n'euſſe exécuté „ cette entrepriſe, le fils de Telamon porteroit en vain un Bouclier couvert de ſept „ cuirs. Ce fut dans cette nuit que je dévins „ le vainqueur de Troye : cette Ville fut „ priſe dès qu'elle ne fut plus imprenable. „ Ceſſez donc, Ajax, de marquer par vos „ geſtes, & par je ne ſçai quel murmure, de „ vouloir nous faire entendre que Dioméde „ eut part à cette action : je ne lui refuſe

» point la gloire qui lui appartient ; mais » dites-moi, lorsque vous empêchâtes que » les Troyens ne vinssent brûler notre flot- » te, étiez-vous seul? Vous aviez avec vous » une troupe d'hommes choisis. Moi je n'a- » vois pour Compagnon que le seul Dio- » méde. Si ce grand Capitaine n'étoit per- » suadé que la sagesse doit l'emporter sur la » valeur, & qu'être invincible n'est pas un » titre pour disputer les armes d'Achille, il » auroit pû les demander. Ajax fils d'Oi- » lée plus sage & plus modéré que vous, le » brave Euripile, le généreux fils d'Andre- » mon *, Idoménée, Mérion & Ménélas » auroient aussi droit d'y prétendre. Quoi- » qu'aucun d'eux ne vous céde du côté de » la valeur, ils ont cru néanmoins que leurs » belles actions devoient céder à la sagesse » de mes conseils. Votre bras, je l'a- » voue, est redoutable dans les combats, » mais la fougue de votre génie a besoin de » la sage retenue du mien. Vous avez en » partage la force & le courage ; mais vous » manquez de cette prévoyance dont je puis » me glorifier. Vous êtes bon pour un jour » de bataille ; mais Agamemnon me consulte » sur le moment où il faut la donner. Enfin,

* Thoas Roy des Etoliens, qui, selon Homére, Iliade Liv. II. conduisit 40. Vaisseaux au Siége de Troye. Je ne sçai pourquoi M. du Ryer & après lui M. l'Abbé de Bellegarde ont mis Euriphron au lieu de Thoas.

» vous agissez du corps & moi de l'esprit; &
» autant que le Pilote doit l'emporter sur
» celui qui rame, le Général sur le Soldat,
» autant je dois l'emporter sur vous. Avec
» cela j'ai le bras aussi bon que la tête; & il
» faut ces deux parties pour faire un Capi-
» taine. Donnez donc, généreux Princes,
» ces armes à un homme qui ne cessa jamais
» de veiller pour le salut de l'armée; qu'elles
» deviennent la récompense des soins & des
» fatigues que je me suis données pendant
» une si longue guerre. Nous voilà heureu-
» sement arrivés à la fin de nos travaux: le
» charme est rompu: j'ai pris la Ville de
» Troye en levant les obstacles qui l'empê-
» choient d'être prise. Je vous conjure donc,
» par l'espérance que nous avons maintenant
» de nous en rendre bientôt les maîtres;
» par ces murs qui vont tomber à vos pieds;
» par les Dieux que j'ai enlevés à nos enne-
» mis, de m'accorder une demande si juste.
» Je vous en conjure par tout ce qui reste
» encore à faire, où l'on ait besoin de sagesse
» & de courage. S'il faut quelque action har-
» die, une entreprise d'éclat; si toutes les
» destinées de Troye ne sont point encore
» accomplies, souvenez-vous que j'ai tou-
» jours le même zéle & la même ardeur pour
» votre service: que si malgré tout ce que je
» viens de vous dire, vous me refusez les ar-

» mes que je demande donnez-les du moins
» à Minerve, ajoûta-t-il, en leur montrant
» la Statue de la Déesse.

Ce discours & ce spectacle émurent les chefs de l'armée : on reconnut dans cette occasion le pouvoir de l'éloquence, & les armes du plus vaillant de tous les hommes devinrent la récompense du plus éloquent. Le brave Ajax qui seul s'étoit opposé à Hector, qui avoit bravé tant de fois le fer, le feu & Jupiter lui-même, ne put être le maître de sa colére. Jusques-là toujours invincible, la douleur seule sçut le vaincre.
» Ce fer, *dit-il*, en prenant son épée, est
» du moins à moi. Ulysse viendra-t-il me
» l'arracher? Non sans doute, & c'est con-
» tre moi qu'il faut l'employer maintenant.
» Toujours teint dû sang des Phrygiens, au-
» jourd'hui il le sera de celui de son maître:
» Ajax du moins ne sera vaincu que par Ajax
» lui-même. « Après ce peu de paroles, il se plongea son épée dans le sein ; on fit de vains efforts pour l'en tirer ; mais il n'y eut que le sang qui sortoit de sa blessure avec impétuosité, qui pût l'en arracher. La terre teinte de ce sang, fit éclore une fleur couleur de pourpre, semblable à celle que forma autrefois le sang du jeune Hyacinthe, & avec les mêmes lettres, qui marquent dans l'une le

nom d'Ajax, & dans l'autre les plaintes d'Apollon *.

Ulysse après cette victoire, partit pour aller chercher les fléches d'Hercule dans le Pays que Thoas & Hypsipyle sa fille, qui en avoit fait massacrer tous les hommes, avoient rendu si fameux **, d'où ayant ramené au camp Philoctéte qui avoit ces fléches en son pouvoir, on termina enfin une si longue guerre. Troye & l'Empire de Priam sont renversés. La malheureuse Hécube, après avoir tout perdu, privée même de la figure humaine, porte par ses aboyemens la terreur dans une terre étrangére. L'Hellespont dans cette partie où il commence à se resserrer, voyoit Ilion en feu, & la flamme qui le consumoit n'étoit pas encore éteinte, lorsque l'Autel de Jupiter fut souillé du sang de l'infortuné Priam. La Prêtresse d'Apollon, Cassandre arrachée par les cheveux du Temple de ce Dieu, leve vainement les mains vers le Ciel pour en implorer le secours ***. Les Dames Troyennes qui em-

* Ces deux lettres sont *Ai* qui sont les deux prémiéres du nom d'Ajax, & qui expriment aussi les plaintes qu'on fait à la mort de quelqu'un.

** L'Isle de Lemnos. Voyez ce qui a été dit sur ce sujet dans l'Explication de la Fable des Argonautes.

*** Virgile Liv. II. dit qu'elle avoit les mains liées, & qu'elle levoit inutilement les yeux vers le Ciel, *Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.* L'un & l'autre font allusion à l'insulte que lui avoit fait Ajax Fils d'Oilée.

brassoient les Statues de leurs Dieux, & les Autels enflammés, en sont indignement tirées par leurs vainqueurs. Astianax est précipité de cette même tour, d'où sa mere lui avoit fait si souvent voir Hector combattant pour l'Empire de ses peres. Enfin le vent étant favorable, les Grecs se disposérent à partir. Ce fut dans ce triste moment que les Troyennes redoublérent leurs cris & leurs gémissemens. Adieu, chere Troye, disoient-elles, en baisant pour la derniére fois la terre qu'elles alloient quitter; adieu, nous te perdons pour toujours. C'est ainsi qu'elles abandonnérent leurs maisons, qui étoient en proye à la flamme. Hécube, quel spectacle! retirée par Ulysse du tombeau de ses enfans, dans le temps qu'elle baisoit leurs cendres, & tenoit embrassées les pierres qui les couvroient, est enfin contrainte de s'embarquer la derniére de toutes. Elle eut du moins dans son malheur la triste consolation d'emporter avec elle les cendres d'Hector qu'elle avoit avalées, & de laisser dans le tombeau de ce cher fils, ses cheveux & ses larmes dont elle fit un sacrifice à ses Manes*, la fortune ne lui ayant laissé que ses larmes & ses cheveux. Sur le rivage opposé à la Phrygie, où Troye

* Ovide dit *inferias inopes*, ou parce qu'elle n'avoit alors autre chose à lui offrir, ou parce que c'étoit le Sacrifice des personnes les plus pauvres.

fut autrefois, eſt le Pays des Thraces dont Polymeſtor étoit Roy: Priam avoit envoyé ſecrettement à ce Prince le jeune Polydore ſon fils, pour être élevé à ſa cour, & pour l'éloigner des dangers auſquels il eût été expoſé pendant cette guerre. Ce projet auroit été très-ſage, s'il n'avoit envoyé avec ſon fils des tréſors capables de tenter un homme avare, & de le porter aux plus grands crimes. En effet, lorſque le Roy de Thrace apprit que les Grecs s'étoient rendu maîtres de la Ville de Troye, il viola les droits les plus ſacrés, égorgea le jeune Polydore; & eſpérant d'enſevelir ſous les flots ſon crime avec le corps de ce Prince infortuné, il le jetta dans la mer.

Explication des Fables I. II. III. & IV.

JE ne craindrai pas d'être contredit quand j'avancerai que les harangues qu'on vient de lire, ſont le chef-d'œuvre d'un grand Poëte. On voit dans celle d'Ajax toute la fougue d'un Capitaine bruſque, emporté, furieux; dans celle d'Ulyſſe une éloquence douce, inſinuante, artificieuſe; mais ce qui eſt encore plus important, le Poëte y traite une grande queſtion, ſçavoir lequel des deux doit l'emporter ou de la valeur ou de la ſageſſe. Cicéron a diſcuté cette matiére avec toute la force & toute la délicateſſe d'un grand Orateur; mais Ovide à mon avis eſt inimitable, ſur-tout par la maniére ingénieuſe dont il améne la déciſion. D'ailleurs, on peut aſſurer que ce Poëte a parfaitement peint ces

deux Concurrens, & qu'il a attrapé leur véritable caractére : mais je laisse ces réflexions pour en venir au fond de la Fable qui fait le sujet de ces deux discours, après avoir averti qu'on ne peut en reconnoître toutes les beautés qu'en se ressouvenant de ce que dit Homére de ces deux Princes.

Tout le monde sçait qu'il y avoit deux Ajax au siége de Troye, l'un fils d'Oilée Roy de Locres, l'autre est celui dont il s'agit içi, fils de Telamon & petit-fils d'Eaque. Les Anciens, dont on peut voir les témoignages rassemblés dans le *Commentaire de Méziriac, sur les Epitres d'Ovide* (*a*) ne sont pas d'accord sur la mere de ce Prince ; Darès Phrygien dit que c'étoit Hésione ; Apollodore, Plutarque, Tzetzès & plusieurs autres prétendent que c'étoit Péribée, fille d'Alcothoüs (*b*).

Pindare (*c*) & après lui Apollodore (*d*) racontent qu'Hercule étant allé voir son ami Telamon pria Jupiter de lui donner un enfant dont la peau fût aussi impénétrable que celle du Lion de Némée qu'il portoit. Sa priére achevée il apperçut un Aigle ; & sur cet augure il prédit à son ami qu'il auroit un fils tel qu'il le lui avoit souhaité. Il le pria même de le nommer Ajax, du nom de cet Oiseau que les Grecs appellent *αἰετός*. Le Scoliaste de Sophocle (*e*), Suidas & Tzetzès (*f*) ajoûtent que le même Hercule étant retourné chez Telamon, après la naissance d'Ajax avoit revêtu cet enfant de la peau du Lion, ce qui l'avoit rendu invulnérable, excepté dans l'endroit du corps qui répondoit au trou que la fléche d'Hercule avoit fait à

(*a*) *Tome I. page* 246.
(*b*) Alcothous étoit fils de Pélops & Petit-Fils de Tantale.
(*c*) *Ode VI. des Isthmiques.* (*d*) Lib. III.
(*e*) Sur la *Tragédie d'Ajax.* (*f*) *Sur Lycophron.*

cette peau ; je n'entreprendrai pas de raconter toutes les actions d'un Héros si célébre dans l'Iliade ; je me contente de rapporter le sujet de sa dispute avec Ulysse. Dictys de Créte (a), Suidas (b) & Cédréne prétendent que c'étoit au sujet du Palladium que chacun de ces deux Capitaines prétendoit obtenir. Ces Auteurs ajoutent que les Capitaines Grecs l'ayant adjugé à Ulysse, Ajax menaça de les tuer, & que le lendemain on le trouva mort dans sa tente : mais la plus commune opinion est qu'il se tua lui même de la maniére que le raconte Sophocle dans la belle Tragédie qu'il a faire sur ce sujet, pour n'avoir pû obtenir les armes de son cousin Achille. Piqué de la préférence qu'on avoit donnée à son Concurrent, il entra en fureur, se jetta sur quelques troupeaux qu'il prit pour ses ennemis, & se perça de cette même épée, qu'Hector lui avoit donnée autrefois (c). Homére (d) insinue assez que ce fut-là le véritable motif de sa mort, lorsqu'il fait dire à Ulysse, que lorsqu'il descendit aux Enfers toutes les ames des Héros Grecs s'étoient approchées de lui, excepté le seul Ajax, qui chagrin encore de ce qu'il n'avoit pû obtenir les armes d'Achille s'en étoit tenu éloigné. Sur ce passage d'Homére le Scoliaste & Eustathe disent qu'Agamemnon embarrassé d'un démêlé qui pouvoit avoir de fâcheuses suites, avoit fait appeller au Conseil les prisonniers Troyens pour leur demander qui des deux, ou d'Ajax ou d'Ulysse, leur avoit fait le plus de mal, & qu'ils avoient répondu que c'étoit le dernier. Le Scoliaste d'Aristophane (e) fondé sur l'autorité de l'Auteur de la pe-

(a) Lib. V. (b) au mot *Palladium.*

(c) Voyez ce que dit la dessus Termése dans la Tragédie que je viens de citer.

(d) *Odyss.* Lib. XI.

(e) Sur la Comédie des Chevaliers.

tite Iliade, ajoûte que ce Général envoya aussi des Espions pour apprendre ce que les Troyens eux-mêmes pensoient de la valeur de ces deux Capitaines, & que sur leur rapport il adjugea à Ulysse les armes d'Achille.

Quoi qu'il en soit, Ajax fut enterré près du Promontoire de Sigée, où on lui érigea un tombeau ; ainsi que Pausanias & Pline nous l'apprennent ; quoique d'autres Auteurs après Dictys de Créte mettent ce tombeau sur le Promontoire de Rhétée ; & quand Horace (a) dit que ce Héros fut privé des honneurs de la sépulture, il s'éloigne de la vérité pour faire allusion à cet incident de la Tragédie de Sophocle, où le Poëte feint qu'Agamemnon ne vouloit point qu'on enterrât le corps d'Ajax, mais que cependant il avoit cédé à la fin aux instances de Teucer.

On raconte encore plusieurs autres Fables au sujet d'Ajax ; mais pour ne pas répéter ici ce que j'ai dit dans mon *Explication des Fables, Tome III.* j'y renvoye ceux qui auront envie d'en voir le dénouement. Pour ce qui concerne sa métamorphose, on peut consulter ce que j'en ai dit dans l'Histoire d'Hyacinthe qui fut changé en la même fleur. Il y a un incident de la vie d'Achille dont parle Ovide dans la Harangue d'Ulysse : c'est le déguisement de ce jeune Prince, dont voici l'Explication. Thétis ayant appris de l'Oracle que la guerre de Troye seroit fatale à son Fils, l'envoya secrettement à Lycoméde son Frere, qui régnoit dans l'Isle de Scyros, où pour être mieux caché on le déguisa en fille. Cependant comme une des fatalités de Troye portoit que cette Ville ne pouvoit être prise, si Achille n'étoit présent au siége, on le fit chercher avec soin ; & comme on apprit qu'il étoit à la Cour de

(a) *Sat.* III. Lib. II.

Lycoméde, Ulysse se servit pour le reconnoître, d'un stratagême qui lui réussit. Il mêla parmi plusieurs bijoux qu'il destinoit aux filles de la Reine, des armes d'un très-beau travail; & Achille ne les eut pas plutôt vûes qu'il se jetta dessus, & se fit connoître par-là. C'est ainsi qu'Ovide, Hygin, Chapitre XCVI. & Stace, après quelques autres Anciens, racontent cette Avanture; mais apparemment qu'elle n'étoit pas connue à Homére, qui parlant de la maniére dont ce jeune Héros fut engagé à la guerre, dit (a) que Nestor & Ulysse, étant allés chez Pélée & chez Ménétius emmenérent avec eux Achille & Patrocle, que ces deux Princes leur accordérent de bon cœur. Il est vrai cependant qu'Achille avoit été à la Cour de Lycoméde, puisque c'est-là que s'étant fait aimer de Déidamie, il l'épousa & en eut Pyrrhus ou Néoptoléme, qui assista à la prise de Troye, dans un âge peu avancé; puisque vraisemblablement il n'avoit que quinze ou seize ans. Mais il y a sur cet Article des difficultés de Chronologie, dont le détail me méneroit trop loin.

(a) *Iliad.* Lib. XI.



FABLES

FABLES VI. VII. & VIII.

ARGUMENT.

Les Grecs s'en retournant en leur Pays, leurs Vaisseaux furent arrêtés en Thrace par l'ombre d'Achille; & pour appaiser ses manes, on lui immola Polyxéne fille de Priam, qu'il demandoit en sacrifice. Hécube occupée à prendre de l'eau pour laver le corps de Polyxéne, rencontre Polydore mort, qui étoit le dernier de ses enfans, & en devint si furieuse, qu'elle courut au Palais du meurtrier de son fils, & l'ayant prié de lui parler en secret, sous prétexte de lui découvrir un trésor qu'elle avoit réservé à Polydore, elle lui creva les yeux, & fut ensuite métamorphosée en Chienne. Memnon fils de Tithon & de l'Aurore, ayant été tué par Achille, on lui fait de magnifiques funérailles, & à la priére que l'Aurore fait à Jupiter, on voit sortir de ses cendres des Oiseaux, qu'on appelle depuis Memnonides.

CEPENDANT le fils d'Atrée avoit jetté l'ancre sur les côtes de Thrace, pour attendre un vent favorable, lorsque l'ombre d'Achille apparut aux Grecs avec cet air de fierté qu'avoit ce jeune Héros, lorsqu'il tira l'épée contre Agamemnon, &

leur parla ainsi : „ Vous partez, Achille est „ oublié, & sa gloire va demeurer pour ja- „ mais ensevelie dans son tombeau. Arrêtez, „ pour honorer ses manes, immolez Poly- „ xéne. « A peine l'ombre avoit achevé de parler, que les Grecs allérent arracher d'entre les bras de sa mere, cette Princesse infortunée, qui étoit alors son unique consolation. Victime d'une ombre barbare Polyxéne se laissa conduire au tombeau d'Achille avec un courage & une fermeté qui trouvent peu d'exemples dans son sexe. Elle arrive près de l'Autel, où voyant le triste appareil du Sacrifice, & Néoptoléme qui le fer à la main avoit les yeux attachés sur elle, lui tint ce discours : „ Acheve, cruel, de ré- „ pandre un sang illustre ; frappe ce sein, „ ajoûta-t-elle en le découvrant, que rien „ ne t'arrête. Polyxéne, qui n'oublia ja- „ mais ni son sang ni sa naissance, préfére „ la mort à l'esclavage ; & comme tu ne „ sçaurois appaiser aucune Divinité par un „ Sacrifice si inhumain, abrége d'inutiles „ cérémonies. La seule chose que je souhai- „ terois est que ma mere pût ignorer ma „ mort. Seule elle ébranle ma constance, & „ diminue la joye que me causeroit le tré- „ pas, quoiqu'il soit un moindre supplice „ pour elle que la vie que tu lui laisses. „ Vous, Grecs, éloignez-vous, afin que „ mon ombre puisse descendre libre dans le

» séjour de Pluton, que vos mains ne souillent point la pureté d'une Princesse qui fut toujours chaste. Ma priére est juste, & mon sang, lorsque j'aurai la liberté de le répandre, en sera plus agréable à celui, quel qu'il soit, que vous prétendez appaiser par ma mort. Si mes derniéres paroles peuvent vous toucher; voici ce qu'exige encore de vous la fille de Priam, non votre esclave. Rendez mon corps à ma mere sans rançon: autrefois elle n'épargna pas ses trésors dans de pareilles occasions, que ses larmes aujourd'hui soient le seul prix avec lequel elle achete le triste droit de me rendre les derniers devoirs.« Ainsi parla Polyxéne, sans répandre une seule larme, quoiqu'elle en arrachât à toute l'assemblée. Le Ministre du Sacrifice, fondant lui-même en pleurs, ne lui plongea qu'à regret le poignard dans le sein. Frappée du coup mortel, ses forces l'abandonnent, elle tombe; & regardant la mort d'un œil intrépide, elle se couvre de sa robe, afin que sa chûte n'eût rien que de décent, & qui ne fût digne de la pureté d'une vierge. Les Dames Troyennes enlevent son corps, & rappellant à leur mémoire les malheurs de la famille de Priam, à laquelle cette fatale guerre avoit coûté tant de sang; tantôt elles déplorent votre triste sort, infortunée Polyxéne; tantôt elles gé-

missent sur vos malheurs, malheureuse épouse de Priam, mere de tant de Princes autrefois l'honneur & la gloire de l'Asie, aujourd'hui le rebut de tout le monde ; qu'Ulysse ne souffre parmi ses esclaves que parce que vous donnâtes le jour à Hector. Quel revers ! à peine Hector trouve un Maître à sa mere ! Cette Reine infortunée, dont les larmes avoient coulé tant de fois pour sa patrie, pour ses enfans, & pour son époux, en répand encore pour la fille qu'elle vient de perdre. Elle tient entre ses bras ce corps, qu'avoit animé une si belle ame, elle en arrose la playe avec ses larmes, elle la baise tendrement ; elle mêle ses cheveux blancs avec le sang de sa fille, se meurtrit le sein ; & dans les transports de la plus vive douleur, elle exprime ainsi ses regrets. » Ma chere » fille, tu n'es plus ; ta mort met le comble » à mes malheurs, & cette fatale blessure qui » vient de t'ôter la vie, perce le cœur de la » plus malheureuse de toutes les meres. J'ai » tout perdu, lorsque je t'ai vû rendre le » dernier soupir. Il ne te manquoit pour » ressembler à tes freres, que de finir tes » tristes jours d'une maniére si cruelle. En » vain je me flattois que ma fille n'étoit pas » exposée à une mort violente ; le fer n'a pas » même épargné son sexe. Il falloit donc, » chere Polyxéne, que Troye qui a coûté la

» vie à tous tes freres, & le cruel Achille,
» né pour la perte de ma famille, te ravissent
» aussi le jour. Lorsque je vis ce fatal ennemi
» expirer sous les coups de Pâris & d'Apol-
» lon : hélas ! disois-je en moi-même, le
» barbare ne sera plus à craindre. Cepen-
» dant il étoit encore à craindre pour moi :
» ses cendres s'élévent contre nous, & nous
» retrouvons ce fier ennemi jusques dans
» son tombeau. Mere infortunée, je n'ai
» donc été féconde que pour assouvir la
» haine implacable du petit-fils d'Eaque.
» Ilion n'est plus, & les malheurs de cette
» Ville déplorable finissent par la plus triste
» de toutes les catastrophes. Non, non, ils
» ne finissent point encore. Troye existe
» toujours pour moi ; elle fournit une nou-
» velle matiére à ma douleur. Reine autre-
» fois si heureuse qu'une famille nombreuse
» & florissante, & la gloire d'un époux puis-
» sant, élevoient au faîte des grandeurs ; au-
» jourd'hui errante, pauvre, on m'arrache
» du tombeau de mes enfans, & on me de-
» stine à être l'esclave de Pénélope. Voilà,
» dira-t-elle aux Dames d'Ithaque, qui me
» verront occupée à des ouvrages serviles,
» voilà la mere d'Hector, l'épouse de Priam ?
» Mais est-ce là le comble de mes maux ?
» Non, il falloit encore après la perte de
» tous mes enfans, que ma chere Polyxéne,
» l'unique consolation d'une mere désolée,

» servît de victime aux manes d'un implaca-
» ble ennemi ; c'est pour honorer son tom-
» beau, ma chere fille, que je te donnai le
» jour. Pourquoi respirai-je encore ? qu'est-
» ce qui peut m'attacher à la vie ? funeste
» vieillesse, à quoi me réserves-tu ? Dieux
» barbares, est-ce donc pour de nouveaux
» malheurs que vous prolongez mes tristes
» jours ; croiroit-on après la destruction de
» Troye que Priam pût être heureux ; oui,
» son sort est digne d'envie, puisque le même
» jour qui le termina, fut le dernier de son
» empire. Du moins, ma chere fille, il n'a
» pas été témoin de ta mort. Mais peut-être
» qu'on te destine des funérailles dignes de
» ta naissance, & que ton corps reposera
» dans le tombeau des Rois tes ancêtres.
» Hêlas ! la famille de Priam ne doit plus
» prétendre à ces honneurs. Les larmes de
» ta mere, la seule chose qui lui reste, & un
» peu de terre sur un rivage étranger, c'est-
» là ce que tu peux attendre. Tout est perdu
» pour moi : il ne me reste plus que Polydo-
» re, le plus jeune de mes fils, que son pere,
» pendant le siége de Troye, confia au Roy
» de Thrace. Pour lui seul je prolonge en-
» core ma misérable vie ; allons sans tarder
» davantage, allons laver la playe & le corps
» de Polyxéne. « Elle dit, & marchant vers
le rivage d'un pas lent & mal assuré, & les
cheveux épars, elle demandoit aux Troye-

nes qui l'accompagnoient une urne pour puiser de l'eau, lorsqu'elle apperçut sur le sable le corps de son fils, que Polymestor avoit percé de coups. A cette vûe les femmes de sa suite poussent un grand cri, Hécube demeure muette, & la douleur tarit tout à coup la source de ses larmes. Immobile, quelquefois elle tient les yeux baissés contre terre, quelquefois elle les leve tristement vers le Ciel, ou les arrête sur le visage & sur les playes de son fils. Enfin se laissant transporter tout d'un coup à la fureur & à la rage, elle oublie l'état où elle est, & agissant comme si en effet elle étoit encore sur le trône, elle ne songe qu'à se venger. Telle qu'une Lionne en fureur, à qui on vient d'enlever ses petits suit les traces du ravisseur; Hécube oubliant ses années, & ne consultant que son courage, court au Palais du meurtrier de son fils, & demande à lui parler en secret, sous prétexte de lui découvrir un trésor qu'elle avoit réservé à Polydore. L'avare Polymestor flatté de l'espérance d'une nouvelle proye, ajoûte foi à ses discours, & va avec elle dans un lieu écarté. Là, Polymestor lui dit d'un air dissimulé: » Vous pouvez me confier le dépôt, » que vous destinez à votre fils, tout ce que » j'ai déja reçû pour lui, & ce que je pourrai » recevoir lui sera fidélement rendu: j'en

» jure par les Dieux immortels: « La Reine que ce discours & les sermens du Prince perfide animérent d'une nouvelle fureur, le regarda d'un œil de courroux, & aidée dès femmes de sa suite, elle se jetta sur lui & lui arracha les yeux. Les Thraces informés du malheur arrivé à leur Roy, se mirent à poursuivre les Phrygiens à coups de fléches & de pierres. Hécube court après ces pierres & les mord, & voulant ouvrir la bouche pour parler & se plaindre, elle ne fait entendre que des aboyemens. On voit encore le lieu où arriva cette avanture, & il en porte le nom. Cette Princesse infortunée se ressouvenant sans cesse de ses malheurs, fit retentir pendant long-temps de ses hurlemèns les rivages de Thrace, & le triste état où elle étoit réduite toucha de compassion les Grecs & les Troyens: les Dieux furent sensibles à ses malheurs, & Junon elle-même fut forcée d'avouer qu'elle n'avoit pas mérité une si cruelle destinée.

Quoique l'Aurore eût toujours été du parti des Troyens, elle ne parut pas cependant fort sensible ni à la prise de Troye ni à l'affliction d'Hécube. Occupee de ses propres malheurs, elle pleuroit la mort de Memnon son fils, qu'elle venoit de voir périr par les mains d'Achille, dans les campagnes de Phrygie. A ce triste spectacle, on vit pâlir cette couleur

leur vive & vermeille, qui brille lorſque l'Aurore paroît, & le Ciel demeura couvert de nuages. Cette tendre mere ne pouvant ſoutenir la vûe du bûcher qui alloit réduire en cendres le corps de ſon fils, alla les cheveux épars & les yeux baignés de larmes, ſe jetter aux pieds de Jupiter, & lui parla ainſi :
» Quoique la moindre des Déeſſes qui habi-
» tent l'Olympe, puiſque les mortels m'ont
» élevé ſi peu de Temples, je viens cepen-
» dant en cette qualité, non pour vous de-
» mander des Autels & de l'encens, ni pour
» vous prier d'ordonner qu'on établiſſe des
» jours de Fêtes en mon honneur ; que j'au-
» rois cependant droit d'exiger, ſi on avoit
» égard aux ſervices que je rends à l'Univers,
» lorſque je lui prête cette lumiére, qui fait
» diſparoître les ténébres de la nuit. Livrée à
» des ſoins plus preſſans, l'Aurore n'eſt pas
» en état de demander aujourd'hui les hon-
» neurs qu'elle mérite. C'eſt l'intérêt de
» Memnon, qui l'améne, de ce cher Fils
» qui étant venu au ſecours de Priam ſon
» oncle, a vû trancher ſes jours dans la fleur
» de ſa jeuneſſe, par les mains du cruel
» Achille. Telle étoit ſa deſtinée. Pour con-
» ſoler une Mere affligée, je vous conjure,
» Souverain des Dieux, de lui accorder
» quelque privilége qui le diſtingue des au-
» tres mortels. « Jupiter écouta la priére de

l'Aurore. Dans le moment le bûcher déja allumé s'écroula, & on en vit sortir des tourbillons de fumée, qui obscurcirent l'air, & qui ressembloient à ces vapeurs qu'exhalent les fleuves, & que les rayons du Soleil ne peuvent percer. Les monceaux de cendres qui s'élevent en l'air, s'étant condensés, présentérent d'abord un corps qui emprunta du feu, la chaleur & la vie, & la légéreté de cet élément lui fournit des aîles. Cette masse n'étoit d'abord qu'une espéce informe d'oiseau. Un moment après elle en prit toute la ressemblance, & se mit à battre des aîles, ainsi qu'un nombre infini d'autres, qui sortirent des mêmes cendres. Ces oiseaux firent trois fois le tour du bûcher, trois fois ils firent entendre les mêmes cris. A la quatriéme ils se séparérent en deux bandes & se battirent les uns contre les autres avec tant de fureur, & d'opiniâtreté, qu'ils tombérent auprès du bûcher, comme des victimes qui s'immoloient aux cendres dont ils venoient de sortir: montrant par-là qu'ils devoient la naissance à un homme rempli de valeur & de courage. Ce fut aussi de lui qu'ils prirent le nom de Memnonides. Ces oiseaux ne manquent pas de venir tous les ans dans le même endroit, où par un semblable combat ils honorent le Tombeau de ce Héros. Tout le monde avoit été touché

d'entendre hurler l'infortunée Hécube; l'Aurore seule n'avoit paru sensible qu'à ses propres malheurs. Elle versa des pleurs en abondance pour son fils, & depuis le jour fatal qu'elle le perdit, elle n'a point cessé d'en répandre. Ce sont ces mêmes larmes dont se forme la rosée qui tombe le matin.

Explication des Fables V. VI. VII. & VIII.

Ovide dans cette Fable & dans les suivantes, raconte les avantures qui arrivérent après la prise de Troye, & il touche ici les malheurs de la famille de Priam d'une maniére qui, à quelques circonstances près, est assez conforme à l'Histoire. On y voit la Ville saccagée par les Grecs, Priam égorgé sur l'Autel de Jupiter Erceus, qu'il avoit regardé comme un asyle assuré contre la fureur de Néoptoléme: Astyanax, fils d'Hector, la seule espérance des Troyens, précipité du haut d'une Tour; Polyxéne immolée aux Manes d'Achille; Hécube arrachée du tombeau de ses enfans, & lapidée sur les rivages de Thrace. Mais ces deux derniers événemens demandent une Explication particuliére.

Dictys de Créte (*a*), Philostrate (*b*) & Hygin (*c*) racontent que lorsque Priam alla demander à Achille le corps d'Hector, il amena avec lui Polyxéne la plus jeune de ses filles, suivant la coutume qui se pratiquoit alors de se faire accompagner par les plus jeunes de ses enfans. Achille fut touché des charmes de cette Princesse, mais sans vouloir la retenir malgré elle, quoiqu'il en fût le maître; il se contenta de la parole que Priam lui don-

(*a*) Lib. III. (*b*) *Heroid. Cap. XIX.* (*c*) *Fab* CX.

na de la lui faire épouser, dès qu'il auroit éloigné les Grecs & fait lever le siége de Troye. Cette intrigue dura quelque temps, & Achille se laissa engager à venir dans un Temple d'Apollon, qui étoit hors de la Ville, pour épouser Polyxéne. Pâris s'étant caché derriére l'Autel, le tua d'un coup de Fléche, ainsi que je l'ai raconté dans le Livre précédent. Polyxéne au désespoir de la mort d'un Prince qu'elle aimoit, se retira dans le camp des Grecs, & y fut très-bien reçue par Agamemnon; mais s'étant dérobée une nuit, elle alla sur le tombeau de son époux, & se perça le sein.

C'est ainsi que Philostrate raconte cette avanture; mais pour sçavoir le cas qu'on doit faire de l'autorité de cet Auteur, je dois rapporter ce qu'il dit dans un autre endroit sur ce même sujet (a). L'Ombre d'Achille, dit-il, étant apparue à Apollonius de Tyane, lui permit de lui faire cinq questions, l'assurant qu'elle le satisferoit exactement. Parmi ces questions, Apollonius lui demanda s'il étoit vrai que les Grecs eussent immolé Polyxéne sur son tombeau; & l'Ombre répondit que c'étoit cette Princesse, qui ne pouvant survivre à un époux qu'elle aimoit, s'étoit elle-même donné la mort.

Tous les Anciens s'éloignent en cela de l'opinion de Philostrate; ce fut selon eux Pyrrhus qui sacrifia Polyxéne aux Manes de son Pere, pour se venger de ce qu'elle avoit donné occasion à sa mort. Pausanias (b), qui convient que c'étoit-là l'opinion de tous les Anciens, dit qu'Homére a passé à dessein ce fait sous silence, parce qu'il étoit trop deshonorant pour les Grecs. Le même Auteur, dans la belle description du Tableau de Polygnote, dit que Polyxéne y étoit représentée dans

(a) *Vita Apollon. Lib. IV. Cap. XVI.* (b) *In Attic. & in Phoc.*

le temps qu'on la conduisoit au tombeau d'Achille, sur lequel elle fut immolée par les Grecs. Pour donner plus de vraisemblance à cette opinion, qu'il dit être celle de tous les Poëtes Grecs : il ajoûte qu'il avoit vû cette Princesse peinte de même à Pergame, à Athénes & dans plusieurs autres endroits.

Il se trouve cependant quelque différence dans les Poëtes sur les circonstances de cet événement. La plûpart, parmi lesquels est Virgile (*a*), assûrent que Polyxéne fut immolée dans la Troade sur le Tombeau d'Achille, ainsi qu'il l'avoit exigé en mourant :

Hostilem ad tumulum, Troia sub mœnibus altis.

Euripide, au contraire, suivi par Ovide, dit que ce fut dans la Chersonese de Thrace, sur un Cénotaphe qu'on avoit élevé en l'honneur d'Achille, que l'Ombre de ce Héros apparut, & que Calchas ayant été consulté, avoit décidé qu'il falloit lui immoler cette Princesse, ce qui fut exécuté par Pyrrhus lui-même. Pour ce qui regarde Hécube, je dois dire ici qu'il y a trois opinions sur son extraction (*b*). La premiére, est celle d'Homére (*c*) qui dit qu'elle étoit fille de Dymas, Roy de Phrygie ; & ce Poëte a été suivi par son Scoliaste, par Suidas, par l'Auteur du grand Etymologicon & par Ovide. La seconde, qui a Euripide pour garant (*d*) & qui a été adoptée par Virgile & par Servius, est que cette Princesse étoit fille de Cisseus. La troisiéme, rapportée par Apollodore (*e*) lui donne pour pere Sangar, & Mérope pour mere.

Dans le partage du butin que firent les Grecs après la prise de Troye, Hécube fut esclave d'Ulysse, & périt dans la Thrace par l'avanture que je

(*a*) *Æneid. Lib. III.* (*b*) *Consultez Meziriac.*
(*c*) *Iliad. Lib. XVI.* (*d*) *Tragédie d'Hécube.* (*e*) Lib. III.

vais raconter. Priam voyant que les Grecs se préparoient à lui faire la guerre, avoit envoyé Polydore son Fils, avec une partie de ses trésors, chez Polymestor ou Polymnestor, Roy de Thrace, qui avoit épousé Ilione sa fille. Ce Prince, ayant appris la mort de Priam, fit périr secrettement ce jeune Prince, & fit jetter son corps dans la mer. Hécube informée de la cruauté de son gendre obtint la permission de le voir, faisant espérer aux Grecs de leur livrer les trésors que son époux lui avoit confiés. Introduite à la Cour elle eut avec lui un entretien secret, & après quelques discours, elle se jetta sur lui & lui arracha les yeux. Les Thraces, pour venger leur Roy, la lapidérent & firent courir le bruit qu'elle avoit été changée en Chienne. Plaute (*a*) & Servius (*b*) prétendent que les Grecs eux-mêmes publiérent cette métamorphose, parce qu'Hécube, pour obtenir la mort qu'elle préféroit à la servitude, ne cessoit de leur dire des injures: *Omnia mala ingerebat quemquam aspexerat; itaque adeo jure cœpta est appellari canis* (*c*).

Selon Strabon (*d*) & Mela (*e*), on voyoit dans la Thrace le lieu de la sépulture d'Hécube, qu'on appelloit *le tombeau du Chien*. Hygin croit qu'on la jetta dans la mer près du Promontoire, qui depuis ce temps-là fut nommé *Cyneum Promontorium*. Euripide dans sa Tragédie d'Hécube, n'avoit pas suivi cette tradition sur la mort de cette Princesse, puisqu'il l'introduit se plaignant qu'on l'eût enchaînée comme un chien à la porte d'Agamemnon. Sur quoi il est bon de remarquer, que les femmes anciennement étoient souvent employées à la garde des maisons, & qu'on les y tenoit enchaînées. Peut-être qu'Hécube servit dans cet emploi le

(*a*) *Dans les Ménechmes.* (*b*) *Sur le troisiéme Livre de l'Enéide.* (*c*) *Plaut. loco citato.* (*d*) *Lib. XIII.* (*e*) *Lib. II.*

Roy de Mycénes, qui la prit parmi ses esclaves dans le temps qu'Ulysse, obligé d'abandonner l'armée, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir assassiné Ajax, partit secrettement pour s'en retourner à Ithaque. Si l'on s'en tient à ce que je viens de dire après cet ancien Poëte, la métamorphose d'Hécube n'est fondée que sur ce qu'on la tenoit attachée comme un chien à la porte d'Agamemnon.

Je ne dois pas oublier de dire que l'Histoire de Polydore, qui est racontée d'une maniére si touchante dans le troisiéme Livre de l'Eneïde, est rapportée un peu différemment par Hygin (a). Priam, dit-il, ayant envoyé Polydore, qui n'étoit encore qu'au berceau, à Polymestor, Roy de Thrace, Ilione qui se défioit de l'avarice & de la cruauté de son mari, l'éleva comme son fils, & fit passer pour son frere Déiphile qui étoit de même âge. Les Grecs, après la prise de Troye, offrirent à Polymestor Electre en mariage, s'il vouloit répudier Ilione & faire mourir Polydore; & ce Prince qui accepta cette proposition, fit périr son fils au lieu de son Beau-Frere. Polydore dans ces entrefaites, alla consulter l'Oracle sur sa destinée, & il apprit que son Pere étoit mort, & la Capitale de ses Etats réduite en cendres. De retour en Thrace il crut que l'Oracle l'avoit trompé, mais sa sœur lui ayant dévoilé ce mystére, il créva les yeux à Polymestor.

Quoi qu'il en soit, Hécube avoit eu de Priam dix-sept enfans, dix garçons & sept filles, dont Apollodore (b) & Hygin (c) nous ont conservé les noms. La plûpart de ces enfans avoient été mariés, & voilà ce qui fait dire à cette Princesse, *tot generis, natisque potens, nuribusque viroque.* Elle les vit presque tous périr pendant le siége de

(a) *Fable CIX.* (b) *Lib. III.* (c) *Fab. CXIX.*

Troye, & Achille qu'elle nomme, *nostri orbator*, en avoit tué le plus grand nombre.

Si je rapportois ici tout ce que les Anciens & les Modernes ont dit au sujet de Memnon, je serois obligé d'entrer dans des discussions aussi longues qu'embarrassantes; ainsi je me contenterai de dire en abrégé ce qu'il y a de plus certain sur son Histoire, & de renvoyer ceux qui souhaiteront en sçavoir davantage aux Auteurs que je cite. Hésiode (*a*), Diodore de Sicile (*b*), Quintus Calaber (*c*), Apollodore (*d*), les deux Philostrates, le Scoliaste d'Homére (*e*), celui de Pindare (*f*), Dictys de Créte, & plusieurs autres Anciens qu'Ovide a suivis, assûrent que Memnon étoit fils de Tithon, frere de Priam, & de l'Aurore, qu'il vint au secours de Troye avec dix mille Persans & dix mille Ethiopiens, qu'il fut tué par Achille, qu'on lui fit de superbes funérailles; que ses cendres furent changées en oiseaux, qu'on appella Memnonides, & que ces oiseaux venoient tous les ans se livrer un sanglant combat sur le tombeau de ce Prince.

Diodore de Sicile convient que ce qui donna lieu de dire, que Tithon avoit été enlevé par l'Aurore, c'est que ce Prince abandonna la Phrygie pour aller s'établir dans l'Orient; mais on n'est pas d'accord sur le Pays où il fixa sa demeure; les uns croyent que ce fut à Suse en Perse; d'autres prétendent que ce fut en Egypte, ou dans l'Ethiopie, ce qui est la même chose; car anciennement l'Ethiopie n'étoit pas distinguée de la haute Egypte. Le sçavant Marsham (*g*) prétend que Memnon étoit le même qu'Aménophis, qui vivoit long-temps après la guerre de Troye; M. le Clerc assûre qu'il

(*a*) *Theog.* (*b*) *Lib. IV.* (*c*) *Lib. II.* (*d*) *Lib. III.* (*e*) *Sur le premier & sur le second de l'Iliade.* (*f*) *Sur la seconde Olymp.* (*g*) *Can. Saeculo XV.*

est le même que Hammon ou Cham fils de Noé, & Vossius (*a*) le confond avec Baalthis, Dieu des Syriens. Si l'on veut se donner la peine de lire ce qu'en ont dit ces trois Auteurs, sur-tout le premier, & ce que j'en ai rapporté moi-même dans mon *Explication des Fables* (*b*) on y trouvera tout ce que la Fable & l'Histoire ont publié sur ce sujet.

Pour ce qui regarde cette fameuse Statue de Memnon, si connue dans l'Antiquité, on peut consulter Strabon qui l'avoit vûe, Pausanias, Pline, & parmi les modernes Athanase Kircher (*c*) qui dit que le son qu'elle rendoit au lever de l'Aurore, étoit l'effet d'un ressort, dont les cordes relâchées par l'humidité de la nuit, s'étendoient ensuite lorsque le Soleil commençoit à échauffer l'air, & venant à se rompre avec éclat, faisoient un bruit semblable à une corde de viole qui se rompt, ainsi que l'explique Pausanias (*d*); Philostrate ajoûte qu'elle rendoit même quelques paroles qu'on regardoit comme des Oracles; ce que Tacite exprime ainsi : *Memnonis saxea effigies, ubi radiis Solis tacta est, vocalem sonum reddens* (*e*).

(*a*) *Sur Pomp. Mela.* (*b*) *Tome III. page* 344. *&c.*
(*c*) *Dans son Œdipe Tome II.* (*d*) *In Atticis.*
(*e*) *Annal. Lib. II.*





FABLES IX. X. & XI.

ARGUMENT.

Enée après la destruction de Troye, se sauve à Délos, chez Anius Prêtre d'Apollon; avec Anchise son pere & Ascagne son fils. Anius conte à Enée de quelle maniére ses filles avoient été changées en colombes. Anius, Anchise & Enée se font des présens l'un à l'autre en se quittant, & Ovide prend de là occasion de décrire la Fable des filles d'Orion, qui s'étant immolées volontairement pour le salut de Thebes leur patrie, que la peste desoloit, deux jeunes hommes couronnés sortirent de leurs cendres.

CEPENDANT le Destin ne permit pas que toutes les espérances de Troye fussent ensévelies sous ses ruines. Le pieux Enée emporta sur ses épaules ses Dieux domestiques & son Pere, qu'il regardoit comme un fardeau aussi précieux que ses Dieux. Parmi tant de richesses que Troye enfermoit il ne se chargea que de ce dépôt & d'Ascagne son Fils. Etant sorti du port d'Antandre, petite Ville de Phrygie, avec sa Flotte, & profitant d'un vent favorable, il s'éloigna de la Thrace encore souillée du sang de Polydore, & arriva heureusement à Délos Ville consacrée à Apollon. Anius prê-

tre de ce Dieu & Roy de l'Isle le reçut favorablement, lui fit voir le Temple, & ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la Ville, & lui montra les deux Arbres que Latone tenoit embrassés lorsqu'elle accoucha d'Apollon & de Diane. Enfin après avoir offert aux Dieux selon la coutume, du vin & de l'encens, & immolé des victimes en leur honneur, il conduisit son hôte dans son Palais, où il lui fit un grand festin. Alors Anchise adressant la parole à Anius : „ Il me „ semble, *lui dit-il*, autant que je puis m'en „ ressouvenir, que lorsque je vins autrefois „ ici, vous aviez un fils & quatre filles. Il- „ lustre Anchise, lui repartit Anius d'un air „ triste & affligé, vous ne vous trompez „ pas: j'avois en ce temps-là cinq enfans; „ mais telle est l'inconstance des choses hu- „ maines; aujourd'hui je puis presque dire „ qu'il ne m'en reste aucun; car quelle con- „ solation, & quel secours puis-je tirer d'un „ fils absent? Souverain de l'Isle d'Andros, „ à laquelle il fait porter son nom, ses nou- „ veaux Etats lui tiennent lieu de Pere. „ Apollon lui a révélé la connoissance de l'a- „ venir, & Bacchus accorda à mes filles un „ privilége qui passe toute créance, & qu'el- „ les n'auroient jamais osé espérer. Tout ce „ qu'elles touchoient étoit changé dans le „ moment en blé, en vin, ou en huile: ainsi

» elles étoient devenues des sources fécon-
» des de tout ce qui est nécessaire à l'usage
» de la vie. Ne vous imaginez pas, cher An-
» chise, que je n'aye eu aucune part à vos
» malheurs. Dès qu'Agamemnon qui a ren-
» versé vos murailles, apprit que mes filles
» possédoient un don si précieux, il voulut
» les avoir dans son camp, pour nourrir son
» armée des biens qu'une Divinité bienfai-
» sante leur accordoit, & il les arracha d'en-
» tre mes bras, malgré elles & malgré moi.
» Ayant trouvé le moyen de s'échaper, elles
» prirent la fuite, & cherchérent un asyle
» contre le Tyran. Il y en eut deux qui pas-
» sérent dans l'Isle d'Eubée; les deux autres
» se refugiérent dans celle d'Andros près de
» leur frere. Aussitôt une troupe d'hom-
» mes armés entra dans ses Etats, & on le
» menaça de mettre tout à feu & à sang, s'il
» ne livroit ses sœurs. La tendresse qu'An-
» dros avoit pour elles, céda enfin à la crain-
» te que lui donnoit l'armée ennemie, & il
» les remit entre les mains des Grecs; une
» frayeur si bien fondée peut lui servir d'ex-
» cuse : il n'avoit auprès de lui, pour défen-
» dre ses nouveaux Etats, ni Enée, ni Hec-
» tor, ces deux braves Guerriers qui ont
» résisté pendant dix ans à toute la puissance
» de la Gréce. Déja on préparoit des chaînes
» pour lier mes filles comme des Esclaves,

» lorsque levant les mains au Ciel, elles s'é-
» criérent ; divin Bacchus, soyez nous favo-
» rable, & ne nous abandonnez pas dans un
» besoin si pressant ! Leur priére fut écoutée,
» & le Dieu qu'elles venoient d'invoquer,
» les secourut : si toutefois c'est les avoir se-
» courues que de m'en avoir privé pour tou-
» jours. Il ne m'a jamais été possible de sça-
» voir par quel prodige elles furent méta-
» morphosées, & je ne sçaurois encore au-
» jourd'hui vous en parler avec quelque cer-
» titude. Tout ce que je sçai, c'est que leur
» corps fut revêtu de plumes, & qu'elles fu-
» rent changées en colombes, oiseaux con-
» sacrés à Vénus votre Epouse.

Anius & ses hôtes après s'être entretenus pendant le festin, de ces discours & d'autres semblables, se levérent de table, & se retirérent pour donner le reste de la nuit au repos. Le lendemain dès que le jour parut, Anchise & Enée consultérent l'Oracle d'Apollon, qui leur ordonna d'aller chercher leur ancienne mere, & les rivages d'où leurs Ancêtres étoient sortis. Anius qui les avoit accompagnés, les voyant prêts à mettre à la voile, signala sa magnificence par les présens qu'il leur fit. Anchise reçut un Sceptre, Ascagne son petit-fils, une veste & un Carquois, & Enée, un Vase que Thersés, qu'Anius avoit reçu autrefois dans son Palais, lui

avoit envoyé de Béotie. Ce Vase, gravé de la main d'Alcon, représentoit une Ville avec sept portes : ce qui faisoit assez connoître, quoique le nom n'y fût pas, que c'étoit celle de Thébes. On voyoit auprès de la Ville des préparatifs de Funérailles, un Tombeau, un bûcher allumé, des femmes ayant les cheveux épars & le sein découvert, marques de leur deuil & de leur affliction : des Nymphes fondant en larmes, des fontaines taries, des arbres languissans & dépouillés de leurs feuilles, & des troupeaux qui paissoient sur d'infertiles rochers. Au milieu de leur Ville, on appercevoit les généreuses filles d'Orion qui se dévouoient pour le salut de leur Patrie, avec une fermeté & un courage au-dessus de leur sexe. L'une paroissoit présenter la gorge à celui qui devoit l'immoler, pendant que l'autre s'enfonçoit un poignard dans le sein. Le peuple qu'elles venoient de sauver par ce Sacrifice, leur faisoit de magnifiques Funérailles, & le bûcher paroissoit placé dans l'endroit le plus éminent de la Ville ; & afin qu'un si beau sang ne pérît pas avec ces courageuses filles, on voyoit sortir de leurs cendres deux jeunes hommes avec des couronnes sur la tête, qui faisoient eux-mêmes les honneurs de la pompe funébre, & qui dans la suite portérent le nom de couron-

nés (*a*). Enfin, ce beau Vase, outre cette belle gravûre, étoit bordé de feuilles d'Acanthe (*b*), en relief, entrelassées les unes dans les autres, & rehaussées d'or. Les présens qu'Anchise & Enée firent à Anius, n'étoient ni moins beaux ni moins précieux, que ceux qu'ils venoient d'en recevoir. Ils lui donnérent une boëte à mettre de l'encens, une patere, & une Couronne d'or enrichie de pierres précieuses. Comme ils sçavoient que les Troyens tiroient leur origine de Teucer, ils allérent d'abord dans l'Isle de Créte; mais n'ayant pû s'accoutumer à l'air du Pays, ils remirent à la voile peu de temps après, pour aller en Italie. Une tempête les ayant obligé de relâcher dans un Port des Isles Strophades, ils furent effrayés à la vûe des Harpies qui y habitent, & se remirent promptement en mer. Après avoir passé Dulichie, Ithaque & Samos, Isles qui obéïssoient à Ulysse (*c*), ils arrivérent à la hauteur d'Ambracie, lieu devenu célébre

(*a*) Les Grecs les nomment pour la même raison *Stephani*.

(*b*) L'Acanthe est un Arbuste qui porte des fleurs & des épines, dont les feuilles servent d'ornement dans les Corniches des Colonnes d'ordre Corinthien; on le nomme vulgairement la Plante Oursine.

(*c*) Le Poëte ajoûte *Neritiasque domos*, ce qui a fait croire qu'il avoit voulu parler de Néritis Ville du Promontoire de Leucade; mais je prouve dans un autre endroit, sur l'autorité de Strabon, que Néritus étoit aussi un Rocher de l'Isle d'Ithaque, & c'est de ce Rocher qu'Ovide parle ici, car Leucade n'obéïssoit pas à Ulysse.

pour avoir excité une grande dispute entre les Dieux; & si connu aujourd'hui par le nom d'Apollon Actiaque qu'il porte depuis ce temps-là. Ils apperçurent aussi le rocher qui cache l'arbitre de cette querelle, qui fut métamorphosé, pour avoir donné la préférence à Apollon sur les autres Dieux. Ils virent aussi Dodone devenue si fameuse par les chênes qui y rendoient des Oracles, & la Chaonie, où les enfans du Roy Molosse avoient été changés en oiseaux pour être garantis d'un incendie qui alloit les faire périr.

Explication des Fables IX. X. & XI.

ANIUS qui étoit en même temps Roy de Délos & Prêtre d'Apollon, ainsi que Virgile nous l'apprend (*a*), *Rex Anius, Rex idem hominum, Phœbique Sacerdos*, tiroit son origine de Cadmus par sa mere Rheo, fille de Stephilus. Cette Princesse, selon Diodore de Sicile (*b*), ayant eu quelque galanterie, son pere l'exposa sur la mer, dans une barque qui aborda à Délos, où elle accoucha d'Anius, qui dans la suite devint Roy de cette Isle (*c*). Anius eut de sa femme Doripe trois filles qui furent extrêmement ménageres, & qui profitant des offrandes qu'on portoit au Temple d'Apollon, en avoient fait de grands magasins. Les Grecs, pendant le siége de Troye, envoyérent Palaméde à Délos pour demander des vivres au

(*a*) *Æneid. Lib. III.* (*b*) *Lib. V.*

(*c*) Ovide dit que c'étoit à Delphes; mais tout le monde convient qu'Anius étoit Roy & Prêtre à Délos.

Grand-

Grand-Prêtre, & l'obligérent même de donner ses filles en ôtage. Dans la suite ces Princesses trouvérent le moyen de s'échaper, & on dit que Bacchus leur parent du côté de Cadmus, les avoit changées en Pigeons. On pourroit, pour expliquer la Fable qui dit que ces Filles changeoient tout ce qu'elles touchoient en vin, en blé & en huile, dire qu'elle n'a d'autre fondement que leur œconomie; mais Bochart (*a*) en tire le dénouement de leurs propres noms, Œno, Spermo & Elaïs, qui dans l'ancienne langue des Phéniciens, signifioient du vin, du blé, & de l'huile; *hunc Anium*, dit ce sçavant homme, *ducta Doripe genuisse tres Oenotropas, Oeno, Spermo & Eliadem, quibus Bacchus id impertivit, ut pro nominum ratione, vinum, semina & oleum consequerentur. Fabula dedit occasionem magna vini, frumenti & olei copia ab Anio sacerdote Apollinis in Græcorum castra submissa.* Virgile, dans l'endroit que j'ai cité, raconte comment Enée aborda à l'Isle de Délos, où il fut très-bien reçu d'Anius, qui avoit toute sorte de raisons de n'aimer pas les Grecs.

Parmi les Fables que rapporte Ovide, il y en a qui sont liées à ces grands événemens de l'Histoire fabuleuse, tant chantée par les anciens Poëtes: d'autres qui sont des faits détachés, qu'il trouve l'art de mêler dans sa narration. Telle est l'Histoire des filles d'Orion qui s'offrirent pour le salut de leur patrie, dans l'occasion dont je vais parler. Du temps d'Orion la Peste affligea la Ville de Thebes. On alla consulter l'Oracle, ressource ordinaire dans les grandes calamités, & on eut pour réponse que la contagion cesseroit lorsque deux Princesses du sang Royal auroient été immolées à la colére des Dieux. Les deux filles du Roy se présentérent à l'Autel, elles furent immolées, & le Ciel s'appaisa. Cet

(*a*) *Chan. Lib. I Cap. XIV.*

exemple donna tant d'émulation aux jeunes Thébains, que de lâches & efféminés qu'ils étoient, ils devinrent des hommes braves & pleins de courage, c'est ce qui fit dire dans la suite que les cendres de ces généreuses Filles avoient véritablement formé des hommes.

Notre Poëte continue ici de suivre Enée dans son Voyage, & cela pour débiter les Fables qui se trouvent sur sa route, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce Héros, après avoir quitté l'Isle de Délos, fit voile à celle de Créte, où il ne demeura pas long-temps. De-là il côtoya l'Ionie, passa près des Strophades, où il n'osa s'arrêter à cause des Harpies qui y habitoient (a) ; il vit de loin Dulichie, Ithaque & Samos ; & continuant toujours à suivre cette côte, il apperçut la ville d'Ambracie pour laquelle les Dieux avoient autrefois combattu ; & ce rocher fameux en quoi avoit été changé l'arbitre de ce différend qui l'avoit jugé en faveur d'Hercule. Comme Ovide ne touche cette Fable qu'en passant, il est à propos de la faire un peu mieux connoître. La Ville d'Ambracie est dans cette partie de l'Epire qui est voisine du Golphe qui porte le même nom ; près de-là est le Promontoire d'Actium, fameux par le Temple d'Apollon, & par la bataille navale d'Auguste contre Marc-Antoine : ce lieu qui a changé de nom s'appelle aujourd'hui Larte. Antonius Liberalis (b) sur l'autorité de Nicandre, rapporte qu'Apollon, Diane & Hercule avoient autrefois combattu pour cette Ville, qu'ils s'en étoient rapportés au jugement de Cragaleus, & que ce Juge ayant décidé en faveur d'Hercule, Apollon irrité de cette décision l'avoit métamor-

(a) La Fable des Harpies a été expliquée dans la Fable des Argonautes.

(b) *Met. IV.*

phosé en rocher. Cette Fable peu connue & sur laquelle les Interprétes d'Ovide gardent un profond silence, nous apprend, si je ne me trompe, que les habitans d'Ambracie voulant consacrer leur Ville à l'une de ces trois Divinités, Cragaleus avoit décidé qu'il falloit préférer Hercule à Apollon & à Diane; c'est-à-dire, les travaux militaires aux Sciences & aux beaux Arts; on ajoûta qu'Apollon l'avoit changé en rocher; peut-être parce qu'il périt près du Promontoire sur lequel étoit le Temple de ce Dieu, ou qu'on voulut marquer par-là sa stupidité.

Après avoir traversé le Golphe d'Ambracie, Enée vit le Pays si fameux par l'Oracle de Dodone, & la Chaonie où les enfans de Molossus échapérent des flammes par le moyen des aîles que les Dieux leur avoient données. Voici encore deux Fables qu'il faut expliquer. Commençons par la derniére, qui est peu importante. Antonius Liberalis est le seul, je croi, qui en parle (a) & ce qu'il en dit ne nous donne pas beaucoup de lumiéres. Munichus, dit-il, Roy des Molosses avoit trois fils, Alcandre, Megaletor, & Philæus, & une fille nommée Hypéripe. Des voleurs ayant mis le feu au Palais de leur Pere, Jupiter les changea en oiseaux. Ce qui veut dire, sans doute, que ces trois Princes se sauvérent contre toute sorte d'apparence, des flammes qui consumérent la maison Royale.

Pour ce qui regarde l'Oracle de Dodone, je suis si effrayé de la confusion & de la variété qui régnent sur ce sujet parmi les Anciens, que je serois tenté de n'en rien dire ici. Je pourrois même renvoyer les curieux à ce qu'en ont écrit *Van Dale*, *dans son Histoire des Oracles* (b) & M. Paul-

(a) *Met. Cap. XIV.* (b) *Page* 198. & suivantes.

mier de Grantemenil dans la Description de la Grece (*a*), & sur-tout Pausanias qui en parle en plusieurs endroits. Cependant pour la satisfaction de ceux qui n'aiment pas à voir des passages Grecs & Latins entassés les uns avec les autres, je vais rapporter ce qu'il y a de plus important sur cette matiére Silius Italicus (*b*) raconte que deux Colombes s'étant envolées de Thébes en Egypte, il y en eut une qui alla dans la Libye, où elle donna lieu à l'établissement de l'Oracle de Jupiter Ammon: l'autre s'étant arrêtée sur un chêne dans la Chaonie, apprit aux Pélasges qui y habitoient, que l'intention de Jupiter étoit qu'il y eût en cet endroit un Oracle, par lequel on pût apprendre ses volontés. Hérodote (*c*), qui long-temps avant l'Auteur que je viens de citer avoit bien compris, que ce qu'on avoit dit au sujet de l'établissement de cet Oracle n'étoit qu'une Fable, tâche à en développer l'origine. Il y eut autrefois, dit-il, deux Prêtresses de Thébes en Egypte qui furent enlevées par des Marchands Phéniciens: celle qui fut achetée par les Grecs, alla s'établir dans la Forêt de Dodone, & fit bâtir une petite Chapelle au pied d'un chêne, à l'honneur de Jupiter, où elle rendit des Oracles. Ce même Auteur ajoûte qu'on l'appella *la Colombe*, parce qu'étant étrangere, on n'entendoit pas son langage: à la fin elle apprit la Langue des Anciens Pélasges, & on publia là-dessus que la Colombe parloit: on alla même jusqu'à dire que c'étoit le Chêne lui même qui rendoit les Oracles.

Quoique cette maniére d'expliquer l'origine de cet Oracle soit assez naturelle, je crois cependant qu'on pourroit penser que quelques mots équivoques de la Langue Hébraïque ou Arabique, y ont

(*a*) *Page* 56. & suivantes (*b*) *Lib. III. de Bello punico secundo.* (*c*) *Lib. I.*

donné lieu. Dans ces deux Langues, des deux mots *Himan* & *Heman*, l'un veut dire un Prêtre, l'autre une Colombe (*a*); ceux qui trouvoient dans l'ancienne Histoire de la Gréce où les Phéniciens avoient laissé plusieurs Colonies, ces mots qu'ils n'entendoient qu'imparfaitement, préférant toujours ce qui tenoit du merveilleux, à ce qui ne présentoit qu'un sens naturel; au lieu de dire que c'étoit une Prêtresse qui avoit établi l'Oracle, publiérent qu'il devoit son origine à une Colombe, qui s'étoit arrêtée sur les chênes de Dodone. Bochart prétend que le mot πέλειαι vouloit dire aussi dans la même langue des Phéniciens, des Colombes ou des Femmes; mais M. l'Abbé Sallier dans une Dissertation qu'il a lûe à l'Académie, prouve qu'il ne faut pas avoir recours pour cela à la langue Phénicienne, & que dans la Dialecte des Peuples d'Epire où étoit l'Oracle dont nous parlons, ce mot signifioit une vieille Femme, aussi bien qu'une Colombe.

Quoi qu'il en soit, cet Oracle devint très-fameux dans la suite, & on en raconta une infinité de Fables. L'artifice avec lequel on y rendoit les réponses, avoit été compris de peu de personnes. Les Prêtres éloignoient ceux qui venoient le consulter du lieu obscur & ténébreux où ils l'avoient établi; & sur les réponses qu'ils entendoient on leur faisoit accroire tout ce qu'on vouloit. Voilà la véritable raison de la variété qui se trouve dans les descriptions que les Anciens nous en ont laissées. Selon quelques-uns, c'étoient les chênes eux-mêmes qui parloient ou bien des hêtres, ce qui fit donner à Jupiter l'épithéte de *Fagineus*; d'autres disent que c'étoient des Colombes; quelques-uns que c'étoient au bruit d'un ou de plusieurs chau-

(*a*) Voyez *Bochart. Chan. Lib. II. Cap. XI.*

drons qu'on apprenoit la volonté de Jupiter; & c'étoit un Proverbe parmi les Grecs, lorsqu'ils vouloient désigner un grand parleur, de dire, le *Chaudron de Dodone*.

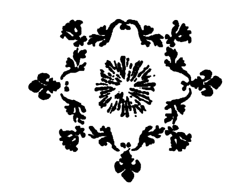
Comme Etienne de Byzance est de tous les Anciens celui qui a le mieux décrit l'artifice de ces chaudrons de Dodone, je vais rapporter ce qu'il en dit (*a*) sur l'autorité de Polemon, d'Aristide, de Tharrée & de Ménandre. Dans l'endroit de la forêt de Dodone, où Jupiter rendoit ses Oracles, il y avoit deux colomnes paralléles, & proches l'une de l'autre. Sur l'une de ces deux colonnes étoit un vase de bronze de la grandeur ordinaire des chaudrons de ce temps-là. Sur l'autre étoit un petit garçon (c'étoit sans doute un automate) qui tenoit un fouet d'airain à plusieurs cordes, faciles à mouvoir. Quand le vent souffloit, ce fouet étoit poussé contre le vase de bronze, & le faisoit résonner; & cela continuoit autant de temps que duroit le vent. Comme ce vent régnoit ordinairement dans la forêt, cet airain résonnoit presque toujours. Je dois ajoûter ici que c'est de ces chaudrons que la Forêt où étoit l'Oracle avoit pris le nom de Dodone, *dodo*, voulant dire un chaudron.

Strabon qui parle de cet Oracle (*b*) après avoir dit qu'il étoit desservi par trois Prêtresses, raconte l'Histoire qui donna lieu à y joindre deux Prêtres. Les Béotiens trahis par les Thraces qui les attaquérent pendant la tréve qu'ils avoient faite ensemble, allérent consulter l'Oracle de Dodone, & la Prêtresse leur répondit qu'ils réussiroient

(*a*) Ceux qui voudront consulter cet Article dans l'Auteur, doivent le lire dans le Catalogue de la Bibliothéque de Coislin, dressé par Dom Bernard de Montfaucon, où il est plus correct que dans les autres Editions.

(*b*) Page 277.

dans leur entreprise ; s'ils agissoient en impies. Les Envoyés soupçonnant que cette réponse captieuse avoit été dictée par les Pélasges, dont la Prêtresse descendoit, la firent brûler, & dirent qu'une action qui paroissoit si barbare étoit juste de quelque côté qu'on l'envisageât. Si la Prêtresse nous a voulu tromper, disoient-ils, elle a bien mérité ce châtiment ; si elle a parlé sincérement, nous réussirons, puisque l'Oracle se trouve accompli. Cette excuse ne fut point reçue. On prit les Envoyés & on les cita devant les deux autres Prêtresses. Mais comme ils firent voir qu'il étoit injuste de les livrer à deux personnes qui avoient tant de sujet de les haïr, on y joignit deux Prêtres qui furent établis pour Juges ; & ceux-ci, qui avoient obligation aux Béotiens d'une place qui alloit les enrichir déclarérent qu'ils étoient innocens. Depuis ce temps-là ceux de cette Nation qui venoient à l'Oracle, ne consultoient que les Prêtres.



FABLE XII.

ARGUMENT.

Polyphéme, le plus affreux des Cyclopes, jaloux d'Acis, qui aimoit Galatée, & qu en étoit aimé, l'assomme avec une roche, qu'il lui lança, & le sang de ce jeune Amant est changé en un grand fleuve qui a depuis porté son nom.

Enfin, après que la Flotte Troyenne eut côtoyé l'Isle des Phéaciens (a), qui abonde en toutes sortes de fruits délicieux, elle aborda en Epire près de Buthrote, où régnoit Hélénus qui avoit fait de cette Ville une petite Troye (b). Comme ce Prince possédoit l'art de lire dans l'avenir, il prédit aux Troyens tout ce qui devoit leur arriver pendant leur voyage, & ce fut pas ses conseils qu'ils allérent en Sicile. Cette Isle est remarquable par trois Promontoires. Celui de Pachine est du côté du Midi, celui de Lilybée vers le Couchant, & celui de Pélore, moins exposé aux vents que les deux autres, est au Septentrion.

(a) Corcyre ou Corfou dans le Golfe Adriatique.

(b) Il faut comparer ce Livre & le suivant avec le troisiéme de l'Enéïde, dans lequel on trouve toutes les Avantures qu'Ovide décrit ici.

Septentrion. Ce fut par ce côté-la que les Troyens poussés par un vent favorable, arrivérent la nuit au Port de Zancle. A droite de cette côte est le détroit de Scylla, & à gauche celui de Charybde, deux gouffres épouvantables. Charybde revomit les flots qu'elle a engloutis: Scylla, avec le visage d'une fille, a le reste du corps couvert de Chiens, qui font entendre des hurlemens effroyables. Si l'on ne doit point regarder comme autant de fictions ce que les Poëtes ont avancé, Scylla fut autrefois la plus belle & la plus aimable de toutes les Nymphes. Une foule d'Amans avoit cherché à lui plaire; mais elle n'avoit eu pour eux que de la cruauté & du mépris; & tout son plaisir consistoit à s'en divertir avec les Nymphes ses compagnes. » Il vous sied bien, lui dit un » jour Galatée en soupirant, & dans le temps » que Scylla la peignoit; il vous sied bien de » parler comme vous faites de vos Amans & » de rire ainsi à leurs dépens. Ceux à qui » vous aviez inspiré de tendres sentimens » étoient du moins des personnes polies & » traitables, & vous pouviez être cruelle » impunément; mais moi, fille de Nérée & » de Doris, & sœur de tant de Néréydes » toujours disposées à me secourir, je n'ai » pû me dérober aux poursuites d'un affreux » Cyclope, qu'en me précipitant sous les

» Flots. « Les soupirs de Galatée & ses larmes l'empêchérent de poursuivre son discours. Ne dissimulez rien, lui dit Scylla en essuyant ses yeux, vous pouvez me dire tout ; je suis discrette, & vous n'avez rien à craindre d'une personne qui vous est aussi attachée que je la suis. » Acis, reprit Galatée, qui devoit » le jour à Faune & à la Nymphe Symethe, » faisoit toutes les délices de ces deux Epoux. » Il étoit beau, aimable, bien fait. A l'âge de » seize ans il commença à s'attacher à moi. » Uniquement occupé du soin de me plaire, » il me cherchoit sans cesse, me suivoit par- » tout. Polyphéme avoit aussi pour moi les » mêmes empressemens, & si vous me de- » mandiez si je n'avois pas autant de haine » pour le Cyclope, que d'amour pour Acis, » je vous répondrois que cela étoit bien égal, » Je haïssois autant l'un que j'aimois l'autre. » Amour, que ton pouvoir est grand & ton » empire absolu ! Cet affreux Cyclope, » l'horreur même des Antres & des Forêts, » ce barbare, qui violant les droits de l'hos- » pitalité, égorgeoit ceux qui arrivoient » chez lui ; qui mettoit toute sa gloire à mé- » priser les Dieux ; Polyphéme ressentit lui- » même ta puissance. Touché de mes char- » mes, il oublioit son troupeau, & ne se » plaisoit plus dans les cavernes où il avoit » coutume d'habiter auparavant. Il com-

mença même alors à prendre quelque soin de sa personne. Après avoir peigné avec un rateau les plus vilains cheveux du monde, & s'être rasé avec une faulx, il se regardoit avec plaisir dans une fontaine. Moins cruel & moins farouche, il n'étoit plus avide de sang & de carnage; & les vaisseaux passoient impunément le long des côtes. Cependant Téléme*, ce Devin célébre, qui tiroit du vol des Oiseaux des augures infaillibles, étant venu trouver le Cyclope dans les cavernes du Mont Etna, lui prédit qu'Ulysse viendroit un jour lui arracher l'œil qu'il avoit au milieu du front. Devin le plus insensé & le plus extravagant qui fut jamais, lui dit Polyphéme en se moquant de lui, cet œil n'est plus à moi, elle me l'a arraché, méprisant ainsi une prédiction, qui dans la suite ne se trouva que trop véritable. Cependant l'amoureux Cyclope couroit tout le jour pour me chercher, & la nuit, lorsqu'il étoit épuisé de fatigue, il alloit se reposer dans son antre. Sur le rivage s'éléve un rocher, qui avance fort avant dans la Mer, & qui est sans cesse battu des Flots qui l'environnent. Polyphéme, sans songer à son troupeau, qu'il laissoit paître dans les

* Ce Devin, selon Homére, *Odyss. Livre IX.* étoit fils d'Emède, & selon Hygin, *Fable CXXV.* d'Eurymus.

» campagnes voisines, monta un jour sur ce
» rocher, s'y assit, & après avoir quitté sa
» houlette, qui étoit un Pin, dont on auroit
» pû faire un mât de vaisseau, il prit sa flûte
» qui étoit composée de cent tuyaux & se
» mit à en jouer. Tout le rivage, la mer &
» les montagnes voisines retentirent au
» bruit de cet horrible instrument. Comme
» j'étois cachée sous ce rocher avec Acis,
» que je tenois embrassé, je ne perdis pas un
» mot de sa chanson, & je l'ai bien retenue.
» Galatée, disoit-il, est plus blanche que les
» feuilles de Troesne *, sa taille est plus droi-
» te qu'un Aulne; son teint plus brillant
» qu'une prairie émaillée des plus belles
» fleurs; plus éclatant que le verre, elle a
» tout le poli des plus belles écailles; elle
» est plus agile & plus vive qu'un jeune che-
» vreau; plus agréable que le Soleil durant
» l'hyver, & que la fraîcheur de l'ombre
» pendant les plus grandes chaleurs; plus
» belle qu'une pomme qui pend encore à
» l'arbre; elle a plus de majesté que le plus
» beau Plane; plus luisante que la glace,

* Le Troesne est un Arbuste dont les feuilles sont vertes & les fleurs d'un blanc pâle: C'est de ces fleurs que Virgile dans ses Eclogues dit, *Alba Lygustra cadunt*. Polyphême qui ne regarde pas de si près, compare la blancheur de Galatée aux feuilles de cet Arbuste. Les Traducteurs qui ont fait dire à ce Cyclope que la Nymphe étoit plus blanche que le Lys, n'ont pas fait attention qu'Ovide ne met dans sa bouche que des choses également ridicules & grossiéres.

» elle a plus de saveur que le raisin, lorsqu'il
» est mûr. Sa peau est plus douce que la plu-
» me du Cygne & que le lait caillé. Ah!
» cruelle Galatée, si tu ne me fuyois point,
» je te trouverois mille fois plus agréable
» que le plus beau Jardin. Non; Galatée est
» plus féroce qu'un Taureau indompté,
» plus dure qu'un vieux chêne, plus trom-
» peuse & plus inconstante que l'onde; plus
» souple que l'ozier, plus insensible que les
» rochers; plus emportée qu'un torrent. El-
» le a plus de vanité que le Paon, plus de
» violence que le feu. Elle est plus rude &
» plus piquante que les chardons & les épi-
» nes; plus féroce qu'une Ourse qui a ses pe-
» tits, plus sourde que les flots agités; plus
» redoutable qu'un Serpent sur lequel on
» auroit marché, & (ce que je voudrois
» bien qu'elle ne fût pas,) elle est plus légé-
» re qu'un Cerf qui fuit devant une meute
» de chiens, plus volage que le vent & les
» Zéphyres. Hélas! Galatée, si vous me con-
» noissiez mieux, vous vous repentiriez sans
» doute de m'avoir évité avec tant de soin;
» & vous ne voudriez jamais vous séparer de
» moi; je suis le maître de ces cavernes
» agréables, où l'on ne ressent ni la chaleur
» pendant les ardeurs de l'Eté, ni le froid
» dans les Hyvers les plus rigoureux. Les
» arbres que je posséde, sont chargés des

» plus beaux fruits. J'ai des raisins jaunes
» comme de l'or ; j'en ai des rouges, & c'est
» pour vous que je les réserve. Vous pour-
» rez vous même, lorsque vous serez mon
» épouse, cueillir dans les bois autant de
» fraises que vous en voudrez ; les cormes,
» les prunes ne vous manqueront pas ; j'en
» ai de toutes sortes, & de si belles que les
» fruits que l'on contrefait avec de la cire,
» ne sont pas plus beaux. Vous ne manque-
» rez ni de châtaignes, ni des autres fruits
» qui naissent sur les Arbrisseaux. Tout sera
» pour vous. Ces troupeaux que vous voyez
» paître sur ce rivage sont à moi ; j'en ai d'au-
» tres dans les vallées voisines, dans les bois,
» dans les cavernes de ces montagnes. Si
» vous m'en demandiez le nombre, il ne me
» seroit pas possible de vous le dire. C'est
» être pauvre que de pouvoir compter ses
» troupeaux. Pour ce qui est de leur bonté,
» ne m'en croyez pas sur ma parole ; voyez
» vous-même, que les brebis peuvent à pei-
» ne marcher, tant elles ont de lait. Avec
» cela mes Bergeries sont remplies d'A-
» gneaux, j'en ai d'autres où sont les jeu-
» nes Chevreaux. J'ai du lait en abondan-
» ce ; on en boit une partie, & de l'autre on
» fait du fromage. Lorsque vous serez avec
» moi, vous aurez non seulement de ces ba-
» gatelles qui servent d'amusement, & qu'il

» eſt aiſé de trouver, des Daims, des Lié-
» vres, des Chevreuils, des Pigeons, & de
» petits oiſeaux : mais je vous garde encore
» pour vous divertir deux petits Ours, que
» je trouvai derniérement ſur ces Monta-
» gnes, & qui ſe reſſemblent ſi parfaite-
» ment, qu'il n'eſt pas poſſible de les diſtin-
» guer l'un de l'autre. Dans le temps que je
» les trouvai : Voilà, dis-je, un préſent digne
» de Galatée. Paroiſſez donc, charmante
» Nymphe, ſortez du ſein des eaux, & ne
» marquez pas tant de mépris pour les biens
» que je vous offre. Certainement je me con-
» nois bien ; je me ſuis vû ces jours paſſés
» dans une fontaine, & je ne manque point
» d'agrémens. Contemplez, je vous prie, la
» grandeur de ma taille. Ce Jupiter qu'on
» nous dit être dans le Ciel, n'en a pas aſſuré-
» ment une pareille. J'ai une forêt de che-
» veux qui ombragent mon viſage & cou-
» vrent mes épaules. Ne croyez pas que le
» poil dont je ſuis couvert ſoit une difformi-
» té : un arbre ſans feuilles n'eſt point beau :
» un cheval qui n'a point de crins, n'a nul
» agrément : les troupeaux ont leur toiſon,
» & les plumes embelliſſent les oiſeaux : la
» barbe & le poil font le même agrément
» dans l'homme. A la vérité je n'ai qu'un œil,
» que je porte au milieu du front ; mail il eſt
» d'un grandeur proportionnée. Hé ! quoi,

» le Soleil, à qui rien n'eſt caché, en a-t-il
» plus d'un ? Ajoutez à tous ces avantages
» que Neptune de qui je reçus la lumiére,
» eſt le Souverain des mers où vous faites
» votre demeure ; c'eſt lui que je vous don-
» nerai pour Beau-Pere. Belle Nymphe,
» ſoyez ſenſible à mes maux, je n'aime que
» vous ; & ce Polyphéme qui brave le Ciel
» & les Dieux, vous adore, charmante Né-
» réyde ; vous êtes ſa ſeule Divinité, & il
» redoute plus votre courroux que Jupiter
» & ſa foudre. Encore ſi la cruelle avoit
» pour tout le monde la même indifférence
» qu'elle a pour moi, ſa fierté me feroit
» moins inſupportable ; mais qu'au mépris
» de Polyphéme, elle ſe laiſſe enflammer
» pour Acis, ah ! c'eſt ce qui me déſeſpére.
» Que ce jeune téméraire ſe vante de ſa
» beauté & de ſes charmes ; qu'il te plaiſe
» même, cruelle Galatée, je le veux, mais
» s'il tombe jamais entre mes mains, je lui
» ferai connoître ce que peut un rival outra-
» gé. Je lui arracherai les entrailles : je diſ-
» perſerai au milieu de la campagne ſes
» membres encore palpitans : je les jetterai
» dans la mer, afin que tu puiſſes joüir,
» cruelle, de cet affreux ſpectacle. Car enfin
» je brûle d'amour pour toi, & le feu qui
» me dévore s'augmente encore par tes mé-
» pris. Je ſens dans mon cœur toutes les

„ flammes du Mont Etna, & tu n'en es „ point touchée, barbare. « Après avoir ainsi exprimé ses plaintes & ses regrets, Polyphéme se leva (car de l'endroit où j'étois, je voyois tout ce qu'il faisoit,) & plus féroce qu'un Taureau à qui on vient d'arracher une Génisse, il se mit à courir à travers les Bois & les Montagnes. Dans ces entrefaites il nous apperçut, Acis & moi, dans le temps que nous nous en défions le moins. „ Ah! s'écria-t-il, ce sera aujourd'hui du „ moins la derniére fois que vous vous serez „ vûs. Le cri qu'il poussa en cette occasion fut tel qu'on pouvoit l'attendre du Cyclope irrité, & tout le Mont Etna en retentit. Effrayée, je me jette dans la mer, pendant qu'Acis qui avoit pris la fuite, s'écrioit, „ Galatée, chére Galatée, accourez à mon „ secours. Faune, recevez dans les eaux où „ vous regnez un malheureux prêt à périr. « Cependant le Cyclope qui le poursuivoit vivement, ayant arraché un rocher d'une grosseur immense, le jetta sur cet amant infortuné, & quoiqu'il ne fût atteint que par une des extrémités de cette lourde masse, il en fut cependant accablé. Je fis dans cette triste occasion ce qui étoit en mon pouvoir: ce fut de ramener mon amant à sa premiére origine *. C'étoit-là tout ce que le Destin

* Acis étoit Fils d'une Nymphe des Eaux.

me permettoit. L'eau qui commença à couler sur cette roche, étoit d'abord couleur de pourpre, un moment après elle parut de l'eau trouble, enfin elle s'éclaircit entiérement. Le rocher s'entr'ouvrit, il en sortit des roseaux, & l'eau qui couloit par ses ouvertures, faisoit entendre un doux murmure. Mais quel prodige! du fond de cette nouvelle source, on vit sortir un jeune homme, couronné de roseaux, & qui ressembloit parfaitement à Acis, seulement il avoit la taille plus majestueuse, & le visage de couleur bleue. C'étoit Acis lui-même changé en Fleuve, qui a conservé son nom.

Explication de la douziéme Fable.

HOMERE qui parle fort au long de Polyphéme & des Cyclopes dans le neuviéme Livre de l'Odyssée, ne dit rien de l'Avanture que décrit notre Poëte d'après Théocrite, qui avoit traité ce sujet avec cette grace & cette naïveté, qui lui sont propres. Ovide dont l'imagination étoit extrêmement féconde, ajoute toutes les circonstances qui pouvoient embellir le contraste que formoit la jalousie d'un amant si différent du jeune & bel Acis. Ainsi grossissoient les Fables en passant par les mains des Poëtes. Quoique quelques Auteurs ayent prétendu qu'Acis étoit un jeune Sicilien, qui se voyant méprisé de la belle Galatée, dont il étoit amoureux, s'étoit jetté de désespoir dans le Fleuve, qui porta son nom dans la suite; je suis cependant persuadé que ce Roman n'a aucun fondement dans l'Histoire, & je crois avec le sçavant Bochart

(a) que le Fleuve Acis qui sortoit du Mont Etna fut ainsi nommé à cause de la rapidité de ses eaux. Le Scoliaste de Théocrite (b), & Eustathe (c) donnent lieu à cette conjecture, puisqu'ils disent que ce Fleuve fut ainsi nommé parce que son cours ressembloit à une fléche, & ce qui ne laisse aucun lieu d'en douter, c'est que parmi les Grecs ἀκὶς veut dire la pointe d'une fléche. Tout cela est dérivé du mot Syrien *Achis*, ou de l'Hébreu *Hachis*, qui signifient *vitesse*, *rapidité*. Mais sans m'arrêter davantage à ces étymologies, qui ne sont pas du goût de tout le monde, je vais dire sur Polyphéme & sur les Cyclopes quelque chose de plus satisfaisant.

Homére (d) après avoir raconté de quelle maniére Ulysse revenant du Pays des Lotophages, aborda sur les côtes qu'habitoient les Cyclopes, décrit les mœurs de cet ancien peuple de la Sicile. C'étoient, selon ce sçavant Poëte, des gens superbes qui ne se soumettoient à aucune Loi. Contens de ce que la Providence leur fournissoit, ils ne semoient ni ne plantoient, se nourrissant seulement des fruits que la terre produit sans être cultivée. Ils ne tenoient point, comme les autres peuples, d'Assemblées pour déliberer sur les affaires publiques, & ne se gouvernoient point par ces Loix qui réglent les mœurs & la police. Eloignés des Villes, ils habitoient les antres & les montagnes; indépendans les uns des autres, chacun d'eux gouvernoit sa famille, & régnoit sur sa femme & sur ses enfans. La vie pastorale, si honorable dans ces anciens temps, faisoit toute leur occupation. C'étoient au reste des hommes d'une taille monstrueuse, & qui n'avoient qu'un œil au milieu du

(a) *Chan. Lib. I. Cap. XXV.* (b) *Sur la premiére Idylle.* (c) *Sur le seiziéme livre de l'Iliade.* (d) *Odyss. Lib. IX.*

front. Polyphéme le plus fameux des Cyclopes étoit un monstre étonnant, c'est toujours d'après Homére que je parle; il ne ressembloit point à un homme, mais à une haute montagne. Sa houlette étoit faite d'un chêne qu'il avoit coupé; & il avoit assez de force pour lancer des rochers d'une grosseur énorme, comme le dit Ovide. Cette description des Cyclopes ne doit pas passer pour une Fable, si l'on en excepte quelques circonstances que j'expliquerai dans la suite. Thucydide (*a*) convient qu'ils étoient les premiers habitans de la Sicile, & Cluvier, un de nos plus exacts Géographes, avoue que tous les Anciens sont en cela d'accord avec Homére. Comme on ignoroit leur origine, on publioit qu'ils étoient enfans de Neptune: ce qui veut dire qu'ils étoient venus par mer s'établir dans la Sicile. Le sçavant Bochart croit qu'ils y entrérent environ un siécle après Phaleg; & si nous en croyons l'Abréviateur de Trogus (*b*), ils posséderent cette Isle jusqu'au temps de Cocalus, Prince, qui, comme je l'ai dit ailleurs, vivoit du temps de Minos second. Mais cet Auteur abandonne ici l'autorité d'Homére, qui met les Cyclopes dans la Sicile du temps d'Ulysse & quelques années après la prise de Troye.

Les Cyclopes habitoient la partie Occidentale de cette Isle, près de Lilybée & de Drépane; & c'est de-là même qu'ils ont tiré leur nom, comme Bochart l'a fort heureusement remarqué (*c*), les Cyclopes, dit-il, ont été ainsi nommés du Phénicien *Chek-lub*, par contraction pour *Chek-lelub*, c'est-à-dire, le Golphe de Lilybée; ainsi les habitans de ce canton furent nommés par les Phéniciens qui vinrent s'établir en Sicile quelques siécles après, les *Chek-le-lub*, d'où les Grecs formérent dans la suite le nom de Cyclopes, & parce

(*a*) *Lib. II.* (*b*) *Lib. IV.* (*c*) *Chan. Lib. I. Cap. XXX.*

que dans leur langue le mot κύκλος, qui y a quelque rapport, signifie rond, ils publierent que les Cyclopes étoient ainsi nommés parce qu'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front, & que cet œil, d'une grandeur porportionnée à la taille de ces Géans, étoit rond : ce que Virgile (a) exprime si bien dans ce vers ;

Argolici clypei & Phœbeæ lampadis instar.

Comme les Cyclopes étoient extrêmement féroces, & peut-être même d'une taille monstrueuse, on débita encore à leur sujet plusieurs autres Fables. On les fit passer pour de vrais Anthropophages ; ce qui peut être pris à la lettre, ou dans un sens qui marque leur extrême cruauté. Ils habitoient assez près du Mont Etna ; voilà ce qui les fit passer pour les forgerons de Vulcain ; & sur cet article les Poëtes se donnérent l'essor. Virgile (b) les nomme *Ætnæos Cyclopas*, & les représente forgeant la foudre de Jupiter. D'autres ajoûtent que c'étoient eux qui avoient armé les Dieux, qu'ils avoient donné la foudre à Jupiter, le Casque à Pluton, & le Trident à Neptune. On n'en demeura pas là ; Stace leur attribue la structure des murs d'Argos ; Virgile (c) celle de l'enceinte & des portes des Champs Elysées, & Aristote les regarde comme les premiers qui bâtirent des tours ; ces trépieds qui marchoient d'eux mêmes, dont parle Homére, étoient aussi l'ouvrage des Cyclopes.

Polyphéme le plus fameux de tous est représenté par les Poëtes, comme un Monstre horrible.

(a) *Æneid. Lib. III. vers. 637.* (b) *Æneid. Lib. XI.*
(c) *Æneid. Lib. VI.*

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum (a).

Et Ovide, dans la Fable qu'on vient de lire, en fait un portrait tout-à-fait singulier. Toutes ces idées sont tirées d'Homére, & ont leur fondement dans l'Histoire. Si nous en croyons Diodore (*b*) & Tzetzès, Polyphéme étoit Roy d'une partie de la Sicile du temps qu'Ulysse y aborda. Ce Prince s'étant fait aimer d'Elpe, fille de ce Cyclope, la lui enleva. Les Lestrygons, peuple voisin des Etats de Polyphéme, l'ayant poursuivi, l'obligerent à abandonner sa conquête, & Elpe fut rendue à son Pere. Ulysse qui racontoit aux Phéaciens cette avanture, en supprimoit adroitement les circonstances qui ne lui étoient pas honorables, & débitoit à ce Peuple grand amateur de contes frivoles, les Fables les plus absurdes, au sujet des Cyclopes, qui apparemment leur étoient fort peu connus.

(*a*) *Virg. Æneid. Lib. III. vers.* 658. (*b*) *Lib. IV.*



FABLE XIII.

ARGUMENT.

Glaucus, Pêcheur célèbre, ayant vû des poissons, qu'il avoit laissés sur l'herbe, reprendre de nouvelles forces, & sauter dans l'eau, voulut lui-même éprouver la vertu de cette herbe, & en ayant mis dans sa bouche, il devint dans le moment insensé & furieux, & se jetta dans la mer, où il fut métamorphosé en Dieu Marin, & étant devenu amoureux de Scylla, il lui fait le récit de son changement.

DÈS que Galatée eut fini son Histoire, les Nymphes qui l'accompagnoient, rentrérent dans la mer, & Scylla qui n'osoit s'exposer à la merci des flots s'amusoit à courir sur le rivage, & quand elle étoit fatiguée, elle entroit dans quelque grotte, au bord de la mer, pour s'y rafraîchir, & s'y baigner. Un jour, Glaucus, nouvel habitant des Eaux, & qui n'avoit été changé en Dieu Marin que depuis peu de temps, l'apperçut & en devint amoureux. Elle prit la fuite, malgré tout ce qu'il put lui dire pour l'arrêter, & la crainte lui donnant des aîles, elle monta sur un rocher escarpé, qui domine sur la mer, où se croyant en

sûreté, elle se mit à regarder avec attention l'objet dont la vûe l'avoit frappée, ne sçachant si c'étoit un monstre ou un Dieu de la mer. Elle admiroit sa couleur ; les cheveux qui lui couvroient les épaules, & descendoient jusqu'aux reins, & la partie inférieure de son corps, qui se terminoit en queuë de poisson. Glaucus qui pénétra le sujet de sa surprise, s'étant appuyé contre le rocher, lui parla ainsi : „ Belle Nymphe, celui que „ vous voyez n'est point un monstre, ni une „ bête féroce ; je suis une Divinité des eaux. „ Protée, Triton, ni Palémon ne sont pas „ plus puissans sur la mer, que je le suis. Il „ faut vous avoüer cependant, que je ne „ joüis que depuis peu de temps des priviléges des Immortels. J'étois homme auparavant. Pêcheur célébre de la Ville d'Anthédon, je n'aimois que les eaux. Occupé „ d'un exercice qui faisoit tout mon plaisir, „ j'étois continuellement sur le bord de la „ mer avec mes filets, ou assis avec une ligne „ sur quelque rocher. Près du rivage où je „ faisois mon séjour ordinaire, est une prairie, dont un côté est arrosé des flots de la „ mer, l'autre est toujours couvert de fleurs „ & de verdure. Les chévres, les brebis, ni „ les autres troupeaux n'y sont jamais entrés, les abeilles même n'y viennent point „ ramasser le suc des fleurs dont elle est „ émaillée.

» émaillée. On n'en a cueilli aucune pour
» faire des couronnes ou des guirlandes, &
» la faulx les a toujours épargnées. Je fus le
» premier qui m'assis sur cette charmante
» prairie, & tandis que je faisois sécher mes
» filets, que je comptois le poisson que je
» venois de prendre, & que je le jettois sur
» l'herbe, je fus frappé d'un prodige qui
» doit vous paroître incroyable, & qui a
» tout l'air d'une fable: mais quel intérêt
» aurois-je à vous en imposer? A peine ces
» poissons avoient touché l'herbe, qu'ils
» commencérent à se remuer & à sauter avec
» la même vivacité, que s'ils eussent été dans
» l'eau. Pendant que j'admirois un prodige
» si nouveau & si inoüi, ils se jettérent tous
» dans la mer. Saisi d'étonnement, & ne
» sçachant si je devois attribuer cette mer-
» veille à quelque Dieu, ou à la vertu de
» l'herbe de cette prairie, je me disois en
» moi-même, seroit-il possible, que cette
» herbe eût une qualité si surprenante? J'en
» cueillis dans le moment, je la portai à la
» bouche, & je la mâchai. Dès que j'en eûs
» avalé, je sentis mon cœur & mes entrailles
» palpiter; & il me prit tout à coup un si
» grand désir de changer de nature, qu'il
» ne me fut pas possible d'y résister plus long-
» temps. Adieu, m'écriai-je, adieu pour la
» derniére fois, terre que j'abandonne, & en

» disant ces mots, je me précipitai dans la
» mer. Les Dieux qui l'habitent, touchés de
» compassion, me reçurent parmi eux, &
» priérent l'Ocean & Thétys de me dépouil-
» ler de tout ce que j'avois de terrestre & de
» mortel. Je fus purifié par ces deux Divini-
» tés, qui m'ordonnérent de répéter neuf
» fois des paroles mystérieuses qu'on m'ap-
» prit, & de me plonger dans cent riviéres.
» A peine avois-je reçu cet ordre, que je vis
» sortir de leurs sources cent fleuves, qui
» me passérent tous sur la tête. Ce que je
» viens de vous raconter jusques-là, est cer-
» tain, & je m'en ressouviens parfaitement;
» ce qui m'arriva dans la suite, je ne sçaurois
» vous le dire: interdit, comme hors de
» moi-même, je n'en eus aucune connois-
» sance. Ce que je sçai, c'est qu'ayant repris
» mes sens, je me trouvai tout autre que
» je n'étois auparavant, soit pour le corps,
» soit pour l'esprit. Ce fut alors que j'ap-
» perçus pour la premiére fois cette barbe
» verte, que vous me voyez, ces longs che-
» veux qui nagent dans l'eau, ces larges
» épaules, ces bras qui sont de la même cou-
» leur que mes cheveux & que ma barbe,
» enfin cette longue queuë de poisson qui
» avoit pris la place de mes cuisses & de mes
» jambes. Mais de quelle utilité est pour
» moi un changement si merveilleux?

„ Quel est le fruit que je tirai de la faveur des „ Dieux de la mer ? A quoi me sert d'être „ au rang des Immortels, si vous n'êtes point „ touchée de tous ces avantages ? « Ainsi parloit Glaucus, & il alloit continuer, lorsque Scylla prit la fuite. Irrité de ses mépris & de sa fierté, il alla sur le champ dans le Palais enchanté de Circé.

Explication de la treizième Fable.

L'ANTIQUITÉ reconnoît trois Glaucus ; l'un Fils de Minos, l'autre Fils d'Hippolocus, dont il est parlé dans l'Iliade, le troisiéme surnommé le Pontique, celui dont il s'agit dans cette Fable étoit de la Ville d'Anthédon dans la Béotie (a). Cette pluralité de noms a porté beaucoup de confusion dans la Généalogie de ce Glaucus ; quelques Auteurs lui donnent pour Pere Polybe ; d'autres le font Fils de Phorbas, d'autres enfin de Neptune. Ce que nous pouvons conclure de plus certain, c'est qu'il étoit un habile Pêcheur qui sçavoit très-bien nager ; comme il demeuroit long-temps plongé dans l'eau pour s'attirer de la considération, il publioit qu'il avoit dans ce temps-là des entretiens secrets avec les Dieux de la Mer. Cependant malgré son habileté il se noya, ainsi que nous l'apprenons de Paléphate (b) & pour honorer sa mémoire on dit qu'il avoit été changé en Dieu Marin. La Ville d'Anthédon lui rendit un culte religieux, lui éleva un Temple, & lui offrit des Sacrifices. La maniére dont Ovide raconte son Apothéose est très-singuliére, & je ne me souviens pas d'avoir ja-

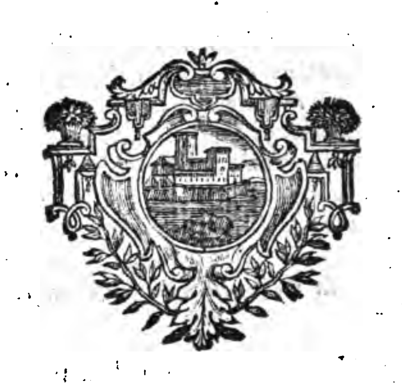
(a) Strabon, Georg. Lib. II. (b) Lib. II. Cap. XXVIII.

mais rien lû de semblable dans les Anciens. Les Poëtes ont débité dans la suite un grand nombre de Fables à son occasion; car sans parler de celle que rapporte Ovide, on a dit que ce fut lui qui enleva Ariadne dans l'Isle de Naxe, où Thésée l'avoit abandonnée, & que Bacchus pour le punir, l'attacha à un sep de vigne, ainsi qu'on peut le voir dans Athénée (a). Selon Diodore de Sicile (b) ce fut lui qui apparut aux Argonautes sous la figure d'un Dieu Marin, lorsqu'Orphée, à l'occasion d'une tempête, fit un vœu solemnel aux Dieux de Samothrace. Il leur prédit même, au rapport d'Apollonius de Rhodes, qu'Hercule & les deux Tyndarides Castor & Pollux, seroient un jour mis au rang des Dieux. On ajoûte encore que dans le combat qui fut donné entre Jason & les Thyrrhéniens, il fut le seul qui ne fut point blessé, & que s'étant jetté dans la Mer, il y fut reçu au nombre des Dieux qui l'habitent. Enfin Euripide (c) & après lui Pausanias (d) rapportent qu'il étoit l'interpréte de Nérée, & qu'il prédisoit l'avenir. Si nous en croyons Nicandre, c'étoit de lui qu'Apollon lui même avoit appris l'art de lire dans l'avenir. Enfin Strabon, suivi en cela par Philostrate dans son Tableau de Glaucus, prétend qu'il fut métamorphosé en Triton; & le portrait qu'en fait le dernier de ces deux Auteurs, ressemble parfaitement à ce qu'on raconte de cette espéce de Monstre. De toutes ces fictions on peut conclure que Glaucus s'étant noyé, on l'honora comme un Dieu de la Mer. L'endroit où il périt étoit devenu célébre, & Pausanias parlant de la Ville d'Anthédon dans la Béotie, remarque qu'on y voyoit *le saut de Glaucus*, c'est-à-dire le lieu d'où il s'étoit jetté dans la

(a) Lib. VII. Cap. XII. (b) Lib. VI. (c) Dans son Oreste. (d) In Bœotic. Lib. II.

Mer. Comme Ovide feint dans cette Fable, que Glaucus étoit amoureux de Scylla une des Néréydes, & que ce fut à elle qu'il raconta l'Histoire de sa métamorphose, je pourrois commencer d'expliquer ici les Fables qui la regardent; mais je les réserve pour le Livre suivant.

Fin du treizième Livre.





LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE QUATORZIE'ME.

FABLE I.

ARGUMENT.

Circé ayant conçu de l'amour pour Glaucus, qui lui parloit des mépris de Scylla, & n'ayant pû l'engager à abandonner pour elle une Maitresse ingrate, elle empoisonna les fontaines où cette Nymphe avoit coutume de se baigner, & lui fit prendre une forme si hideuse & si horrible, que ne pouvant se supporter elle même, elle se précipita dans la mer, où elle fut changée en Rocher



GLAUCUS avoit déja passé les côtes qui sont près du Mont Etna, & le Pays qu'habitent les Cyclopes, où l'usage de l'Agriculture fut toujours inconnu, & où l'on ne vit jamais de Bœufs attelés labourer la terre. Il avoit laissé derriére lui la



Les Compagnons d'ULISSE changés en Pourceaux.

Ville de Zancle, & celle de Rhége, qui est vis-à-vis. Il avoit traversé ce détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, & qui est devenu si célébre par tant de naufrages. Enfin après avoir parcouru la mer des Tyrrhéniens, il arriva auprès de ces collines couvertes de toutes sortes d'herbes, où habite la fille du Soleil. Lorsqu'il fut entré dans son Palais, qui se trouva rempli de toutes sortes de bêtes féroces, il salua Circé, & lui parla ainsi : » Déesse, soyez sensible au sort d'un Dieu » qui vient implorer votre secours. Si je ne » suis pas indigne de vos bontés, vous pou- » vez adoucir les tourmens que l'amour me » cause. Je sçai mieux qu'aucun des Dieux » quelle est la vertu des Plantes, dont vous » avez une connoissance si parfaite, puisque » c'est par cette même vertu que j'ai changé » de nature. Mais pour ne pas vous laisser » ignorer plus long-temps le sujet qui m'a- » méne, je vis sur le rivage, qui est vis-à-vis » de Messine, la belle Scylla, & j'en devins » éperduement amoureux. J'aurois honte » de répéter tout ce que je lui dis pour la » rendre sensible. Mes plaintes, mes caresses, » mes larmes, mes promesses, tout fut » inutile; & un cruel mépris fut la récom- » pense de mes empressemens. Circé, si les » enchantemens ont quelque pouvoir, si les

» plantes ont des vertus ſecrettes, employez » en ma faveur ce qu'il y a de plus efficace » dans les plantes ou dans les enchante- » mens. Je ne vous demande pas que vous » guériſſiez mes maux, je ne ceſſerai ja- » mais d'aimer l'ingrate Scylla: ce que je » ſouhaite, eſt que par votre moyen elle » partage ma peine & ma langueur. « Circé, la perſonne du monde la plus aiſée à s'enflammer, (ſoit qu'elle fût d'un tempérament amoureux, ou que Vénus, pour ſe venger du Soleil qui avoit découvert ſon intrigue avec Mars, lui eût donné un cœur trop tendre), répondit ainſi à Glaucus. » Au lieu de ſoupirer pour une ingra- » te, vous devriez aimer une perſonne qui » brûleroit pour vous des mêmes feux, & » qui partageroit vos peines. Je ſuis perſua- » dée, vous devez m'en croire, que ſi on » eſpéroit d'être écoutée, on feroit aiſément » les avances. Votre mérite eſt un ſûr garant » de ce que je dis. Car enfin, moi Déeſſe » & fille du Soleil, moi que les enchante- » mens & les plantes, dont je connois tou- » tes les vertus, rendent également puiſſan- » te & redoutable, je ſoupire pour vous. » Oubliez donc une ingrate qui vous mépri- » ſe; aimez une Déeſſe qui vous adore: ven- » gez-vous & vengez-moi en même temps

» d'une

» d'une indigne rivale *. Ah ! reprit Glau-» cus, on verra les roseaux croître sur le » sommet des Montagnes, & les arbres sor-» tir du fond de la mer, plutôt que de me » voir changer. « Circé offensée de ce discours, ne roula plus dans son esprit que des desseins de vengeance; & comme elle voyoit qu'elle ne pouvoit la faire tomber sur Glaucus, & que même l'amour qu'elle avoit pour lui l'en auroit empêchée, elle résolut d'immoler sa rivale à son ressentiment. Elle se met sur le champ à préparer des herbes vénimeuses, & après les avoir broyées, elle prononça quelques paroles magiques, se revêtit d'une robe d'un bleu céleste, sortit de son Palais, à travers une infinité de bêtes féroces qui la caressoient en passant, & s'étant rendue sur le bord de ce détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, elle entra dans la mer, & marcha sur les flots sans se moüiller, & avec la même facilité que si elle avoit marché sur la terre. Dans ce détroit est une espéce de gouffre, où Scylla venoit ordinairement se rafraîchir pendant les plus grandes chaleurs du jour. Circé y répandit le poison qu'elle avoit préparé, en répétant neuf

* Dans la plupart des imprimés on lit *ambque duas ulciscere facto*. Mais il n'y a aucun sens. Car en vengeant Circé, Glaucus ne sçauroit venger Scylla, au lieu qu'en lisant *duos*, vous & moi, ainsi qu'on le trouve dans les meilleurs manuscrits, le sens est très-beau.



fois, à trois différentes reprises, des enchantemens composés de mots mystérieux & inconnus. Scylla s'étant rendue peu de temps après dans cette grotte, & étant entrée dans l'eau jusqu'à la ceinture, s'apperçut que cette partie de son corps étoit environnée de chiens qui heurloient d'une maniére épouvantable. Comme elle ne crût pas d'abord que ces monstres fissent partie d'elle-même, elle chercha à s'en éloigner & à les chasser; mais elle ne fit que les entraîner avec elle. Elle se toucha les cuisses, les jambes & les pieds, & elle ne trouva par-tout que des chiens & des monstres qui aboyoient contre elle, & qui en étoient inséparables. Glaucus à qui cette avanture fit verser des pleurs, ne songea qu'à s'éloigner d'une personne qui venoit de se venger avec tant de cruauté. Scylla demeura dans ce détroit, & à la premiére occasion qu'elle eut de faire éclater son ressentiment, elle fit périr les compagnons d'Ulysse, l'amant de sa rivale. Les Vaisseaux Troyens qui conduisoient Enée, alloient aussi avoir le même sort; lorsque Scylla fut changée en ce rocher, qu'on voit encore aujourd'hui dans cette mer, & que les Pilotes évitent avec tant de précaution.

Explication de la première Fable.

CIRCÉ, si nous en croyons Hésiode (*a*), étoit Fille du Soleil & de Perseis, & Sœur de Pasiphaé, femme de Minos second. Homére qui a debité plusieurs Fables sur son sujet, ajoûte qu'elle étoit sœur d'Eea ou Æeta Roy de Colchide. Circé s'étoit adonnée à la connoissance des Simples, dont elle sçavoit composer plusieurs remédes : mais comme elle se servit de cette même connoissance pour faire des breuvages empoisonnés, elle passa dans l'esprit de tout le monde pour une Magicienne. Apollonius de Rhodes, dans son Poëme des Argonautes, dit que cette Princesse ayant empoisonné le Roy des Sarmates qu'elle avoit épousé, le Soleil son Pere, pour la retirer des mains d'un Peuple irrité, la prit sur son Char & la transporta en Italie. Virgile (*b*) & Ovide selon cette tradition, disent qu'elle habitoit sur un Promontoire de l'Italie, qui porta depuis son nom, & qu'on appelle encore aujourd'hui *Monte Circello* ; mais quelle apparence que du fond de la Scythie, Circé soit venue s'établir dans un Pays si éloigné, sur-tout dans un temps où la navigation étoit si difficile & si pleine de dangers ? Dirons-nous avec quelques Mythologues, que ce fut sur un Vaisseau à voile qu'elle fit ce trajet, & que ce n'est que pour donner du merveilleux à ce Voyage, qu'Apollonius dit que le Soleil lui-même l'y avoit conduite sur son Char ? Concluons plutôt que jamais Circé ne connut ni la Colchide ni la Thrace, qu'elle n'a passé pour être la Sœur de Medée, qu'à cause de la ressemblance de leurs caractéres ; qu'on ne leur a donné à l'une & à l'autre le Soleil pour Pere, que parce qu'elles

(*a*) *Theogon* (*b*) *Æneid. Lib. III.*

avoient quelque connoissance des Simples ; qu'elles n'ont passé pour Magiciennes, que parce qu'elles avoient abusé des secrets qu'elles avoient appris ; que leurs prétendus enchantemens étoient plutôt un effet de leur beauté, qui attiroit plusieurs Amans à leur Cour, où ils périssoient dans les charmes de la volupté, que celui de la Magie. Ajoûtons avec Strabon, dont la remarque m'a paru fort judicieuse, qu'Homére ayant entendu parler de la navigation de Jason dans la Colchide, & sçachant toutes les Fables qu'on avoit débitées au sujet de Medée & de Circé, voyant des caractéres si ressemblans, avoit dit qu'elles étoient sœurs, quoiqu'elles eussent vécu l'une & l'autre dans des Pays fort éloignés ; que l'une eût habité dans l'extrêmité du Pont Euxin, & l'autre sur les côtes d'Italie du côté de la Sicile ; & que ce Poëte, parlant aux Phéaciens, gens oisifs & ignorans, n'avoit pas fait difficulté, pour donner du merveilleux à sa narration, de fixer la demeure de ces deux personnes, au milieu de l'Océan. Pour tout dire en un mot, Circé étoit une belle personne, qui eut quelques avantures galantes sur les côtes de l'Italie vers le temps de la guerre de Troye, & qui s'étant vengée de ses rivales & de ceux qui la méprisoient, passa dans la suite pour une Magicienne : comme nous l'expliquerons plus au long dans les Fables suivantes.

Notre Poëte dit que Glaucus piqué des mépris de Scylla qui refusoit de répondre à sa tendresse, s'adressa à Circé, qui pour le venger composa un poison subtil, le jetta dans une Fontaine, où la Nymphe étant venue se baigner, fut changée en Monstre. Scylla, selon quelques Auteurs, étoit fille de Phorcys & d'Hécaté, selon d'autres, de Typhon. Homére en fait cette description. Elle

a ; dit-il, la voix d'un jeune chien qui vient de naître ; aucun homme, aucun Dieu ne peut la regarder qu'avec horreur ; elle a douze pieds, six cous fort longs ; au bout de chacun desquels est une tête monstrueuse, dont la gueule renferme trois rangées de dents, qui portent la mort à tous ceux qu'elle rencontre. Un Ancien qui a enchéri sur le Poëte Grec, ajoûte que ces six têtes sont celle d'un Insecte, d'un Chien, d'un Lion, d'une Baleine, d'une Gorgone & d'un Homme. Virgile, qui a copié Homére, en parle ainsi :

Prima hominis facies, & pulchro pectore Virgo,
Pube tenus, postrema, immani corpore pistris,
Delphinum caudas utero commissa luporum (a).

On ajoûte que Scylla effrayée elle-même par les hurlemens importuns des chiens qui formoient ses cuisses & ses jambes, se précipita dans cette Mer, qui depuis a porté son nom, & qu'elle se vengea de Circé sa rivale en faisant périr les Vaisseaux d'Ulysse qui en étoit amoureux.

Entre Messine & Rhégjo est un détroit fort serré, où de grands Rochers s'avancent dans la Mer des deux rivages opposés. La partie de ce détroit qui confine la Sicile étoit nommée le détroit de Charybde, & celle qui étoit près de l'Italie, le détroit de Scylla :

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charibdis
Obsidet (b).

Toute cette Mer est comprise aujourd'hui sous le nom de Phare de Messine. Ce lieu a toujours été fort dangereux, & très-difficile à traverser. Com-

(a) *Æneid. Liv. III. vers. 426.* (b) *Virg. Æneid. Lib. III.*

me il s'y rencontre des courans extrêmement rapides, & que l'eau s'y précipite avec impétuosité dans des gouffres & dans des tourbillons, on entend un bruit confus assez semblable à celui que feroient plusieurs chiens qui s'entremordroient : ce que Virgile exprime ainsi :

Multis circum latrantibus undis.

Ajoûtons à cela que comme ce détroit est fort serré, à mesure qu'on s'en éloigne il paroît que les Vaisseaux qu'on y voit entrer y sont engloutis. Voilà l'origine de la Fable : c'est ainsi que l'Abréviateur de Trogus l'explique (*a*) *Hinc fabula Scyllam & Charybdim peperére ; hinc latratus auditus, hinc monstri credita simulachra, dum navigantes magnis verticibus pelagi decidentis exterriti, latrare putant undas, quas sorbentis æstus vorago condidit. Ea est procul inspicientibus natura loci, ut sinum maris non transitum putes ; quò cùm accesseris, discedere ac sejungi promontoria, quæ antèa juncta fuerant, arbitrere.* Peu content d'une explication si naturelle, Paléphate (*b*) & après lui Eusebe prétendent que Scylla étoit un Navire de Corsaires Tyrrhéniens qui ravageoient les côtes de Sicile, & dont la prouë représentoit une tête de femme, qui avoit toute la partie inférieure du corps environnée de chiens. Ulysse, selon ces deux Auteurs, ayant évité heureusement sa rencontre, raconta ces événemens aux Phéaciens, de la maniére que le rapporte Homére. Les étymologies Grecques des noms de Scylla & de Charybde, semblent autoriser cette Explication : Le premier en effet signifie *dépouiller*, le second *engloutir*. Cependant Bochart, plus conforme en cela à Trogus, tire

(*a*) *Justin. Lib. IV.* (*b*) *Lib. I, Cap. XXI.*

ces deux étymologies de la Langue Phénicienne *sbol*, dont on a fait le nom de Scylla qui veut dire *ruine*, & Charybde *gouffre* : ce qui convient parfaitement au Détroit qui a donné lieu à la Fable. Quoi qu'il en soit, nous ne trouvons parmi les monumens antiques qu'une seule Médaille qui représente Scylla avec plusieurs têtes. Elle est rapportée dans Spanheim (*a*). Je ne dois pas oublier de dire que quelques Auteurs confondent cette Scylla avec la fille de Nisus, dont j'ai parlé dans l'Histoire de Minos; mais il paroît par ce que je viens de dire, par sa généalogie, & par sa métamorphose, qu'il faut les distinguer l'une de l'autre.

(*a*) *Page* CCXXXIII.

FABLE II.

ARGUMENT.

Didon reçoit Enée dans son Palais, & étant devenue amoureuse de lui, se perce le sein pour se punir d'avoir été trompée par un ingrat. Les Cercopes étoient des hommes fourbes & méchans, que Jupiter changea en Singes. Les Isles qu'ils habitoient, furent depuis ce temps-là nommées Pithécuses, *ou les Isles des Singes, car* Pithecos *signifie en Grec un Singe.*

LA Flotte Troyenne, avoit évité les écueils de Scylla & le gouffre affreux de Charybde, & elle étoit sur le point d'arriver en Italie, lorsque les vents la poussérent sur les côtes d'Afrique. Didon Reine de Carthage, reçut Enée dans son Palais, & devint sensible pour lui. Lorsqu'ensuite ce Prince l'abandonna, elle fit dresser un bûcher, sous prétexte d'offrir un Sacrifice, & ayant trompé toute sa Cour par cet artifice, elle se perça le sein, pour se punir d'avoir été trompée elle-même par un ingrat. Enée, au sortir de Carthage, aborda dans les Etats d'Erix, & chez son ami Aceste, où il offrit des Sacrifices pour honorer la mémoire de

son Pere Anchise. Ensuite, s'étant embarqué sur ses Vaisseaux, qu'Iris par l'ordre de Junon avoit presque réduits en cendres, il côtoya les Isles qui forment l'Empire d'Eolé, & qui vomissent sans cesse des tourbillons de souffre & de flamme. Après avoir heureusement évité les écueils qu'habitent les Sirénes, & avoir perdu Palinure son Pilote, il passa près de l'Isle Enaria, de celle de Prochyte, & de celle de Pithécuse, où l'on ne voit que de stériles rochers. Cette Isle a pris son nom de celui de ses habitans: car le maître des Dieux, pour punir les Cercopes, les plus fourbes & les plus scélérats de tous les hommes, les changea en Singes, afin que cessant d'être des hommes, ils leur ressemblassent encore après leur métamorphose. Leur taille fut raccourcie, leur nez applati, le visage semé de rides, le corps couvert d'un poil roux, & ils furent relégués dans cette Isle. L'usage de la parole, dont ils ne se servoient que pour le crime & le parjure, leur fut interdit, & ils ne conservérent que cette voix enroüée qui ne fait entendre que des plaintes.

Explication de la seconde Fable.

OVIDE continuant de raconter les avantures d'Enée, passe rapidement sur son sejour en Afrique; & ne parle qu'en peu de mots de la mort de Didon. Cet événement si connu par le récit



inimitable qu'en fait Virgile *dans le quatriéme Livre de son Enéide*, mérite bien qu'on s'y arrête, pour voir ce qu'il peut y avoir d'historique.

Elise (*a*) étoit fille de Bélus second du nom, Roy de Tyr, & selon l'usage de ce temps-là elle rapportoit son origine à Jupiter, ainsi qu'on peut le voir dans Servius (*b*) qui l'arrange de cette sorte. Jupiter, Epaphus, Libye, Bélus premier, Agenor, Phénix, Bélus second, ou Methrès, Pygmalion & Didon (*c*). De tous les Auteurs anciens qui ont parlé des avantures de cette Princesse, il n'y en a point qui les ait racontées avec plus d'exactitude qu'Eustathe (*d*), & Appien Alexandrin (*e*); & comme ces deux Auteurs n'ont fait que copier l'Abréviateur de Trogus, je me contenterai de rapporter ce qu'il en dit (*f*). Le Roy de Tyr, (c'est Bélus second) en mourant laissa la Couronne à son fils Pygmalion & à Elise sa fille, Princesse d'une extrême beauté. Cependant le peuple la déféra au jeune Pygmalion quoiqu'encore enfant, & Elise fut mariée à son oncle Sicharbas, Prêtre d'Hercule, (c'est le Sichée de Virgile) Sicharbas, outre cette dignité qui lui donnoit le premier rang aprés le Roy, possédoit de grandes richesses, que la crainte que lui donnoit l'avarice de son Beau-Frere, l'obligeoit de tenir cachées (*g*) dans la terre, & ce n'étoit que par conjecture qu'on sçavoit qu'il avoit

(*a*) C'est ainsi qu'elle s'appelloit, le nom de Didon ne lui ayant été donné que pour marquer sa force & son courage.

(*b*) Sur le *premier Livre de l'Enéide.*

(*c*) Il faut consulter Méziriac Tome II. page 146. qui rapporte toutes les opinions des Anciens sur cette Généalogie.

(*d*) Sur *Denis le Géographe.*

(*e*) *Dans ses Libyques.* (*f*) Lib. XVIII.

(*g*) M. Huet avoit fort bien corrigé le vers de Virgile où il y a *ditissimus agri Phœnicum*, en substituant le mot, *auri*, parce qu'en effet les Phéniciens étoient plus riches par leur commerce que par l'étendue de leurs terres.

des trésors. Pygmalion sans être retenu par la double alliance, qui étoit entre lui & Sicharbas, le fit assassiner. Elise, après avoir marqué tout son ressentiment contre son frere, prit le parti de dissimuler, & s'étant réconciliée avec lui en apparence, elle forma le dessein de s'éloigner d'un Pays qu'elle ne regardoit qu'avec horreur. Pour y réussir plus sûrement, elle communiqua son dessein à ceux des Tyriens qui avoient comme elle des raisons de se plaindre de la cruauté & de l'avarice du Roy. Après les avoir mis dans ses intérêts, elle demanda la permission à son frere de le venir trouver à Tyr, sous prétexte qu'elle ne pouvoit plus demeurer dans un lieu qui lui rappelloit sans cesse le souvenir de son mari. Pygmalion, qui ne douta pas qu'elle n'apportât avec elle ses trésors & tout ce qu'elle avoit de plus précieux, lui accorda sa demande. La nuit suivante, elle embarqua en effet toutes ses richesses; mais elle eut l'adresse de mêler quelques sacs remplis de sable, avec ceux où étoit son or; & cela pour tromper ceux que son frere avoit envoyés pour la conduire. Lorsqu'elle fut en pleine mer, elle fit jetter ses sacs dans la Mer, pour appaiser, disoit-elle, par ce sacrifice les Manes de son époux, à qui ces trésors avoient coûté la vie. S'adressant ensuite aux Officiers qui l'accompagnoient, elle leur fit entendre qu'ils seroient mal reçus de l'avare Pygmalion, qu'il ne leur pardonneroit jamais d'avoir permis que les trésors de Sicharbas eussent été jettés dans la Mer, & qu'ils n'avoient désormais d'autre ressource que d'aller chercher une retraite, qui les mît à couvert de son ressentiment. Ces Officiers n'eurent pas de peine à se rendre à ses raisons; ainsi après avoir embarqué ceux des Sénateurs de Tyr, qui sçavoient son secret, elle offrit un sacrifice à Hercule, & mit

à la voile. Elle aborda d'abord dans l'Isle de Chypre où ayant fait enlever quatre-vingt filles qu'elle trouva sur le bord de la Mer, elle les fit épouser à ceux qui l'avoient suivie (*a*). Pygmalion informé de l'évasion de sa sœur, se mit en devoir de la poursuivre, mais les larmes de sa mere, encore plus les remontrances des Prêtres, qui le menaçoient de la colére des Dieux, l'empêchérent de poursuivre son dessein. Ainsi Elise eut tout le temps de s'établir en Afrique, où ayant été très bien reçue, elle proposa aux Habitans de la c[illegible] de lui vendre autant de terre que pourroit en contenir la peau d'un Bœuf, ce qui lui fut accordé; après cette permission, elle fit couper en plusieurs laniéres un cuir, qui par ce moyen renferma assez d'espace pour bâtir un Fort, qui pour cette raison fut nommé *Byrsa*, ou cuir de Bœuf. Comme en creusant les fondemens, on trouva la tête d'un Bœuf, ce qui marquoit que la Ville seroit un jour réduite en servitude, on alla les poser dans un autre endroit, où l'on rencontra la tête d'un Cheval; ce qui fut pris à bon augure. Cette nouvelle habitation ayant attiré beaucoup de monde, la Ville s'agrandit peu à peu, & forma dans la suite cette redoutable Carthage, qui devint l'émule de Rome.

Avant que de passer outre, joignons à ce récit une réflexion. Il y a bien de l'apparence d'abord que la Fable de ce cuir de Bœuf nous vient des Grecs, qui voulant tout rapporter à leur langue, ignoroient que *Bostra*, ou *Bothrah*, qui ressemble si fort à leur *Byrsa*, est un mot Phénicien, qui veut dire une Citadelle (*b*). L'Histoire que je viens de

(*a*) Justin remarque que ces Filles, selon la coutume de cette Isle, étoient allées par ordre de leurs parens offrir leur virginité à Venus.

(*b*) *Boch. Chan. Lib. I. Cap. XIV.*

raconter étoit sans doute écrite dans la langue des Phéniciens qui s'étoient retirés en Afrique. On y avoit marqué qu'Elise avoit bâti un Fort en Afrique, & les Grecs y trouvant l'expression que je viens de rapporter, & qui approche de leur mot Βυρσα, qui veut dire un cuir, publiérent la Fable que rapporte Justin. Revenons à l'histoire de Didon. Après cet établissement, comme on vouloit l'obliger à épouser Iarbas Roi de Mauritanie, elle demanda trois mois pour se déterminer, & quand ce terme fut expiré, elle donna ordre qu'on préparât un sacrifice pour expier les Manes de son époux, & elle fit élever dans un lieu secret du Palais un bûcher pour y faire consumer tout ce qui avoit appartenu à Sichée. Elle y monta elle-même pour hâter le sacrifice, & s'y poignarda. Telle fut la fin de cette courageuse Princesse. Virgile, charmé d'avoir trouvé un Episode, qui rapportoit au temps d'Enée même le fondement de la haine des Carthaginois contre les Romains, a imaginé heureusement que Didon s'étoit tuée de désespoir de ce que ce Prince l'avoit abandonnée; faisant ainsi d'une femme fidelle à la mémoire de son époux, une amante désespérée. Je n'entrerai pas ici dans les preuves de l'anachronisme de Virgile; tout le monde le reconnoît (a), il est même, selon quelques Auteurs, de près de trois cens ans; & quoique selon d'autres il ne soit que de 143. ans, & que M. Newton, dans l'abrégé de sa Chronologie qu'on vient d'imprimer à la suite de l'Histoire des Juifs par Prideaux, ne mette que vingt-quatre ans entre la prise de Troye & la fondation de Carthage, il est toujours sûr que cette Ville ne fut bâtie que vers

(a) Voyez *Scaliger* de Emend. Temp. *le Pere Petau*, *M. Meziriac sur l'Epitre de Didon à Enée; Bochart dans la Dissertat. sur le Voyage d'Enée*, &c.

le temps de Joram Roy de Juda, & que Troye fut détruite du temps des premiers Juges. Ou pour dire quelque chose de plus précis, Didon sortit de Tyr la septiéme année du Regne de Pygmalion, l'an 953. avant JESUS-CHRIST, & Troye fut prise l'an avant la même Ere 1184. N'oublions pas de dire ici que Didon étoit tante de la fameuse Jésabel qui épousa Achab, & qui causa tant de troubles dans le Royaume d'Israël, ainsi que le sçavant Bochart l'a prouvé.

Notre Poëte après avoir parlé de la mort de Didon, dit qu'Enée rencontra sur sa route les Cercopes, que Jupiter avoit changés en Singes à cause de leur méchanceté. Xénagor, dans son Histoire, Harpocration & Suidas rapportent qu'il y avoit autrefois dans une Isle voisine de la Sicile (a) deux célébres Brigands, qu'Æschine nomme Candule & Atlas, qui maltraitoient tous ceux qui y abordoient; on dit encore qu'ils entreprirent d'insulter Jupiter lui-même, & que ce Dieu les métamorphosa en Singes; ce qui fit porter à l'Isle qu'ils habitoient le nom de Pithécuse, qui est celui que les Grecs donnent aux Singes. Sabinus ajoûte qu'ils furent appellés Cercopes, parce qu'ils étoient semblables aux Singes qui caressent avec leur queuë, pendant qu'ils ne songent qu'à faire du mal, *quasi caudati, sumpta metaphora ab animalibus qui caudâ blandiuntur.* Zénobius place le séjour des Cercopes dans la Libie, & prétend qu'ils furent changés en pierres, pour avoir voulu se battre contre Hercule; mais cet Auteur s'éloigne de l'opinion commune qui les fait habiter auprès de Sicile.

(a) Voyez *Strabon, Cap. LIV. & LVII.*

FABLE III.

ARGUMENT.

Apollon pour rendre la Sibylle, fille de Glaucus, sensible à sa passion, lui accorda le pouvoir de vivre autant d'années, qu'elle tenoit de grains de sable dans ses mains; mais comme elle n'avoit pas exigé de son amant de demeurer toujours dans l'état de jeunesse, elle devint si vieille & si caduque, qu'il ne lui resta plus que la voix.

ENÉE, après avoir passé toutes ces Isles, laissant Naples à sa droite, & à sa gauche le tombeau de Miséne, cet excellent joueur de trompette, fils d'Eole, aborda près de Cumes, d'où il alla dans l'antre de la Sibylle, qui a vécu un si grand nombre d'années, & la pria de le conduire dans le séjour des Ombres, pour voir son pere. La Sibylle, après avoir tenu pendant long-temps les yeux baissés, le regarda enfin, & lui dit dans l'un de ces transports, dont elle étoit agitée par le Dieu qui l'inspiroit: » Grand » Prince, vous demandez la chose du mon- » de la plus difficile; & quoique vos belles » actions ayent rendu votre nom célébre, » que votre courage vous ait fait affronter

» les plus grands dangers, & que votre pié-
» té ait bravé la flamme qui réduisit en cen-
» dres la Ville de Troye; cette entreprise
» pour cela n'en est pas moins hardie: ce-
» pendant rassurez-vous, vos vœux seront
» satisfaits, & je vous accompagnerai dans
» les Champs Elysées. Vous visiterez avec
» moi ce sombre Empire, qui est dans le
» centre de l'Univers, où vous aurez la con-
» solation de consulter l'ombre de votre pe-
» re: rien n'est inaccessible à la vertu: tous
» les chemins lui sont ouverts. « La Sibylle,
après ce discours, lui montra dans la Forêt
de Proserpine, un rameau d'or, qu'elle lui
commanda d'arracher. Enée obéit à cet or-
dre & descendit avec son guide dans le
Royaume de Pluton, où après avoir vû les
richesses & les trésors de ce Dieu, il y trouva
les ombres de ses ancêtres, & celle du grand
Anchise son pere, qui lui apprit tout ce qui
se passoit dans le séjour des Morts, & lui fit
voir tous les dangers ausquels il alloit être
exposé dans les longues guerres qu'il auroit
à soutenir. Après cet entretien, Enée sortit
des Enfers par un chemin sombre, & où l'on
voyoit à peine à se conduire. Comme il étoit
fatigué d'un voyage si pénible, il adoucissoit
son ennui en conversant avec la Sibylle.
» Soit que vous soyez une Déesse ou une
» mortelle chérie des Dieux, lui disoit-il,
» je

» je vous honorerai toujours comme une
» Divinité. Je n'oublierai jamais que c'est
» sous votre conduite que j'ai pénétré jus-
» que dans les Enfers, & que j'en suis reve-
» nu, sans aucun accident. Sitôt que je
» verrai la lumiére, j'éléverai un Temple en
» votre honneur, où je signalerai ma re-
» connoissance par les sacrifices que je vous
» y offrirai. Je ne suis point une Déesse, lui
» dit la Sibylle en soupirant, l'encens ni les
» sacrifices ne me sont point dûs : je ne suis
» qu'une mortelle ; mais pour vous tirer de
» l'erreur où vous êtes, je veux vous ap-
» prendre mon avanture. Si j'eusse voulu
» répondre à la passion d'Apollon qui m'ai-
» moit, j'aurois obtenu l'immortalité. Tan-
» dis qu'il espéra de me rendre sensible, il
» m'offrit de m'accorder tout ce que je sou-
» haiterois. Je lui demandai de vivre autant
» d'années que je tenois dans la main de
» grains de sable, que je venois de ramasser.
» Malheureusement j'oubliai de demander
» en même temps de pouvoir conserver
» dans tout ce temps-là, , cette même fraî-
» cheur dont je brillois alors. Il me l'offrit
» cependant, si je voulois répondre à sa ten-
» dresse ; mais je préférai l'avantage d'une
» chasteté inviolable, au plaisir de jouir
» d'une éternelle jeunesse. Maintenant les
» plus belles années de ma vie se sont écou-

» lées ; une trifte & languiffante vieilleffe
» leur a fuccédé, j'ai déja vécu fept cens
» ans, & pour remplir le nombre de ces
» grains de fable qui doivent être la mefure
» de ma vie, il me refte encore à voir trois
» cens moiffons & trois cens vendanges. En-
» fin il viendra un temps où mon corps con-
» fumé & dévoré par les années, fera pref-
» que réduit à rien. Je ferai fi changée alors,
» qu'on ne pourra pas fe perfuader que j'aye
» jamais eu affez de charmes pour infpirer
» de l'amour à un Dieu ; peut-être qu'A-
» pollon lui-même ne le croira plus, ou du
» moins qu'il rougira de l'avouer. Invifible,
» on ne me connoîtra qu'à la voix, que le
» Deftin me laiffera éternellement.

Explication de la troifiéme Fable.

TOUT ce qui regarde les Sibylles, & les vers qui portent leur nom, a été traité fi amplement dans le dernier fiécle, que je ferai mieux d'indiquer les Ouvrages de ceux qui fe font diftingués fur ce fujet, que d'entrer dans un détail qui n'auroit plus aujourd'hui rien de piquant, & qui me meneroit au-delà des bornes que je me fuis prefcrites.

Les premiers Peres de l'Eglife, & en particulier faint Juftin, fe fervirent dans leurs Apologies pour la Religion Chrétienne, des vers des Sibylles, où fe trouvoient prédits plufieurs de nos Dogmes. L'Empereur Conftantin, dans le dif-

cours qu'il fit aux Peres du Concile de Nicée, fait aussi valoir ces mêmes vers; ajoutant cependant qu'il se trouvoit plusieurs personnes qui n'étoient point persuadées que ces Prophéties fussent émanées de la bouche des Sibylles. Enfin saint Augustin (*a*) dans le bel Ouvrage de la Cité de Dieu, a employé en faveur de la Religion leur témoignage & leurs prédictions.

Sébastien Castalion qui écrivoit dans le seiziéme siécle, ayant traduit en latin les vers dont il est ici question, soutint avec chaleur la vérité des Oracles qu'ils renferment; mais il fut obligé d'avouer qu'il y avoit trouvé beaucoup d'endroits faux & corrompus. Cette traduction ayant mis les vers des *Sibylles* entre les mains de tout le monde, il s'éleva plusieurs Critiques, qui, aprés les avoir sérieusement examinés, publiérent que c'étoit un Ouvrage supposé, & qui ne devoit son origine qu'à une fraude pieuse; les moins emportés avouérent que les premiers Chrétiens se servant de quelques Oracles obscurs & ambigus qu'ils y avoient trouvés, les avoient éclaircis en y ajoutant plusieurs circonstances qui regardoient nos mystéres. Autrement, disoient-ils, comment pourroit-on comprendre, que des filles payennes eussent parlé de JESUS-CHRIST & des Dogmes qu'il enseigna d'une maniére plus claire & plus précise que ni Moyse, ni les autres Prophétes? Cette nouvelle opinion allarma le Pere Possevin Jésuite; sentant toute le force des raisons dont on commençoit à l'appuyer (*b*), il prit un parti plus moderé, & aprés avoir avoué qu'il y avoit dans l'ouvrage qui portoit le nom des *Sibylles*, des choses qu'on y avoit visiblement ajoûtées, il justifie les Peres de la fraude dont on les

(*a*) *De Civit. Dei Lib. XVIII.*
(*b*) *Appar. Sacr. Lib. II.*

chargeoit. M. Blondel Ministre Protestant combattit le sentiment du sçavant Jésuite, & soutint qu'aucune Sibylle n'avoit jamais parlé de Jesus-Christ, & que tous les vers qu'on leur attribuoit étoient supposés (a). Le Pere Crasset prit le parti du Pere Possevin, & fit imprimer une Dissertation (b) dans laquelle il réfute le Ministre Protestant. M. Gallé ne laissa pas jouir long-temps le Pere Crasset de la victoire qu'il se flattoit d'avoir remportée, & fit paroître (c) vingt-six Dissertations dans lesquelles il rapporte tout ce qu'on peut dire sur cette matiére. Peu content d'un ouvrage si étendu, il fit imprimer l'année suivante 1689, les Oracles des Sibylles en Grec & en Latin avec un ample Commentaire. Dans ces entrefaites, Pierre Petit fit imprimer un Ouvrage fort sçavant (d) dans lequel il entreprend de prouver qu'il n'y avoit jamais eu qu'une Sibylle, contre le sentiment de Varron & des autres Anciens qui en avoient admis jusqu'à dix.

Quoique personne ne me blâmât, après avoir indiqué tant d'Ouvrages sur les Sibylles, de n'entrer ici dans aucun détail, cependant comme il se trouvera des Lecteurs qui n'ont point ces Livres, ou qui ne veulent pas se donner la peine de les consulter; je vais, pour leur satisfaction, examiner en peu de mots ces trois points. I. S'il y a eu des Sibylles; combien il y en eu, & en quel temps elles ont vécu. II. S'il a paru autrefois des vers de leur façon, III. Si ceux qu'on a aujourd'hui sont un Ouvrage qui soit véritablement à elles.

On ne sçauroit douter qu'il n'y ait eu autrefois

(a) *Discours sur les Sibylles. Liv. I. Chap. XXVI.*
(b) *Dissertation sur les Sibylles. Paris* 1678.
(c) *Servatii Gallai Dissertat. de Sibyllis, &c. Amstelodami* 1688, (d) *Petrus Petitus de Sibylla.*

de certaines Femmes, qui emportées par un enthousiasme & une fureur qui approchoient de la folie, prononçoient des sentences obscures, dont elles amusoient la curiosité de ceux qui venoient les consulter. Virgile (*a*) & Ovide (*b*) font aller Enée dans l'antre de la Sibylle Cumée pour apprendre d'elle ses avantures, & le succès des guerres qu'il avoit à soutenir; & selon le premier de ces deux Poëtes, c'étoit Hélénus qui le lui avoit conseillé. Platon (*c*), l'Auteur du Livre *de mirabilibus Auscultationibus*, cité par Aristote, Diodore de Sicile (*d*), Strabon (*e*), Plutarque, Pline, Solin & Pausanias, sans parler des autres, font mention de ces filles mystérieuses qui prédisoient l'avenir, & ce seroit une extravagance de dire avec Fauste Socin, qu'il n'y a jamais eu de Sibylles. Les avantages que Platon & les autres anciens disent qu'on avoit retirés de leurs Oracles, les noms des Villes où elles avoient pris naissance, & de celles où elles avoient voyagé, la peinture de leurs moeurs, l'époque des tems ausquels elles avoient vécu, les statues érigées en leur honneur, leurs épitaphes, que l'Antiquité a conservées, tout cela ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'y ait eu de ces Prophéteſſes dans le monde, semblables aux Femmes qui prédisoient l'avenir à Dodone & à la Prêtresse de Delphes.

Pour ce qui regarde leur nombre, il est vrai qu'on trouve une grande variété dans les Anciens; plusieurs d'entre-eux ne font mention que d'une Sibylle, qu'ils disent être née à Babylone, ou selon d'autres à Erythres dans la Phrygie. Platon & Diodore ne parlent que de celle de Delphes, que ce dernier nomme Daphné (*f*). Strabon & Stepha-

(*a*) *Æneid. Lib. IV.* (*b*) *Metam. Lib. XIV.*
(*c*) *In Phædo.* (*d*) *Lib. IV.*
(*e*) *Lib. XIV.* (*f*) voyez le *Traité de M. Petit.*

nus n'en reconnoissent que deux, l'une sortie de Gerges petite ville près de Troye ; & l'autre de Mermès dans le même Pays. Solin en compte trois, la Delphique, Hérophile d'Erythres, & celle de Cumes. Enfin Varron, cité par Lactance, croyoit qu'il y en avoit dix, dont voici les noms suivant l'ordre Chronologique que leur donne Panvinus. La premiére & la plus ancienne est la *Delphique*, qui vivoit avant la Guerre de Troye ; & dont Homére, suivant les Anciens, a inséré les prédictions dans l'Iliade & dans l'Odyssée. La seconde est la Sibylle *Erithrée*, à laquelle on attribuoit les vers Acrostiches, & qui selon Suidas vivoit 483. ans après la prise de Troye. La troisiéme, est la *Cumée*. Nævius, dans les Livres qu'il a écrits de la premiére Guerre Punique, & Pison, dans ses Annales, en font mention. C'est celle qui est devenue si fameuse dans l'Enéide, & qu'on nommoit Deiphobé. La quatriéme, est la Samienne appellée *Pitho*, qu'Eusebe, qui la nomme *Herophile*, fait vivre du temps de Numa Pompilius. La cinquiéme, nommée *Amalthée* ou *Démophile*, vivoit à Cumes dans l'Asie mineure. La sixiéme, est *l'Hellepontine*, née à Mermesse près de Troye. La septiéme, est la *Lybique*, dont Euripide a fait mention, & qui selon Onuphre Panvinus devoit prophétiser avant la quatre-vingtiéme Olympiade, parce que c'étoit alors qu'en parloit le Poëte que je viens de nommer. On croit que c'est celle-là qui a la premiére porté le nom de Sibylle, que les Afriquains lui donnérent. La huitiéme, est la Persique, que l'on appelle aussi la Babylonienne, & qui est nommée *Sambethe* par Suidas. La neuviéme, est la *Phrygienne*, qui rendoit ses Oracles à Ancyre, ville de Phrygie. La dixiéme enfin, est la Tiburtine, nommée *Albunea*, qui prophétisoit à Tibur ou Tivoli,

sur les bords de l'Anio, & où l'on a trouvé une statue qu'on a cru la representer.

Pour ce qui regarde le second point, il est sûr que les Romains avoient plusieurs siécles avant la naissance de JESUS-CHRIST, un Recueil de Vers qui étoit attribué aux Sibylles; qu'on les consultoit dans plusieurs occasions, & qu'il y avoit dès le temps même de Tarquin le superbe, deux hommes préposés à la garde & à la conservation de ce Recueil, qui dans les calamités publiques alloient voir s'il n'y avoit point quelque Oracle qui les eût annoncés, & qui en faisoient leur rapport au Sénat. Ces Livres étoient enfermés dans un coffre de pierre, au Temple de Jupiter Capitolin. Ces *Duumvirs* subsistérent jusqu'à l'an de Rome 388. auquel temps on en ajoûta huit autres, qui formérent avec les deux premiers le Collége des *Decemvirs*, Gardes des Livres Sibyllins, & après l'incendie du Capitole en l'an 671. quatre-vingt-trois ans avant l'Ere Chrétienne, on joignit à ce Collége cinq autres Gardes qui formérent les *Quindecemvirs*.

Si nous en croyons Denys d'Halicarnasse (*a*), Pline, Aulugelle, Solin, Servius & beaucoup d'autres anciens, voici quelle est l'origine de ce Livres Sibyllins. Une vieille femme étrangére se trouvant à Rome, alla présenter à Tarquin le superbe (*b*) neuf livres qui contenoient les Oracles des Sibylles & lui en demanda une grosse somme d'argent. Ce Roy ayant refusé de les acheter, & ayant fait chasser cette femme comme une folle, elle alla brûler trois de ces Livres, & ayant rapporté les six autres, elle en demanda la même somme qu'elle avoit exigé pour le Recueil entier. Comme elle reçut la même réponse que la premiére

(*a*) *Antiqu. Rom. Lib. IV.*
(*b*) Ou selon d'autres à Tarquin l'ancien.

fois, elle brûla encore la moitié de ce qui lui restoit, & vint pour la troisiéme fois demander le même prix pour les trois Livres qu'elle n'avoit pas encore condamnés au feu. Tarquin surpris de cette démarche, & encore plus de l'air d'assurance avec lequel cette femme lui parloit, lui donna enfin pour ces trois Livres la somme qu'elle avoit demandée pour tout l'Ouvrage. Pline & Solin varient un peu sur cette Histoire; ils disent que cette femme ne présenta d'abord à Tarquin que trois Livres, & qu'elle en brûla deux.

Le troisiéme article qui a fait le sujet de toutes les disputes qui nous ont procuré tant de sçavans Ouvrages sur ce sujet, sçavoir, si les huit Livres que nous avons aujourd'hui sont véritablement ceux des Sibylles, sera bientôt décidé. Il est sûr d'abord que dans l'embrasement du Capitole, les Livres que Tarquin avoit achetés de cette étrangére, furent consumés avec la plûpart des Annales qu'on y conservoit. Il est sûr en second lieu, que pour réparer cette perte, les Romains envoyérent dans plusieurs villes de l'Italie, & jusques dans l'Asie & dans l'Afrique même, des Députés pour ramasser tout ce qui portoit le nom des Oracles Sibyllins. P. Gabinius, M. Octacilius & L. Valérius qui furent envoyés pour cela dans ces différentes Provinces, en rapportérent un ample Recüeil de vers, dont la plûpart furent rebutés & les autres remis à la garde des Quindecemvirs. Auguste dans la suite fut obligé d'en ordonner une seconde révision, & ceux qui après un sévére examen, se trouvérent de bon alloi, furent enfermés dans deux Cassettes sous une statue d'Apollon Palatin. Tibére les fit examiner de nouveau, & on en rejetta encore un grand nombre. Enfin l'an de Jesus-Christ 399. Stilicon, si nous en croyons

croyons Rutilius Numatianus, ou plutôt l'Empereur Honorius lui-même les fit brûler.

Pour ce qui regarde le recueil que nous avons aujourd'hui en huit Livres, presque tout le monde convient ou que c'est un Ouvrage de quelques personnes un peu trop zélées, ou du moins qu'on a ajoûté à l'ancien plusieurs prédictions qui pour être trop claires sont devenues suspectes. Dieu auroit-il voulu révéler à des Payennes, d'une maniére si développée, ce qu'il avoit caché à Moyse & aux Prophétes? Et quand saint Jérôme a dit que ce don de prédire l'avenir avoit été la récompense de la chasteté des Sibylles, il n'a pas sans doute fait attention à ce que dit l'une d'elles:

Mille mihi lecti, connubia nulla fuerunt, &c.

Enfin les Vers Sibyllins que l'on consultoit si souvent à Rome, n'insinuoient que l'Idolâtrie, le culte des faux Dieux, & ordonnoient des Sacrifices barbares; au lieu que ceux qui nous restent, n'enseignent que le culte du vrai Dieu; les mystéres de la Religion s'y trouvent clairement prédits, & le nom même de Jesus-Christ & celui de la Vierge sa Mere s'y lisent comme dans nos Livres Saints.





FABLE IV.

ARGUMENT.

Enée étant arrivé au port de Caïette en Italie, Achéménide de l'Isle d'Ithaque, qui étoit sur son Vaisseau, rencontra Macarée un de ses Compagnons, à qui il raconte le hazard où il avoit été en Sicile, d'être dévoré par Polyphéme. Macarée lui dit à son tour qu'Ulysse reçut en présent du Roy Eole une peau de bœuf où étoient renfermés les Vents, ce qui fut cause qu'il vogua neuf jours entiers heureusement, mais que le dixiéme quelques-uns du Vaisseau poussés par leur avarice, déliérent cette peau, d'où les Vents étant sortis avec impétuosité, ils furent jettés dans le Pays des Lestrygons, où ils auroient été dévorés s'ils ne s'étoient sauvés par la fuite.

TANDIS que la Sibylle entretenoit ainsi Enée, ils sortirent des Enfers, & retournérent à Cumes, où le Prince Troyen signala sa piété par les sacrifices qu'il offrit aux Dieux. De-là il arriva sur ce rivage qui ne portoit pas encore le nom de sa nourrice *. Macarée, qui avoit accompagné Ulysse dans tous ses voyages, & qui pour se repo-

* Le Port de Caïette.

ſer après tant de fatigues, s'en étoit enfin ſéparé, reconnut Achemćnide, qu'Ulyſſe avoit abandonné en Sicile, & parut fort étonné de le voir ſur les vaiſſeaux d'Enée. » Par quel heureux hazard, lui dit-il, vous » retrouvai-je aujourd'hui, cher Achemćni» de, que je croyois mort depuis long» temps ? Quelle Divinité favorable vous » a délivré de tant de dangers, & comment » étant Grec, vous êtes-vous embarqué » avec nos ennemis ? Apprenez-moi, je » vous prie, où vous avez deſſein d'aller. « Achemćnide qui n'avoit plus cet air hideux & cet habit couvert de lambeaux qu'il portoit dans les cavernes du Mont Etna, lui répondit ainſi : » Je conſens de retomber en» core une fois entre les mains du cruel Po» lyphéme, & de revoir ce monſtre tou» jours ſouillé du ſang des malheureux qu'il » dévore, ſi le Vaiſſeau ſur lequel vous me » voyez, ne m'eſt mille fois plus cher que » l'Iſle d'Ithaque, & que ma maiſon même, » & ſi je n'ai tout le reſte de ma vie plus de » tendreſſe & de reſpect pour le généreux » Enée, que pour mon pere. Non, quoique » je puiſſe faire, il ne me ſera jamais poſſible » de reconnoître toutes les obligations que » je lui ai. Si je reſpire encore, ſi je joüis de » la lumiére qui nous éclaire, c'eſt à lui ſeul » que j'en ſuis redevable. Pourrois-je être

» jamais assez ingrat pour l'oublier? c'est lui
» qui m'a empêché d'être dévoré par Poly-
» phéme. Si je mourois maintenant, je pour-
» rois espérer de joüir des honneurs de la sé-
» pulture ; du moins le ventre de ce monstre
» ne me serviroit pas de tombeau. Imagi-
» nez-vous, je vous prie, quel dut être mon
» désespoir, si la frayeur mortelle dont j'é-
» tois saisi, me laissa encore quelque senti-
» ment, lorsque du rivage où je fus aban-
» donné, je vis le Vaisseau d'Ulysse en pleine
» mer. D'abord j'eus dessein de crier, mais
» la crainte d'être découvert par le Cyclo-
» pe, m'en empêcha. Le cri même que fit
» Ulysse en partant, pensa lui être funeste.
» Je vis en effet le Géant arracher une roche
» d'une grosseur immense & la jetter dans la
» mer. Je le vis lancer contre votre Vaisseau
» de grosses pierres, avec la même impétuo-
» sité, que les auroit lancées une machine
» de guerre, & je craignis que le Vaisseau
» n'en fût fracassé, ou que les flots que ces
» masses soulevoient, ne l'engloutissent. Je
» vous l'avoue, j'oubliai le danger où j'é-
» tois, pour ne penser qu'à celui où vous
» étiez vous même. Enfin, quand vous fûtes
» assez éloigné pour être hors des atteintes
» de Polyphéme, plein de fureur & de rage,
» il se mit à courir sur le Mont Etna, &
» comme Ulysse lui avoit arraché son œil, il

» heurtoit à tous momens contre les ro-
» chers, ou contre les arbres. Enfin, éten-
» dant ses bras encore ensanglantés du côté
» de la mer, il vomit mille imprécations
» contre les Grecs. Ah! si quelque heureux
» hazard, disoit-il, ramenoit jamais ici, ou
» Ulysse, ou quelqu'un de ses compagnons,
» que je pusse lui faire sentir les effets de ma
» rage & de ma fureur, le mettre en piéces,
» dévorer ses entrailles, avaler son sang, &
» faire craquer sous mes dents ses os & ses
» membres encore palpitans; la perte de
» mon œil ne seroit plus un mal pour moi,
» ou du moins j'y serois peu sensible! Ainsi
» parloit le barbare Cyclope. Moi, voyant
» le visage affreux de ce monstre, la place
» de l'œil qu'Ulysse venoit de lui arracher,
» sa barbe, ses bras & tout son corps cou-
» verts de sang, j'étois saisi de crainte &
» d'horreur; la mort étoit sans cesse présente
» à mes yeux, & elle étoit encore le moin-
» dre des maux que j'appréhendois. A cha-
» que instant je croyois tomber entre ses
» mains, & en être dévoré tout vivant. Je
» me ressouvenois de ce triste moment, où
» je l'avois vû saisir deux de mes compa-
» gnons, & après les avoir froissé à différen-
» tes reprises contre terre, se jetter sur eux
» comme un Lion affamé, les dévorer &
» succer la moëlle de leurs os. L'idée de cet

» affreux spectacle m'avoit glacé, & voyant
» encore le Cyclope mâcher les tristes restes
» de cet horrible repas, & revomir avec le
» vin les morceaux encore tout sanglans, je
» m'attendois à un sort pareil. Caché pen-
» dant long-temps, effrayé au moindre
» bruit, n'attendant que la mort, que j'au-
» rois cependant souhaitée; sans d'autre
» nourriture que quelques glands, de l'her-
» be & des feuilles; seul, sans esperance,
» sans secours, en proye à la douleur la plus
» vive, exposé au trépas le plus affreux;
» j'apperçus enfin de loin un Vaisseau: je
» courus sur le rivage, & ayant fait quel-
» ques signes à ceux qui étoient dans ce na-
» vire, pour exciter leur compassion, ils fu-
» rent sensibles à mes maux, &, quoique
» Troyens, ils voulurent bien donner du
» secours à un Grec. Vous, Macarée, le
» plus cher de mes compagnons, racontez-
» moi à votre tour, vos avantures, celles
» d'Ulysse & de ceux qui s'étoient embar-
» qués avec lui. Après que nous eûmes quit-
» té la Sicile, répondit Macarée, nous arri-
» vâmes dans les Etats d'Eole. Ce Prince
» qui reçut le jour d'Hippotus, est le Sou-
» verain des Vents, qu'il tient enchaînés
» dans de vastes cavernes. Pour en rendre
» Ulysse le maître, il les enferma dans une
» peau de bœuf, qu'il lui donna; présent
» considérable, & qui devoit lui être d'une

» grande utilité dans sa navigation. Elle fut » en effet très-heureuse pendant neuf jours, » & nous commencions déja à découvrir la » terre qui devoit être le terme de nos voya» ges. Le dixiéme, au lever de l'Aurore, » nos compagnons poussés par leur curiosi» té & par leur avarice, s'imaginant qu'il y » avoit un trésor dans cette peau, la déliè» rent, & les Vents qui en sortirent avec im» pétuosité, nous forcerent de retourner » dans le port d'Eole. De-là nous fûmes jet» tés dans le Pays des Lestrigons. Je fus dé» puté avec deux de nos compagnons vers » Antiphate, qui en étoit Roy, & nous eû» mes bien de la peine, un des envoyés & » moi, d'échaper à la cruauté de ce Prince, » qui dévora notre camarade. Le barbare » ayant rassemblé ses troupes, nous poursui» vit vivement, & fit lancer sur notre flotte » une si prodigieuse quantité d'arbres & de » rochers, qu'elle fut submergée avec ceux » qui étoient dedans : le seul Vaisseau d'U» lysse, sur lequel j'étois, échapa à un dan» ger si pressant. Après avoir donné des lar» mes à la mort de nos compagnons, nous » abordâmes sur cette côte que vous voyez » d'ici. Si vous m'en croyez, vous n'appro» cherez jamais d'une Isle * qui nous fut si

* Le lieu où habitoit Circé n'étoit pas une Isle, mais une espéce de presqu'Isle ou plutôt un Promontoire qui s'avançoit dans la Mer, & qu'on nomme aujourd'hui *Monte Circello*.

» funeste. Et vous qui reçûtes le jour d'une » Déesse, le plus juste & le plus sage de tous » les Troyens, & que nous ne devons plus » désormais regarder comme notre ennemi; » généreux Enée, profitez de l'avis salutai- » re que je vous donne : fuyez les lieux » qu'habite Circé.

Explication de la quatriéme Fable.

NOTRE Poëte, continuant toujours de suivre Enée dans sa longue & pénible navigation, raconte comment ce Prince étant arrivé près du Port qui prit dans la suite le nom de Caïette, de celui de sa nourrice qui y fut enterrée, y rencontra Macarée de la Ville d'Ithaque, & par conséquent sujet d'Ulysse, qui s'étoit établi sur cette côte. Celui-ci reconnoissant Acheménide, qu'Enée avoit reçu dans sa Flotte, ainsi que le rapporte Virgile dans le troisiéme de son Enéïde, lie une conversation avec les Troyens & leur apprend que Polyphéme avoit dévoré quelques-uns des Compagnons d'Ulysse, que ce Prince étant sorti de l'antre de ce Cyclope, après lui avoir crévé l'œil, étoit arrivé chez Circé, qui avoit métamorphosé en cochons ceux qu'il avoit envoyés à sa cour, & que ce Prince muni de la Plante Moly que Mercure lui avoit donnée, s'étoit garanti des enchantemens de cette Princesse, & l'avoit obligée de remettre ses Compagnons dans leur état ordinaire.

Ces Fables qui sont tirées de l'Odyssée d'Homére ont été suffisamment expliquées dans le Livre précédent. J'ajoûte ici seulement qu'il est très-aisé d'appercevoir que ce sont des enveloppes qui cachent de véritables événemens : Ulysse fut fort

maltraité en Sicile par les Cyclopes, qui lui tuérent quelques-uns de ses Compagnons; & par une hyperbole outrée, il publia qu'ils en avoient été dévorés.

Ce qu'Homére & après lui Ovide ajoûtent de cette peau de Bœuf dans laquelle Ulysse enferma les Vents par le conseil d'Eole, est encore un nouveau voile qui nous cache une vérité.

Eole, Si nous en croyons Servius après Varron, étoit fils d'Hippotus, & régnoit vers le temps de la guerre de Troye, sur les Isles qu'on nommoit anciennement Vulcanies, & qui ont depuis le temps de ce Prince porté le nom d'Eolies. Ces Isles, au nombre de sept, sont entre la Sicile & l'Italie, du côté du Promontoire de Pélore, ainsi que Diodore de Sicile (*a*), Strabon (*b*) & Pline (*c*) l'assurent. Homére ne parle que d'une de ces Isles qu'il nomme Eolie, quoiqu'il n'y en ait jamais eu aucune en particulier qui ait porté ce nom. Ce Poëte vouloit indiquer celle de Lipare, où il y a quelques Volcans & qui a passé pour être le lieu où Vulcain tenoit ses forges (*d*). Quoi qu'il en soit, Eole étoit un Prince sage & prudent, & qui accordoit l'hospitalité à ceux que le vent jettoit sur les côtes de l'Isle où il habitoit : il ne manquoit pas sur-tout de leur donner de bons avis sur les écueils qui se rencontroient dans les Mers voisines, ainsi que le rapporte Diodore de Sicile. Pline ajoûte qu'il s'étoit fort appliqué à connoître les vents par l'inspection de la fumée, qui sortoit des antres de Lipare. Il avoit même poussé si loin ses connois-

(*a*) *Lib. V.* (*b*) *Lib. VIII.* (*c*) *Lib. III.*

(*d*) Bochart tire l'origine de cette Fable de ce que les Phéniciens qui avoient remarqué ces Volcans, avoient nommé cette Isle *Nibaras* ou *Nibras*, ou le *flambeau*. De ce mot a été formé par corruption celui de Lipare. *Chan. Lib. I.*

sances sur cet article, qu'il prédisoit avec assez de sûreté le vent qui devoit régner pendant quelques jours, & il étoit souvent consulté, dans un temps où la navigation étoit encore très-imparfaite (a) Il n'en fallut pas davantage aux Poëtes pour les engager à reconnoître Eole pour le Roy des Vents, qu'il tenoit enfermés dans des antres profonds, d'où il les lâchoit à son gré, lorsqu'il vouloit exciter quelque tempête (b). Homére, qui ne manioit guére de trait d'histoire sans l'embellir par quelque fiction, voulant nous apprendre qu'Ulysse, n'ayant pas ajoûté foi aux conseils de ce Prince, & ayant demeuré sur Mer au-delà du temps qu'il lui avoit prescrit, avoit essuyé une tempête qui avoit fait périr sa flotte à la vûe d'Ithaque, ajoûte d'une maniére poëtique, qu'Eole lui avoit donné les Vents enfermés dans une peau, & que ses Compagnons, qui crurent que c'étoit un trésor, l'ayant ouverte, les Vents en étoient sortis avec fureur. Virgile, marchant toujours sur les traces du Poëte Grec, fait aller Junon dans le séjour d'Eole, pour le prier d'exciter la tempête (c) qui mit la Flotte d'Enée dans un état déplorable. Tous les autres Poëtes à l'envi ont enchéri sur ses idées, mais il est inutile de s'étendre davantage sur ce sujet. J'ajoûterai seulement qu'on peut penser, pour expliquer la Fable d'Homére, que ce Poëte fait peut-être allusion à une coutume semblable à celle que pratiquent encore aujourd'hui les Lappons, qui vendent les Vents aux Navigateurs, & leur promettent de tenir enfermés ceux qui leur sont contraires, ainsi que le rapportent la plûpart de nos Voyageurs. Eratosthene n'avoit pas pris dans ce sens-là cette circonstance de la Fable d'Homére, puisqu'il

(a) voyez Strabon, Lib. VIII.
(b) Virg. Æneid. Lib. I. (c) Æneid. ibid.

dit *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulysse avoit passé, lorsqu'on auroit trouvé celui qui avoit cousu le sac où les Vents étoient enfermés.* Mais Polybe, qui rapporte ce bon mot, le réfute trés-solidement, en soutenant que le fonds des Voyages d'Ulysse étoit vrai, quoiqu'Homére, comme Poëte, y eût mêlé plusieurs fictions. Je soupçonne en effet, pour le dire en passant, que lorsque ce Poëte dit qu'Eole avoit six filles & six garçons, qu'il maria ensemble, il a voulu parler des douze Vents principaux, que ce Prince avoit observés avec quelque exactitude, quoique Diodore de Sicile prenne à la lettre cet endroit du Poëte Grec.



FABLE V.

ARGUMENT.

Macarée continue à raconter à Achéménide, qu'ayant pris terre dans une Isle, où régnoit Circé, il fut député avec plusieurs de ses Compagnons pour aller saluer Circé dans son Palais, qui après leur avoir fait un bon accueil, leur fit boire d'une liqueur délicieuse, & les toucha avec une baguette sur la tête, & qu'à peine ils eurent bû, ils furent changés en pourceaux, excepté Euryloque, qui ayant refusé ce fatal breuvage en avertit Ulysse, qui étant venu au Palais de Circé l'obligea de donner à ses Compagnons leur premiére forme.

» LORSQUE nous eûmes jetté l'ancre » sur ce rivage, *continua Macarée*, » comme nous étions encore vivement frap» pés du souvenir des maux que le cruel An» tiphate & le barbare Cyclope nous avoient » fait souffrir, nous eûmes bien de la peine » à nous résoudre d'aller dans un Palais qui » nous étoit inconnu. On tira au sort pour » nous y envoyer, & le sort tomba sur moi, » sur le sage Polyte, sur Euryloque, & sur » Elpenor, nous fûmes accompagnés dans » cette Ambassade de dix-huit de nos com-

» pagnons. En approchant du Palais de Cir-
» cé, nous rencontrâmes des Loups, des
» Ours & des Lions, dont la vûe nous ef-
» fraya d'abord, mais qui bien loin de nous
» faire aucun mal, se mirent à nous caresser,
» & nous accompagnérent jusqu'à la porte,
» où quelques filles vinrent nous recevoir,
» & nous conduisirent à travers une gale-
» rie, où le marbre brilloit de tous côtés,
» vers leur maitresse. Assise sur un trône su-
» perbe, au milieu d'un magnifique salon,
» Circé étoit vêtue d'un habit enrichi d'or
» & de pierreries. Les Néréides & les Nym-
» phes qui étoient autour d'elle, au lieu de
» travailler aux ouvrages qui conviennent à
» leur sexe, n'étoient occupées qu'à séparer
» différens genres de plantes & d'herbes
» odoriférantes, & à arranger dans des cor-
» beilles, des fleurs qui étoient en confusion
» devant elles. C'est-là tout le travail que
» Circé leur demande. Personne au monde
» ne connoît mieux qu'elle la vertu de tou-
» tes les Plantes : elle sçait quelles sont leurs
» propriétés, & l'effet que peut avoir leur
» mêlange. Aussi nous la trouvâmes très-
» attentive à les examiner. Dès qu'elle nous
» apperçut & que nous l'eûmes saluée, elle
» prit un air doux & riant, & parut nous re-
» cevoir de la maniére du monde la plus fa-
» vorable; mais ayant ordonné à ses femmes

» de composer un breuvage avec de l'orge, » du miel, du vin & du lait, elle y mêla je » nesçai quelle liqueur, qui le rendit d'une » douceur admirable, & nous présenta elle-» même la coupe, que nous prîmes de sa » main. Pressés par une soif ardente, nous » avalâmes cette liqueur avec avidité, & » dans le même temps Circé nous donna un » petit coup de baguette sur la tête. Ce que » je vais vous raconter, doit me couvrir de » honte & de confusion; je ne laisserai pas » cependant de vous l'apprendre. J'avois à » peine bû le fatal breuvage, que mon corps » commença à être tout hérissé de poil. Au » lieu de l'usage de la parole, il ne me resta » qu'une voix rauque & désagréable. Tout » mon corps se pancha vers la terre, & je » m'apperçus que mon visage & ma bouche » s'allongeoient, & que mon cou devenoit » plus gros & plus large, & que ces mêmes » mains qui venoient de me servir à porter » la coupe à la bouche, n'étoient plus que » des pieds qui me servoient à marcher. Fu-» neste effet de ce breuvage! Après un chan-» gement si prodigieux, on nous enferma, » mes compagnons & moi, dans une étable. » Euryloque, le seul qui eût refusé la cou-» pe, ne fut point changé en pourceau com-» me nous. S'il n'eût évité un piége si dan-» gereux, nous serions encore dans le même

» état, & il n'auroit pû apprendre notre sort
» à Ulysse, qui vint nous délivrer & nous
» venger. Mercure lui avoit donné une plan-
» te dont la racine est noire, & que les Dieux
» nomment *Moly*; instruit par celui qui la
» lui avoit donnée, & assuré de la vertu de
» cette plante, il vint hardiment dans le Pa-
» lais de Circé. Elle lui présenta d'abord le
» breuvage qui nous avoit été si funeste : elle
» voulut même le toucher de sa baguette :
» mais il la repoussa, mit l'épée à la main, &
» la fit craindre pour sa vie. Leur paix ce-
» pendant fut bientôt faite. Circé donna à
» Ulysse son cœur & sa main, & notre déli-
» vrance fut le gage de leur Hymen. Pour
» nous tirer du triste état où nous étions,
» elle répandit d'abord sur nous le suc d'une
» plante plus salutaire, nous frappa de l'au-
» tre bout de sa baguette, & prononça des
» paroles différentes de celles qui nous
» avoient été si fatales. A mesure qu'elle les
» prononçoit nous appercevions nos corps
» qui se redressoient, & se dépouilloient du
» poil qui les couvroit. Enfin, nos pieds, nos
» mains, nos bras, & nos épaules reprirent
» leur premiére forme. Le visage baigné de
» pleurs, nous embrassâmes Ulysse qui
» répandit des larmes de joye. Nous demeu-
» râmes long-temps attachés à son cou,
» & les premiéres paroles que nous pronon-

» çâmes, ne furent employées qu'à marquer notre reconnoissance. Circé nous retint un an dans son Palais. Pendant ce temps-là, je vis des choses bien étonnantes, & j'en appris d'autres qui ne l'étoient pas moins. Parmi celles-là, voici une Histoire que me raconta l'une des quatre femmes qui étoient employées dans les secrets les plus mysterieux de leur Maitresse. Dans le temps que Circé étoit seule avec Ulysse, cette femme me fit voir dans un lieu retiré une statue de marbre blanc, qui représentoit un jeune homme avec un Pivert, & plusieurs couronnes sur la tête. Je lui demandai qui étoit ce jeune homme, pourquoi on avoit placé sa figure dans l'endroit le plus respectable du Palais, & ce que signifioit l'oiseau qui l'accompagnoit. Je vais vous l'apprendre, Macarée, me dit cette femme, & vous connoîtrez par ce que je vous dirai, quel est le pouvoir de ma Maitresse : donnez toute votre attention au récit de cette avanture.

Explication de la cinquième Fable.

ULYSSE, après avoir demeuré quelque temps à la Cour de Circé, au milieu des plaisirs & de la volupté, fit réflexion sur l'indigne état où il étoit, & se retira sagement d'un séjour si nuisible à sa gloire. Voilà la Plante Moly, Symbole de la prudence.

Ses

Ses Compagnons changés en Pourceaux, sont un emblême des désordres où plonge la volupté. L'Histoire de l'Enfant prodigue, que l'Evangile dit avoir été réduit à passer sa vie avec ces animaux immondes, nous marque assez ce que l'on doit entendre par ces sortes de paraboles.

FABLES VI. & VII.

ARGUMENT.

Circé étant devenue amoureuse de Picus fils de Saturne, & Roy d'Italie, & n'ayant pû ébranler la fidélité qu'il avoit jurée à Canente son épouse, elle le change en un Oiseau, qu'on appelle encore de son nom parmi les Latins, c'est-à-dire, un Pivert, & ceux qui accompagnoient ce Prince, en plusieurs sortes d'animaux. Canente fut si affligée de la perte de son mari, & la douleur la consuma de telle sorte qu'elle s'evapora en regrets, & il ne resta d'elle que le nom, qu'a porté depuis ce temps-là, le lieu où elle avoit disparu.

» PICUS, Roy d'Italie, étoit fils de Sa-
» turne. Ce jeune Prince qui aimoit fort
» les chevaux, avoit toute la beauté que
» vous pouvez remarquer dans sa Statue : ce
» sont les mêmes traits, & je puis vous assu-

» rer que le Sculpteur ne l'a point flatté.
» Avec cela, les agrémens de l'esprit éga-
» loient la beauté du corps. Il n'avoit pas en-
» core vingt ans, qu'il avoit attiré sur lui les
» regards de toutes les Dryades d'Italie, des
» Nymphes des Fontaines, des Nayades du
» Tibre, de celles du Fleuve Numique, de
» l'Anis, de l'Aliné, du Nar, du Tabaris,
» de celles enfin qui habitent le bois sacré
» où l'on révére Diane, & les étangs du voi-
» sinage. Toutes auroient formé des des-
» seins sur son cœur; mais la fille de Janus
» & de Vénilie, étoit la seule qui en eût
» trouvé le chemin: les empressemens de
» toutes les autres, n'avoient été payés que
» par des mépris. Sitôt que cette Princesse
» fut en âge d'être mariée, Picus fut préféré
» à tous ses rivaux, & lui donna la main.
» Quoiqu'elle fût extrêmement belle, les
» charmes de sa voix l'emportoient encore
» sur sa beauté, & c'est ce qui lui avoit fait
» donner le nom de Canente. Elle chantoit
» en effet avec tant de grace & tant de goût,
» qu'elle rendoit sensible à ses doux accens
» les rochers & les arbres, adoucissoit les
» animaux les plus féroces, & arrêtoit le
» cours rapide des fleuves & le vol des oi-
» seaux. Un jour qu'elle s'amusoit à chan-
» ter, Picus alla à la chasse du Sanglier. Il
» étoit vêtu d'un habit pourpre, rehaussé

» d'or, tenoit deux dards à la main, &
» montoit un très-beau cheval. Circé, qui
» étoit venue dans le bois où Picus chassoit
» pour y chercher des plantes, qu'on ne
» trouve point dans le lieu où elle faisoit son
» séjour ordinaire, l'ayant apperçu, fut si
» frappée de l'éclat de sa beauté, qu'elle lais-
» sa tomber toutes les herbes qu'elle venoit
» de cueillir, & se sentit tout d'un coup em-
» brasée d'un violent amour. Après ce pre-
» mier mouvement, lorsqu'elle fut un peu
» plus tranquille, elle résolut d'aller lui dé-
» clarer les sentimens qu'elle avoit pour lui;
» mais Picus s'étant mis à fuir, & se trou-
» vant environné de gardes, il ne lui fut pas
» possible de l'atteindre. Ah! s'écria Circé,
» si les plantes ont encore quelque vertu, si
» je n'ai pas oublié tous les secrets de mon
» art, tu ne m'échapperas pas, quand ta fuite
» seroit aussi rapide que le vent. En même
» temps elle forma un phantôme semblable
» à un Sanglier, qui après avoir couru quel-
» que temps devant Picus, lui parut entrer
» dans un bois extrêmement touffu, & où
» il étoit impossible aux chevaux de péné-
» trer. Ce jeune Prince, suivant la trace de
» la bête, saute promptement de cheval, &
» entre dans le bois. Circé prononça alors
» ces paroles terribles, dont elle se sert,
» lorsqu'elle veut faire pâlir la Lune, ou dé-

» rober à l'Univers la lumiére du Soleil son
» pere. A peine les eut-elle prononcées,
» que le Ciel s'obscurcit, la terre exhala une
» vapeur noire, & on en vit sortir un broüil-
» lard si épais, que les chasseurs ne pouvant
» plus se reconnoître, s'égarerent bientôt,
» & laissérent le Roy seul. Circé ayant saisi
» cette occasion, s'approcha de lui, & lui
» tint ce discours. Aimable Prince, je vous
» conjure par ces beaux yeux, qui ont fait
» tant d'impression sur les miens, par cette
» beauté & ces graces qui forcent aujour-
» d'hui une Déesse à paroître en suppliante
» devant vous, de soulager des maux dont
» vous êtes l'Auteur. Si vous devenez sensi-
» ble pour une personne qui vous adore,
» vous aurez pour beau-pere l'Astre qui
» nous éclaire : ne soyez pas assez cruel,
» pour rebuter les vœux de Circé. Qui que
» vous soyez, répondit Picus, avec une fier-
» té mêlée de mépris, je ne sçaurois être à
» vous : je ne suis plus le maître de mon
» cœur, & puisse celle qui le posséde, le
» conserver éternellement ! Tandis que la
» belle Canente respirera, je lui garderai
» une fidélité inviolable, & jamais une nou-
» velle flâme ne viendra troubler une si
» belle union. Les mépris de Picus ne rebu-
» terent point Circé, & elle continua à le
» presser de répondre à sa tendresse; mais

» enfin quand elle vit qu'il étoit inéxorable :
» ce ne sera pas impunément que tu m'auras
» offensé, lui dit-elle ; tu ne reverras ja-
» mais cette Canenteque tu aimes tant : ma
» vengeance va t'apprendre ce que peut une
» femme & une amante en courroux ; & tu
» sçauras que Circé est en même temps fem-
» me, amante & outragée. Après cette me-
» nace, elle se tourna deux fois du côté du
» couchant, & deux fois vers le levant : elle
» toucha trois fois Picus avec sa baguette,
» & prononça autant de fois des paroles ma-
» giques. Picus, qui avoit pris la fuite, s'ap-
» perçut avec étonnement qu'il couroit plus
» vîte qu'à l'ordinaire, & qu'il étoit couvert
» de plumes. Indigné de se voir ainsi chan-
» gé en oiseau, il se mit à frapper les arbres
» & à les percer à grands coups de bec. Dans
» cette métamorphose, ses plumes conser-
» vérent la couleur de l'habit pourpre qu'il
» avoit ce jour là, & l'agraffe d'or qui l'at-
» tachoit, rendit celles de son cou d'un jau-
» ne éclatant. Du reste il ne conserva que le
» nom de Picus.

» Cependant ceux qui l'avoient accom-
» pagné à la chasse & qui ne sçavoient ce qu'il
» étoit devenu, courant à travers les bois &
» les campagnes pour le chercher, rencon-
» trérent Circé qui venoit de dissiper les nua-
» ges dont l'air avoit été obscurci, lui de-

» mandérent des nouvelles de leur maître ;
» & comme ils ne doutoient pas qu'elle ne
» l'eût fait périr, ils se mirent en état de ven-
» ger sa mort. Circé qui se sentoit coupable,
» répandit le suc & le venin de quelques her-
» bes empoisonnées, appella à son secours
» les Divinités de la nuit, l'Erebe, le Cahos
» & sur-tout Hécate qu'elle implora avec
» des hurlemens affreux. Quel prodige ! d'a-
» bord les Forêts semblérent changer de
» place ; les arbres pâlirent d'horreur, la
» terre trembla, & l'herbe fut teinte de gout-
» tes de sang. On crut entendre des chiens
» hurler, & les rochers pousser de tristes gé-
» missemens ; la terre parut couverte d'in-
» sectes & de Serpens, & on vit voltiger
» dans les airs des ombres & des fantômes.
» Pendant que les Gardes de Picus étoient
» consternés à la vûe d'un spectacle si ef-
» frayant, Circé les toucha de sa baguette,
» qu'elle venoit de tremper dans des sucs
» empoisonnés, & les changea en plusieurs
» espéces d'animaux, sans qu'aucun pût lui
» échaper.

„ Le Soleil s'étoit déja plongé dans l'O-
» céan, & Canente ne voyoit point revenir
» son époux. Inquiéte & affligée, elle or-
» donne à ses Gardes, & à tout le peuple de
» la Ville d'allumer des flambeaux, & d'al-
» ler le chercher. Après avoir répandu un

» torrent de larmes, s'être arraché les che-
» veux, & avoir donné toutes les marques
» de la plus vive douleur, elle sortit du Pa-
» lais, & alla elle-même courir au milieu des
» bois, des rochers & des montagnes, selon
» que le hazard la conduisoit, & elle passa
» ainsi six jours sans manger & sans dormir.
» Enfin accablée de douleur & de lassitude,
» elle se coucha sur les bords du Tybre, où
» mêlant ses larmes aux tristes accens de sa
» voix, elle déplora ses malheurs avec cette
» douce mélodie que font entendre les Cy-
» gnes mourans : enfin la douleur la consu-
» ma de telle sorte, que son corps disparut
» peu à peu, & s'évapora dans les airs. Cet-
» te avanture rendit célébre le lieu où elle
» étoit arrivée, & les Muses d'Italie l'appel-
» lérent Canente du nom de cette Nym-
» phe *. Voilà, ajouta Macarée, une partie
» des merveilles que je vis, ou qui me furent
» racontées pendant le cours d'une année,
» que nous demeurâmes dans le Palais de
» Circé. Enfin dans le temps que les plaisirs
» nous avoient entiérement amollis, Ulysse

* Les meilleurs Manuscrits portent *veteres dixere Camenæ*, au lieu de dire *veteres coloni*, qu'on trouve dans plusieurs imprimés ; soit qu'Ovide ait entendu par les Muses les anciens Poëtes, qui donnérent le nom de Canente au lieu où cette Nymphe disparut, ou les Muses elles mêmes qui avoient peut-être habité l'Italie, ou les vers des Saliens connus autrefois dans l'ancien *Latium*, il est toujours sûr que c'est la leçon qu'il faut suivre.

» nous ordonna de nous embarquer & de
» remettre à la voile. Comme Circé nous
» avoit fait entendre que nous avions enco-
» re beaucoup de Mers à courir, & plusieurs
» dangers à essuyer, je fus si effrayé de ses
» discours, que dès que nous fûmes arrivés
» sur cette côte, j'y fixai mon séjour.

Explication des Fables. VI. & VII.

JE ne sçai si on a remarqué qu'Ovide, après avoir rapporté jusqu'ici les Fables des Egyptiens, des Phéniciens & des Grecs, entre dans celles qui devoient leur origine à l'Italie, en commençant par celles qu'on avoit inventées au sujet d'Enée, à qui les Romains rapportoient leur origine, & continuant jusqu'à la mort de Jules César, par où il finit cet ingénieux & pénible Ouvrage. Ainsi avant que d'expliquer celle de Picus & de Canente, dont il s'agit dans cette métamorphose, je crois qu'il est à propos d'établir une régle sûre qui puisse tout d'un coup faire appercevoir l'origine de ces anciennes fictions. Lorsqu'on trouve des Fables dont les noms sont tirés des anciennes Langues de l'Orient, comme celle d'Adonis, de Dagon, d'Arachné, d'Aréthuse, d'Osiris & plusieurs autres, on peut assurer qu'elles étoient originaires d'Egypte & de Phénicie, & qu'elles n'étoient passées dans la Gréce qu'avec les Colonies qui étoient venues s'y établir. Lorsque ces mêmes noms sont conformes à la Langue Grecque, comme ceux de Daphné, des Myrmidons, d'Alopis, de Galantis, de Cygnus & tant d'autres, on doit penser qu'elles avoient été inventées par les Grecs. Enfin lorsqu'il sont d'ori-

gine

gine Latine, comme ceux de Canente, de Picus, d'Anna Perenna, de Flore, de Quirinus & plusieurs autres; on peut croire que c'est dans le Pays Latin, que ces Fables ont pris naissance. Et ce qui sert à confirmer cette régle, c'est qu'on ne trouve point ces derniéres fictions hors de l'Italie, ni les précédentes hors de la Gréce, si on excepte les Auteurs Latins qui ont visiblement copié en cela les Auteurs Grecs; au lieu qu'en suivant la trace des premiéres, si on les voit établies en Italie, on les trouve aussi dans la Gréce; & en remontant à leur origine, dans l'Egypte & dans la Phénicie. Cette régle qui est assez sûre, demande cependant quelque exception; car les Grecs & les Latins ont souvent changé ces Fables & se les sont appropriées en changeant les noms qui les composoient. Ainsi on se tromperoit si on vouloit assurer que la Fable de Matuta & de Portumnus est d'origine Italique, sur ce que ces deux noms sont Latins, puisque nous trouvons la même Fable dans la Gréce, sous le nom de Leucothoé & de Palémon; & si nous voulons aller à la source, on la découvre aussi dans la Phénicie, d'où Cadmus l'avoit apportée sous ceux d'Ino & de Mélicerte. C'est ainsi qu'on peut quelquefois suivre les Fables jusques dans leur origine, mais il est temps d'expliquer celle de Picus qui a donné lieu à cette réflexion.

Ceux qui ont étudié l'Histoire des anciens Peuples, sçavent que l'Italie fut autrefois peuplée par différentes Colonies. La plus ancienne de toutes est connue sous le nom de Colonie des Aborigénes. On appelloit ainsi ceux qui étoient d'une origine étrangére, pour les distinguer des *Autochthones* qui étoient ceux qu'on croyoit nés dans le Pays où ils habitoient. Si on veut s'en rapporter

à Denys d'Halicarnasse (a) qui possédoit parfaitement les Antiquités Italiques, & qui cite pour garans de son opinion Caton le Censeur & Aselius Sempronius, ces Aborigénes étoient une Colonie Grecque qui vint s'établir en Italie plusieurs siécles avant la Guerre de Troye. Il est vrai que l'Auteur que je viens de citer, les fait venir d'Arcadie, sous la conduite d'Œnotrius, & que Caton & Sempronius prétendoient qu'ils étoient sortis de l'Achaïe; mais Théodore Rykius, qui a fait sur ce sujet une sçavante dissertation, abandonne l'Auteur Grec pour suivre l'opinion de Caton, de Sempronius & de Trogus, & c'est, je crois, le parti qu'il faut prendre, & distinguer la Colonie des Aborigénes de celle des Œnotriens, qui ne vinrent que long-temps après en Italie. Le premier de ces Aborigenés qui régna sur les Latins est connu sous le nom de Stercès, Janus qui lui succéda fut le second, & Picus fils de Stercès le troisiéme, & son régne tombe vers le temps de Pandion second ou d'Egée, c'est-à-dire, cinquante ou soixante ans avant la prise de Troye.

Picus, au rapport de Servius (b), se mêloit de prédire l'avenir & se servoit dans ses augures d'un Pivert qu'il avoit apprivoisé : *Augur fuit Picus, & domui habuit Picum per quem futura noscebat*; ainsi on publia après sa mort qu'il avoit pris la figure de cet Oiseau, & on l'honora comme un Dieu *Indigete* (c). Ce Prince étant mort fort jeune, sa femme Canente se retira dans une solitude, où elle ne vécut pas long-temps. Pour exprimer ses tristes re-

(a) *Antiq. Rom. Lib. II.*
(b) Sur le septiéme livre de l'Enéide.
(c) Quoiqu'on donne plusieurs Etymologies au nom d'Indigete, je crois cependant que la plus naturelle est celle qui explique ce mot par *un Dieu* du Pays.

grets, on dit qu'elle avoit été changée en voix. Comme nous avons peu de Mémoires pour ces Antiquités Italiques, il a été aisé aux modernes de détrôner un Prince si peu connu. Si nous en croyons Gérard Vossius (a), il n'y eut jamais de Roy de ce nom en Italie, & toute cette Fable n'est fondée que sur ce qu'il y avoit un Oracle de Mars parmi les Sabins, où un Pivert rendoit les Oracles. Selon Bochart (b), elle vient du mot Phénicien *Picea*, qui veut dire un Devin. Enfin il y a des sçavans qui prétendent que Picus est Jupiter lui-même, honoré en Italie sous le nom de cet Oiseau, qui étoit d'un grand usage dans les Augures. Ainsi s'évanouissent à l'aide de ces Etymologies, le Roman des amours de Circé & de Picus, & les plaintes de la belle Canente. Pour moi, je m'en tiens à l'opinion de Denys d'Halicarnasse, plus instruit que nous ne sommes aujourd'hui des Antiquités de l'Italie, à condition toutefois qu'on ne mêlera pas, comme a fait Ovide, l'Histoire de Picus avec celle de Circé, qui ne vint s'établir dans cette partie du Pays Latin, où étoit le Promontoire qui porte son nom, que long-temps après le Régne de ce Prince.

(a) *De orig. & prog. Idol. Lib. I. Cap. XII.*
(b) *Chan. Lib. I.*

FABLES VIII. & IX.

ARGUMENT.

Turnus ayant demandé du secours à Diomède contre Enée fils de Vénus, qui lui avoit déclaré la guerre, le Prince Grec qui redoutoit le courroux de Vénus, dont il avoit ressenti les effets, n'osa lui envoyer des troupes; & raconte comment ses Soldats avoient été changés en Oiseaux qui sont semblables à des Cygnes, pour le moins par la couleur. Un Berger ayant insulté des Nymphes qui dansoient, est changé en Olivier.

APRÈS que Macarée eut fini le récit de ses avantures, Enée fit les funérailles de sa nourrice, & on grava par son ordre cette Epitaphe sur un Tombeau de marbre. *Cy gist Caïetta, nourrice d'Enée, qui après l'avoir sauvée de l'embrasement de Troye, fit brûler son corps en cet endroit.* Ensuite il abandonna cette côte, s'éloigna du séjour enchanté de Circé, & arriva enfin dans le lieu où le Tybre porte dans la Mer des eaux troubles & bourbeuses. Latinus fils de Faune le reçut dans son Palais, & lui donna sa fille en mariage; mais cette allian-

ce couta de grands combats, & il fallut faire la guerre contre une Nation féroce. Turnus, à qui cette Princeſſe avoit été promiſe, prit les armes contre ſon rival. Toute la Toſcane ſe déclara contre le Pays Latin, & la victoire fut long-temps diſputée. Les deux partis cherchérent à ſe fortifier par des alliances avec les Princes voiſins, dont les uns furent pour les Rutules, les autres pour les Troyens. Enée envoya demander du ſecours à Evandre, & en obtint; mais la négociation de Turnus auprès de Dioméde n'eut pas un heureux ſuccès. Ce Prince ayant abandonné ſon Pays, s'étoit établi dans Japygie*, & par le ſecours de Daunus, qui lui avoit donné ſa fille en mariage, il avoit bâti la Ville où il régnoit alors. Vénulus y étant allé de la part de ſon maître, lui demanda des troupes; mais le Prince Grec lui répondit, qu'il n'oſoit expoſer celles de ſon Beau-Pere, & que pour les ſiennes, il n'en avoit pas aſſez pour en envoyer à Turnus. „Pour vous montrer, dit-il, à „l'Ambaſſadeur, que mon refus eſt fondé „ſur des raiſons légitimes, je vous expoſerai „les motifs qui m'engagent à n'accorder pas „le ſecours que vous me demandez : quoi-„que je ne puiſſe vous les apprendre ſans

* C'eſt cette partie de l'Italie qui ſe nomme aujourd'hui la Pouille.

» renouveller le triste souvenir de mes mal-
» heurs. Lorsque la Ville de Troye fut ré-
» duite en cendres, & qu'Ajax fils d'Oilée
» eut attiré sur tous les Grecs le châtiment
» qu'il méritoit, pour avoir violé Cassandre
» dans le Temple de Pallas, nous fûmes as-
» saillis d'une tempête qui écarta tous nos
» vaisseaux; & comme si nous avions tous
» été coupables de ce sacrilége, les vents, la
» pluye, le tonnerre, la foudre, le Ciel & la
» mer nous déclarérent la guerre. Enfin
» pour comble de maux, la plûpart de nos
» Vaisseaux allérent se briser contre les ro-
» chers de Capharée. Pour ne point vous
» ennuyer par le récit de toutes nos avan-
» tures, je me contenterai de vous dire, que
» Priam lui-même, s'il avoit vécu, auroit
» été sensible à nos malheurs. Délivré de la
» fureur des flots, par le secours favorable
» de Minerve, je retournai dans ma patrie,
» que je fus bientôt contraint d'abandon-
» ner. Vénus pour se venger de ce que je l'a-
» vois blessée au siége de Troye, m'a de-
» puis ce temps-là fait souffrir tant de traver-
» ses, sur mer & sur terre, que j'ai mille fois
» envié le bonheur de ceux que la tempête
» & les rochers de Capharée avoient fait pé-
» rir. Eh! plût aux Dieux que j'eusse été
» submergé avec eux! Mes Compagnons
» épuisés de fatigues, & rebutés des maux

» sans nombre qu'une longue & pénible na-
» vigation, & les guerres différentes où ils
» s'étoient trouvés, leur avoient fait souffrir,
» me conjurérent de mettre fin à leurs tra-
» vaux, & de leur procurer quelque repos.
» Mais Acmon, homme vif & emporté, &
» que nos malheurs avoient encore aigri,
» leur parla ainsi : Amis, que vous reste-t-il
» donc tant à souffrir, pour vous découra-
» ger ainsi ? Quels maux pourroit encore
» vous faire Vénus, quand même elle con-
» tinueroit de vous persécuter ? On ne doit
» faire des vœux que lorsqu'on craint des
» disgraces plus cruelles encore, que celles
» qu'on a essuyées; mais lorsqu'on a éprou-
» vé le sort le plus affreux, on ne doit plus
» rien craindre : le comble des maux fait la
» sécurité des malheureux. Il m'importe peu
» que Vénus m'entende, & qu'elle haïsse
» tout ce qui est attaché à Dioméde, Dio-
» méde seul nous suffit, & nous pouvons
» sous la conduite de ce Héros, braver le
» courroux de cette Déesse. Ce discours
» d'Acmon irrita encore de nouveau Vénus
» contre nous, & il fut approuvé de peu de
» personnes. Je lui représentai avec ceux de
» ses amis qui blâmoient sa conduite, & qui
» faisoient le plus grand nombre, le tort qu'il
» avoit de parler ainsi d'une Déesse qui nous
» haïssoit ; & comme il voulut repliquer, la



» parole lui manqua, & sa voix ne fit enten-
» dre qu'un son foible & mal articulé. Ses
» cheveux se changérent en plumes; son col,
» son estomac & son dos en furent aussi revê-
» tus. Ses bras se courbérent & devinrent des
» aîles; ses pieds se fendirent, & à la place de
» sa bouche parut un bec extrêmement allon-
» gé. Tandis que Lycus, Idas, Rhetenor,
» Abas & Nyctée paroissoient étonnés d'un
» changement si inoüi, ils en éprouvérent un
» semblable; & prenant tous en même temps
» leur essor, ils se mirent à voltiger autour de
» notre vaisseau. Si vous me demandez main-
» tenant en quelle sorte d'oiseaux ils furent
» métamorphosés, je vous dirai que si ce ne
» sont pas des Cygnes, ils leur ressemblent
» beaucoup par leur blancheur. Enfin, après
» tant de malheurs, j'arrivai avec bien de la
» peine, & peu accompagné, dans les Etats
» de Daunus qui me reçut favorablement &
» me donna sa fille en mariage.

Après ce discours, Vénulus sortit des Etats de Dioméde, & quitta le Pays des Peucétiens (a) & la Messapie (b) où il vit ces antres humides qu'une sombre forêt environne; & que le Dieu Pan habitoit alors. Les Nymphes y avoient fait autrefois leur demeure: mais elles en avoient été chassées

(a) Cette partie de la Pouille qui est à l'Orient & qui avoit la Daunie au Couchant.

(b) Aujourd'hui la Calabre.

par un berger de la Pouille. La vûe de ce brutal les avoit d'abord obligées de prendre la fuite; mais lorſque leur frayeur fut diſſipée, elles ne marquérent pour lui que du mépris, & ſe mirent à danſer. Le berger ſe moqua de leur danſe, qu'il imitoit d'une maniére ridicule, & il ne ceſſa de les inſulter d'une maniére également indécente & groſſiére, que lorſque ſa tête fut entiérement enveloppée d'écorce. Il fut changé en Olivier ſauvage, arbre dont le fruit marque par ſon amertume, toute l'aigreur & la ruſticité de ce berger.

Explication des Fables VIII. & IX.

L'Italie n'étoit pas auſſi féconde en Fables que la Gréce, & dans le temps dont parle Ovide, ces anciennes fictions avoient beaucoup perdu de leur crédit; auſſi voyons-nous ce Poëte couler rapidement ſur quelques Avantures d'Enée, pour en venir à la métamorphoſe de Jules Céſar en Aſtre, par laquelle il avoit réſolu de finir ſon Ouvrage.

Enée, après avoir eſſuyé tous les dangers d'une longue Navigation, arriva enfin en Italie par l'Embouchure du Tybre (a). Le Roy Latinus averti par un Oracle qu'un Prince étranger devoit venir dans ſes Etats, & épouſer Lavinie ſa fille, le reçut dans ſon Palais, & fit alliance avec lui, & promit de lui donner la Princeſſe en mariage. Turnus, neveu de ſa femme Amate, qui devoit l'épouſer,

(a) *Denys d'Halycarnaſſe Lib. I. Tit. Liv. Lib. I. Virgil. Æneid. Lib VII. &c.*



déclara la guerre à Enée, & ces deux rivaux se mirent en état de disputer la Couronne & Lavinie. On ne s'attend pas que j'entre dans le détail d'une Histoire si connue; ainsi je me contenterai d'expliquer les événemens qu'en rapporte notre Poëte, Turnus, dit-il, ayant envoyé demander du secours à Dioméde qui s'étoit établi dans la Pouille, depuis la prise de Troye; ce Prince, prenant pour prétexte la colére de Vénus, qui lui avoit fait souffrir les maux les plus cruels, refusa de lui donner des troupes, & renvoya Vénulus qui étoit venu les lui demander.

Pour expliquer cette Avanture, il est bon de sçavoir que Dioméde fils de Tydée, au retour de la guerre de Troye, où il s'étoit acquis beaucoup de réputation, voulant retourner dans ses Etats, apprit qu'ils avoient été envahis par Cyllabarus, qui avoit épousé Egialée sa femme. Comme ses Troupes avoient considérablement été diminuées pendant le Siége de Troye, il ne crut pas être en état de chasser son concurrent, & il prit le parti de se retirer en Italie, où il bâtit la Ville d'Argyripe, ou Argos Hippium (*a*). Comme Enée arriva à peu près dans le même temps sur les bords du Tybre, Turnus rechercha l'alliance du Prince Grec, mais soit qu'il ne voulût pas se brouiller avec Enée, ou que dans ce nouvel établissement il n'eût pas assez de force pour faire cette diversion, il refusa l'alliance des Rutules, & ne songea qu'à affermir son autorité. Pausanias (*b*) qui dit qu'aucun Prince Grec n'avoit fait la guerre aux Romains avant Pyrrhus, ajoûte que Dioméde lui-même n'avoit pas voulu la faire à Enée : ce qui confirme la tradition que je viens de rapporter. Dioméde, qui avoit

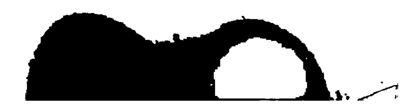
(*a*) Aujourd'hui Benevent, ou Monte Santo Angelo, selon d'autres.

(*b*) *In Atticis.*

épousé la fille de Daunus, s'étant brouillé dans la suite avec son Beau-Pere, fut tué dans un combat, & ses Compagnons se retirérent dans une Isle voisine qui porta dans la suite le nom de Dioméde. Cette fuite fit dire qu'ils avoient été changés en Oiseaux ; & on ne manqua pas d'ajoûter que c'étoit Vénus elle-même (a) qui avoit puni de la sorte les Soldats de ce Prince qui l'avoit blessée à la main au Siége de Troye, ainsi qu'Homére le rapporte. Ajoûtons que ce qui servit à donner cours à cette métamorphose, c'est que l'Isle où se retirérent les sujets de Dioméde étoit remplie de Cygnes & de Hérons, comme nous l'apprenons des Anciens, qui ont débité bien des Fables sur cette Avanture. Pline & Solin disent que ces Oiseaux, se ressouvenant de leur origine, caressoient les Grecs qui abordoient dans cette Isle, & fuyoient ceux qui n'étoient pas de cette Nation. On ne sçait pas au reste en quelle espéce d'Oiseau les Compagnons de Dioméde furent changés ; Ovide dit qu'ils ressembloient aux Cygnes ; d'autres les prennent pour des Hérons, ou des Cicognes, ou des Faucons : ce qui après tout est très-peu important. Les curieux pourront lire la sçavante Dissertation de Frederic Lachmon, qui a recueilli tout ce que les Anciens & les Modernes ont dit sur ce sujet (b).

Ovide joint à cette avanture celle d'un Berger du même Pays, qui fut changé en Olivier sauvage ; mais comme l'Histoire ne fournit rien sur ce sujet, je crois qu'on pensera bien, sans que je le dise, qu'on a voulu nous marquer par cette fiction que quelques Nymphes, c'est-à-dire, quelques Bergéres, s'étoient vengées d'un brutal qui les avoit insultées, en le faisant périr dans les Bois.

(a) *Virgil. Æneid. Lib. VII.*
(b) *In Dissert. de Ave Diomedea.*



FABLE X. XI. & XII.

ARGUMENT.

Turnus ayant mis le feu aux Vaisseaux d'Enée, Cybele les change en Nymphes de la Mer. Après la mort de Turnus, la Ville d'Ardée, dont il étoit Prince, fut brûlée, & il sort de ses cendres un Oiseau de même nom. Vénus voyant Enée son fils, aprés tant d'actions héroïques, prêt à rendre le dernier soupir, obtient de Jupiter qu'il seroit mis au nombre des Dieux.

LEs Ambassadeurs étant de retour, apprirent à Turnus que Dioméde leur avoit refusé les troupes qu'ils lui avoient demandées de sa part. Les Rutules, quoique privés de ce secours, ne laissérent pas de faire la guerre à Enée. Elle fut sanglante, & les deux partis y firent de grandes pertes. Cependant Turnus, la torche à la main, alla mettre le feu dans les Vaisseaux d'Enée, qui sembloient n'avoir été épargnés par les flots que pour devenir la proye d'un autre élément. Les matiéres combustibles dont ils étoient enduits commençoient à brûler; la flamme montoit le long des mats & des voiles, & l'on voyoit sortir des bancs des ra-

meurs, des tourbillons de fumée ; lorſque la Mere des Dieux, ſe reſſouvenant que ces Vaiſſeaux avoient été conſtruits du bois du Mont Ida, parut au milieu des airs, montée ſur ſon char, attelé de Lions, & après qu'on eut entendu le bruit des inſtrumens d'airain, qui l'accompagnent, & qu'elle eut elle-même ſonné de ſa trompette, elle parla ainſi : » C'eſt en vain, Turnus, que tu t'ap» plaudis à la vûe de la flamme, que ta main » ſacrilége vient d'allumer : je ſçaurai l'é» teindre, & je ne ſouffrirai pas qu'elle con» ſume un bois qui m'étoit conſacré. « La Déeſſe parloit encore, lorſqu'on entendit gronder le Tonnerre, & qu'on vit tomber une pluye abondante mêlée de grêle. Les vents en courroux troublérent l'air & ſoulevérent les flots, & ces fiers enfans du Géant Aſtrée * ſembloient ſe faire la guerre. L'un d'eux, dont Cybelle emprunta le ſecours, rompit les cordages qui tenoient les Vaiſſeaux attachés l'un contre l'autre, les pouſſa, les renverſa, & les plongea ſous les flots. Le bois dont ils étoient conſtruits, s'étant amolli fut changé en d'autres corps, qui en conſervérent la couleur. La poupe prit la forme d'une tête & d'un viſage ; les rames

* Les Vents paſſoient pour être les enfans du Géant Aſtrée un des Titans, & de l'Aurore. Voyez Héſiode Théog. & Apollodore Lib. I.

devinrent des jambes & des cuisses, les flancs des Vaisseaux, des côtes, la quille, l'épine du dos, les cordages, des cheveux, & les antennes, des bras. Ces nouvelles Nymphes de la Mer, oubliant les montagnes d'où elles tiroient leur origine, se plaisent maintenant au milieu des ondes & jouent avec les flots qu'elles redoutoient auparavant. Cependant comme elles se ressouviennent des dangers ausquels la Mer en courroux les avoit souvent exposées, elles prêtent une main favorable aux Vaisseaux qui sont menacés du naufrage. Pourvû toutefois que ce ne soit pas des Vaisseaux Grecs: car elles haïssent cette Nation qui a détruit la Ville de Troye. Ainsi elles virent avec plaisir les tristes débris du Vaisseau d'Ulysse, & celui d'Alcinoüs changé en rocher *.

On espéroit que le prodige, qui venoit d'arriver en faveur des Vaisseaux d'Enée, épouvanteroit Turnus, & l'obligeroit enfin à poser les armes; cependant il s'opiniâtra à continuer la guerre. Les Dieux s'étoient partagés entre les deux rivaux: & ce qui vaut bien le secours des Dieux, ils étoient l'un l'autre pleins de courage & de valeur.

* Alcinoüs Roy des Phéaciens avoit prêté à Ulysse un Vaisseau, pour le conduire à Ithaque, ainsi que le dit Homére Odyss. Liv. XIII. Ce Vaisseau fit naufrage, & on publia qu'il avoit été changé en rocher, par Neptune qui voulut venger son fils Polyphéme qu'Ulysse avoit aveuglé.

Ce n'est plus pour la couronne de Latinus, ni pour vous, belle Lavinie, qui deviez l'apporter pour dot à votre époux, que ces deux braves Guerriers livrent tant de batailles ; ils ne combattent désormais que pour la gloire ; & la honte qu'il y auroit à quitter les armes le premier, est le seul motif qui les retienne. Enfin Vénus voit son Fils victorieux. Turnus expire, & la Ville d'Ardée, si florissante pendant qu'il vivoit, tombe avec lui. Lorsque le feu que les Troyens y avoient allumé, l'eut consumée, on vit sortir de ses cendres un oiseau d'une nouvelle espéce. Son chant triste & lugubre, sa maigreur, sa couleur : tout convenoit au déplorable état d'une Ville saccagée. Il en conserva le nom ; & en volant autour de ses ruines, il déplora long-temps les malheurs d'Ardée.

La valeur & les belles actions d'Enée avoient mis tous les Dieux dans son parti, & forcé Junon elle-même à oublier le ressentiment qu'elle avoit si long-temps conservé contre lui. Il étoit temps que ce Héros, après avoir affermi l'Empire d'Iule son fils, abandonnât la terre, pour aller prendre dans le Ciel la place qu'il avoit méritée. Vénus avoit brigué en sa faveur les suffrages de tous les Dieux, & s'étant jettée au col de Jupiter son Pere, après plusieurs caresses,

lui avoit fait cette priére. » Souverain Maî-
» tre des Dieux, qui avez toujours été un
» Pere plein de tendresse pour moi, c'est en
» cette occasion que vous devez me donner
» de nouvelles marques de votre bonté ; &
» accorder à Enée, qui étant mon fils, vous
» reconnoît pour ayeul, une place parmi
» les Dieux. Quand même vous ne l'éleve-
» riez qu'au rang des moindres Divinités, je
» serois au comble de mes vœux. C'est assez
» qu'il ait vû une fois le Royaume des Om-
» bres : & qu'il ait passé les Fleuves de l'En-
» fer. « Tous les Dieux applaudirent à la
demande de Vénus : l'épouse même de Ju-
piter n'en parut point offensée ; & fit con-
noître par un mouvement de tête, qu'elle
consentoit à l'Apothéose d'Enée. Jupiter
adressant alors la parole à Vénus, lui parla
ainsi : » Celui pour qui vous vous intéressez,
» & vous, ma Fille, vous méritez également
» l'un & l'autre la grace que vous me de-
» mandez. Vos vœux sont accomplis, & vo-
» tre fils sera au nombre des immortels. «
Vénus charmée de ce discours, rendit gra-
ce à son Pere, monta sur son char attelé de
Colombes, & après avoir traversé la vaste
étendue des airs, elle se rendit sur les rivages
des Laurentins, à l'endroit où le Numique
couronné de joncs & de roseaux, va porter
le tribut de ses eaux dans la Mer. Elle or-
donna

donna à ce Fleuve de laver le corps d'Enée son fils, & d'entraîner sous les flots tout ce qu'il avoit de mortel (*a*). Le Fleuve obéït; & purifiant ce que ce Héros avoit de terrestre, il ne lui laissa que ce qu'il avoit de Divin. Après cette cérémonie, Vénus répandit sur son Fils une essence céleste, où elle avoit mêlé le Nectar & l'Ambrosie: elle lui en frotta le visage; & lui en ayant fait avaler une partie, elle le rendit semblable aux Dieux. Le Peuple Latin, qui lui a élevé des Temples & des Autels, le nomment *Indigete* (*b*).

(*a*) Cette expression, *& tacito deferre sub aquora cursu*, que les Traducteurs n'ont pas rendue, m'a paru mystérieuse, & elle a quelque rapport avec ce que Dieu dit dans l'Ecriture pour marquer qu'il oublieroit les péchés de ceux qui se repentent, *projiciam in profundum maris.*

(*b*) C'étoit le nom qu'on donnoit aux Dieux du pays. *Indigetes quasi indigenæ.* On peut voir plusieurs autres Etymologies de ce nom dans le *premier Tome de mon Explication des Fables*, & dans le *Thrésor de la Langue Latine de Robert Etienne*, au mot *Indiges.*

Explication des Fables X. XI. & XII.

La guerre entre Turnus & Enée fut fort opiniâtre, & les deux Chefs disputérent avec vigueur la Couronne de Latinus. Le Prince des Rutules craignant qu'après qu'il auroit défait ses ennemis, ils ne remontassent sur leurs Vaisseaux, pour aller briguer l'alliance des peuples voisins, y fit mettre le feu, & sans le prompt secours qu'on y apporta, ils auroient été réduits en cendre. Quelques Auteurs prétendent qu'un orage subit

qui s'éleva dans ce moment éteignit le feu & sauva la Flotte, qui alloit devenir la proye des flammes. On habilla ce fait en Fable, & Virgile qui est l'Auteur de cette fiction; du-moins ne connoit-on personne qui en ait parlé avant lui, feignit que Cybelle, à la priére de Vénus, Mere d'Enée, pour conserver le bois de ces Vaisseaux, qui avoit été pris dans les forêts du Mont Ida, qui lui étoient consacrées, les avoit changés en Nymphes (a). C'est ainsi qu'on donnoit du merveilleux aux choses les plus simples, & qu'on rehaussoit la gloire des Héros, en faisant intervenir les Dieux dans ce qui les regardoit. Ovide ajoûte que le Vaisseau d'Alcinoüs avoit aussi été changé en rocher: ce qui veut dire qu'il avoit fait naufrage près de quelques écueils.

Nous devons penser la même chose de la Fable qui suit celle que je viens d'expliquer. Les Soldats d'Enée pour venger l'affront qu'ils venoient de recevoir, ayant mis le feu à la Ville d'Ardée, Capitale du petit Etat des Rutules, dont Turnus étoit Roy, on publia qu'il en étoit sorti un oiseau de même nom. On voit encore par cet exemple que le surnaturel ne coutoit rien dans ces temps-là, puisqu'on en mêloit par-tout. Ce qui autorisoit cette fiction, c'est qu'il y avoit dans le Pays un oiseau qui parmi les Latins portoit le même nom que celui de cette Ville. Je ne sçai au reste si la Ville d'Ardée fut entiérement consumée dans cet incendie, comme le prétend Ovide, ou si elle fut rétablie dans la suite; mais il est sûr que Tite-Live dit qu'elle subsistoit encore du temps des Tarquins. Enfin pour finir les avantures, je dois dire qu'après différens combats, Enée ôta la vie à son Rival, épousa Lavinie, & après avoir régné trois ans sur les Latins, il fut tué lui-même dans la bataille que

(a) Æneid. Lib. IX.

lui livra Mézence Roy des Tyrréniens, sept ans après la prise de Troye, comme le dit Denys d'Halicarnasse (a), laissant la Reine grosse d'un Fils, qui fut nommé Sylvius. Comme on ne trouva point le corps d'Enée après le combat, on publia que Vénus sa Mere l'avoit mis au rang des Dieux, & on l'honora dans la suite sous le nom de Jupiter Indigete. Son fils Ascagne lui succéda, & bâtit la Ville d'Albe, où ses descendans au nombre de quatorze régnérent jusqu'à Numitor, Grand-Pere de Romulus.

J'ai suivi au reste dans l'explication des avantures d'Enée l'opinion la plus commune. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live ont été mes guides, & j'ai évité à dessein les discussions dans lesquelles sont entrés Bochard, Ryckius & quelques autres sçavans modernes que l'on pourra consulter.

(a) *Ant. Rom. Lib. I.*

FABLE XIII.

ARGUMENT.

Vertumne, amoureux de Pomone prenoit différentes figures pour lui plaire. Enfin s'étant métamorphosé en vieille, il la rend sensible par les choses qu'il lui dit.

SON Fils Iule, qui portoit aussi le nom d'Ascagne, lui ayant succédé, le Peuple Latin & la Ville d'Albe le reconnurent pour Souverain. Après sa mort, Sylvius monta sur le Trône, & laissa la Couronne à son



Fils Latinus second du nom, qui se rendit célébre pendant son régne. Après lui régnérent Alba, Epitus, Capys, Capetus & Tiberinus, qui s'étant noyé dans le Fleuve qui coule dans le Pays Latin, lui fit porter le nom de Tybre.* Tiberinus laissa deux enfans, Rémulus & Acrotas. Le premier, qui étoit l'aîné, ayant voulu imiter la foudre de Jupiter, perdit la vie d'un coup de tonnerre. Acrotas plus sage & plus modéré que son frere, fut l'héritier de sa Couronne & la laissa en mourant au courageux Aventinus, qui fut enseveli sous une Montagne, qui étoit dans ses Etats, & à laquelle il donna son nom.

Ce fut sous le régne de Procas Successeur d'Aventinus, que vécut Pomone. Parmi toutes les Hamadryades du Pays Latin, il n'en étoit point de plus habile qu'elle dans la culture des Jardins & des Arbres fruitiers : ce qui lui avoit fait donner le nom de Pomone. Elle n'aimoit ni les forêts, ni les eaux, elle n'avoit d'inclination que pour la campagne, & pour les arbres qui portent du fruit. Au lieu d'un Javelot, on ne lui voyoit à la main qu'une serpette, avec laquelle elle en retranchoit les branches inutiles, ou les greffoit sur d'autres arbres. Attentive à les arroser, elle ménageoit de pe-

* Le Tibre se nommoit anciennement *Albula*.

tites rigoles autour de leurs racines. Telles étoient les occupations de Pomone. Insensible aux plaisirs de l'amour, & craignant toujours quelque insulte des gens de la campagne, elle avoit enfermé ses jardins de murailles, & l'entrée en étoit interdite à tous les hommes. Que ne tentérent point pour la séduire, les Satyres, cette jeunesse si portée aux plaisirs & aux jeux; les Pans, dont la tête est toujours couronnée de branches de Pin; Silvain, que sa vieillesse rend encore plus vif & plus enjoué; enfin le Dieu des Jardins *, qui avec sa faulx épouvante les Voleurs? Mais personne ne l'aimoit avec autant de tendresse que Vertumne, qui cependant n'en étoit pas traité avec moins de rigueur que les autres. Combien de fois, caché sous un habit qui l'auroit fait prendre pour un Moissonneur, parut-il devant elle chargé de gerbes de blé? Quelquefois la tête couronnée de foin, on auroit cru qu'il venoit de faucher quelque pré, ou l'aiguillon à la main, il ressembloit à un Bouvier, qui venoit de quitter la charrue. Lorsqu'il portoit une serpe, on auroit juré que c'étoit un véritable Vigneron. S'il avoit une échelle sur ses épaules, vous eussiez dit qu'il alloit cueillir des pommes. Avec une épée, il paroissoit être un Soldat, & la ligne à la main, un Pêcheur. Ce fut à la faveur de tant de déguise-

* Priape.



mens, qu'il eut souvent le plaisir de paroître devant Pomone, & de contempler tous ses charmes. Enfin il résolut de se métamorphoser en vieille. D'abord ses cheveux devinrent blancs, & son visage se couvrit de rides. Il prit une coëffure qui convenoit à ce déguisement, avec un bâton à la main, & entra ainsi dans le Jardin de Pomone. Après en avoir admiré la beauté, & loué celle qui en avoit soin, il lui donna des baisers capables de trahir son déguisement. Il s'assit ensuite sur le gazon, dans un endroit un peu élevé, & se mit à regarder les arbres qui étoient si chargés de fruits, que leurs branches touchoient presque à terre. Près de-là, étoit un orme couvert de raisins d'une vigne qu'il soutenoit. Vertumne saisit cette occasion pour lier conversation avec Pomone.
» Si cet arbre, dit-il, étoit demeuré seul,
» qu'il ne se fût point joint avec cette vigne,
» il seroit stérile, & ne porteroit que des
» feuilles; & si la vigne elle-même ne s'étoit
» unie avec lui; vous la verriez triste & lan-
» guissante ramper sur terre. Cependant cet
» exemple ne vous touche point, belle Po-
» mone, vous fuyez un tendre engagement,
» & vous avez de l'éloignement pour le ma-
» riage. Ah! si vous deveniez sensible vous
» auriez plus d'Amans que n'en eurent, ni
» Hélène, ni celle qui causa la guerre des

» Lapithes, Hippodamie, ni l'épouse du
» brave Ulysse*. Dans le temps même que
» vous évitez avec tant de soin ceux qui vous
» aiment, vous êtes suivie d'une foule de
» Soupirans. Les Dieux, & les demi-Dieux
» cherchent à vous plaire, & il n'en est au-
» cun dans les montagnes d'Albe, qui ne
» soit devenu sensible pour vous. Cepen-
» dant si vous êtes sage; si vous aspirez à une
» alliance qui soit digne de vous, si vous
» m'en croyez, moi qui vous parle, & qui
» vous aime plus que personne, & même
» beaucoup plus que vous ne pensez, refu-
» sez tout autre engagement, & ne donnez
» la main qu'à Vertumne. Je puis vous ré-
» pondre de lui & de sa tendresse, puisqu'il
» ne se connoît pas mieux lui-même, que je
» le connois. Au reste, ce n'est point un vo-
» lage qui coure sans cesse de climat en cli-
» mat, il n'aime que ce Pays & ne cher-
» che point d'autre séjour. Il ne ressemble
» pas à ces Amans, qui se laissent enflammer
» par le dernier objet qui frappe leur vûe:
» vous êtes sa premiére passion, & il n'en
» aura jamais d'autre: c'est à vous qu'il con-
» sacre le reste de ses jours. Je pourrois ajou-

* Comme les imprimés portent tous, *timidi aut audacis Ulyssis*, les Traducteurs ont mis du timide ou du courageux Ulysse. M. Burman a suivi la leçon d'un manuscrit de la Biblioth. de Barb. où il y a *timidus audacis Ulyssei*, *id est audacis in timidos.*

» ter encore qu'il est jeune, que la nature l'a
» doué d'une excellente beauté, & qu'il
» peut, quand il lui plaît, se revêtir de tou-
» tes sortes de figures : il n'en est point cer-
» tainement qu'il ne prenne, quand vous le
» lui ordonnerez. Qu'est-ce donc qui peut
» vous empêcher de devenir sensible pour
» lui ? Est-ce parce qu'il a les mêmes inclina-
» tions que vous ? C'est à lui qu'on offre les
» prémices de ces fruits que vous cultivez
» avec tant de soin, & l'air dont il les reçoit,
» fait assez connoître combien ces présens
» lui sont chers. Aujourd'hui ce ne sont ni
» les fruits, ni les plantes de vos jardins qu'il
» demande ; c'est votre cœur : il ne souhaite
» que vous. Cédez donc à ses tendres em-
» pressemens, & figurez-vous que c'est lui-
» même qui vous en sollicite par ma bouche.
» Craignez les Dieux vengeurs, craignez la
» Mere d'Amour, qui punit les cœurs insen-
» sibles ; redoutez sur-tout Némésis * qu'on
» n'offensa jamais impunément. Pour vous
» faire voir que la crainte que je cherche à
» vous inspirer, n'est pas sans fondement ;
» comme mon âge & l'expérience m'ont ap-
» pris

* Némésis fille de Jupiter & de la Nécessité étoit parmi les Anciens la Déesse qui vengeoit les crimes, sur-tout ceux dont l'orgueil & la fierté étoient la source. Les Athéniens la nommoient Rhamnusie d'un bois de l'Attique où ils lui avoient construit un Temple. La même Déesse récompensoit aussi les vertus & le mérite ; ainsi elle étoit fort honorée

» pris beaucoup de choses, je vais vous
» conter une Histoire, qui est très-connue
» dans l'Isle de Chypre, & très propre en
» même temps à vaincre votre résistance, &
» à vous rendre sensible.

Explication de la treiziéme Fable.

PARMI les Divinités Etrusques, qui furent adoptées par les Romains, étoient Vertumne & Pomone, Dieux qui présidoient aux fruits & aux Jardins, ainsi que Properce le fait entendre dans ces Vers où Vertumne se glorifie d'avoir abandonné le Pays des Etrusques pour aller à Rome.

Tuscus ego, Tuscis orior : nec pœnitet inter
Prælia Volscinos deseruisse focos.
Nec me turba juvat, nec templo lætor eburno;
Romanum satis est posse videre forum (a).

Pour peu qu'on soit initié dans les Mystéres de la Religion Payenne, on sçait qu'on avoit divinisé presque toutes les parties de l'Univers ; qu'il y avoit des Dieux dans le Ciel, dans l'Enfer, dans la Mer & sur la Terre ; qu'il y en avoit dans les bois, dans les fleuves, dans les fontaines & dans les maisons particuliéres ; que le monde entier ayant paru trop vaste pour être gouverné par une seule Divinité, on en avoit établi un nombre infini pour les différentes parties qui le composent ; & il suffit d'avoir lû les Livres de la Cité de Dieu de Saint Augustin pour sçavoir que tout, jusqu'à la fiévre, avoit sa divinité tutélaire. Les jardins & les vergers avoient pour Patrons Pomone &

(a) *Prop. Lib. IV.*





Vertumne, ausquels on offroit des Sacrifices pour la conservation des fruits, comme Festus le dit après Varron. Ces deux Divinités avoient à Rome leurs Temples & leurs Autels, & le Prêtre de Pomone portoit le nom de *Flamen Pomonalis*. L'Antiquité nous a conservé quelques Statues de cette Déesse, qu'on peut voir dans le premier Volume du Pere Montfaucon. Pour je qui regarde le Roman qu'on vient de lire dans Ovide, je crois qu'il n'a d'autre fondement que l'imagination des Poëtes : à moins que de penser par une conjecture très-vraisemblable, que comme Vertumne, dont le nom vient de *vertere*, changer, tourner, marquoit l'année & ses variations, on avoit raison de feindre que ce Dieu prenoit différentes figures pour plaire à Pomone ; c'est-à-dire pour amener les fruits à leur maturité. Ovide lui-même donne lieu à cette conjecture, puisqu'il dit que ce Dieu prit la figure d'un Laboureur, celle d'un Moissonneur, & celle d'une vieille femme, pour marquer par-là le Printemps, l'Eté & l'Hyver. Un Vers d'Horace nous apprend qu'on prenoit le nom de Vertumne pour l'année.

Vertumnis, quotquot sunt, natus iniquis.

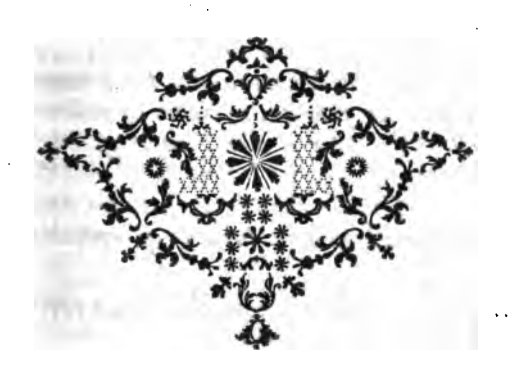
Remarquez encore qu'il y avoit un marché célébre près du Temple de ce Dieu, parce que Vertumne étoit regardé comme le Dieu des Marchands. C'est à cela que fait allusion le Poëte que je viens de citer, lorsqu'adressant la parole à son Livre, il dit :

Vertumnum Janumque Liber spectare videris.

Ce Temple étoit dans la rue appellée *vicus Thuscus*, par laquelle on alloit au grand Cirque. Cicé-

ron dans la premiére des Verrines, parle ainsi de la Statue de ce Dieu : *Est-il quelqu'un qui dans le chemin, qui conduit de la Statue de Vertumnus au grand Cirque, n'ait trouvé sur chacun des dégrés des marques de son avarice ?* Enfin pour remonter à l'origine de Vertumne, on peut dire, sur l'autorité des garans que cite le Commentateur des Fastes d'Ovide, que c'étoit un ancien Roy des Etrusques, qui ayant pris un soin particulier de la culture des Jardins, mérita après sa mort d'être mis au rang des Dieux (*a*).

(*a*) *Ant. Fanensis in Lib. VI. Fastorum.*



✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

FABLES XIV. XV. & XVI

ARGUMENT.

Vertumne raconte à Pomone l'Histoire d'Anaxarete, qui ayant obligé par ses mépris, Iphis son Amant à se pendre, est changée en Rocher par Vénus. Le récit de cet événement ayant touché Pomone, Vertumne quitte son déguisement, & paroît sous sa forme ordinaire. Après la mort d'Amulius & de Numitor, derniers Rois d'Albe, Romulus régne dans Rome qu'il avoit bâtie. Tatius Roy des Sabins lui fait la guerre, & Junon se déclare contre les Romains. Vénus les protége, & Romulus victorieux est enlevé dans le Ciel, où il est mis au nombre des Dieux, sous le nom de Quirinus. Hersilie femme de Romulus devient immortelle comme lui, & est appellée la Déesse Ora.

» IPHIS, né de parens obscurs, ayant vû
» Anaxarete, qui tiroit son origine de
» l'illustre sang de Teucer, en devint éper-
» duement amoureux. Il combattit long-
» temps sa passion naissante ; mais voyant
» qu'il lui étoit impossible de la vaincre, il
» prit le parti d'aller chez sa Maîtresse, &
» s'adressant d'abord d'un air humble & sou-

» mis, à sa nourrice, il lui apprit l'amour » qu'il avoit pour Anaxarete, & la conjura » par tout ce qu'elle avoit de plus cher au » monde, de lui être favorable. Il observa » la même conduite à l'égard de tous les au- » tres Domestiques, qu'il tâcha de mettre » dans ses intérêts. Il lui écrivit souvent des » lettres pleines de tendresse. Souvent il atta- » choit à sa porte des guirlandes de fleurs, » qu'il avoit arrosées de ses larmes. Il passoit » les nuits entiéres sous cette même porte; » & dans l'excès de sa douleur, il s'en pre- » noit à elle, comme au seul obstacle qui » l'empêchoit d'être heureux. Cependant la » fiére Anaxarete, plus sourde que les flots » en courroux (*a*), plus dure que le (*b*) fer, » & plus insensible que les rochers, n'avoit » que du mépris pour lui, & en faisoit de » cruelles railleries. Elle ne parloit de la pas- » sion d'Iphis qu'avec une hauteur insup- » portable, & faisoit paroitre en toute oc- » casion tant de fierté, qu'elle lui ravit jus- » qu'à l'espérance de pouvoir jamais la ren- » dre sensible. Contraint de céder à sa dou-

(*a*) Le Poëte ajoûte *cadentibus Hœdis*, parce que quand ces étoiles, qui sont au-dessous de la Chévre & vers l'épaule du Chartier, sont près de leur coucher Héliaque, la Mer est souvent agitée de vents & de tempêtes.

(*b*) Le Poëte dit, *quod Noricus excoquit ignis*, *qui est forgé chez les Noriciens*. Parce que ce Peuple d'Allemagne, qui habitoit vers l'Autriche & la Baviére, avoit d'excellentes forges.



» leur, & à son désespoir, il alla pour la der-
» niére fois à la porte d'Anaxarete, où il fit
» entendre ces plaintes : Vous avez triom-
» phé, cruelle; mais vous serez bientôt déli-
» vrée d'un amour qui vous importune.
» Couronnez-vous de laurier, célébrez vo-
» tre victoire, je vais terminer mon triste
» sort : vous pouvez gouter le barbare plai-
» sir de me voir mourir. Je me flatte du
» moins que vous applaudirez à la derniére
» action de ma vie, & que vous serez obligée
» d'avouer que j'ai sçû vous plaire en quel-
» que chose. Ne croyez pas cependant que
» je renonce à mon amour, avant que de
» rendre le dernier soupir : le même instant
» me privera de la lumiére du Soleil & de
» celle de vos beaux yeux. Ce ne sera point,
» au reste, la Renommée qui vous appren-
» dra la nouvelle de mon désespoir : je veux
» vous l'apprendre moi-même, afin que
» vous n'en puissiez pas douter. Vous me
» verrez expirer, & vos yeux, cruelle, joui-
» ront d'un spectacle qui ne sçauroit leur
» être qu'agréable. Grands Dieux ! si vous
» êtes témoins des actions des hommes,
» souvenez-vous de l'infortuné Iphis, & ap-
» prenez à la postérité l'Histoire du plus
» malheureux des Amans. Ajoûtez au sou-
» venir de mon nom, des jours que vous me
» retranchez. Telle fut la priére qu'Iphis fit

» aux Dieux : c'est tout ce qu'il osa leur de-
» mander. Il leva ensuite les yeux & les
» mains vers cette porte qu'il avoit si souvent
» ornée de guirlandes & de couronnes de
» fleurs ; & en y attachant un cordon, il
» parla ainsi pour la dernière fois à Anaxa-
» rete : » Cruelle, lui dit-il, voilà une cou-
» ronne qui vous sera plus agréable que cel-
» les que vous avez vûes ici tant de fois ! &
» en même temps il passa sa tête dans le nœud
» fatal & s'étrangla. Le bruit qu'il fit avec les
» pieds contre la porte, fit accourir les Do-
» mestiques d'Anaxarete, qui, à la vûe de ce
» triste spectacle, jettérent un grand cri, &
» firent tous leurs efforts pour secourir ce
» malheureux Amant ; mais voyant qu'il
» avoit rendu le dernier soupir, ils portérent
» son corps chez sa Mere : car son Pere étoit
» mort. Elle prit ce fils infortuné entre ses
» bras, l'embrassa tendrement ; & après
» avoir donné toutes les marques du plus
» grand désespoir, elle se disposa à lui ren-
» dre les derniers devoirs. On portoit Iphis
» dans le lieu où l'on avoit préparé le bûcher ;
» & comme la pompe funébre, que la mere
» accompagnoit, traversoit la Ville, elle
» passa près de la maison d'Anaxarete, dont
» le cœur commençoit déja à être agité par
» un Dieu vengeur. Lorsqu'elle entendit le
» bruit de cette cérémonie : Voyons-la, dit-

» elle, & en même temps elle monta dans
» le lieu le plus élevé de sa maison, & se mit
» à la fenêtre. A peine avoit-elle jetté les
» yeux sur le lit funébre, qu'ils commen-
» cérent à s'endurcir; son sang se glaça, &
» une pâleur mortelle se répandit sur tout
» son corps. Elle s'efforça de s'arracher de la
» fenêtre; mais elle s'y sentit arrêtée. Elle
» voulut détourner les yeux d'un spectacle
» si triste, & ils se trouvérent sans mouve-
» ment. Enfin la dureté de son cœur se com-
» muniqua à toutes les parties du corps, qui
» fut changé en rocher. Ne croyez pas, au
» reste, que ce que je vous raconte est une
» Fable: Salamine (*a*) conserve encore la
» Statue qui cache cette Princesse, & on a
» bâti dans cette Ville un Temple en l'hon-
» neur de Vénus *Spéculatrice* (*b*).

» Faites réfléxion sur cette Avanture,
» belle Nymphe, ne soyez plus si fiére, &
» rendez les armes à l'amour. Puissiez-vous
» être toujours heureuse! Puissent les gelées
» du Printemps ne nuire jamais aux fleurs

(*a*) Ville de l'Isle de Chypre bâtie par Teucer fils de Telamon, dont, selon notre Poëte, Anaxarete etoit descendue.

(*b*) C'est ainsi, je crois, qu'il faut traduire *Veneris prospicientis*, & non pas vengeresse, comme Messieurs du Ryer & de Bellegarde l'ont traduit. Ce terme fait allusion à Anaxarete qui fut punie de son insensibilité, dans le temps qu'elle regardoit la pompe funèbre d'Iphis. Le Temple que Phédre avoit fait construire dans le lieu où elle alloit voir Hippolite qui faisoit ses exercices dans les plaines de Thréfene, fut nommé pour cette raison le Temple de Vénus *Spéculatrice*.

„ de vos arbres, ni les vents de l'Automne „ en faire tomber les fruits! „ Après que Vertumne eut fini cette histoire, sans que Pomone en parût touchée, il quitta son déguisement, reprit la figure d'un jeune homme, & se montra aux yeux de Pomone aussi beau que le Soleil qui sort d'un nuage, qui avoit obscurci son éclat. Il se préparoit à lui faire violence; mais la force n'étoit plus nécessaire: la Nymphe charmée d'un Dieu qui soupiroit pour elle, étoit devenue sensible pour lui, & l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée.

Après la mort de Procas, Amulius régna dans la Ville d'Albe; mais le vieux Numitor qu'il avoit injustement chassé du Trône, y fut rétabli par la valeur de Romulus & de Remus ses petits-fils. Quelque temps après Romulus jetta les fondemens de la Ville de Rome, le jour auquel on célébroit la Fête de Palès (a): Tatius & les Sabins lui déclarérent la guerre, & la forteresse du Capitole leur fut livrée par Tarpéia, qui pour récompense fut étouffée sous un amas de Bouchiers qu'on lui jetta. Fiers de cet avantage les Sabins, dans le dessein de surprendre les Romains pendant leur sommeil, s'avancérent sans bruit comme des loups ravisseurs, vers

(a) C'étoit une Fête que les Bergers célébroient en l'honneur de Palès, pendant laquelle on allumoit des feux & on sautoit par-dessus.



les portes de la Ville, qu'ils trouvérent fermées. Junon leur en ouvrit une, sans que personne s'en apperçût, que Vénus qui entendit le bruit qu'elle fit en s'ouvrant. Elle n'auroit pas manqué sans doute de la refermer sur le champ, s'il étoit permis à un Dieu de défaire ce qu'un autre Dieu a fait. Cependant, pour ne pas abandonner Romulus dans une occasion si pressante, elle alla trouver les Nymphes de la Fontaine qui est proche du Temple de Janus, & les pria de secourir les Romains. Les Nymphes, pour obéir à Vénus, ouvrent en même temps toutes les veines de leur source, & en font couler un nouveau Fleuve : car il n'y avoit point encore en cet endroit, d'eau qui fermât l'entrée du Temple de ce Dieu. Elles remplirent ensuite de souffre tous les canaux de cette fontaine, & y allumérent un bitume, qui l'échauffa tellement, que ses eaux, qui étoient auparavant aussi froides que celles qui descendent des Alpes, disputérent alors de la chaleur avec le feu. On vit même fumer les portes du Temple de Janus par le bouillonnement de ces eaux, qui servit de rempart à la porte de la Ville, que Junon venoit d'ouvrir, tandis que les Soldats prenoient les armes. Romulus se mit à leur tête, les rangea en bataille, & dans un moment la terre se trouva jonchée de Sabins & de Romains.

qui perdirent la vie dans ce combat, où la fureur fit verser indifféremment le sang du Beau-Pere & du Gendre. Cependant pour ne pas porter les choses à la derniére extrêmité, on conclut une paix, par laquelle Tatius fut associé à l'Empire. Après sa mort, & dans le temps que Romulus gouvernoit les deux Peuples avec une égale équité, Mars, ayant quitté son casque, parla ainsi au Souverain Maître des Dieux & des hommes : » Mon Pere, lui dit-il, puisque les » fondemens de Rome sont si bien affermis, » & que cette Ville se trouve maintenant » soumise à un seul chef, il est temps de vous » acquitter de la promesse que vous me fites » autrefois, de placer votre petit-fils dans le » Ciel, dont il s'est rendu digne par ses bel» les actions. Je me ressouviens que vous dî» tes un jour en présence de tous les Dieux ; » que vous éleveriez un de mes fils au rang » des immortels : accomplissez aujourd'hui » une promesse si solemnelle. « Jupiter accorda la demande de Mars. Cependant le Ciel parut tout-à-coup couvert de nuages sombres & épais, & les éclairs, dont l'air fut embrasé, joints au bruit du tonnerre, portérent l'épouvante & la terreur dans la Ville de Rome. L'intrépide Mars qui reconnut à ce signal qu'il étoit temps de placer Romulus dans le Ciel, monta sur son char ensanglan-



té, & s'appuyant sur sa lance, & pressant ses chevaux à coups de fouet; il traversa en un instant la vaste étendue des airs, & arriva sur le sommet du Mont Palatin, où trouvant Romulus qui rendoit la justice à son Peuple il l'enleva dans son chariot. Le corps de ce Prince, en montant vers le Ciel, se purifia, & tout ce qu'il avoit de mortel, se dissipa comme la balle de plomb qui est lancée avec une fronde. Son visage prit tout l'éclat de la majesté des Dieux, tel qu'on le voit avec sa robe dans la Statue de Quirinus. Hersilie répandoit des larmes pour la mort d'un époux si cher, qu'elle croyoit mort, lorsque Junon ordonna à Iris de descendre sur la terre, pour aller la consoler, en lui parlant ainsi de sa part. » Sage Princesse, la gloire & l'or- » nement des Romains & des Sabins : digne » épouse autrefois du grand Romulus, au- » jourd'hui de Quirinus, cessez enfin de » vous affliger, essuyez vos larmes, & si vous » avez quelque empressement de voir le » Prince qui vous fut si cher, venez avec moi » dans le bois sacré, qui est sur le Mont » Quirinal, & qui couvre de son ombre le » Temple du Roy des Romains. « Iris obéit, & étant descendue sur un arc, où brilloient mille couleurs, elle exécuta l'ordre de Junon. Hersilie étonnée, & n'osant presque lever les yeux, lui répondit d'un air sage &

modeste : „ Déesse, car quoique votre nom „ me soit inconnu, je ne doute pas que vous „ ne soyez du nombre des immortelles, „ conduisez-moi par-tout où il vous plaira ; „ je suis prête à vous suivre, pourvû que vous „ me procuriez le bonheur de voir mon „ Epoux : si le destin m'accorde cette faveur, „ je serai aussi contente que si les Dieux m'a- „ voient reçue dans le Ciel. « Iris & Hersilie montérent sur la sacrée colline, & elles n'y furent pas plutôt arrivées, qu'une étoile tomba du Ciel, & le feu dont elle brilloit s'étant attaché aux cheveux de la Princesse, elle disparut sur le champ, avec l'Astre. Romulus le fondateur de Rome la prit entre ses bras, l'enleva & la faisant changer d'état & de nom, lui donna celui d'*Ora*, Déesse que les Romains adorent avec Quirinus.

Explication des Fables XIV. XV. & XVI.

COMME la Fable d'Iphis qui se pendit de désespoir pour avoir trouvé sa maîtresse insensible, ne renferme aucun événement qui puisse nous intéresser, il faut avoir recours à la régle générale, que j'ai déja indiquée plus d'une fois. Quelque Poëte de ce temps-là, qui écrivit cette avanture, l'embellit en y mêlant la métamorphose d'Anaxarete en rocher, pour marquer son insensibilité. Ces sortes de métamorphoses sont des jeux d'esprit, semblables à celui d'un Poëte moderne qui a changé les larmes de Philis en Astres.

Pétrone établit la différence qui doit se trouver



entre l'Historien & le Poëte. Le premier est obligé de rapporter les événemens, comme ils sont arrivés, & citer les garans de ce qu'il avance : *religiosa orationis sub testibus fides :* le second se livrant au feu de son imagination, emprunte le secours de la fiction & le ministére des Dieux, & ce qui coule de sa plume doit ressembler à la fureur & aux transports d'un homme inspiré, *per ambages Deorumque ministeria & fabulosum sententiarum tormentum, præcipitandus est liber spiritus, adeo ut furentis animi vaticinatio appareat.* C'est ce qu'Ovide avoit pratiqué dans la métamorphose qui fait le sujet de cette Explication. Il raconte un événement connu de l'Histoire Romaine, mais c'est en y mêlant ce sublime qui doit soutenir les narrations Poëtiques. Si les Sabins entrent dans Rome, c'est Junon qui leur en ouvre la porte : s'il se donne un combat près du Temple de Janus, les Nymphes du lieu, la priére de Vénus, font sortir des eaux enflammées qui obligent les ennemis à se retirer. Ces fictions fondées sur ce qu'on croyoit que Junon toujours irritée contre Enée dont les Romains se flattoient de descendre, les persécutoit dans sa postérité, donnoient du sublime & du merveilleux aux événemens les plus ordinaires. Homére qui avoit établi l'intérêt que les Dieux prenoient aux avantures des Grecs & des Troyens, a été suivi en cela par les autres Poëtes ; & pour ne rapporter que des exemples semblables à celui que je viens d'expliquer, Virgile (*a*) racontant la maniére dont Troye avoit été prise, fait remarquer que Junon étoit assise sur la porte Scée, exhortant les ennemis à entrer dans la Ville, pendant que Neptune à coups de Trident en ébranloit les fondemens.

Pour faire mieux sentir cette différence qui doit

(*a*) *Æneid. Lib. II.*

être entre le Poëte & l'Historien, & voir en même temps ce qu'il y a d'Historique dans la Narration d'Ovide, je vais rapporter succinctement ce que dit à ce sujet Denys d'Halicarnasse, sur la foi des premiers Historiens Romains.

Les Sabins, jaloux des progrès de Romulus, levérent une puissante armée (a) & allérent attaquer la Ville qu'il venoit de bâtir. Tatius ayant observé la contenance de l'armée Romaine, fit faire un mouvement à la sienne pendant la nuit, & le lendemain matin il établit son camp entre le Mont Quirinal & le Mont Capitolin; mais il auroit été contraint de demeurer long-temps dans ce poste, sans oser rien entreprendre, parce que toutes les portes de la Ville étoient bien gardées, si une trahison ne lui eût facilité l'entrée dans la Ville. Une fille nommée Tarpéïa, dont le Pere étoit commis à la garde de la Montagne, ayant apperçu que les Sabins portoient aux bras des brasselets d'or, fit dire à Tatius qu'elle lui ouvriroit la porte que son Pere venoit d'abandonner pour une affaire importante, si pour prix de ce service, il vouloit lui donner les bijoux des Sabins, & tout ce qu'ils portoient à la main gauche. La condition fut acceptée; l'ennemi entra dans la Ville, & Tarpéïa, qui, suivant quelques anciens Auteurs cités par Denys d'Halicarnasse, n'avoit eu d'autre dessein que de désarmer les Sabins, leur ayant demandé leurs boucliers, qu'elle prétendoit être entrés dans la convention, Tatius ordonna qu'on les lui jettât à la tête. Ainsi mourut Tarpéïa accablée d'une infinité de boucliers.

Après différens combats on fit la paix, & Tatius partagea avec Romulus l'autorité souveraine. Mais comme la suite de cette Histoire ne regarde point

(a) *Denys d'Halicarn. Lib. II.*



les Fables que j'explique, je passe avec notre Poëte à la mort de Romulus, par où il finit ce quatorziéme Livre; & pour voir à quoi on doit s'en tenir sur un événement auquel on a encore mêlé la Fable; je vais rapporter ce qu'en dit l'Historien que je viens de citer, & qui avoit étudié avec soin ces Antiquités Romaines.

Les sentimens sont partagés, dit ce judicieux Historien (a), sur les circonstances de la mort de Romulus. Ceux qui ont mêlé la Fable avec l'Histoire, disent que ce Prince haranguant les troupes Romaines dans son camp, le Ciel tout d'un coup changea de face; qu'une nuit obscure succéda à un temps fort serain, & qu'au milieu d'une horrible tempête, il disparut, ce qui fit croire que Mars son Pere l'avoit enlevé au Ciel. D'autres qui approchent plus de la vérité de l'Histoire, conviennent qu'il fut tué par ses citoyens, pour avoir renvoyé les ôtages des Véïens sans la participation du Peuple, & pour n'avoir pas gardé avec ses Sujets assez d'égalité, & pour avoir joint à beaucoup de fierté, une sévérité qui n'étoit pas du goût de ceux qui l'avoient servi dans son nouvel établissement. Sur ces sujets de plainte, & sur d'autres encore qu'on peut voir dans les Historiens, les Patrices conspirérent contre lui, l'assassinérent, mirent son corps en piéces, & chacun en prit un morceau sous sa robe, pour l'enterrer en secret, & dérober par-là au Public la connoissance du parricide qu'ils venoient de commettre. Cette mort, ainsi que nous l'apprenons de Tite-Live (b), ayant jetté la consternation dans toute la Ville, & le Peuple commençant à soupçonner les Sénateurs du meurtre de leur Roy, Proculus Julius s'avança au milieu de la multitude, & parla ainsi : *Romains,*

(a) *Lib. III.* (b) *Lib. II.*

le

le fondateur de cette Ville, Romulus, dès le point du jour est descendu du Ciel, & s'est présenté devant moi : dans l'étonnement & le respect que m'a causé sa présence, je l'ai prié qu'il me fût permis de le contempler à loisir. Allez, m'a-t-il répondu, annoncez aux Romains que la volonté des Dieux est que Rome soit la première Ville du monde ; qu'ils ayent soin de se distinguer dans le métier de la guerre ; qu'ils sçachent de plus, & qu'ils en instruisent la postérité, que rien ne sera capable de résister à la force de leurs armes. A ces mots il s'est élevé dans les airs.

Il n'en fallut pas davantage pour porter le peuple à croire que Romulus étoit au nombre des Dieux. On changea son nom, comme il arrivoit souvent dans ces sortes d'Apothéoses, & on l'honora depuis ce temps-là comme un Dieu sous le nom de *Quirinus*, qui étoit un de ceux de Mars (*a*) qu'on croyoit être son Pere. On lui établit des Fêtes qui furent appellées *Quirinalia*, & qui se célébroient le dix-sept de Février, ou le treize des Calendes de Mars ; mois qui étoit consacré au Dieu qui lui avoit donné le jour. Ovide en parle ainsi dans ses Fastes.

Proxima lux vacua est, at tertia dicta QUIRINO.

Qui tenet hoc nomen, Romulus ante fuit.

Romulus eut aussi un Grand Pontife appellé de son nom *Flamen Quirinalis*, & cette charge fut créée par Numa Pompilius son successeur. Ceux qui font l'Apothéose des Grands hommes, ajoûte Denys d'Halicarnasse, profitérent des événemens extraordinaires qui étoient arrivés à la naissance & à la mort de Romulus, pour en faire une Divinité. Ils s'autorisoient sur ce que le jour qu'on

(*a*) Mars parmi les Sabins étoit appellé *Quiris*.

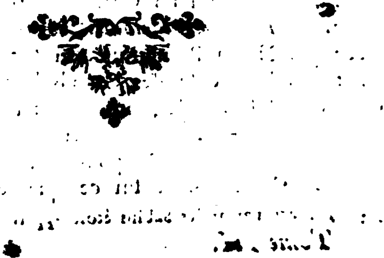


avoit fait violence à sa Mere, soit que ce fût un homme ou un Dieu qui en fût l'Auteur, il y eut une Eclipse de Soleil, qui couvrit la terre de ténébres semblables à celles de la nuit, & que la même chose se renouvella à sa mort. On accorda aussi à Hersilie sa femme les honneurs divins, & elle fut honorée à Rome sous le nom d'*Ora* ou d'Horta, parce que, comme le dit Plutarque (*a*), elle exhortoit les jeunes gens à donner en toutes occasions des marques de vigueur & de courage.

J'ai dit qu'on changeoit ordinairement les noms de ceux qu'on mettoit au rang des Dieux, & cette proposition est fondée dans l'Antiquité. Ainsi on avoit donné le nom de Leucothoé à Ino, celui de Palemon à Melicerte, & celui de Marica, sans parler des autres, à Circé : soit qu'on voulût par ces nouveaux noms rendre plus respectables ceux qu'on honoroit comme des Dieux, ou qu'on prétendît par là faire oublier qu'ils avoient été des hommes mortels.

(*a*) Dans ses Problêmes.

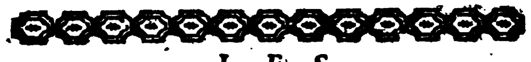
Fin du quatorziéme Livre.







ESCULAPE se change en Serpent, pour être mené à Rome.



LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE QUINZIÉME.

FABLES I. II. III. IV. V. VI. VII. & VIII.

ARGUMENT.

Mycile, fils d'Alemon, averti par Hercule, dans un songe, de quitter Argos sa patrie, pour aller chercher un établissement en Italie, & se disposant à partir, est arrêté pour être puni suivant la Loi qui défendoit aux Argiens d'abandonner la Ville sans la permission des Magistrats. On fait un scrutin pour le juger, mais par un prodige singulier, les boules noires qu'on y avoit jettées s'étant trouvées blanches, Mycile fut absous & alla en Italie, où il bâtit la Ville de Crotone. Pythagore ayant quitté Samos sa patrie, va habiter à Crotone, où il enseigne sa Doctrine. Sa réputation y attire Numa Pompilius. Le Poëte prend de là occasion d'exposer les dogmes de ce Philo-

sophe, & de s'étendre sur les changemens différens & les métamorphoses qui arrivent dans la Nature. Egérie, après avoir long-temps pleuré la mort de Numa son époux, sans pouvoir être consolée, ni par les Nymphes, ni par Hippolite, qui lui raconte l'Histoire de ses malheurs, se retire dans la forêt d'Aricine, où elle est changée en Fontaine. Un Paysan, en labourant, vit une motte de terre s'animer & former un enfant qu'on nomma Tagès, & qui dans la suite fut un célébre Devin. Romulus jette son Dard du Mont Aventin sur le Mont Palatin, qui y prend racine & forme un arbre ; ce qui est regardé comme un heureux présage de la grandeur & de la durée de l'Empire Romain Cipus, s'étant regardé dans le Tybre, revenant victorieux à Rome, s'apperçut qu'il avoit des cornes sur la tête ; & les Augures lui ayant prédit qu'il seroit Roy s'il entroit dans la Ville, il aima mieux s'en bannir pour toujours.



CEPENDANT on cherchoit un homme capable de soutenir le pésant fardeau du gouvernement de la Ville de Rome, & qui fût digne de succéder à un Roy tel que Romulus, lorsque la Renommée vint offrir Numa aux Romains. Ce grand homme, peu content de s'être instruit

à fond des mœurs, des loix, des cérémonies religieuses des Sabins, avoit formé le vaste dessein de pénétrer les secrets les plus cachés de la nature. Pour y réussir il avoit abandonné Cures sa Patrie, & étoit allé dans cette Ville célébre qui porte le nom de l'hôte d'Hercule (*a*), & qu'un Grec étoit venu bâtir sur les rivages d'Italie. Un vieillard instruit des antiquités de son Pays, apprit à Numa l'Histoire du Fondateur de cette Ville.
» Le fils de Jupiter (*b*), lui dit-il, chargé » des richesses de la Bétique, & conduisant » les troupeaux qu'il y avoit enlevés, aborda » heureusement près du Promontoire de » Lacinie (*c*), & pendant que ses Bœufs » paissoient dans les campagnes voisines, il » alla loger chez le célébre Croton, dont » la maison étoit ouverte à tous les étran- » gers, pour s'y reposer quelque temps, » après la fatigue d'un si long voyage. Lors- » qu'il prit ensuite congé de son hôte, il lui » prédit qu'un jour on bâtiroit une Ville cé- » lébre dans le lieu où étoit sa maison, & » l'événement justifia sa prédiction. Il y » avoit à Argos un homme d'une probité » singuliére, & le plus sage de son temps. » Mycile étoit son nom, & il devoit le jour » à Alemon. Une nuit, pendant qu'il dor- » moit, Hercule lui apparut & lui parla

(*a*) Croton. (*b*) Hercule.
(*c*) Promontoire d'Italie près de Crotone.



» ainsi. Levez-vous, abandonnez votre pa-
» trie, & allez établir votre séjour sur les
» bords du Fleuve Esare. A cet ordre il ajoû-
» ta les menaces les plus terribles, s'il ne lui
» obéissoit. Hercule disparut ensuite, &
» Mycile s'étant réveillé en sursaut, se leva,
» & faisant de sérieuses réfléxions sur ce son-
» ge, il balança long-temps à se déterminer.
» Un Dieu lui ordonnoit de quitter le lieu
» de sa naissance; les loix du Pays le lui dé-
» fendoient, & la mort étoit le châtiment
» de la désobéissance. Le Soleil s'étoit déja
» replongé dans l'Océan, & les étoiles bril-
» loient dans le Ciel, lorsqu'Hercule appa-
» rut encore à Mycile, & lui fit le même
» commandement, mais avec des menaces
» plus effrayantes encore que la premiére
» fois. Mycile en fut si frappé, qu'il résolut
» enfin de porter ses Dieux domestiques
» dans une terre étrangére. Son dessein fut
» découvert: toute la Ville en fut en ru-
» meur, & on le cita comme coupable d'a-
» voir violé les Loix du Pays. Lorsque son
» crime fut prouvé sans qu'on eût eu besoin
» de témoins, Mycile triste & abattu, le-
» vant les mains & les yeux vers le Ciel, fit
» cette priére à Hercule: Grand Dieu, à
» qui douze célébres travaux méritérent
» une place parmi les immortels, venez à
» mon secours, puisque c'est pour avoir

» voulu vous obéir que je suis coupable du » crime dont on m'accuse. C'étoit une an- » cienne coutume à Argos, lorsqu'on vouloit » juger un criminel, de jetter dans une urne » des boules blanches, si on avoit dessein de » l'absoudre, ou des boules noires, pour le » condamner. Mycile fut soumis à cette Loi, » & on ne mit dans l'urne que des boules » noires. Cependant lorsqu'on la renversa, » pour compter les suffrages, elles se trou- » vérent toutes blanches, & Mycile, par un » prodige qu'Hercule avoit opéré en sa fa- » veur, fut absous tout d'une voix. Il en » rendit graces à son bienfaiteur, & lors- » qu'il eut un vent favorable, il mit à la voi- » le, traversa la Mer d'Ionie, & après avoir » passé la Ville de Tarente, qui devoit sa » splendeur aux Lacédémoniens (a), Syba- » ris, le Fleuve Neethe, dans le Pays des » Salentins, le Golphe de Thuri, Témese » (b), le Pays des Japygiens (c), & parcou- » ru avec beaucoup de peines & de dangers » toutes ces côtes, il arriva enfin à l'embou- » chure de l'Esare, où les destins lui avoient » marqué sa demeure. Ayant trouvé près

(a) Tarente Ville célébre dans le Pays des Salentins, aujourd'hui la Calabre, avoit été bâtie par Taras fils de Neptune, & fut dans la suite embellie, par Phalante Chef des Lacédémoniens.

(b) Ville ancienne des Brutiens dont parle Strabon.

(c) Japyx fils de Dédale, s'étant établi dans la Calabre, donna son nom à ce Pays.



» de-là le tombeau du célébre Croton, il y
» jetta les fondemens d'une Ville, selon
» l'ordre qu'il en avoit reçu d'Hercule, &
» lui donna le nom de cet homme illustre.
» Telle étoit la Tradition du Pays sur cette
» fameuse Ville, que les Grecs étoient ve-
» nus bâtir sur les côtes d'Italie.

» Il y avoit à Crotone un homme de l'Isle
» de Samos, qui s'étoit banni volontaire-
» ment de sa patrie, par la haine qu'il por-
» toit aux Tyrans, qui en avoient usurpé la
» domination. Quoiqu'obligé de vivre & de
» converser parmi les hommes, il entrete-
» noit cependant un commerce étroit avec
» les Dieux, & possédoit l'art de pénétrer
» avec les yeux de l'esprit, ce que la nature
» cachoit aux yeux du corps. Lorsque par
» ses méditations & par ses veilles, il avoit
» acquis quelque nouvelle connoissance, il
» en faisoit part à une foule de disciples, qui
» l'admiroient dans un grand silence : il leur
» expliquoit l'origine de l'Univers & les
» principes de tous les êtres : quelle étoit la
» nature de la Divinité ; de quelle maniére
» se formoient la neige & la foudre : si c'é-
» toit Jupiter ou les vents, en poussant les
» nuées les unes contre les autres, qui fai-
» soient entendre le bruit du tonnerre, il
» leur apprenoit la cause des tremblemens
» de terre : les loix que suivent les Astres dans

» leurs

» leurs mouvemens: en un mot tous les myſ-
» téres les plus impénétrables de la nature.
» Il fut le premier qui condamna l'uſage de
» manger de la chair des animaux : doctrine
» ſublime, & ſi peu goûtée, dont il doit être
» regardé comme le pere. Ceſſez, mortels,
» diſoit-il, ceſſez de vous ſervir de mets ſi
» abominables : les campagnes vous préſen-
» tent d'abondantes moiſſons : les arbres
» ſont chargés des plus beaux fruits, & les
» vignes portent des raiſins pour votre uſage.
» Vous avez des légumes d'un goût agréa-
» ble, parmi leſquels il s'en trouve d'excel-
» lens quand ils ſont cuits. Le lait & le miel
» ne vous ſont point interdits. Enfin la terre
» vous prodigue ſes richeſſes, & vous four-
» nit des alimens de toute eſpéce, ſans qu'il
» ſoit beſoin, pour vous nourrir, d'avoir re-
» cours au meurtre & au carnage. Il n'appar-
» tient qu'aux animaux de manger de la
» chair ; encore ne s'en nourriſſent-ils pas
» tous. Les chevaux, les bœufs, les brebis
» ne vivent que d'herbe, il n'y a que des bê-
» tes féroces, des Tygres, des Lions, des
» Ours & des Loups, qui en faſſent leur
» nourriture ordinaire. Quel crime horrible
» de faire entrer dans nos entrailles, celles
» des autres animaux, d'engraiſſer notre
» corps de leur ſubſtance & de leur ſang !
» Faut-il donc ne conſerver la vie d'un ani-



» mal que par la destruction d'un autre ?
» Faut-il qu'au milieu de tant de biens que
» la terre, la meilleure de toutes les meres,
» prodigue aux hommes avec tant de profu-
» sion, ils ayent encore recours au meurtre
» pour se nourrir, à la maniére des Cyclo-
» pes, & qu'ils ne puissent assouvir leur faim,
» qu'en égorgeant des animaux ? Ce n'étoit
» pas ainsi qu'on en usoit dans cet heureux
» temps, que nous appellons le Siécle d'or.
» Content des plantes & des fruits que pro-
» duit la terre, l'homme ne souilloit pas sa
» bouche du sang des animaux. Les oiseaux
» voloient sans crainte au milieu des airs : le
» Liévre couroit impunément dans les cam-
» pagnes : l'hameçon n'avoit point encore
» trompé le poisson, trop facile à s'y laisser
» prendre : l'Univers tranquille ne connois-
» soit ni piéges, ni embûches : tout étoit en
» paix. Celui, quel qu'il soit, qui pour dé-
» goûter les hommes des alimens innocens
» dont ils se nourrissoient, introduisit l'usa-
» ge de manger la chair des animaux, ou-
» vrit en même temps la porte à toute sorte
» de crimes ; car ce fut sans doute par le car-
» nage qu'on fit de ces animaux, que le fer
» commença à être ensanglanté. Il est per-
» mis, à la vérité, d'ôter la vie aux animaux
» qui attaquent la nôtre ; mais il falloit en
» demeurer-là, & ne pas se nourrir de leur

» chair. Cependant on alla plus loin encore
» on voulut en faire des sacrifices aux Dieux.
» On dit que le Pourceau fut la premiére
» victime qu'on immola ; parce que cet ani-
» mal, en faisant le dégât dans les champs
» ensemencés, ruinoit l'espérance des La-
» boureurs. Le Bouc de même fut égorgé
» sur les Autels de Bacchus, pour avoir ra-
» vagé les vignes. La mort de ces deux ani-
» maux fut le juste châtiment des maux qu'ils
» avoient causés; mais quel crime aviez-vous
» commis, innocentes Brebis, troupeaux
» paisibles, qui fournissez aux hommes un
» nectar délicieux ; qui vous laissez dépouil-
» ler de votre toison pour les couvrir, & qui
» enfin leur êtes plus utiles quand ils vous
» laissent vivre, que lorsqu'ils vous tuent ?
» Quel mal vous a fait le Bœuf, animal
» doux, incapable de vous nuire & qui n'est
» fait que pour le travail ? Il faut être ingrat,
» dénaturé, & tout-à-fait indigne des biens
» que nous donne la terre, lorsqu'on va tirer
» de la charrue ce tranquille animal, le meil-
» leur de tous nos ouvriers, qu'on le con-
» duit à l'Autel pour porter le coup fatal à
» cette tête, qui a si souvent gémi sous le
» joug ; & qui par un travail dur & pénible,
» a tant de fois renouvellé nos moissons. Ce
» n'étoit pas assez aux hommes de commet-
» tre de si grands crimes, il a fallu encore

» qu'ils en ayent rendu les Dieux complices,
» lorsqu'ils ont cru que le sacrifice d'un ani-
» mal si utile, pouvoit leur être agréable.
» On choisit même la plus belle victime, la
» plus parfaite, & c'est un malheur pour cel-
» le qui se trouve sans défaut : on la pare de
» fleurs & de rubans, & on la conduit ainsi
» à l'Autel. Là on récite sur elle des priéres
» qu'elle n'entend pas : on met entre ses cor-
» nes, qu'on avoit eu soin auparavant de
» dorer, un gâteau fait du grain même
» qu'elle avoit cultivé, & on lui plonge dans
» le sein le coûteau sacré, qu'elle avoit peut-
» être déja apperçu dans l'eau qui étoit pré-
» parée pour le sacrifice. On lui arrache sur
» le champ les entrailles encore palpitantes,
» pour les consulter, & y lire les secrets des
» Dieux. Apprenez-moi, hommes insatia-
» bles, d'où vient cette avidité, qui ne peut
» être assouvie que par des viandes défen-
» dues ? Renoncez à un usage si criminel ;
» suivez les conseils que je vous donne, &
» sçachez que lorsque vous mangez la chair
» du Bœuf, que vous venez d'égorger, vous
» mangez votre Laboureur. Puisque c'est un
» Dieu qui m'ouvre la bouche, je me livre
» aux mouvemens qu'il m'inspire : je vais
» vous annoncer de grandes & d'importan-
» tes vérités, & vous dévoiler des mystéres
» inconnus jusqu'à présent. Mais il faut que

» je m'éléve jusqu'aux Astres : que j'aban-
» donne la terre, pour marcher au-dessus
» des nues, & ajoûter un nouveau poids au
» pesant fardeau d'Atlas. De là regardant
» les hommes livrés à l'erreur, à des frayeurs
» frivoles, à la crainte de la mort, sans ja-
» mais faire usage de leur raison, je les en-
» couragerai, & je leur expliquerai les loix
» éternelles de leurs destinées. Foibles mor-
» tels, leur dirai-je, que l'image du trépas
» épouvante sans cesse, pourquoi craindre le
» Styx, & le Royaume ténébreux, vaines
» chiméres, supplices imaginaires, inventés
» par les Poëtes ? Soit que la flamme réduise
» nos corps en cendres, soit que la pourritu-
» re les consume, ne croyez pas qu'après la
» mort il leur reste aucun sentiment.

» Nos ames sont immortelles, & quand
» elles abandonnent leur premiére demeure,
» elles vont animer d'autres corps. Moi qui
» vous parle, je me souviens d'avoir été pen-
» dant le siége de Troye, cet Euphorbe que
» Ménélas tua d'un coup de fléche ; & il n'y
» a pas long-temps que je reconnus à Argos,
» dans le Temple de Junon, le bouclier que
» je portois alors. Tout change, rien ne pé-
» rit ; nos ames passent sans cesse d'un corps
» dans un autre ; du corps d'un animal dans
» le corps d'un homme, & de celui d'un
» homme dans celui d'un animal, & par cet-



„ te circulation, qui ne finit jamais, elles
» sont éternelles. Comme la cire molle, qui
» en prenant toutes les figures qu'on veut
» lui donner, conserve toujours sa même
» substance, nos ames sont toujours les mê-
» mes, quoiqu'elles prennent différentes for-
» mes selon les corps qu'elles animent. Que
» la piété ne soit donc point sacrifiée à votre
» gourmandise, & n'allez point, pour vous
» rassasier, chasser de leurs corps les ames de
» vos parens, ni vous nourrir de leur sang.
» Mais puisque je suis entré si avant dans cet-
» te matiére, que je vogue, pour ainsi di-
» re, en pleine mer, je vais parcourir tout
» l'Univers, & vous faire voir qu'il n'y a rien
» de stable, rien de permanent dans le mon-
» de: Tout change, & quelques formes que
» prennent les corps, ce ne sont que des for-
» mes passagéres. Semblable à un fleuve ra-
» pide, le temps coule & rien ne peut l'ar-
» rêter. Comme une vague pousse l'autre,
» comme le flot qui survient, chasse celui
» qui le précéde, & est chassé ensuite lui-
» même par celui qui le suit, les instans se
» suivent, se succédent & se renouvellent
» sans cesse. Le présent éloigne le passé, &
» l'avenir chasse le présent: l'un n'est plus,
» & l'autre cesse dans le moment d'être ce
» qu'il étoit. Voyez comme la nuit précipite
» sa course pour faire place au jour, & com-

» me le jour se hâte pour faire place à la nuit.
» Dans le temps que tout jouit des charmes
» du repos, le Ciel ne jette pas le même éclat
» que lorsque l'étoile du matin commence à
» paroître, & la lumiére que cet Astre ré-
» pand, n'est pas celle qu'on remarque au
» moment que l'Aurore vient annoncer le
» retour du Soleil. Le Soleil lui-même pa-
» roît rouge lorsqu'il se léve & lorsqu'il se
» couche. Quand il est dans le lieu le plus
» élevé de sa course, comme l'air y est plus
» pur & plus dégagé des vapeurs & des ex-
» halaisons de la terre, sa lumiére est aussi
» plus vive & plus éclatante. La Lune n'offre
» jamais les mêmes apparences. Son crois-
» sant plus petit aujourd'hui, qu'il ne le sera
» demain, lorsqu'elle est nouvelle, est au
» contraire plus grand un jour que l'autre,
» quand elle est dans son décours. Vous n'i-
» gnorez pas que l'année se partage en qua-
» tre saisons, pour imiter les quatre âges de
» l'homme. Le Printemps, saison tendre, &
» qui ressemble parfaitement à l'enfance, ne
» produit que des herbes & des feuilles,
» dont la vûe flatte le Laboureur de la dou-
» ce espérance de la récolte. La terre riante
» est parée alors d'une agréable verdure &
» des plus belles fleurs; mais ces fleurs &
» cette verdure, ne sont encore d'aucune
» utilité. L'Eté succéde au Printemps: l'an-



» née est semblable alors à un jeune homme
» robuste & vigoureux : car l'année n'a ja-
» mais plus de force, ni plus de vigueur que
» dans cette saison-là. Elle entre ensuite dans
» l'Automne; dans cette saison mûre, où le
» feu de l'âge commence à se rallentir; dans
» ce milieu qui est entre la jeunesse & la vieil-
» lesse, pendant lequel les cheveux com-
» mencent à blanchir. Enfin arrive d'un pas
» tremblant & tardif, l'Hyver, qui la dé-
» pouille de tous ses cheveux, ou ne lui en
» laisse que de blancs. Telle est l'image de
» notre vie. Nos corps sont sujets à une éter-
» nelle vicissitude : demain nous ne serons
» pas ce que nous sommes aujourd'hui, &
» aujourd'hui nous ne sommes pas ce que
» nous étions hier. Il a été un temps où nous
» n'étions dans le sein de nos meres, que le
» germe, que le premier principe d'un hom-
» me. La nature nous prêta une main favo-
» rable pour nous y former peu à peu; &
» quand nous nous sommes trouvés trop
» pressés dans notre prison, elle nous en a
» délivrés. Lorsque nous commencâmes à
» jouir de la lumiére du jour; foibles enfans,
» sans avoir la force de nous soutenir, nous
» étions contraints de demeurer couchés à
» terre. Nous nous sommes ensuite traînés
» avec les pieds & les mains, à la maniére
» des bêtes. Quelque temps après, commen-

» çant à nous tenir de bout, nos genoux en-
» core chancelans & mal assurés, ont eu be-
» soin de secours pour nous porter. Puis est
» venu la jeunesse, cet âge robuste & vigou-
» reux, qui passe si rapidement. Un âge plus
» mûr & plus raisonnable lui succéde, &
» nous conduit insensiblement à la vieilles-
» se, qui détruit toute la force & toute la vi-
» gueur des autres âges. Milon devenu vieux
» répand des larmes, en considérant ses bras,
» autrefois aussi robustes, & aussi nerveux
» que ceux d'Hercule, alors foibles & lan-
» guissans. Héléne voyant dans son miroir
» son visage semé de rides, ne peut s'empê-
» cher de pleurer, & se demande à elle-mê-
» me comment elle avoit pû être enlevée
» deux fois *. Le temps & la vieillesse con-
» sument tout; & laissant sur tous les corps
» des traces de leur ravage, ils les font périr
» d'une mort lente & tardive. Ce que nous
» appellons les élémens est sujet aux mêmes
» loix, & je vais vous apprendre les divers
» changemens qui leur arrivent, prêtez-moi
» toute votre attention.

» Le Monde est composé de quatre Elé-
» mens, qui sont les principes de tous les
» Etres. Les deux plus pesans, la Terre &
» l'Eau, sont tombés par leur propre poids
» dans le lieu le plus bas: l'Air, & le Feu,

* Par Thesée & par Ménélas



» qui est encore plus pur que l'Air, n'ayant
» d'eux-mêmes aucune pesanteur, ont occu-
» pé la région la plus élevée. Quoiqu'éloi-
» gnés l'un de l'autre par leur situation, ils
» entrent cependant dans la composition de
» tous les corps, & eux-mêmes se convertis-
» sent l'un en l'autre. La Terre se resout & se
» change en Eau; l'Eau, en s'évaporant, de-
» vient de l'Air; l'Air, s'étant déchargé de
» ce qu'il avoit de plus grossier, se subtilise
» & prend la nature du Feu; & par une ré-
» volution toute contraire, le Feu qui se
» condense se change en Air, cet Air rede-
» vient de l'Eau; & l'Eau, qui s'épaissit, re-
» prend la consistance & la solidité de la
» Terre. Rien dans le monde ne conserve sa
» forme primitive; & la Nature, qui change
» & renouvelle sans cesse la face de l'Uni-
» vers, dépouille à chaque instant les Etres
» de la forme qu'elle leur avoit donnée, pour
» leur faire prendre celles des autres corps.
» Car enfin, & vous pouvez m'en croire,
» rien ne périt, rien ne s'anéantit dans le
» monde, quoique tout y change de figure.
» Naître, n'est autre chose que commencer à
» être ce qu'on n'étoit pas auparavant: mou-
» rir, n'est que cesser d'être ce qu'on étoit.
» Quoique ce qui étoit dans un lieu, soit
» transporté dans un autre, son essence pour
» cela n'est pas anéantie: tout se conserve

» dans l'Univers ; il n'y a que les modifica-
» tions qui changent. Mais il est vrai, & il
» faut en convenir, rien ne subsiste long-
» temps sous la même forme. Ainsi du Siécle
» d'or on passe bientôt au Siécle de fer : ainsi
» ont souvent changé de place différens
» lieux. J'ai vû la Mer dans des endroits où
» l'on voyoit la Terre auparavant ; & j'ai vû,
» au contraire, la Terre, dans des lieux que
» la Mer occupoit autrefois. On rencontre
» bien loin de ses rivages, des coquillages
» qu'elle a formés, & on a trouvé une Ancre
» sur le sommet d'une Montagne. La chûte
» des torrens a quelquefois changé les cam-
» pagnes en de profondes vallées, & les
» inondations ont caché des Montagnes
» sous les flots. La terre marécageuse est de-
» venue en quelques endroits un sable aride,
» & par une révolution contraire, on voit
» des marécages, où l'on ne voyoit autre-
» fois que des terres séches & brûlées. Ici la
» nature fait couler de nouvelles sources, là
» elle tarit les Fontaines qui y couloient au-
» paravant. Les tremblemens de terre ont
» souvent fait sortir de nouveaux Fleuves,
» ou en ont entiérement desséché d'autres.
» C'est ainsi que le Fleuve Lycus, englouti
» dans la terre, va reparoître dans un Pays
» fort éloigné du lieu où il avoit coutume
» de couler : que l'Erasin, après avoir dispa-



» ru, ressort du gouffre qui le cachoit, & va
» arroser le Royaume d'Argos (*a*). On ra-
» conte aussi que le Mysus, comme s'il s'en-
» nuyoit de sortir toujours de la même sour-
» ce, & d'avoir les mêmes rivages, va couler
» dans un autre Pays sous le nom du Caïque
» (*b*). L'Amasene, Fleuve de Sicile, roule
» quelquefois ses eaux avec le sable qu'il en-
» traîne, quelquefois il demeure à sec (*c*).
» L'eau du Fleuve Anigre (*d*) étoit autre-
» fois bonne à boire, aujourd'hui on n'ose-
» roit en faire usage; & si l'on ne doit pas re-
» garder comme fabuleux tout ce que les
» Poëtes ont dit, elle a contracté cette mau-
» vaise qualité, depuis que les Centaures y
» lavérent les playes que leur firent les flé-
» ches d'Hercule. Celle du Fleuve Hypanis
» (*e*), qui descend des Montagnes de la
» Scythie, douce, près de sa source, devient
» amére à quelque distance de-là. Antisse,
» Pharos & Tyr, étoient autrefois des Isles,
» elles sont aujourd'hui attachées à la terre
» ferme: au contraire, Leucade qui tenoit

(*a*) Ce Fleuve qui coule d'abord dans l'Arcadie, & qui sort du Lac Stymphale, dont il porte le nom, est englouti dans la terre & reparoit dans l'Argolide sous le nom de l'Erasin.

(*b*) Le Mysus Fleuve de Mysie, englouti dans la terre, reparoît ensuite sous le nom de Caïque, comme le dit Strabon.

(*c*) C'est une espéce de torrent qui sort du Mont Etna, & qui se perd dans les sables.

(*d*) L'Anigre est un Fleuve qui coule dans l'Elide.

(*e*) L'Hypanis étoit un Fleuve de la Sarmatie Européenne qui se jettoit dans le Borysthene, & de-là dans le Pont Euxin.

» au Continent, s'en est depuis séparée & est
» devenue une Isle. Zancle * de même étoit
» jointe à l'Italie, la Mer l'en a éloignée. Si
» vous demandez ce que sont devenues Hé-
» lice & Buris, Villes de l'Achaïe, vous les
» trouverez sous les eaux: les Pilotes qui
» passent près du lieu où elles furent sub-
» mergées en montrent encore les ruines.
» On voit près de Thresene, où régna au-
» trefois le sage Pitthée, une Montagne
» dans un lieu, qui n'étoit autrefois qu'une
» plaine. Les Vents sans doute, quelque ex-
» traordinaire que cela paroisse, étant ren-
» fermés dans les antres & dans les cavernes
» de la Terre ont fait des efforts pour en
» sortir; & n'ayant trouvé aucune issue, lui
» ont donné de violentes secousses, & l'ont
» fait enfler, comme on enfle une vessie, ou
» une peau de bouc. Cette enflure y est de-
» meurée, s'est affermie avec le temps, & a
» formé les Collines & les Montagnes.
» Quoique sur ces sortes de changemens, je
» puisse vous rapporter une infinité d'exem-
» ples, ou que vous avez vûs vous-mêmes,
» ou que d'autres vous ont appris: je ne vous
» en citerai cependant qu'un petit nombre.
» Vous n'ignorez pas que l'eau reçoit toutes
» sortes de qualités & qu'elle les communi-

* Messine en Sicile qu'on croit avoir autrefois été attachée à l'Italie, avant que la Mer eût formé le Golphe qu'on appelle le Phare de Messine.



» que. Celle de la Fontaine d'Ammon est
» chaude à midi, & froide le matin & le soir.
» On raconte que le Bois s'enflamme dans la
» Fontaine qui coule dans les Pays des Atha-
» manes (*a*), si on l'y jette lorsque la Lune
» est dans les derniers jours de son déclin. Il
» y a dans la Thrace, une Riviére dont l'eau
» pétrifie les entrailles de ceux qui en boi-
» vent, & convertit en Rocher tout ce qu'elle
» touche. Le Crathis & le Sybaris, qui n'est
» pas fort éloigné d'ici, jaunissent les che-
» veux, & les rendent de couleur d'Or ou
» d'Ambre. Mais ce qui est encore bien plus
» surprenant, on trouve des Eaux, qui font
» impression sur l'esprit, comme sur le corps.
» Tout le monde a entendu parler de la
» Fontaine Salmacis, qui rend efféminés
» ceux qui s'y baignent, & de ce Lac d'E-
» thiopie, dont l'eau rend furieux, ou assou-
» pit d'un profond sommeil ceux qui en
» boivent. Celle de la Fontaine de Clitorre
» (*b*) inspire de l'aversion pour le Vin, &
» dès qu'on en a goûté une fois, on ne sçau-

(*a*) Les Athamanes étoient des peuples de l'Epire, & la Fontaine dont parle ici Ovide est celle de Dodone. Je n'affecte point de relever les fautes des autres Traducteurs, mais celle qu'ils ont commise en cet endroit, en prenant ce Peuple pour le Fleuve Athamane même, m'a paru trop grossiére pour ne la pas faire remarquer. Consultez Lucrece, Pline & Solin sur cette vertu de la Fontaine de Dodone, qu'on disoit éteindre le Bois allumé, & allumer celui qui ne l'étoit pas.

(*b*) C'est un Fleuve, selon Pausanias, qui coule près de Clitone, Ville peu éloignée du Golphe de Corinthe.

» roit plus boire que de l'eau : soit qu'elle ait
» quelque qualité contraire au Vin, soit,
» comme le racontent les gens du Pays, que
» Mélampon fils d'Amithaon, ayant guéri,
» avec quelques herbes enchantées, les fil-
» les de Pretus de la fureur dont elles étoient
» possédées, jetta dans cette Fontaine ces
» herbes, qui lui communiquérent cette
» propriété (a). Celle du Fleuve Lynceste
» a une vertu toute opposée : pour peu
» qu'on en boive, on chancelle comme si on
» avoit bû du Vin pur. Dans l'Arcadie est un
» Lac*, que les Anciens nommoient le Lac
» de Phenée dont les eaux sont pernicieu-
» ses, lorsqu'on en boit la nuit, & ne font
» aucun mal quand on en boit pendant le
» jour. L'Isle Ortygie (b) qui est mainte-
» nant immobile, flottoit auparavant sur les
» eaux. Le Navire Argo redoutoit autrefois
» le choc des Symplegales, qui heurtoient
» les unes contre les autres, & qui sont main-
» tenant des Isles fermes & capables de résis-
» ter à toute l'impétuosité des Vents (c).
» Le Volcan qui sort des gouffres enflam-

(a) Junon pour se venger des Filles de Pretus Roy d'Argos, les rendit insensées, & croyant être devenues des Vaches, elles couroient au milieu des Campagnes : *Prœtides impleverunt falsis mugitibus agros, &c.* Virg. Egl. VI. Mélampe les guérit de cette folie, & il épousa une de ces filles, nommée Iphianasse.

(b) C'est l'Isle de Délos.

(c) Les Symplegales sont deux rochers du Pont Euxin,



» més du Mont Etna, n'a pas toujours été
» allumé, & ne le sera pas toujours. Car en-
» fin, si la Terre est un animal, si elle a des
» soupiraux, par où elle respire le feu qui
» est dans ses entrailles, il peut arriver, tou-
» tes les fois qu'elle est ébranlée, que ces Ca-
» naux se bouchent, & qu'il s'en ouvre d'au-
» tres en d'autres endroits. Que si ce feu
» s'allume par la rencontre de quelques cail-
» loux, que le Vent pressé dans ses caver-
» nes, pousse les uns contre les autres, &
» en fait sortir des étincelles, qui allument
» une matiére propre à s'embraser, il s'é-
» teindra, lorsque ce vent se sera appaisé.
» Enfin, si ce feu est causé par le Souffre &
» par le Bitume, qui s'allument d'eux-mê-
» mes, lorsque ce Bitume & ce Souffre seront
» consumés, par une longue suite de siécles,
» ce feu qui ne peut subsister sans aliment,
» perdra peu à peu son activité, & s'étein-
» dra enfin tout-à-fait. On dit que le Lac
» Triton, qui est à Pallene, dans le Pays des
» Hyperboréens, a la vertu de couvrir de
» plumes ceux qui s'y sont baignés neuf fois.
» J'avoue que je ne sçaurois croire ce pro-
» dige; ni ce qu'on rapporte de quelques

si proches l'un de l'autre, qu'on croyoit, lorsqu'on les voyoit de loin, qu'ils se touchoient. On dit que les Argonautes y firent passer une Colombe, c'est-à-dire une chaloupe, qui ayant rapporté qu'on pouvoit les traverser, ils y passérent sans danger; & on publia que depuis ce temps-là ils étoient demeurés immobiles.

» femmes

» femmes Scythes, qui, après s'être frottées
» de certaines herbes, se trouvent aussi re-
» vêtues de plumes. Mais s'il faut ajouter foi
» à des choses dont nos yeux sont témoins,
» ne voyons-nous pas que les Animaux qui
» se corrompent, engendrent un nombre
» infini d'autres petits Animaux ? Qu'on as-
» somme un Taureau, qu'on l'enfouisse
» dans la terre, l'expérience fait connoître
» qu'il sort de ses entrailles, des Abeilles
» qui aiment la campagne comme celui qui
» les fit naître, & travaillent avec assiduité
» & utilement comme lui. Enfouissez de mê-
» me un Cheval, il engendrera des Frêlons.
» Ôtez les pattes & les jambes à une Ecré-
» visse, couvrez de terre le reste du corps, il en
» sortira un Scorpion, avec cette queue qui
» est si fort à craindre. C'est une chose con-
» nue des gens de la campagne, que les Vers
» à soye se changent en Papillons. Les Gre-
» nouilles se forment du limon de la terre :
» d'abord elles naissent sans pieds ; un peu
» après il vient des cuisses, dont elles se ser-
» vent pour nager, & la partie inférieure de
» leur corps est plus longue que la supérieu-
» re, afin qu'elles puissent sauter avec plus
» de facilité. Un Ours qui vient de naître
» n'est qu'une masse de chair, & ce n'est
» qu'en le léchant que la mere lui donne cet-
» te forme que nous lui voyons. Ne sçait-on



» pas que les Mouches à miel, qui naissent
» dans ces petites cellules hexagones qu'el-
» les font avec leur cire, ne sont pas d'abord
» bien formées, & que les pieds & les aîles
» ne leur viennent qu'après quelque temps?
» Pourroit-on croire, si on ne le sçavoit
» avec certitude, que l'Oiseau de Junon,
» dont la queuë est semée d'Etoiles, que ce-
» lui qui porte la foudre de Jupiter, que
» les colombes, qui sont chéres à Vénus; en
» un mot, que tous les Oiseaux en général
» naissent du germe d'un œuf? Il y a des
» gens qui sont persuadés que la moëlle de
» l'épine du dos d'un homme mort, engen-
» dre des Serpens. Du moins, tous ces Etres
» ont un principe qui les produit; mais il
» est un Oiseau, que les Assyriens nomment
» le Phénix, qui se reproduit de lui-même.
» Cet Oiseau ne mange ni herbe ni grain;
» les larmes de l'encens, & le plus pur des
» Arbres odoriférans de l'Arabie, font toute
» sa nourriture. Après qu'il a vécu cinq cens
» ans, il construit sur le haut d'un Chêne ou
» d'un Palmier une espéce de bûcher, &
» après l'avoir couvert de petits bâtons de
» Myrthe & de canelle, il se couche dessus,
» & expire au milieu des parfums les plus
» exquis. On assure qu'il renaît de ses cen-
» dres un autre Phénix, qui vit aussi long-
» temps que lui. Quand celui-ci a assez de

» force pour porter un fardeau, il se charge
» du nid qui lui servit de berceau, & de
» tombeau à son pere, & après l'avoir porté
» jusqu'à la Ville du Soleil (*a*), il dépose ce
» précieux dépôt à la porte du Temple de
» ce Dieu. Si le changement de sexe doit
» être regardé comme une chose fort ex-
» traordinaire, ne devons-nous pas admi-
» rer l'Hyene qui est mâle & femelle alter-
» nativement? Ce petit Animal (*b*) qui ne
» vit que d'air, & qui prend toutes sortes de
» couleurs, ne mérite-t-il pas aussi notre
» admiration? Lorsque Bacchus fit la con-
» quête des Indes, on lui fit présent de quel-
» ques Lynx, dont on dit que l'urine se pé-
» trifie d'abord qu'elle est exposée à l'air. Il
» en est de même du Corail; plante tendre
» & molle pendant qu'elle est dans l'eau,
» elle se durcit quand on l'en a retirée. Je ne
» finirois point, si je voulois entrer dans le
» détail de tous les changemens qui arrivent
» dans la nature: il en arrive de même dans
» les Empires & dans les Etats, dont les uns
» s'élévent & s'agrandissent, tandis que les

(*a*) Cette Ville du Soleil, si nous en croyons Pline, étoit dans l'Arabie près du Golphe de Panchaïe.

(*b*) Le Caméleon. C'est une espéce de Lézard qu'on trouve assez fréquemment dans la basse Egypte. Il est faux qu'il ne vive que d'air, il prend avec sa langue des moucherons, & cela avec une adresse admirable. Comme sa peau est fort lisse, elle se pare aisément des couleurs des corps qui sont autour de lui.

» autres tombent en décadence & se détrui-
» sent. La fameuse Troye, Ville autrefois si
» florissante & si peuplée, & qui soutint un
» Siége de dix ans; au lieu des superbes édi-
» fices dont elle étoit ornée, & des richesses
» immenses qu'elle renfermoit, ne montre
» plus aujourd'hui que de tristes débris, &
» les tombeaux des grands hommes qu'elle
» avoit vû naître. Sparte fut aussi autrefois
» une Ville célébre; Mycéne, Athénes,
» Thébes, ne le furent pas moins: aujour-
» d'hui Sparte est un lieu vil & méprisé; My-
» céne a perdu toute sa splendeur, & il ne
» reste plus que les noms de Thébes & d'A-
» thénes. Maintenant on commence fort à
» parler de Rome, de cette Ville qui vient
» de jetter sur les bords du Tibre les fonde-
» mens d'un grand Empire. A mesure qu'el-
» le s'agrandit, elle devient toujours plus
» belle, plus magnifique, & elle doit être un
» jour la Maitresse du monde. Ainsi l'ont
» annoncé les Oracles. Voici, autant que je
» puis m'en ressouvenir, le discours que tint
» Hélénus, fils de Priam, à Enée, dans le
» temps que ce Héros déploroit le malheur
» de sa patrie, & qu'il étoit incertain sur le
» parti qu'il devoit prendre: Fils de Déesse,
» lui dit-il, si vous avez quelque confiance
» dans l'art de lire dans l'avenir, que je pos-
» séde, je puis vous prédire que Troye ne
» sera pas entiérement détruite, tant que

» vous respirerez. Le fer & le feu vous ou-
» vriront un passage, & vous traînerez avec
» vous le triste débris d'Ilion, jusqu'à ce
» qu'enfin vous ayez trouvé dans une terre
» étrangére, un établissement, où vous se-
» rez plus heureux que dans votre Patrie.
» Les Destinées promettent à vos descen-
» dans une Ville si puissante & si florissante,
» qu'il n'en est point dans le Monde, qu'il
» n'y en eut jamais, & qu'il n'y en aura
» point à l'avenir qui l'égale. Ceux qui la
» gouverneront, s'attacheront pendant plu-
» sieurs siécles à augmenter sa splendeur &
» son éclat; & il viendra enfin un Prince,
» du sang d'Jule, qui la rendra la Maitresse
» de l'Univers. Après qu'il aura fourni sa
» carriére, les Dieux l'enleveront à la Ter-
» re, pour le placer dans le Ciel qui lui est
» destiné. Telle fut la prédiction que fit Hé-
» lénus à Enée. Aujourd'hui, qu'elle com-
» mence à s'accomplir, je suis charmé des
» progrès d'une Ville qui est alliée avec Cro-
» tone, & je vois avec plaisir que la victoi-
» re des Grecs a tourné à l'avantage des
» Troyens. Mais pour ne pas m'écarter plus
» long-temps de mon sujet, je dis que le
» Ciel & tout ce qu'il contient, que la Terre
» & tous les Etres qu'elle renferme sont su-
» jets à d'éternelles vicissitudes. Nous-mê-
» mes, qui en faisons partie, nous n'en som-
» mes pas exempts. Comme nous avons une



» ame, qui après notre mort peut passer
» dans le corps des animaux, laissons-les
» tranquillement jouir de la vie, & ne trou-
» blons pas, en les tuant, le repos de nos
» Peres, de nos Freres, de nos Parens, ou
» enfin des hommes quels qu'ils puissent
» être, ne nous exposons pas à faire des re-
» pas aussi horribles que celui de Thyeste.
» C'est s'accoutumer à répandre le sang hu-
» main, que d'égorger d'innocens Ani-
» maux, & entendre sans pitié leurs tristes
» gémissemens. Il y a de l'inhumanité à n'ê-
» tre point touché de la mort d'un jeune
» Chévreau, dont les cris ressemblent si fort
» à ceux des Enfans, & à manger des Oi-
» seaux, à qui nous avons si souvent donné
» à manger nous-mêmes. Ah, qu'il s'en
» faut peu que ce ne soient-là des crimes
» énormes ! Quel funeste apprentissage !
» Laissez-donc le Bœuf labourer tranquille-
» ment la terre, & que sa mort soit une suite
» naturelle de la vieillesse. Contentons-nous
» de la toison des Brebis, pour nous garan-
» tir des injures de l'Air, & du lait des Che-
» vres pour nous nourrir : brisez vos filets,
» & vos toiles ; ne trompez plus désormais
» avec la glu le crédule Oiseau. N'enfermez
» plus le timide Cerf dans les enceintes, en
» lui présentant des plumes qui l'épouvan-
» tent *. Et ne cachez plus l'hameçon sous

* Cet endroit n'a pas été entendu des Commentateurs,

» un appas trompeur. Tuez les animaux
» qui peuvent vous nuire ; mais contentez-
» vous de les tuer sans les manger, & ne
» vous servez que d'alimens dont l'usage
» soit légitime.

On dit que Numa, après avoir puisé dans les entretiens de Pythagore toutes ces vérités, & une infinité d'autres belles connoissances retourna dans son Pays, où le Peuple Romain vint le chercher, pour l'élever sur le trône de Romulus. Ce Prince, par les sages conseils d'Egerie son épouse & des Muses qu'il consultoit, eut le bonheur d'inspirer à un peuple féroce, & qui ne respiroit que la guerre, des sentimens de paix, de douceur & d'équité, & de l'instruire dans les cérémonies de la religion. Il régna jusqu'à une extrême vieillesse, & sa mort fit verser des larmes aux Dames Romaines, au Peuple & aux Sénateurs. Son épouse, ayant quitté le séjour de Rome, se retira dans la forêt d'Aricie, où elle interrompit souvent

ni des Traducteurs qui ont pris le mot *pinnis*, ou *pennis*, pour des fléches. Le Poëte fait ici allusion à une sorte de chasse fort connue des anciens, on mettoit des plumes de différentes couleurs, & même quelquefois avec des odeurs, sur le passage des Cerfs, ce qui les épouvantoit & les faisoit entrer dans les toiles qu'on leur avoit tendues. Virgile dans le III. de ses Georg. Vers. 371. Lucain Liv. IV. Sénéque dans son Hyppolyte, & d'autres encore font allusion à cette chasse. Et je sçai qu'on se sert encore aujourd'hui de ce stratagême pour épouvanter les Liévres, qui n'osant passer à travers ces plumes qu'on a disposées sur leur route, reviennent aux Chasseurs.



par ses gémissemens & par ses sanglots, les sacrifices qu'on offroit à cette Diane, qu'Oreste y avoit apportée. Ah, combien de fois les Nymphes de la forêt firent-elles de vains efforts pour la consoler! combien de fois Hippolyte, la voyant baignée de larmes, chercha-t-il à en arrêter le cours!
„ Cessez de vous affliger, lui disoit-il, vous
„ n'êtes pas la seule dont on doive plaindre
„ les malheurs. Voyez les disgraces des au-
„ tres, & vous apprendrez à supporter les
„ vôtres avec plus de courage & de fer-
„ meté. Plût au Ciel que ce fût par l'exem-
„ ple des malheurs étrangers, que je pusse
„ vous consoler, sans être obligé de vous
„ faire le récit des miens : du moins sont-ils
„ très-propres à adoucir en quelque sorte
„ la tristesse dont vous êtes accablée. Vous
„ avez sans doute entendu parler d'Hippo-
„ lyte, que la foible crédulité d'un pere, &
„ les cruels artifices d'une injuste marâtre,
„ firent périr autrefois. Vous aurez lieu,
„ sans doute, d'être étonnée de voir près de
„ vous ce malheureux Prince, & il aura
„ bien de la peine à vous convaincre, que
„ c'est lui qui vous parle: c'est pourtant
„ lui-même. La fille de Pasiphaé *, après
„ avoir employé tous ses soins pour m'ins-
„ pirer de tendres sentimens pour elle,

* Phédre, épouse de Thesée & belle-mere d'Hippolyte.

„ me

» me voyant toujours insensible, soit qu'el-
» le craignît que je ne révélasse cet affreux
» mystére à Thésée, ou pour se venger de
» mes mépris, m'accusa de l'avoir outragée
» & me chargea du crime qu'elle avoit vou-
» lu commettre. Quoiqu'innocent, mon pe-
» re me bannit d'Athénes, & me chargea
» des plus horribles malédictions. Monté
» sur mon char, j'allois chercher une retrai-
» te à Thrésene, & j'étois arrivé sur les riva-
» ges de Corynthe, lorsque les flots de la
» mer, s'élevant à gros bouillons, formérent
» une espéce de Montagne, d'où on entendit
» sortir un effroyable mugissement. Un mo-
» ment après, le flot s'approcha du rivage,
» se brisa, & vomit un monstre furieux, dont
» le front étoit orné de cornes menaçantes.
» Elevé de la moitié du corps au-dessus de la
» surface de l'eau, il vomissoit par les narines
» & par la gueule les flots qu'il avoit avalés.
» Mes gardes en furent épouvantés : pour
» moi, uniquement occupé de mes mal-
» heurs, la vûe de ce monstre ne m'inspira
» aucune crainte. Mes chevaux effrayés,
» s'emportérent & entraînérent avec impé-
» tuosité mon char à travers les rochers. Je
» voulus les retenir, je n'abandonnai point
» les rênes qu'ils avoient blanchies de leur
» écume, & je me panchois en arriére pour
» avoir plus de force; mais tous mes efforts



» étoient inutiles, & il m'étoit impossible de
» les arrêter : lorsqu'enfin une des roues,
» ayant heurté contre le tronc d'un arbre,
» se brisa & sauta en éclats. Je fus renversé
» du choc ; & comme en tombant je demeu-
» rai embarrassé dans les digues, mes che-
» vaux me traînérent parmi les rochers & les
» montagnes, & je fus en un moment de-
» chiré en mille piéces. Vous auriez vû mes
» membres moitié épars, moitié traînés par
» les chevaux, mes entrailles s'attacher aux
» arbres & aux racines, mes os se briser
» avec grand bruit, enfin mon ame con-
» trainte d'abandonner un corps défiguré,
» méconnoissable, & si meurtri, qu'il n'é-
» toit plus qu'une playe. Pouvez-vous main-
» tenant, Egérie, mettre en paralléle vos
» maux avec les miens ? Oseriez-vous en fai-
» re la comparaison ? Ajoûtez encore que
» je suis descendu dans le Royaume téné-
» breux, que j'ai lavé mes playes dans les
» eaux enflammées du Phlégeton, & que
» je n'aurois jamais revû la lumiére du jour,
» si le fils d'Apollon *, par la vertu toute
» puissante de son art, ne m'eût rendu la
» vie. Comme Pluton étoit indigné de la fa-
» veur que je venois de recevoir & que ma
» présence auroit pû inspirer de la jalousie
» aux ombres, Diane, en me conduisant

* Esculape.

» hors des enfers, me couvrit d'un nuage.
» Pour mettre mes jours en sûreté, & ne
» plus m'exposer aux persécutions d'une
» cruelle marâtre, cette Déesse changea tous
» mes traits, me fit paroître plus âgé que je
» n'étois, & me rendit entiérement mécon-
» noissable. Elle balança entre l'Isle de Cré-
» te & l'Isle de Délos, pour y fixer mon sé-
» jour. Enfin elle me transporta en ce lieu,
» & me donna un autre nom, de peur que
» celui d'Hippolyte ne rappellât le souvenir
» de mes malheurs. Vous êtes Hippolyte,
» me dit-elle, vous serez désormais *Virbius*.
» Depuis ce temps-là, j'habite dans cette fo-
» rêt. Admis au rang des Divinités inférieu-
» res, je demeure ici caché sous la protection
» de ma bienfaitrice, à laquelle je serai éter-
» nellement dévoué. «

Le récit des maux qu'avoit soufferts Hippolyte, ne fut pas capable d'adoucir la douleur d'Egérie. Assise au pied d'une montagne, elle versoit sans cesse des pleurs; lorsqu'enfin Diane, touchée de l'affliction d'une épouse si tendre, la changea en une Fontaine, dont les eaux ne tarissent jamais.

Le prodige que Diane venoit d'opérer en faveur d'Egérie, remplit d'admiration toutes les Nymphes de la forêt, & l'étonnement d'Hippolyte en cette occasion, fut aussi grand que celui de cet Etrurien, qui en la-

bourant son champ, apperçut une motte de terre, qui donna d'abord quelque signe de mouvement, s'anima ensuite, & devint un enfant, qui en naissant commença à prédire l'avenir. On lui donna le nom de Tagès, & ce fut lui qui apprit aux Etruriens l'art de la divination. On peut comparer aussi l'étonnement d'Hippolyte à celui de Romulus, lorsqu'ayant lancé son dard sur le mont Palatin, il le vit sur le champ prendre racine, & devenir un arbre capable de donner de l'ombre aux Romains, qui furent remplis d'admiration à la vûe de ce prodige.

Enfin l'étonnement d'Hippolyte fut aussi grand que celui de Cippus, lorsqu'il vit dans les eaux du Tybre, qu'il avoit des cornes à sa tête. Cette merveille ne lui parut d'abord qu'une illusion; mais ayant porté plusieurs fois les mains au front, il ne lui fut plus possible de douter de ce qu'il venoit de voir. Cette avanture, qui lui arriva dans le temps qu'il revenoit à Rome, après avoir vaincu les ennemis de la Patrie, l'obligea de s'arrêter, & levant les yeux & les mains vers le Ciel, il fit cette priére: „ Grands Dieux! „ si ce prodige est un heureux présage, je „ consens qu'il le soit pour le Peuple Ro„ main; s'il est de mauvais augure, qu'il ne „ soit funeste qu'à moi seul.“ Après ce discours il éleva un Autel de gazon, sur lequel

il fit brûler de l'encens, y répandit du vin, & après y avoir immolé deux brebis, il chercha dans leurs entrailles ce que les Dieux lui annonçoient par cette avanture. L'Aruſpice Etruſque, qui les examina en même temps *, apperçut qu'elles promettoient, quoique d'une maniére obſcure, de grandes deſtinées à Cippus : mais dès qu'il eut détourné les yeux de deſſus la victime, pour le regarder : » Je vous ſalue, Prince, » dit-il, je vous ſalue en qualité de Roy. Ce » qui vient de vous arriver, m'annonce que » Rome, & tout ce qui eſt ſoumis à ſa puiſ- » ſance, vous reconnoîtront pour Souve- » rain. Hâtez-vous d'entrer dans la Ville, » qui vous ouvre ſes portes : ainſi l'ordon- » nent vos deſtinées. Dès que vous y ſerez » arrivé, vous y ſerez couronné & votre ré- » gne ſera long & tranquille. « A ces mots Cippus recula, & détournant ſes regards de deſſus la Ville : » Ah ! dit-il, quel funeſte » préſage ! Que les Dieux en détournent » l'effet ! Loin de Rome, exilé de ma Pa- » trie, je coulerai des jours plus innocens, » que ſi j'entrois le Sceptre à la main dans le » Capitole. « Après ce diſcours, il convoqua le Sénat & le Peuple, & ayant pris la

* Comme les Etruriens, ou Toſcans, avoient appris aux Romains cette eſpéce de Divination par les entrailles des Animaux, Ovide a raiſon de dire de celui dont il parle ici, qu'il étoit Toſcan. *Tyrrhenæ gentis Aruſpex.*



précaution de se couvrir la tête d'une couronne de Laurier, il monta sur une éminence, que les Soldats venoient d'élever. Là, après avoir invoqué le secours des Dieux, selon l'ancienne coutume, il parla ainsi à l'Assemblée ; » Vous avez ici un homme qui » sera votre Roy, si vous ne le bannissez de » la Ville. Vous le reconnoîtrez, sans que » je le nomme, aux marques que je vais » indiquer, Il a des cornes sur la tête, & les » Devins lui ont prédit, que s'il entre dans » Rome, il sera Roy, & vous donnera des » loix. Les portes lui étant ouvertes, il » pouvoit y entrer sans résistance, mais je » l'en ai empêché, quoiqu'il n'y ait personne » au monde qui me touche de plus près que » lui. Peuple Romain, c'est à vous maintenant à lui fermer vos portes, à le charger » de chaînes si vous le jugez coupable, ou » plutôt finissez par la mort du Tyran, vos » craintes & vos allarmes. « A ce discours, on entendit dans l'Assemblée un murmure sourd, semblable à celui que fait le vent qui s'engouffre dans une forêt, ou les flots irrités, lorsqu'on les entend d'un lieu éloigné. Au milieu d'une multitude de voix confuses, on distinguoit cependant ces mots : qui est-ce, où est celui dont parle Cippus ? & chacun se regardoit à la tête : Cippus prenant alors la parole : Voici, dit-il, celui que

vous cherchez; & ôtant sa couronne, malgré le Peuple qui s'y opposoit *, il fit voir le funeste présage. Tout le monde détourna les yeux, & on n'entendit dans l'Assemblée que des soupirs & des gémissemens. Pourroit-on le croire? on ne regarda plus alors qu'avec peine, un homme si cher à la République, & qui s'étoit rendu si recommandable par ses belles actions. Cependant pour ne pas le laisser plus long-temps dans un état qui diminuoit l'estime qu'on avoit pour lui, on lui remit sur la tête la couronne que sa victoire lui avoit méritée, & les Sénateurs lui parlérent ainsi: » Puisque vous » craignez, Cippus, d'entrer dans Rome, » Rome, pour récompenser votre modéra- » tion, vous accorde autant de terre que » vous pourrez en enfermer avec une char- » rue dans l'espace de toute une journée. « Pour conserver le souvenir d'un événement

* Ce mot *prohibente populo*, a paru suspect aux Commentateurs; car comment le peuple a-t-il pû ou dû empêcher cette action? Les Traducteurs ont mieux aimé le supprimer que d'entrer dans quelque discussion. M. Burman soupçonne, que des Copistes ignorans ont mis le mot de *populo prohibente*, au lieu de *populo probante*, ou *nullo prohibente*; mais comme les Manuscrits ne varient point, j'ai cru devoir l'exprimer à la lettre: & sans dire ici qu'il faut, autant qu'on peut, faire ceder ses conjectures aux anciennes Leçons, sur-tout lorsqu'elles sont uniformes, je crois que celle-ci aura un très-beau sens, lorsque faisant réflexion que Cippus venoit de vaincre les ennemis de Rome, & que par conséquent il devoit être chéri du Peuple, on eut peur de voir sur sa tête le présage de sa disgrace.

si mémorable, on fit poser sur la porte de la Ville, par laquelle il devoit entrer, une Statue avec des cornes, qui ressembloit à Cippus.

Explication des Fables I. II. III. IV. V. VI. VII. & VIII.

NOTRE Poëte, après avoir épuisé les métamorphoses que l'Histoire ancienne lui avoit fournies, se jette sur celles qu'on peut tirer de la Physique. J'entends par celles-ci ces changemens naturels qui arrivent dans l'Univers; & comme Pythagore étoit de tous les Philosophes, celui qui avoit le plus approfondi cette Philosophie, c'est lui aussi qu'Ovide introduit sur la scéne. Mais il le fait avec cet art qui distingue le Poëte de l'Historien. Comme Pythagore avoit passé de l'Asie en Italie, & s'étoit établi à Crotone, pour y débiter les maximes de cette Philosophie, qu'il avoit puisée en Egypte, où il avoit voyagé, le Poëte remonte à l'origine de Crotone. Cette Ville, comme presque toutes les autres, avoit ses chiméres, Hercule étoit apparu à Mycile ou plutôt à Myscellus, (car c'est ainsi que le nomment les Historiens,) & l'avoit averti que les destins exigeoient de lui qu'il abandonnât sa Patrie pour aller bâtir une Ville dans un Pays étranger. C'étoit un crime de quitter son Pays sans permission; ainsi son dessein ayant été découvert, il fut jugé par le Peuple; & les Feves du Scrutin étant toutes noires, il auroit subi la rigueur des Loix, si Hercule par un prodige inoui n'en avoit changé la couleur. A cette Fable on en a ajoûté une autre. Suidas (a) sur l'autorité de l'ancien Scoliaste d'Aristophane (b) dit que Myscellus

(a) Au mot *Myscellus*. (b) Sur la *Comédie des Nuées*.

ayant consulté l'Oracle au sujet de la Colonie qu'il vouloit conduire dans un Pays étranger, avoit appris qu'il devoit s'arrêter à l'endroit où il seroit mouillé de la pluye dans un temps serain ἐξ αἰθρίας. Quoiqu'il jugeât la chose impossible, il ne laissa pas de s'embarquer sur la foi de l'Oracle, & il arriva enfin en Italie, après avoir essuyé plusieurs dangers dans le cours de son Voyage. Toujours incertain du lieu qu'il devoit choisir pour bâtir une Ville, il se voyoit réduit dans l'état le plus triste, lorsque sa femme, qui, selon les mêmes Auteurs, se nommoit *Althrias*, l'ayant embrassé, mouilla son visage de ses larmes : ce qui lui fit comprendre tout d'un coup que l'Oracle étoit accompli.

Le fonds de cette Fable est tiré de l'Histoire. Strabon rapporte (*a*) que Myscéllus, ainsi nommé, parce qu'il avoit les jambes fort maigres, étoit né dans la petite ville de Rypa. Comme il avoit dessein d'aller établir une Colonie dans quelque Pays étranger, il arriva sur les côtes d'Italie. Là, après avoir considéré que le territoire que l'Oracle avoit indiqué, étoit moins fertile, quoique plus sain, que celui qui étoit dans le voisinage, il alla encore une fois le consulter, & il eut pour toute réponse, qu'il ne falloit pas regarder à ce qu'on nous donnoit ; réponse, qui passa depuis en proverbe (*b*). Myscellus sans songer à aller plus loin, jetta enfin les fondemens de la Ville de Crotone, & les Sybarites bâtirent celle de Sybaris dans l'endroit qui lui avoit paru d'abord devoir être préféré à cause de la fécondité du Pays. Si nous en croyons Denys d'Halicarnasse ce fut la quatriéme année du régne de Numa Pompilius, ou la troisiéme de la dix-septiéme Olympiade, que cette Ville fut bâtie ; c'est-à-dire, suivant le calcul du Pere

(*a*) *Lib. VI & VIII.* (*b*) Voyez *Erasme dans ses Adages.*

Petau, l'an 708. avant JESUS-CHRIST (a). Strabon ajoûte qu'Archias ayant été consulter l'Oracle dans le même temps & pour le même sujet que Myscellus, la Pythie avoit répondu que l'un devoit choisir un lieu où l'air seroit pur & sain; & l'autre une situation propre à acquérir des richesses ; & que sur ce plan Myscellus bâtit la Ville de Crotone, & Archias celle de Syracuse. Quoique cet événement soit tel que je viens de le rapporter, il y a cependant bien de l'apparence que les Crotoniates glorieux d'avoir un fondateur dont Hercule avoit pris tant de soin, conservérent parmi eux la Fable qu'Ovide rapporte, puisqu'on trouve souvent ce Héros sur les Médailles de cette Ville.

Remarquons en passant que Pausanias (b) attribue à Phalante ce que Strabon dit de Myscellus, & c'est ce qui a trompé le Mythologue Lactance, qui a mis dans l'argument de cette Fable que celui-ci avoit bâti la ville de Tarente, au lieu de dire que c'étoit celle de Crotone.

C'est dans cette derniére Ville que le célébre Pythagore, après plusieurs Voyages, alla s'établir pour y débiter les Dogmes d'une Philosophie peu connue alors en Europe, & qu'il avoit apprise lui-même des Prêtres d'Egypte. Ovide, pour soutenir l'idée que les Romains avoient de la sagesse de Numa Pompilius leur second Roy, feint (c) que ce Prince avant que d'être monté sur le trône, avoit fait un Voyage à Crotone, pour écouter les leçons d'un si grand Maître ; quoiqu'il soit certain que Pythagore n'a vécu que plusieurs années après Numa, c'est à-dire, selon Tite-Live, sous le régne

(a) *Denys d'Halicarnasse Lib II. Petavii Doctr. Temp. Lib. XIII.* (b) *In Phocicis.*

(c) *Denys d'Halicarnasse Lib. II.* dit que plusieurs Auteurs, pour faire honneur à Numa, avoient dit la même chose.

de Servius Tullius sixiéme Roy des Romains, 137 ans après. Le sçavant Pere Petau (a) met encore une plus grande distance entre Pompilius & Pythagore, puisqu'il place le commencement du régne du premier à l'an 4000 de la Période Julienne, 714 ans avant JESUS-CHRIST ; & l'arrivée du second à Crotone, l'an de la même Période 4205. ou, ce qui revient au même, 509. avant l'Ere Chrétienne. Denys d'Halicarnasse, qui a reconnu le même anachronisme, ajoûte que Crotone ne fut bâtie que la quatriéme année du régne de Numa, ainsi Pythagore ne pouvoit pas y être venu dans le temps dont parle Ovide.

Quoi qu'il en soit, Ovide a eu raison de mêler parmi ses autres Fables les Dogmes de la Philosophie de Pythagore, puisque la plûpart des maximes qu'il débitoit renfermoient une pépiniére de métamorphoses ; c'est ainsi qu'on doit regarder ces changemens continuels, ces formes différentes que prennent la plûpart des Insectes, qui paroissent tantôt sous la figure informe d'une espéce de Féve, ensuite sous celle d'un Ver, ou d'un Papillon, ce qui est aujourd'hui très-connu par les beaux traités que nous avons sur ces matiéres, Goedart, Redi & plusieurs autres Auteurs modernes ayant mis cette Philosophie dans le plus beau jour qu'elle puisse recevoir.

On ne s'attend pas sans doute que j'entreprenne d'expliquer ici toutes les métamorphoses qui sont renfermées dans le discours que fait Pythagore à Numa Pompilius ; il faudroit pour cela me jetter dans des détails qui me conduiroient trop loin, détails d'ailleurs qui n'entrent point dans le plan que je me suis proposé ; n'ayant eu d'autre dessein que de développer l'Histoire qui est renfermée dans les anciennes Fables. Je ferai remarquer

(a) *De Doctr. Temp. Lib. III.*

seulement que toute cette Philosophie de Pythagore peut se réduire à deux chefs. Le premier regarde la doctrine de la Métempsycose, ou de ce passage éternel des ames d'un corps dans un autre. Pythagore n'en étoit pas l'inventeur : les Egyptiens la lui avoient enseignée, & on la voit en vogue dès les temps les plus reculés, dans l'Asie & dans les Indes, où elle régne encore parmi quelques Nations. Quelques Auteurs (a) ont cru que Pythagore n'avoit enseigné la doctrine de la Métempsycose que dans un sens métaphorique, & que lorsqu'il disoit, par exemple, que l'ame passoit souvent du corps de l'homme dans celui des animaux, c'étoit pour nous apprendre que les passions nous abrutissent ; & nous rendent souvent semblables aux bêtes ; mais de la maniére dont ce Philosophe débitoit cette doctrine, on peut conclure qu'il l'enseignoit dans le sens le plus naturel : pour la mieux faire recevoir il la prouvoit par son exemple même, disant qu'il se ressouvenoit d'avoir été autrefois Euphorbe, au temps de la guerre de Troye, & qu'après plusieurs autres transmigrations, son ame étoit enfin venue habiter le corps qu'elle animoit alors sous le nom de Pythagore. Par une suite néceffaire de cette opinion on devoit s'abstenir de manger de la chair des animaux, de peur de manger ses freres & ses parens : & c'est ce point de la Doctrine de ce Philosophe que notre Poëte étale avec beaucoup d'élégance.

Le second chef de la Philosophie dont il s'agit, consistoit à développer tous les changemens qui arrivent dans l'Univers, & ces métamorphoses naturelles dont j'ai parlé ; & sur cela je dois faire remarquer que la plûpart des faits que rapporte le Poëte d'après le Philosophe sont véritables, quoi-

(a) Voyez *M. Dacier*, *Vie de Pythagore*.

qu'il y en ait un grand nombre qui ne sont fondés que sur le rapport des Sens, ou sur de fausses relations. Telles sont entr'autres les Fables qu'on rapportoit au sujet de ce Fleuve de Thrace dont les eaux pétrifioient ceux qui en bûvoient ; de ces Fontaines qui allumoient le bois, qui changeoient en couleur d'or les cheveux, qui amollissoient le courage & faisoient changer de sexe, qui donnoient du dégoût pour le vin, qui enyvroient, qui changeoient les hommes en Oiseaux, & plusieurs autres qu'il est inutile de rapporter. Tels étoient encore ces faits qu'une Philosophie plus raisonnable & des expériences réitérées ont prouvé être faux : comme par exemple, que les Abeilles naissoient des entrailles d'un Taureau, que la moëlle des os des hommes forme des serpens, que le Phœnix renaît de ses cendres, & plusieurs autres. Le principe de Pythagore, *omnia mutantur, nil interit*, étoit vrai, l'Univers nous fournit une infinité d'exemples des changemens qui y arrivent; mais du temps de ce Philosophe, la Physique n'avoit pas fait assez de progrès, pour qu'il en pût parler avec autant d'exactitude qu'on le pourroit faire aujourd'hui; ainsi il ne faut pas s'étonner, si parmi quelques vérités, on trouve tant de Fables dans cet excellent morceau d'Ovide

Ce Poëte, après avoir fait en passant l'éloge de Numa Pompilius d'une maniére entiérement conforme à l'Histoire, parle de la Nymphe Egérie, que ce Prince feignoit aller consulter dans la Forêt Aricie, touchant les loix qu'il donnoit aux Romains. Numa, pour imiter les autres Législateurs, étoit bien aise de faire croire que les Loix qu'il vouloit établir avoient quelque chose de divin. Zamolxis, avant lui, avoit feint que celles qu'il donna aux Scythes lui étoient dictées par son Gé-



nie. Minos premier du nom publioit que Jupiter étoit l'Auteur de celles qu'il vouloit établir en Créte ; Lycurgue attribuoit les siennes à Apollon ; & il y a bien de l'apparence qu'ils s'étoient réglés en cela sur Moyse, qui reçut les deux Tables de la Loi sur le Mont Sinaï, avec un éclat dont le souvenir pouvoit s'être conservé parmi les Peuples qui devoient leur origine aux Colonies Phéniciennes. Mais pour mieux entendre le fait qui donna lieu à la Fable que j'explique, il est nécessaire de rapporter ce qu'en dit Denys d'Halicarnasse (a).
» Les Romains, dit cet Auteur, assurent que Nu-
» ma ne fit aucune expédition de guerre, & qu'il
» passa tout le temps de son Régne dans une pro-
» fonde paix : que son unique soin fut d'établir la
» Religion & la Justice dans ses Etats & de les po-
» licer par de bonnes Loix. Son éminente sagesse
« dans le gouvernement, fit croire qu'il étoit inspi-
» ré des Dieux, & donna lieu à des écrits fabu-
» leux, Les uns ont dit qu'il avoit de secrets entre-
» tiens avec la Nymphe Egérie ; d'autres, qu'il
» consultoit souvent une des Muses, qui l'instrui-
» soit dans l'art de régner. Ils ajoûtent que Numa
« voulut en convaincre tout le monde ; & parce
» qu'on eut de la peine à l'en croire sur sa parole,
» & qu'on regardoit comme une fiction les pré-
» tendues conférences qu'il disoit avoir avec les
» Dieux, il fut bien aise d'en donner des preuves si
» évidentes, que les plus incrédules ne pussent ré-
« voquer en doute ses conversations réglées avec
» la Déesse Egérie. Il fit un jour appeller au Palais
» plusieurs Romains, leur montra la simplicité de
» ses appartemens, où l'on ne remarquoit rien ni
» de riche dans les meubles, ni d'affecté dans les
» ornemens ; où l'on manquoit même des choses

(a) *Liv. II. Traduct. du Pere le Jai.*

» les plus nécessaires pour ordonner sur le champ
» un grand repas. Ensuite il les congédia & les in-
» vita à revenir le soir souper chez lui. Les conviés
» rendus au Palais à l'heure assignée, il les reçoit sur
» de superbes lits ; les buffets se trouvent garnis de
» vases précieux, la table couverte de toutes sortes
» de mets les plus délicats & les plus exquis, que
» nul homme dans ce temps-là n'eût pû préparer
» dans un intervalle si court. La compagnie sur-
» prise de l'abondance & de la richesse de tout
» l'appareil, ne douta plus qu'il n'eût en effet une
» Déesse qui l'aidoit de ses avis, & dont il suivoit
» les conseils dans la maniére de gouverner.

» Mais ceux qui dans l'Histoire, continue le
» même Auteur, ne mêlent rien de fabuleux, di-
» sent que ce fut un trait de la sagesse de Numa,
» de feindre qu'il avoit des entretiens avec la Nym-
» phe Egérie, pour se concilier des Peuples qui
» avoient la crainte des Dieux, & faire respecter
» ses Loix, comme si elles fussent émanées de leur
» part. Suivant en cela l'exemple des Sages de la
» Gréce, qui en avoient usé de même.

Quoi qu'il en soit, les Romains étoient si persuadés que Numa conversoit avec Egérie, qu'ils allérent après sa mort dans la forêt Aricie, pour la chercher ; mais n'ayant trouvé qu'une fontaine dans le lieu où se rendoit ce Prince, ils publiérent la métamorphose de cette Nymphe en fontaine. Saint Augustin (a) dit à ce sujet que Numa se servoit de cette Fontaine pour cette sorte de Divination qui se faisoit par le moyen de l'eau, & qui s'appelle *Hydromancie*.

Ovide feint qu'après la mort de Numa Pompilius, Egérie réduite au désespoir, faisoit retentir de ses cris la forêt d'Aricie, lorsque Virbius, qui se vantoit d'être Hippolyte, fils de Thesée, qu'Es-

(a) *De Civit. Dei, Lib. XXII.*



culape avoit retiré des Enfers., lui conta ſon Hiſtoire pour la conſoler. Quoiqu'il ſoit très certain que ce Virbius, quel qu'il ſoit, n'étoit pas le fils de Theſée, puiſqu'il y avoit plus de cinq cens ans de diſtance entre l'un & l'autre, je ne laiſſerai pas de rapporter ici l'Hiſtoire du jeune Hippolyte qu'Ovide raconte en cette occaſion.

Quoique Theſée eût abandonné Ariadne dans l'Iſle de Naxe, ainſi que je l'ai dit dans l'Hiſtoire de ce Héros, il ne renonça pas pour cela à l'eſpérance d'épouſer Phédre ſa Sœur, & Deucalion qui étoit monté ſur le trône, après la mort de Minos ſecond, ſon Pere, la fit partir pour Athénes. A peine y fut-elle arrivée qu'elle devint amoureuſe d'Hippolyte, que Theſée avoit eu de l'Amazone Antiope (*a*) & qui étoit élevée à Treſene chez Pithée (*b*). Ce fut là que la jeune Reine le vit pour la premiére fois, & que commença cette paſſion ſi funeſte aux deux amans. Comme Phédre n'oſoit demander à Theſée le retour de ce Prince, elle fit bâtir un Temple à Vénus ſur une montagne qui étoit près de Treſene, où ſous prétexte d'aller offrir ſes vœux à la Déeſſe, elle avoit le plaiſir de voir Hippolyte qui faiſoit ſes exercices dans la plaine voiſine. Elle donna même à ce Temple le nom d'*Hippolition*, & on peut croire que Vénus fut fort honorée pendant tout le temps que dura cette intrigue (*c*). Cependant Phédre qui connoiſſoit le caractére d'Hippolyte n'oſoit ſe hazarder de lui déclarer ſa paſſion Elle voyoit

(*a*) Climedus, dans Plutarque, le nomme Hippolyte.

(*b*) Voyez Plutarque dans la vie de Theſée, Pauſanias dans ſes Attiques, & Meziriac qui dans ſon Commentaire ſur l'Epitre de Phédre à Hippolyte a ramaſſé tout ce que les Anciens diſent ſur ce ſujet.

(*c*) Pauſanias le nomme le Temple de Vénus la Speculatrice.

bien

bien aussi qu'il ne s'en appercevroit jamais, si elle ne parloit. Pithée, l'homme le plus sage de son temps, avoit donné au jeune Prince une excellente éducation; & comme il devoit être son Successeur, ainsi que nous l'apprenons de Pausanias (*a*), il n'avoit songé qu'à le rendre digne de régner après lui. Hippolyte avoit parfaitement répondu aux soins de Pithée; & si nous nous en rapportons à Euripide (*b*), on ne peut rien ajoûter à ses bonnes qualités, Sage, prudent, chaste, ennemi des voluptés, il ne connoissoit l'amour que pour le mépriser. Uniquement occupé de la chasse, des courses de chars & de chevaux, & de tous les autres exercices qui conviennent aux personnes de son rang. Diane, pour parler le langage du Poëte que je copie, étoit de toutes les Divinités celle qu'il honoroit le plus. Ajoûtez à cela qu'il avoit si bien cultivé les heureux talens qu'il avoit apportés en naissant, que son Pere, dans le Poëte Tragique, lui fait un crime de sa science & de son amour pour les belles Lettres. Il n'étoit pas aisé de rendre sensible un homme de ce caractére, néanmoins Phédre, pendant l'absence de Thesée, qui selon Plutarque (*c*), étoit alors prisonnier en Epire, résolut de lui faire connoître l'amour qu'elle avoit pour lui. Sa déclaration fut mal reçûe; la Princesse désespérée de ses mépris résolut d'éteindre par sa mort une passion aussi inutile que criminelle, & sa nourrice lui inspira l'affreux dessein de se venger de la cruauté du jeune Prince. Dans ces entrefaites Phédre sçachant que Thesée revenoit avec Hercule, qui l'avoit délivré de sa prison, & craignant qu'il ne découvrît cette intrigue, se pendit, après avoir écrit une Lettre par laquelle elle apprenoit à

(*a*) *In Atticis.* (*b*) Dans sa Tragédie d'Hippolyte.
(*c*) *In Theseo.*



Theſée qu'elle n'avoit pû ſurvivre à la honte d'avoir été deshonorée par Hippolyte. C'eſt ainſi que Plutarque (*a*), Servius (*b*), & Hygin (*c*) après Euripide racontent cette mort. Cependant Séneque (*d*) dit ſeulement qu'elle parut dans le plus grand déſordre devant ſon époux, tenant à la main l'épée d'Hippolyte, pour marquer la violence qu'il avoit voulu lui faire. Tous ces Auteurs conviennent que Theſée implora le ſecours de Neptune, & que ce Dieu ayant fait ſortir un Monſtre de la Mer, les chevaux qui conduiſoient le char du jeune Prince en furent ſi effrayés, qu'ils le renverſérent par terre, & ſon corps fut mis en piéces, ainſi que le raconte Théraméne dans la belle Tragédie de M. Racine. Ce genre de mort dans lequel les Poëtes font intervenir Neptune, nous apprend que Theſée ayant ordonné à ſon Fils de venir ſe juſtifier, il ſe preſſa ſi fort d'arriver, que les chevaux prirent le mors aux dents, & ſon chariot s'étant briſé, il fut traîné parmi les rochers, où il perdit la vie. Phédre, ajoûte Sénéque, apprenant cette triſte nouvelle ſe tua avec l'épée de ſon Amant, en quoi il eſt le ſeul de ſon ſentiment, tous les autres Anciens diſant qu'elle s'étoit pendue. Les Tréſeniens regrettérent infiniment un Prince ſur lequel ils avoient fondé toutes leurs eſpérances, & après l'avoir pleuré, ils lui décernérent les honneurs Divins (*e*), lui conſacrérent un bois, lui firent bâtir un Temple, & établirent un Prêtre qui avoit ſoin de lui offrir tous les ans un Sacrifice ſolemnel. Les Filles, avant que de ſe marier, ſe coupoient les cheveux & alloient les porter dans le Temple d'Hippolyte, ainſi que nous l'apprenons d'Euripide (*f*). On n'en demeura pas là ; on publia

(*a*) Dans ſes Paralleles. (*b*) Sur le ſeptiéme de l'Enéïde.
(*c*) Fable XLVII. (*d*) Dans ſon Hippolyte.
(*e*) *Pauſanias in Cor. Diod. Lib. IV.*
(*f*) Dans ſon Hippolyte.

encore que les Dieux l'avoient placé dans le Ciel, où il avoit été changé en cet Astre que les Grecs appellent *Heniochus*, & les Latins *Aurica*, le Chartier. Telle est, suivant tous les Anciens, l'Histoire de ce Prince, quoiqu'on trouve parmi plusieurs Auteurs (*a*), la Fable qui dit qu'Esculape l'avoit ressuscité, & qu'il parut en Italie sous le nom de *Virbius*, comme qui diroit *deux fois homme*, on doit regarder ce fait comme une imposture qui fut inventée par les Prêtres qui avoient apparemment établi son culte dans la Forêt d'Aricie, près de Rome. Les Latins ne sont cependant pas les seuls qui ayent donné cours à cette opinion, puisqu'Apollodore (*b*) cite en faveur de cette opinion l'Auteur des Vers Naupactiens, & que l'ancien Scoliaste d'Euripide (*c*), & celui de Pindare (*d*) en parlent aussi.

Les anciens Etrusques étoient fort adonnés à la Divination : ils consultoient à tous propos les entrailles des Victimes & le vol des oiseaux, & ce fut par leur moyen que cette Science se répandit dans plusieurs parties de l'Italie, ainsi qu'on peut le voir dans les livres de la Divination de Cicéron. Tagès avoit été le premier qui avoit appris cet art funeste à ce Peuple ; il avoit même laissé des Livres sur ce sujet, qu'on trouve cités dans les Anciens (*e*). Comme on ignoroit l'origine de Tagès on disoit qu'il étoit *Autochthône*, ou né dans le Pays, & pour exprimer la chose poëtiquement on publioit qu'il étoit sorti de terre, ainsi que le rapportent Ovide & Ammian Marcellin (*f*) Divi-

(*a*) *Ovide Met. Lib XV & Fast. III. & VI. Æneid. Lib. VII. Hygin Fab. XLIX. & CCCLI. Virbius Sequester L. Lactance, Firmien Lib. I. Cap. XVII.* (*b*) *Lib. III.* (*c*) *Sur l'Alceste.* (*d*) Sur la troisiéme des *Pythiques.*

(*e*) Voyez *Plutarque, Traité d'Isis & d'Osiris.*

(*f*) *Lib. XXI.*



nator Tages quidam monstratur, aut fabulatur, in Etruria partibus emersisse subito visus è terrâ. Le talent principal de Tagès étoit la science des Augures & des Aruspices à laquelle les Etruriens ou les Toscans furent fort adonnés dans la suite, ainsi que les Romains à qui ils l'avoient apprise (*a*). C'est ce que ces derniers appelloient la Divination Etrusque.

A cette Fable Ovide joint le Prodige qui arriva à Rome du temps de leur Fondateur. Romulus ayant pris les Auspices, jetta son Javelot du Mont Aventin sur le Capitole, & ce Javelot s'étant fiché dans la terre en tombant, commença à pousser des branches & des feuilles, & devint un grand arbre. Ce prétendu prodige fut pris pour un présage de la grandeur de l'Empire Romain; & Plutarque, dans la vie de Romulus, dit que tandis que cet Arbre subsista la République fut florissante; il commença à sécher du temps des premiéres guerres civiles, qui furent en effet l'origine de la décadence de Rome. Jules Cesar, ayant ordonné qu'on fît un édifice près de l'endroit où il étoit, les ouvriers en creusant la terre, en coupérent quelques racines, & il mourut peu de temps après.

Comme on ne sçauroit croire que le Cornier eût duré près de sept cens ans, il y a apparence que puisqu'on croyoit que la destinée de l'Empire y étoit attachée, on avoit soin de le renouveller, soit qu'on en plantât de temps en temps de jeunes, ou qu'on mît quelques-unes de ses branches en terre, qui poussoient des racines comme avoit fait le Javelot lui-même. On doit penser la même chose de ce fameux figuier près duquel on célébroit les Nones Caprotines, & qui selon Tite-Live dura plusieurs siécles.

(*a*) *Denys d'Halicarnass. Lib. I.*

L'Avanture du Préteur Génucius Cippus est un de ces événemens extraordinaires, dont les Historiens Romains avoient cru devoir embellir leur Histoire. Voici de quelle maniére le raconte Valere Maxime (*a*) qui employoit avec plaisir tout ce qui avoit l'air de prodige. Cippus sortant de la Ville de Rome apperçut tout d'un coup qu'il avoit des cornes au front. Surpris de cette merveille, il consulta les Augures ; & ils lui répondirent qu'il sortiroit élu Roy, s'il rentroit dans la Ville. Comme la Royauté étoit encore alors en horreur, il aima mieux se bannir volontairement, & ne rentrer jamais dans Rome. Charmés d'un trait si généreux les Romains mirent sur la Porte, par laquelle il étoit sorti une tête de bronze avec des cornes, & elle fut appellée *Raudusculana*, parce qu'anciennement on appelloit le cuivre ou le bronze *Raudera*.

A ce récit je dois joindre quelques Remarques. La premiére que Valere Maxime se trompe en disant que ce prodige arriva lorsque Génucius sortoit de Rome, c'étoit en revenant de la guerre, & après avoir amené du secours au Consul Valerius ; en quoi Ovide est plus conforme à l'Histoire que Valere Maxime. La seconde que le Sénat décerna des Terres à Cippus, qui bâtit une maison de campagne sur le fonds que la République lui avoit donné, ce que notre Auteur ne dit pas. La troisiéme que cet événement arriva la troisiéme année de la 135. Olympiade, l'an de Rome 525. 237. ans avant JESUS-CHRIST.

Pour ce qui regarde la vérité de cette Histoire, les Auteurs sont fort partagés, & Pline (*b*) lui-même, qu'on a si souvent accusé d'adopter les

(*a*) *Lib. V. Cap. VI.*

(*b*) *Lib. XI. Cap. XXXVII. Actaeonem enim & Cippum etiam Latina Historia fabulosos reor.*



choses les plus incroyables, dit que les cornes de Cippus sont aussi fabuleuses que celles d'Actéon. Il y a cependant des Naturalistes qui prétendent qu'une imagination forte & vive, peut opérer de semblables merveilles, & on ne peut pas nier qu'on ait vû quelquefois des excroissances assez semblables à des cornes. Bayle dans ses Nouvelles de la République des Lettres (a) dit qu'on avoit vû il n'y avoit pas long-temps à Palerme une fille, qui avoit des cornes par tout le corps, assez semblables à celles d'un veau. D'ailleurs Valere Maxime, tout crédule qu'il étoit, ne dit pas que c'étoit de véritables cornes, mais quelque chose d'approchant, *in capite ejus subito veluti cornua emerserunt.* Malgré tout cela, je crois qu'on peut penser que Cippus à son retour à Rome, ayant rêvé qu'il lui étoit venu des cornes à la tête, consulta les Augures, qui lui ayant répondu qu'il seroit Roy s'il rentroit dans la Ville, il aima mieux s'en bannir pour toujours.

(a) *Juillet 1686.*



FABLE IX.

ARGUMENT.

Dans le temps que Rome étoit affligée de la Peste on envoya à Delphes consulter l'Oracle d'Apollon, & la Prêtresse répondit, que pour faire cesser la contagion, il falloit aller chercher Esculape, & le conduire à Rome; ce qui fut exécuté.

MUSES qui inspirez les Poëtes, Déesses à qui l'Antiquité la plus reculée n'a rien de caché, apprenez-moi maintenant de quelle contrée le fils de Coronis * fut amené à Rome, pour être mis au rang des Dieux qu'on y adore. Une funeste contagion affligeoit l'Italie, faisoit d'horribles ravages dans toutes ses Villes, & l'air avoit répandu de tous côtés une mortelle corruption. Lorsqu'on vit que les remédes, & tout l'art de la Medecine étoient inutiles, on eut recours au Ciel, & on implora le secours des Dieux. On envoya à l'Oracle de Delphes, Ville située au milieu de la terre, pour prier Apollon de remédier à un mal si pressant, & de mettre fin aux malheurs d'une Ville célébre. A peine la priére des Députés

* Esculape.

étoit finie, qu'on vit trembler le Temple, avec les lauriers & les carquois, & qu'on entendit sortir du fond du sacré Trépied, cette voix, qui remplit d'étonnement toute l'Assemblée : Romains, ce que vous venez chercher ici, vous auriez pû le trouver plus près de vous. Vous n'avez pas besoin de mon secours ; c'est celui de mon fils qui vous est nécessaire. Partez, allez sous de favorables auspices, & conduisez à Rome le fils d'Apollon. Après que les Envoyés eurent rapporté cette réponse à Rome, le Sénat s'informa avec soin du nom de la Ville où il demeuroit ; & lorsqu'il en fut instruit, il envoya une célébre Ambassade à Epidaure. Dès que le Vaisseau y fut arrivé, les Romains se présentérent devant les principaux de la Ville, qui s'étoient assemblés pour les recevoir, & les suppliérent de permettre qu'ils emmenassent avec eux Esculape, afin que sa présence terminât les maux cruels dont l'Italie étoit affligée ; ajoûtant qu'ainsi l'ordonnoit l'Oracle de ce Dieu. Les opinions se trouvérent partagées dans l'Assemblée : les uns étoient d'avis qu'il falloit accorder la demande des Députés, & ne pas les priver du secours qu'ils étoient venus chercher ; d'autres s'y opposoient, & opinoient qu'il ne falloit point se priver de la présence d'un Dieu si favorable. Tout le jour se passa
en

en contestations. La nuit suivante, Esculape apparut à l'Ambassadeur tel qu'on le voit dans son Temple, tenant un bâton de la main gauche, & portant la droite à sa barbe, & ce Dieu lui parla ainsi d'un air doux & paisible : » Ne craignez rien ; je partirai » avec vous ; mais ce sera sous une autre fi» gure. Voyez ce Serpent qui se replie au» tour de mon bâton : considérez-le bien, » afin que vous ne puissiez pas me mécon» noître. C'est cette forme que j'emprunte» rai : avec cette différence, que je serai » beaucoup plus grand, & tel qu'il convient » aux Dieux de se montrer. « A ces mots le Dieu disparut, l'Ambassadeur se réveilla, & la nuit fit place au jour. Dès que l'Aurore eut dissipé les ténébres, les Epidauriens s'assemblérent dans le magnifique Temple d'Esculape, & le priérent de leur faire connoître par quelque signe le lieu qu'il vouloit choisir pour son séjour. A peine avoient-ils fini leur priére, que ce Dieu, sous la forme d'un Serpent, dont la tête étoit couverte d'écailles jaunissantes *, annonça sa venue par des sifflemens qui firent trembler la Statue, son Autel & les portes & le Temple. Il parut ensuite élevé de la moitié du corps, & regarda

* C'est le sens de ces mots *cum cristis aureus altis in serpente Deus*. Au lieu de ces mots l'ancien Scoliaste & après lui les Traducteurs, ont cru que *Deus aureus* vouloit dire ce Dieu qu'on adoroit sous un Simulacre d'or.

les assistans avec des yeux, dont l'éclat jetta l'épouvante dans toute l'Assemblée. Le Prêtre, dont la tête étoit liée d'une bandelette blanche, l'ayant reconnu, s'écria : » Voilà » Esculape ; voilà le Dieu que nous adorons. » Que tout le monde reconnoisse sa présence » par ses vœux & par ses respects : & vous, » ajoûta-t-il en s'adressant à Esculape, qui » avez la bonté de vous faire voir, faites que » votre présence comble de biens un Peuple » qui vous adore. « Toute l'Assemblée se prosterna, & chacun répéta les paroles que le Prêtre venoit de prononcer. Les Romains sur-tout implorérent de la bouche & du cœur le secours de ce Dieu, qui par un mouvement de tête, & en faisant entendre trois sifflemens, leur fit connoître qu'il avoit exaucé leur priére. Ensuite s'étant coulé le long des marches, il tourna la tête du côté du Temple, regarda le lieu où il avoit été honoré pendant si long-temps & le salua avant que de s'en éloigner. De-là il traversa la Ville, en se glissant sur les fleurs dont les rues étoient jonchées ; & lorsqu'il fut arrivé au port, il s'arrêta sur le rivage, jetta sur le Peuple un regard doux & paisible, pour lui marquer qu'il étoit content de son zéle, & entra dans le Vaisseau des Romains, qui se trouva surchargé de ce nouveau poids. Les Ambassadeurs, charmés de voir ce Dieu dans leur Navire, qu'ils avoient eu soin d'orner de

Couronnes & de guirlandes de fleurs, immolérent un taureau sur le rivage & mirent à la voile. Tandis qu'un doux Zéphyre faisoit voguer le Vaisseau, Esculape se tenoit tranquillement sur le tillac, & contemploit la Mer. Comme le vent étoit favorable on arriva en six jours sur les côtes d'Italie, au-delà du Promontoire de Lacinie, célébre par le Temple de Junon (*a*), & du Golphe de Scylacée (*b*). Ensuite le Vaisseau traversa les côtes de la Japygie, & évita les rochers d'Amphisse (*c*), laissa à droite Ceraunie, Roméchion, Caulon & Narycie (*d*). Et surmontant tous les dangers de ces mers, après avoir passé à la hauteur du Promontoire de Pélore, des Isles Eoliennes, & de Temese, Ville que ses mines ont rendue fameuse, il alla près de l'Isle de Leucosie, d'où on voit les beaux Jardins de la Ville de Pæste. De-là il passa à la vûe de Caprée, du

(*a*) Virgile & Tite-Live parlent du Temple de Junon Lacinienne qui étoit sur ce Promontoire d'Italie.

(*b*) Ce Golphe étoit sur les côtes de la Calabre, Virgile qui en parle dans le troisiéme Livre de l'Eneide Vers 552. le nomme *navifragum Scylaceum*. Velleïus Paterculus parle aussi d'une Ville qu'il nomme Scylacée. Les deux Traducteurs que j'ai quelquefois cités dans mes remarques, ont cru qu'il s'agissoit en cet endroit du Golphe de Scylla.

(*c*) Ainsi nommés de la Ville d'Amphisse bâtie sur cette côte par les Locres.

(*d*) On ne connoît pas trop ces deux derniéres côtes, ce qui a fait croire que ces vers étoient altérés. C'étoient sans doute les côtes de la Calabre, comme il paroît par Narycie que les Locres y avoient bâtie.

Promontoire de Minerve (*a*) & des collines de Surrente, si renommées par leurs bons vins; d'Heraclée, de Stapie & de Naples, Ville délicieuse, qui est le sejour des Jeux & des Plaisirs; du Temple dédié à la Sibylle de Cumes; des Fontaines chaudes de Bayes; de Linternes où l'on voit des arbres, d'où découle le Mastic; du Vulturne, qui roule avec ses eaux une grande quantité de sable dans la Mer; de la Ville de Sinuesse, qui abonde en Colombes blanches (*b*); de Minturne, où l'air est grossier & mal sain; de Cayette, où Enée rendit les derniers devoirs à sa Nourrice; de Formium, où régna le cruel Antiphate; de Terracine (*c*), Ville environnée de marécages; du Promontoire de Circé (*d*), & d'Antium, où les Romains voyant que la Mer commençoit à s'enfler, furent obligés de relâcher. Dès qu'on eut pris terre, Esculape sortit du Vaisseau & se roulant à replis tortueux, il alla dans le Temple d'Apollon son Pere, qui étoit sur ce rivage. Quand l'orage fut passé, il en sortit, retourna dans le Navire, & s'étant coulé

(*a*) On croit qu'Ulysse avoit bâti le Temple de Minerve, qui étoit sur ce Promontoire.

(*b*) Tous ces Lieux sont sur la côte de la Campanie & du Royaume de Naples. Au lieu de *niveis Colombis*, on lisoit *niveis Colubris*; personne n'a, je crois, fait mention de ces Serpens blancs; aussi M. Burman a fort bien rétabli cet endroit, sur l'autorité de Pline Liv. X. Chap. XXXVII. qui parle des Pigeons de la Campanie.

(*c*) Cette Ville se nommoit aussi Anxur.

(*d*) Aujourd'hui Monte Circello.

le long du gouvernail, il monta sur la poupe, & y demeura tandis qu'on faisoit voile du côté de Castrum, d'où l'on passa près de la Ville de Lacinie, & de-là on entra dans l'embouchure du Tybre, aux acclamations, & aux cris de joye du Peuple, qui y étoit accouru en foule avec le Sénat, les Dames Romaines & les Vestales, qui veillent à la garde du feu sacré. Des Autels élevés sur les deux bords de ce Fleuve, de distance en distance, répandoient dans l'air l'agréable odeur de l'encens & des parfums qu'on y brûloit; & à mesure que le Vaisseau avançoit, on immoloit des Victimes. Enfin quand on fut arrivé à Rome, Esculape s'éleva le long du mât du Navire, pour voir dans quel lieu il devoit aller habiter. Le Tybre se divisant en deux bras, forme en cet endroit une Isle qui est également éloignée de ses deux bords. Ce fut dans cette Isle que le fils d'Apollon, après s'être revêtu de la majesté qui lui convenoit, alla établir son séjour. Sa présence fut le salut de Rome, & fit cesser les maux dont l'Italie étoit affligée.

Explication de la neuviéme Fable.

Ce que raconte ici Ovide du transport d'Esculape en Italie, est tiré de l'Histoire Romaine. Voyons ce qu'en disent les Anciens, afin de concilier la vérité avec la fiction.

Sous le Consulat de Quintus Fabius Gurges

& D. Junius Brutus, une cruelle Peste ravagea la Ville de Rome (a); après avoir employé tous les remédes de la Médecine, on consulta les Livres sacrés, pour apprendre le moyen de s'en délivrer, & on y trouva que le mal ne cesseroit que lorsqu'on auroit transporté Esculape d'Epidaure à Rome. La guere à laquelle on étoit alors occupé mit un obstacle cette année-là au dessein qu'on avoit d'envoyer prier les Epidauriens de laisser partir leur Esculape. *Inventum in libris*, dit Tite-Live, *Æsculapium ab Epidauro Romam arcessendum neque eo anno, quia bello occupati Consules erant, quidquid de ea re actum, præterquam quod unum diem Æsculapio supplicatio habita est.* Dès que la guerre fut terminée, on leur députa des Ambassadeurs à Epidaure, & les Prêtres de ce Dieu leur donnérent une couleuvre privée, qu'ils leur dirent être Esculape lui-même. Les députés la prirent dans leur Vaisseau, & mirent à la voile. Lorsqu'ils furent près d'Antium, le mauvais temps les obligea de s'arrêter, & la couleuvre étant sortie du Navire, elle demeura trois jours à terre. Comme les Ambassadeurs en étoient fort inquiets, elle revint d'elle-même, & on reprit la route d'Italie. Enfin le Vaisseau étant arrivé près de l'Isle du Tybre, elle en sortit & se cacha sous quelques roseaux. Comme on crut que ce Dieu avoit choisi ce lieu pour sa demeure, on y bâtit un Temple en son honneur, & on fit revêtir de marbre l'Isle sous la figure d'un grand Vaisseau. Depuis ce temps-là qui étoit l'an de Rome 462. le culte d'Esculape fut établi dans cette Ville, & on eut recours à lui dans toutes les maladies, & surtout dans le temps de Peste.

Cet événement auroit dû, ce semble, m'enga-

(a) *Tite-Live Lib. X. Florus, Valere Maxime Lib. I. Cap. VI. &c.*

gager à faire une longue differtation au ſujet d'Eſculape, ſur lequel on trouve tant de variété dans les Anciens. Mais j'eſpére que l'on voudra bien conſulter ce que j'en ai dit dans mon *Explication des Fables Tome troiſiéme page* 411. *& ſuivantes*, & y joindre ce que le Pere Montfaucon en a rapporté dans ſon *Antiquité expliquée*, où l'on trouve preſque toutes les figures qui repréſentent ce Dieu.



FABLE X.

ARGUMENT.

Jules Céſar ayant été aſſaſſiné dans le Sénat, eſt changé en Cométe par les ſoins de Vénus, à laquelle il rapportoit ſon origine.

CE fut d'un climat étranger qu'Eſculape vint à Rome ; Céſar fut mis au nombre des Dieux dans la Ville même qui l'avoit vû naître. Cet homme incomparable, grand dans la guerre, grand dans la paix, mérita moins d'occuper une place dans le Ciel, & d'y former un nouvel Aſtre, pour avoir triomphé des ennemis de Rome, pour avoir réglé les affaires de la République, & pour s'être acquis une gloire immortelle, que par les vertus de ſon Succeſſeur. En effet le plus grand mérite de Céſar, ſon titre le plus éclatant, eſt d'être le pere d'Augus-



te(*a*). Avoir subjugué la Grande Bretagne, avoit vû ses Vaisseaux victorieux entrer dans le Nil, avoir dompté les Rebelles Numides & vaincu leur Roy Juba, avoir réduit sous la Puissance des Romains les Peuples du Pont, fiers des victoires & du nom du grand Mithridate; en un mot, avoir triomphé quelquefois, & avoir encore plus souvent mérité les honneurs du triomphe; sont des actions moins glorieuses pour lui, que d'avoir adopté un si grand homme. Dieux! en rendant Auguste le Maître du monde, vous avez suffisamment pourvu à notre bonheur. Il a donc fallu élever César au rang des Dieux, afin que le Pere d'Auguste fût au-dessus d'un homme mortel. Vénus qui en connoissoit la nécessité, & qui voyoit en même temps les complots qu'on tramoit contre la vie du souverain Pontife (*b*), en étoit saisie d'horreur, & faisoit part de ses inquiétudes à tous les Dieux qu'elle rencontroit: » Voyez, leur disoit-elle, les funestes » préparatifs qu'on fait contre moi; voyez » avec quelle fureur & avec quelle cruauté, » on attaque les jours d'un Prince, le seul » qui me reste du sang d'Iule. Faut-il que » parmi les Immortelles, je sois la seule en

(*a*) Auguste n'étoit que l'Arriére-Neveu de César, fils de la fille de sa sœur; mais il étoit son fils & son héritier par adoption.

(*b*) César étoit Pontife dans le temps qu'il fut assassiné.

» proye aux plus cruelles allarmes? Je ne
» pus autrefois me garantir des coups de
» Dioméde, dont les fléches furent teintes
» de mon sang. Je ne pus sauver Troye,
» malgré les efforts que je fis pour la défen-
» dre. Témoin des dangers infinis que cou-
» rut Enée mon fils, je l'ai vû exposé aux
» flots, errer de mers en mers; descendre
» ensuite dans le séjour des Ombres; enfin
» soutenir une longue & dangereuse guerre
» contre Turnus: parlons plus juste, contre
» Junon elle-même. Mais pourquoi rap-
» peller les maux que les miens ont souf-
» ferts! Le malheur dont je suis menacée
» aujourd'hui, doit seul m'occuper. Le fer
» qu'on aiguise, c'est contre moi qu'on le
» prépare. Ah! de grace, détournez-en l'ef-
» fet; empêchez un grand crime, & ne
» souffrez pas que le feu sacré de Vesta soit
» éteint par la mort du Pontife.«

Telles étoient les plaintes dont Vénus allarmée, faisoit inutilement retentir l'Olympe, pour rendre les Dieux sensibles à ses maux. Quoiqu'il ne leur soit pas permis de changer les décrets éternels des Parques, ils peuvent cependant annoncer par quelques signes, les malheurs dont elles nous menacent. On raconte, en effet, qu'on entendit au milieu des airs un horrible fracas d'armes qui s'entrechoquoient: & le bruit

effrayant des trompettes qui présageoient ce parricide. Le Soleil pâle & languissant ne répandoit qu'une triste & lugubre lumiére : on vit souvent des feux allumés briller parmi les autres Astres & des gouttes de sang mêlées avec la pluye. La brillante Etoile du matin ne jettoit qu'une sombre lueur, & le char de la Lune paroissoit ensanglanté. Le funeste hibou fit entendre en mille endroits des cris de mauvais augures ; en mille endroits on vit des Statues de marbre, couvertes de sueur, & on entendit les bois sacrés retentir de voix terribles & menaçantes. Les victimes n'offroient que de sinistres présages, & n'annonçoient que troubles & séditions. On trouva même dans les entrailles d'une de ces victimes, la partie supérieure du foye que le glaive avoit coupée *. La nuit on entendit des chiens heurler dans les places publiques, autour des Temples & des maisons ; on dit même qu'on vit dans les airs voltiger des fantômes effrayans, & que la Ville fut agitée d'un tremblement de terre. Cependant tous ces avertissemens qui venoient de la part des Dieux, ne furent pas capables d'arrêter le funeste complot, ni

* *Cæsumque caput reperitur in extis.* Ce qui étoit de très-mauvais augure, comme on peut le voir dans Tite-Live Liv. IX. Chap. XXXVII. dans Pline Liv. XXVI. & dans Sénéque Œdip. Vers. 960. Le dernier Traducteur a mis qu'on avoit trouvé dans les entrailles d'une victime une tête coupée.

d'empêcher les destinées de s'accomplir. On porta dans le Capitole les poignards & les glaives; car on ne trouva point dans toute la Ville de lieu plus propre pour ce parricide que le Sénat. Vénus témoin de ces funestes préparatifs, après avoir donné des marques de sa douleur, en se meurtrissant le sein, vouloit cacher César sous le même nuage, avec lequel elle avoit autrefois dérobé Pâris à la fureur de Ménélas, & couvert Enée contre les coups de Dioméde, lorsque Jupiter lui parla ainsi: » Prétendez-vous, ma fille, vous » opposer à l'arrêt irrévocable du destin ? » Entrez dans le Palais des Parques, & vous » y verrez les destinées de tous les hommes, » si profondément gravées sur le bronze & » sur l'airain, que ni le choc des Cieux, ni la » violence de la foudre, ni le renversement » entier de la nature, ne seroient pas capa- » bles de les effacer. Vous y verrez celles de » vos descendans, écrites sur un diamant, » qu'une inflexible dureté met à l'épreuve » de tous les siécles. Je les ai lûes; & comme » elles sont présentes à ma mémoire, je vais » vous les apprendre, afin que vous n'igno- » riez pas plus long-temps ce qui doit leur » arriver. Celui qui cause aujourd'hui vos al- » larmes, a accompli ses destinées: les jours » qu'il devoit demeurer sur la terre, sont fi- » nis; mais il mérite d'être reçu dans le Ciel,



» non seulement par l'intérêt que vous pre-
» nez en lui, mais encore par les vertus de
» son fils, & l'héritier de son nom, qui por-
» tera seul, après lui, le fardeau de l'Empi-
» re, & qui de concert avec les Dieux, in-
» téressés à sa gloire, vengera la mort de
» son pere. La Ville de Modéne, assiégée
» & reduite à la derniére extrêmité, devra
» son salut à sa clémence. Les plaines de
» Pharsale & de Philippe seront encore tein-
» tes du sang des Romains. Un nom célébre
» (a), ne garantira pas une Flotte, qui se-
» ra défaite dans les mers de Sicile. Une
» femme Egyptienne (b), fiére d'être l'é-
» pouse d'un Général Romain (c) périra
» malgré cet appui, & elle se sera vainement
» vantée de rendre le Capitole tributaire de
» l'Egypte. Qu'est-il besoin de vous parler
» des Peuples barbares, que ce grand Prin-
» ce ira dompter jusqu'aux deux extrêmités
» de l'Océan : puisqu'enfin la terre & la mer
» seront soumises à sa puissance ? Après qu'il
» aura rendu la paix à l'Univers, il lui don-
» nera des loix également équitables & sa-
» lutaires, & s'appliquera uniquement à les
» faire fleurir. Sa vertu & sa sagesse devien-
» dront l'exemple & la régle des mœurs &
» de la probité. Portant ses vûes & sa pré-

(a) Celui du grand Pompée. (b) Cléopatre.
(c) Marc Antoine.

» voyance dans l'avenir le plus éloigné, il
» choisira pour successeur le fils d'une épou-
» se vertueuse, à qui il donnera son nom,
» & l'Empire (a). Enfin il ne sera reçû
» dans le Ciel, qui lui appartient, qu'après
» que ses années auront égalé le nombre de
» ses belles actions (b). Cependant allez,
» ma fille, allez recevoir l'ame de César, à
» qui on vient d'arracher le jour, & placez-
» la parmi les Astres, afin que du haut du
» Ciel il puisse veiller sur le Capitole, sur le
» Sénat, & sur tout l'Empire. « A peine Jupiter avoit cessé de parler, que Vénus descendit dans le Sénat, sans être vûe de personne; & recevant l'ame de ce grand homme, avant qu'elle s'évanouît dans les airs, elle la portoit dans les Cieux, lorsque s'appercevant qu'elle jettoit un grand éclat, elle lui laissa prendre son essor. Alors elle s'éleva d'elle-même au-dessus de la Lune, & laissant sur sa route une trace lumineuse, & une espéce de chévelure enflammée, elle alla

(a) Tibere fils de Livie & de Tibere Néron, qu'Auguste avoit épousée.

(b) *Similes aquaverit annos*, ne peut avoir d'autre sens que celui que je lui donne. Les Traducteurs en ont suivi un qui paroît totalement éloigné de la pensée d'Ovide, en disant, *lorsqu'il aura égalé les années de son Pere*, puisque Jules César n'alla pas jusqu'à cette vieillesse que le Poëte souhaite à Auguste. M. Burman croit qu'Ovide avoit dit *Pylios aquaverit annos*, lorsqu'il aura égalé les années de Nestor. Mais j'ai averti plus d'une fois qu'il ne falloit pas changer la Leçon ordinaire, à moins qu'on ne fût autorisé par quelque bon Manuscrit.

former un nouvel Astre dans le Ciel. C'est de là que temoin des belles actions de son fils, César avoue avec plaisir qu'elles surpassent les siennes, & il est charmé de lui être inférieur. Cependant, quoique la modestie d'Auguste ne lui permette pas qu'on l'éleve au-dessus de son pere, la Renommée, dont rien ne peut forcer les jugemens, lui donne la préférence; & c'est en cela seul qu'elle n'est pas d'accord avec lui. Ainsi la gloire d'Agamemnon effaça celle d'Atrée: ainsi Thesée se rendit plus célébre qu'Egée son pere: ainsi Pélée fut inférieur à son fils Achille. Enfin, pour me servir d'un exemple plus juste & plus proportionné, c'est ainsi que Jupiter est plus grand que Saturne. Jupiter régne dans les Cieux, Auguste est le maître de la terre. Tous deux Souverains, ils gouvernent l'un & l'autre avec la bonté d'un pere. Dieux compagnons d'Enée, qui vous ouvriez une route à travers le fer & le feu: Dieux *Indigetes*: Quirinus, Fondateur de l'Empire Romain: Mars de qui l'invincible Romulus reçut le jour: Vesta, & vous Apollon, qui êtes l'un & l'autre au nombre des Dieux domestiques de l'Empereur: Jupiter qui du haut de l'Olympe jettez des regards favorables sur le Capitole: vous enfin, Divinités bienfaisantes, dont il est permis à un Poëte d'implorer le se-

cours, faites que le jour où ce grand Empereur doit abandonner la terre dont il est le maître, pour prendre sa place dans le Ciel, n'arrive de long-temps : faites que lorsqu'il sera parmi vous, il écoute les vœux qui lui seront adressés.

Enfin j'ai terminé un ouvrage, que Jupiter en courroux, ni le fer & le feu, ni le temps qui ravage tout, ne sçauroient jamais détruire. Que ce jour fatal, qui n'a d'empire que sur nos corps, finisse, quand il lui plaira, le cours incertain de ma vie; la meilleure & la plus noble partie de moi-même volera au-dessus des Cieux, & mon nom passera à la postérité la plus reculée. Il sera connu dans tous les lieux, où s'étend l'Empire Romain; & si les prédictions des Poëtes ont quelque certitude, il égalera la durée des Siécles.

Explication de la dixiéme Fable.

ENFIN Ovide a tenu parole; il a conduit ce pénible Ouvrage depuis le commencement du Monde jusqu'au siécle, où il l'écrivoit, il lui auroit même été difficile de le terminer plus heureusement. L'Apothéose de Jules César lui fournissoit une belle occasion de faire sa cour à Auguste, & ce Prince qui venoit de mettre son Prédécesseur au nombre des Dieux, pouvoit espérer de recevoir un jour le même honneur, c'est ce que lui promet Ovide. Mais comme si le séjour de la Terre devoit être préféré au Ciel, il ne le lui promet qu'après



une longue vie. Auguste n'attendit pas même la mort pour recevoir les honneurs divins ; on les lui rendit pendant sa vie, & on lui éleva des Autels. Il n'avoit même que vingt-huit ans, selon Appien, lorsqu'il fut mis au nombre des Dieux Tutelaires dans toutes les Villes de l'Empire. Les Romains, qui rapportoient leur origine à Enée, étoient flatés de voir que Vénus s'étoit intéressée à la mort d'un des Descendans de son fils, & on lui faisoit tout l'honneur de cette Apothéose, dont voici l'Histoire. César ayant été assassiné au milieu du Sénat, Auguste fit quelque temps après célébrer en son honneur des jeux solemnels. Comme il parut pendant ce temps-là, ainsi que le rapporte Suetone (a), une nouvelle Etoile, ou plutôt une Cométe, on publia que c'étoit l'ame de ce grand homme qui avoit pris sa place parmi les autres Astres, & on ajoûta que Vénus avoit pris soin ellemême de l'y placer. On avoit même remarqué que pendant toute l'année qui suivit la mort de César, le Soleil avoit paru extrêmement pâle, & on n'avoit pas manqué d'attribuer à la douleur d'Apollon, ce qui étoit l'effet de quelques taches qui en effet parurent cette année-là sur le Disque de cet Astre. On avoit publié encore plusieurs autres prodiges. L'un disoit que les Animaux avoient parlé, *pecudesque locutæ*; l'autre qu'il étoit tombé une pluye de sang, d'autres enfin que la Lune & les Astres avoient paru sombres & couverts de ténébres, qu'on avoit entendu des hurlemens affreux ; que les ombres des morts étoient sorties de leurs tombeaux, &c. Auguste profitant de l'erreur populaire, travailla tout de bon à faire reconnoître César pour un Dieu. Il lui fit bâtir un Temple, établit des Prêtres pour prendre soin de son culte, &

(a) *In Cæsare.*

&

fit faire une Statue, qui portoit une Etoile sur le front. On représentoit même ce nouveau Dieu monté sur le Globe céleste, tenant à la main un gouvernail, comme s'il eût été le Maître de l'Olympe. C'est sous cette figure qu'on le voit dans une pierre gravée, tirée du Trésor de Brandebourg, dans la belle Agathe de la Sainte Chapelle, qu'on croit avec raison représenter l'Apothéose d'Auguste, on voit Jules César derriére Enée, couronné de Laurier & tenant un bouclier à la main (a) Les Flatteurs félicitérent Auguste sur le soin qu'il avoit pris de faire mettre son Prédécesseur au nombre des Dieux, & les Critiques s'en moquérent. Manilius dit que le Ciel se peuploit sous son Régne.

Jam facit ipse Deos, mittitque ad sidera Numen;

Majus & Augusto crescit sub principe Cœlum (b).

D'autres au contraire le regardoient comme un faiseur de Poupées, & Julien, dans ses Césars, le raille agréablement d'avoir mis son grand-oncle dans le Ciel, avec un gouvernail à la main, & comme pour en disputer la Souveraineté à Jupiter. *Prenez garde*, dit Siléne au Maître des Dieux, *que cet homme ambitieux ne tente de vous detrôner.* Ce ne fut que plusieurs années après sa mort, que César fut mis au rang des Dieux, & Auguste ne fut pas seul l'Auteur de cette Apothéose, le peuple y avoit travaillé il y avoit déja long-temps, malgré Cicéron & Dolabella qui s'y étoient vigoureusement opposés, comme on va le voir par les passages des Historiens, que j'ai recueillis sur ce sujet.

(a) Voyez l'*Antiquité expliquée Tome IX. page* 154.
(b) *Lib. IV.*



De tous ceux qui avoient été attachés à César, il n'y en eut aucun qui parût plus animé contre ceux qui l'avoient assassiné, que Marc Antoine. Il fit sur la mort de ce Prince un discours vif & pathétique, & parla de ce grand homme comme d'un Dieu. Le peuple échauffé par le discours d'Antoine & par la robe de César teinte de sang, & par sa figure percée de coups qu'on lui fit voir, entra en fureur, alla chercher les conjurés, & revint ensuite enlever le corps de César, & le porta dans le Capitole pour l'inhumer dans ce lieu & le placer parmi les Dieux. Mais les Prêtres ne l'ayant pas voulu permettre, ils le portérent dans la place publique, où ils le brûlérent. Un certain Amatius qui se disoit petit-fils de Marcus érigea d'abord un Autel en cet endroit. Dans la suite, on y bâtit un Temple en l'honneur de César, lorsqu'Octavius son neveu l'eut fait mettre au nombre des Dieux, ainsi que le raconte Appien (a). Dion (b) qui ne s'accorde pas avec lui dans quelques circonstances, finit son récit en disant que le Peuple éleva un Autel à l'endroit où le corps de César avoit été brûlé, & qu'il tâcha d'y faire des Sacrifices & des Libations à César comme à un Dieu, mais que les Consuls renversérent l'Autel. Suétone (c) raconte qu'une partie du peuple vouloit porter le corps de César dans la Sale du Sénat bâtie par Pompée, & les autres dans le Capitole pour l'y brûler; qu'alors deux particuliers mirent le feu au lit de parade qui étoit dans la place publique devant la Tribune aux Harangues. Il ne parle point d'Autel, mais il ajoûte que le peuple éleva dans cette même place une colonne de près de vingt pieds de haut, avec

(a) *Appion Guerre Civile Lib. II. pages 507. & 521. Lib. III. page 527.* (b) *Dion Liv. XLIV. page 267.*
(c) *In Cæsare. Num. 85.*

cette inscription, au Pere de la Partie, *Parenti Patriæ*; que pendant un très-long temps le peuple persevera à y aller sacrifier, à y faire des vœux, & qu'on y terminoit même des procès par des sermens qui se faisoient au nom de César. Il ajoûte plus bas (*a*), qu'il fut mis au nombre des Dieux par un Décret, mais il ne dit pas en quel temps.

Quoi qu'en dise Suétone, cette Colonne ne subsista pas long-temps. Cette exécrable Colonne, dit Cicéron dans sa premiére Philippique (*b*), fut renversée par Dolabella, qui expia la place publique, & qui en chassa les Impies qui s'y rassembloient.

Le premier de Septembre Antoine convoqua le Sénat; Cicéron ne s'y trouva pas (*c*) & Antoine en fut très irrité. Le lendemain Cicéron y vint, mais Antoine n'y étoit pas. Ce fut ce jour-là qu'il prononça la premiére Philippique. Dans cette Harangue, en rapportant ce qui s'étoit passé la veille dans le Sénat, il dit, que s'il y avoit été, il n'auroit jamais consenti au Decret que ces Sénateurs avoient été forcés de faire, que rien ne l'auroit pû contraindre à ordonner qu'on mêleroit des Supplications avec des Funérailles, à introduire dans la République des cérémonies Religieuses inexpiables, à décerner des Supplications à un mort, à réunir dans un même acte religieux un homme mort avec les Dieux immortels.

(*a*) *Ibid. Num.* 88. (*b*) *Ciceron. Philipp. I. Num. II. XII*, (*b*) *Ciceron*, *Philipp. I. Num. V. & Philippique V. Num. VII.*

FIN.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans les trois Volumes des Métamorphoses d'Ovide.

Les Lettres A.B.C. *désignent le Tome, & les chiffres, la page.*



Discorde







APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Métamorphoses d'Ovide, traduites en François, avec des Remarques & des Explications historiques, par M. l'Abbé Banier*, dont on peut permettre l'impression. A Paris ce 19 May 1736.

Signé, LANCELOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé PIERRE-MICHEL-HUART, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre: *Les Métamorphoses d'Ovide, traduites en François, avec des Remarques, par le Sieur Abbé Banier*; S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des présentes, A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre, ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout



au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & Féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & Féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & Féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donnée à Versaille, le vingtiéme jour du mois de May, l'an de grace mil sept cent trente six, & de notre Régne le vingt-uniéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndical des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 284. fol. 257. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, ce 17. Mai 1736.

Signé, G. MARTIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de QUILLAU.



